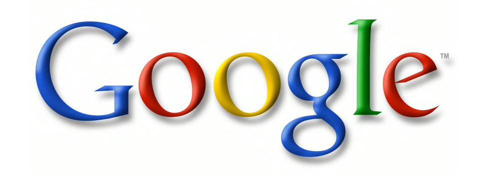
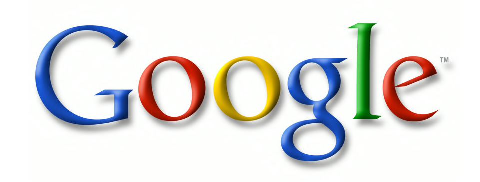





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08243092 1



VOYAGE

AU

CAMBODGE



VUE PRISE DANS LES RUINES DE BAION.

VOYAGE

AU

CAMBODGE

L'ARCHITECTURE KHMER

PAR

L. DELAPORTE

LIEUTENANT DE VAISSEAU

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ETC.,

CHEF DE LA MISSION D'EXPLORATION DES MONUMENTS KHMERS 1873

ORGANISATEUR DU MUSÉE KHMER 1874-78

MEMBRE DE LA MISSION D'EXPLORATION DU MÉ-KONG ET DE L'INDO-CHINE 1866-67-68

OUVRAGE ORNÉ DE 175 GRAVURES ET D'UNE CARTE

DONT 125 DESSINS ORIGINAUX DE L'AUTEUR

Et 50 reproductions de photographies ou dessins de l'auteur

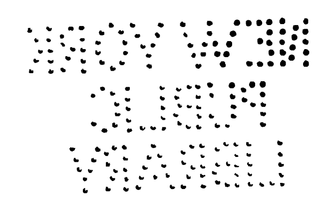


PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1880





INDRA ASSIS SUR L'ÉLÉPHANT AIRAWADDI A TROIS TÊTES. — ENTABLEMENT DE LA PORTE NORD DE MÉLÉA.

CHAPITRE PREMIER

La Cochinchine française et le Cambodge. — Organisation du voyage d'exploration des monuments Khmers.

La Cochinchine française comprend, on le sait, les six provinces les plus méridionales de l'empire d'Annam. C'est une région fertile, coupée de rivières et de marais, qui équivaut, comme superficie, à la dixième partie de la France et dont la population atteint le chiffre de deux millions d'âmes.

Elle occupe la pointe sud-est de l'Indo-Chine et embrasse le delta terminal du Mékong qui, sorti des plateaux neigeux du Thibet, a déjà fourni une course de plus de huit cents lieues quand il entre sur notre territoire pour s'y jeter dans la mer par de nombreuses embouchures.

Le Cambodge, également arrosé par les eaux du Grand Fleuve, confine à l'Ouest à la Cochinchine française, contrée avec laquelle il forme l'ensemble de nos possessions dans l'extrême Asie. Dernier reste de l'ancien royaume khmer, ce petit État est devenu en quelque sorte une annexe de notre colonie, depuis que nous

l'avons affranchi du double joug de l'empire d'Annam et du royaume de Siam, ses voisins, et que nous lui avons fait accepter en échange le protectorat de la France.

L'étendue du Cambodge est réduite aujourd'hui à celle de quatre ou cinq de nos départements ; ce sont de vastes marais, des plaines rocheuses, pauvres en végétation, d'épaisses forêts sillonnées de cours d'eau et, sur le bord des rivières torrentueuses, des terrains d'alluvion d'une grande fertilité. La population s'é-



Acteur du théâtre royal.

lève à un million d'hommes répartis en hordes sauvages et en tribus à demi civilisées habitant des hameaux et quelques petites villes. Les rives des cours d'eau sont assez vivantes, mais partout ailleurs les habitations sont clair-semées ; l'aspect du pays est, en général, d'une sauvagerie triste et monotone, et l'on y trouve même de vastes espaces entièrement déserts. La pauvreté se trahit partout : ainsi, lorsque nous vîmes pour la première fois le roi du Cambodge dans sa capitale d'Oudong, on nous reçut dans une sorte de hangar fait de rotins et de bambous. Toutefois, à peine introduits en présence de la cour, nous fûmes frappés de la noblesse,

de l'air de dignité des mandarins. Norodom lui-même nous accueillit d'une manière gracieuse et bienveillante ; il fit donner en notre honneur une représentation théâtrale, sans préjudice d'un ballet brillant dont l'ordonnance et les costumes témoignaient d'un degré de civilisation inattendu.

Bref, si, au premier aspect du logis, nous avions pu nous croire dans la hutte de quelque chef de sauvages, l'accueil que nous y recevions, les mœurs de ses habitants, reportaient notre pensée vers les cours les plus civilisées de l'Orient. Préa Norodom, l'auguste Norodom, n'est pas en effet un prince vulgaire : c'est un roi de la race solaire, un arrière-neveu du dieu Indra ; il descend d'une des lignées les plus illustres de l'Asie, et si ses ancêtres n'ont pas fait figure dans l'histoire, ils n'en ont pas moins laissé une marque éclatante de leur grandeur dans les chefs-d'œuvre de pierre qu'ils ont édifiés. Ces monuments, nombreux et splendides, couvrent tout le pays ; mais, semblables à leurs auteurs, ils paraissent vouloir rester dans l'oubli, et ce n'est qu'avec peine qu'on les découvre au milieu de l'épaisse végétation qui les envahit.

Est-ce à cette cause qu'il faut attribuer l'étonnant silence des commerçants et des missionnaires européens qui, bien qu'ils eussent pénétré dans ces contrées depuis plusieurs siècles[1], n'avaient jamais appelé l'attention du monde occidental sur l'existence de ces ruines grandioses? Toujours est-il qu'elles demeurèrent complètement ignorées jusqu'à l'époque où le sinologue Abel Rémusat, en recherchant dans les annales chinoises l'histoire des pays voisins, découvrit une description de la capitale d'Angkor par un voyageur chinois du treizième siècle, description si étrange et si merveilleuse, qu'elle lui parut plutôt fantastique que réelle.

En 1858, le naturaliste français Henri Mouhot, amené par ses

[1] Dès l'année 1570 les ruines khmers furent visitées par des voyageurs portugais.

pérégrinations en Indo-Chine sur l'emplacement de cette ancienne métropole, reconnut l'exactitude du tableau précité, et il signala ces restes superbes dans un ouvrage posthume où éclate en des pages émues, un vif enthousiasme « pour ces Michel-Ange de l'Orient dont le génie conçut et accomplit de tels prodiges[1]. »

Le voyage de Mouhot n'avait précédé que de peu l'occupation française. D'autres explorateurs vinrent ensuite, et, parmi eux, notre premier résident français au Cambodge, le commandant Doudart de Lagrée qui, d'abord seul, puis à la tête d'un groupe de voyageurs, accomplit sa longue et pénible exploration du Mékong et des solitudes de l'Indo-Chine.

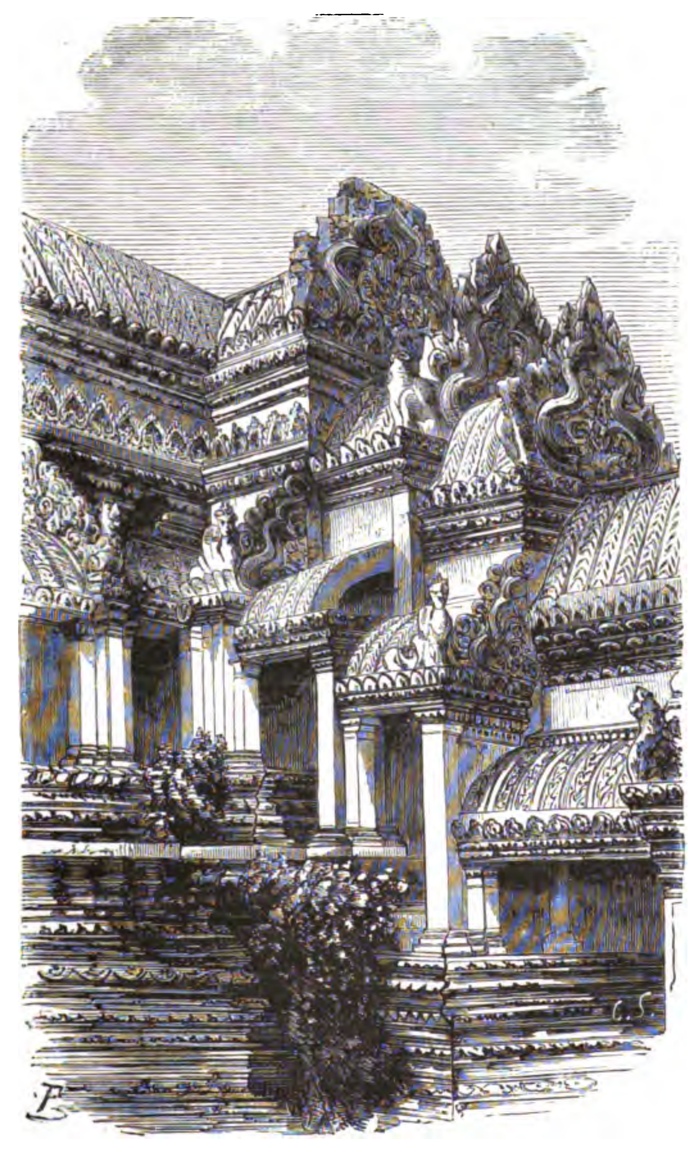
Amené par les hasards de ma vie de marin à la station d'extrême orient, j'eus occasion, dès 1875, de visiter le royaume de Siam et une partie du Cambodge. L'année suivante, je faisais partie de la mission dirigée par le commandant de Lagrée [2].

La vue de ces ruines étranges me frappa, moi aussi, d'un vif étonnement : je n'admirais pas moins la conception hardie et grandiose de ces monuments que l'harmonie parfaite de toutes leurs parties. L'art khmer, issu du mélange de l'Inde et de la Chine, épuré, ennobli par des artistes qu'on pourrait appeler les Athéniens de l'Extrême-Orient, est resté en effet comme la plus belle expression du génie humain dans cette vaste partie de l'Asie qui s'étend de l'Indus au Pacifique. Il s'écarte, il est vrai, de ces grandes œuvres classiques du bassin de la Méditerranée qui pendant longtemps ont seules captivé notre admiration : ce ne sont plus ces colonnades majestueuses, ces grandes surfaces calmes de la Grèce ou de l'Égypte; ce sont au contraire des formes la-

[1] Le missionnaire Cerri appelle *Église de Saint-Pierre de tous les Hindous* le temple d'Angkor-Vaht qu'il ne connaissait que par ouï-dire.

[2] Le commandant de Lagrée, chef de la mission d'exploration du Mékong (1866-67-68), avait sous ses ordres le lieutenant de vaisseau F. Garnier, les docteurs Joubert et Thorel, Louis de Carné, délégué du Ministère des affaires étrangères, et l'enseigne de vaisseau Delaporte.

borieuses, complexes, tourmentées : superpositions, retraits mul-



Angle d'une des galeries qui conduisent du premier au second étage dans le temple d'Angkor-Vaht.

tiples, labyrinthes, galeries basses à jour, tours dentelées, pyra-

mides à étages et à flèches innombrables; une profusion extrême d'ornements et de sculptures, des effets constants de clair et de sombre qui enrichissent les ensembles sans en altérer la majesté, et s'harmonisent merveilleusement avec la lumière intense et la végétation luxuriante des régions tropicales : c'est, en un mot, une autre forme du beau.

Je ne pouvais contempler ces monuments d'un grand art trop longtemps ignoré sans éprouver le vif désir de les faire connaître à l'Europe et d'enrichir nos musées d'une collection d'antiquités khmers dont la place était toute marquée à côté de celles de l'Égypte et de l'Assyrie. En quittant la terre du Cambodge, je ne lui disais donc point adieu. De retour en France, quatre années s'écoulèrent jusqu'au jour où, la publication des documents rapportés par la mission du Mékong étant achevée, je pus songer à la réalisation de mon projet.

En 1871, je m'adressai au gouverneur de Cochinchine, l'amiral Dupré qui, lui aussi, avait vu Angkor, et le concours le plus bienveillant me fut assuré. Sur la proposition de M. Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, une subvention généreuse me fut accordée par M. Jules Simon [1], et au mois de mai la mission dont l'amiral Pothuau, ministre de la marine, avait bien voulu me confier la direction, se mettait en route pour Saïgon. Grâce à la sollicitude éclairée de M. le gouverneur de la colonie, les préparatifs furent vite achevés. Au matériel ordinaire de campagne, on ajouta tous les instruments nécessaires pour dégager les monuments, faire des fouilles, transporter de lourds fardeaux, estamper et mouler les inscriptions et les sculptures; tout cet attirail fut embarqué à bord d'une canonnière et d'une chaloupe à vapeur, montées par cinquante hommes d'équipage.

[1] Qu'il me soit permis de remercier ici l'administration des Beaux-Arts et l'administration des Colonies de l'appui si précieux qu'en toutes circonstances elles n'ont cessé de m'accorder.



EMBARQUEMENT DES SCULPTURES SUR LES RADEAUX À PRÉA-KHAN

Si cette excursion d'une nature particulière au travers des immenses et marécageuses forêts du Cambodge offrait en soi de vifs attraits, une expérience répétée du redoutable climat indo-chinois et des difficultés de toute sorte auxquelles on se heurte en ces contrées, surtout pendant la saison des pluies, m'imposait tout d'abord le choix d'un personnel d'élite. Avec un temps limité et des ressources restreintes, le moindre tâtonnement devenait funeste. Aussi la colonne d'exploration fut-elle composée d'officiers et de marins déjà familiers avec les périls et les aventures d'un semblable voyage; tous étaient volontaires. M. Bouillet, ingénieur hydrographe, M. Ratte, ingénieur civil, M. le docteur Jullien, délégué du Muséum, étaient partis de France avec moi; à notre arrivée à Saïgon, M. le docteur Harmand, médecin de la marine, et M. Faraut, conducteur des ponts et chaussées, furent en outre adjoints à la mission, que rallia plus tard, vers la fin du voyage, M. Filoz, capitaine d'infanterie de marine. Le gouverneur de la colonie avait fait communiquer d'avance au roi Norodom le plan des opérations que nous allions tenter; dès que le prince les eut approuvées, nous reçûmes nos dernières instructions avec notre ordre de départ.



Bouton de fausse porte.
Temple de Méléa.)



PETITE FRISE ORNANT LA MURAILLE DE LA DEUXIÈME GALERIE DU TEMPLE D'ANGKOR-VAHT.

CHAPITRE II

Départ de Saïgon. — L'*Arroyo* de la poste et le Mékong. — Halte à la colline sainte de Phnom-Chiso. — Entrée sur le territoire cambodgien. — Phnom-Pênh et le roi Norodom. — Détails de mœurs. — Les Quatre-Collines et les monuments funéraires des rois du Cambodge. — Ruines de Lovêk. — La région des lacs dans la saison des grandes eaux : son aspect au temps de la sécheresse. — Description d'une pêcherie. — Arrivée à Compong-Thôm. — Phnom-Sontuc.

I

Le 23 juillet 1873, à 8 heures du matin, le personnel de la Mission d'exploration des monuments Khmers, embarqué à bord de la canonnière *la Javeline* et de la chaloupe à vapeur n° 5, quittait le port de Saïgon. Entraînés par le rapide courant du Donnaï, nous modérons d'abord notre vitesse pour passer entre les navires et les barques qui encombrent le large fleuve en aval. A notre droite défilent les vastes constructions de l'Arsenal, les quais et les établissements de la Compagnie des Messageries, qui se succèdent sur une ligne de plusieurs kilomètres. En arrière s'étagent, sur une petite éminence, d'importants édifices publics. L'ensemble offre un coup d'œil qui ne manque pas d'une certaine grandeur.

Si les rues de cette ville née d'hier n'ont pas encore leur entière bordure de constructions, elles sont, en revanche, bien tracées, presque toutes plantées d'arbres qui donnent déjà un ombrage précieux, et la plupart des habitations y sont entourées de jardins. Située sur la rive droite du Donnaï, à cinquante milles de son embouchure et à la naissance d'un canal qui la relie au grand centre indigène de Cholon, cette petite capitale française a vu se développer progressivement ses germes natifs de prospérité. Dès 1868, unissant l'agréable à l'utile, elle possédait un dock flottant, un jardin botanique, un comité agricole et industriel, un théâtre annamite, et jusqu'à des courses de chevaux, où l'on se rendait de Hong-Kong et de Singapour. Dans la seule année 1870, le port de Saïgon, accessible aux plus grands navires, avait reçu plus de cinq cents bâtiments au long cours, dont un tiers sous pavillon français, et cinq mille barques de mer jaugeant ensemble plus de 300,000 tonneaux. Un instant arrêtée par nos désastres dont le contre-coup s'est fait sentir dans nos colonies, la marche en avant a bientôt repris son essor. En 1873, lors de mon troisième séjour dans la ville, j'ai de nouveau été frappé de l'accroissement de vie que m'y offraient toutes les branches du commerce et de l'industrie : on travaillait à approfondir l'*arroyo* (canal) si important de Cholon ; de nouvelles casernes s'élevaient, on agrandissait l'hôpital. Dans l'intérieur du pays la culture du café était essayée en grand, et il se fondait une usine modèle pour la fabrication du sucre ; on venait enfin d'organiser une compagnie de paquebots pour desservir les points principaux de la colonie, entreprise qui, en établissant des relations régulières entre Saïgon, les chefs-lieux des provinces et Phnom-Pênh, la capitale du Cambodge, devait assurer à ce royaume les bénéfices de jour en jour plus efficaces de notre protectorat et l'aider à secouer la torpeur qui l'engourdit.

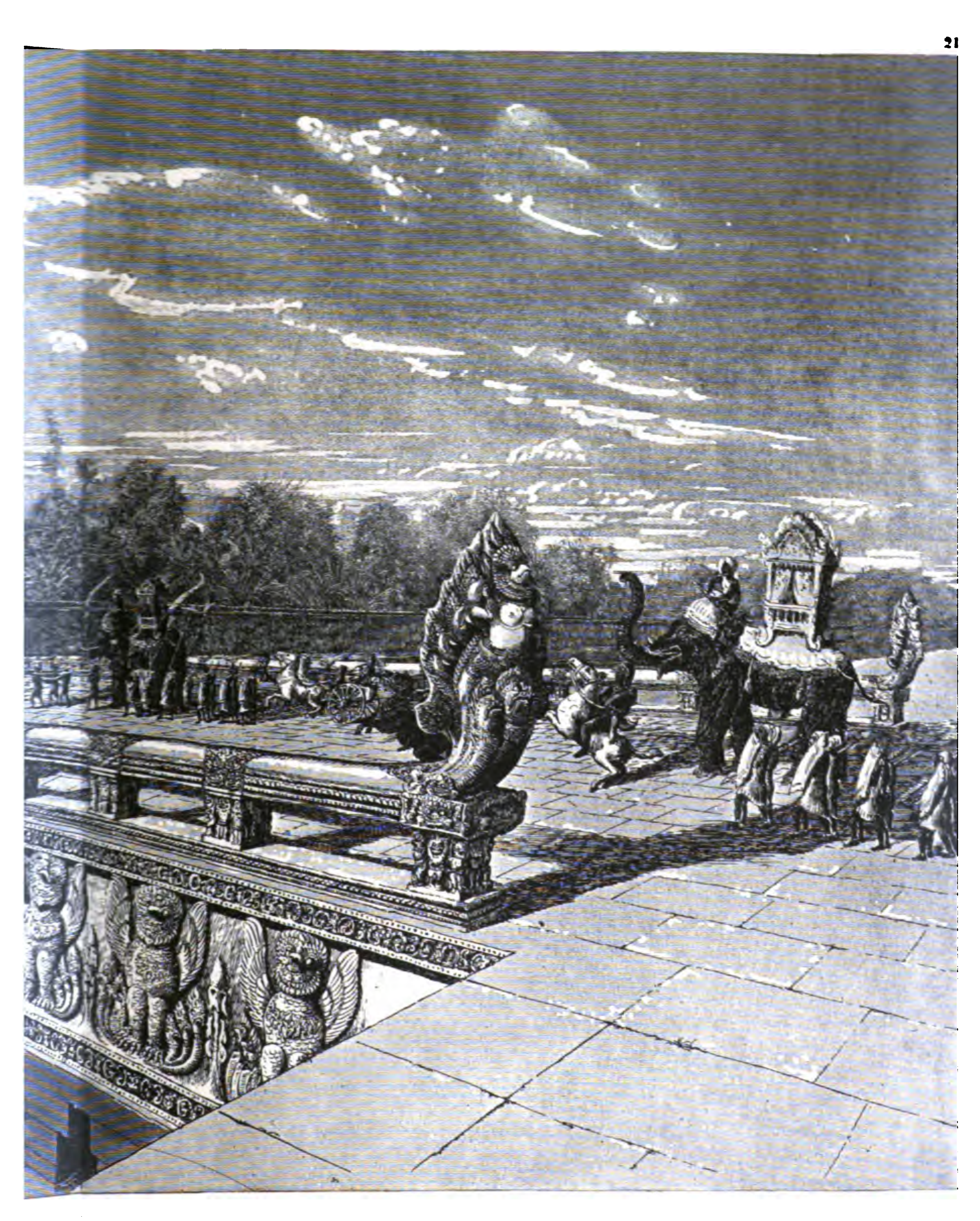
Le résultat de tant d'efforts est malheureusement entravé par

:a

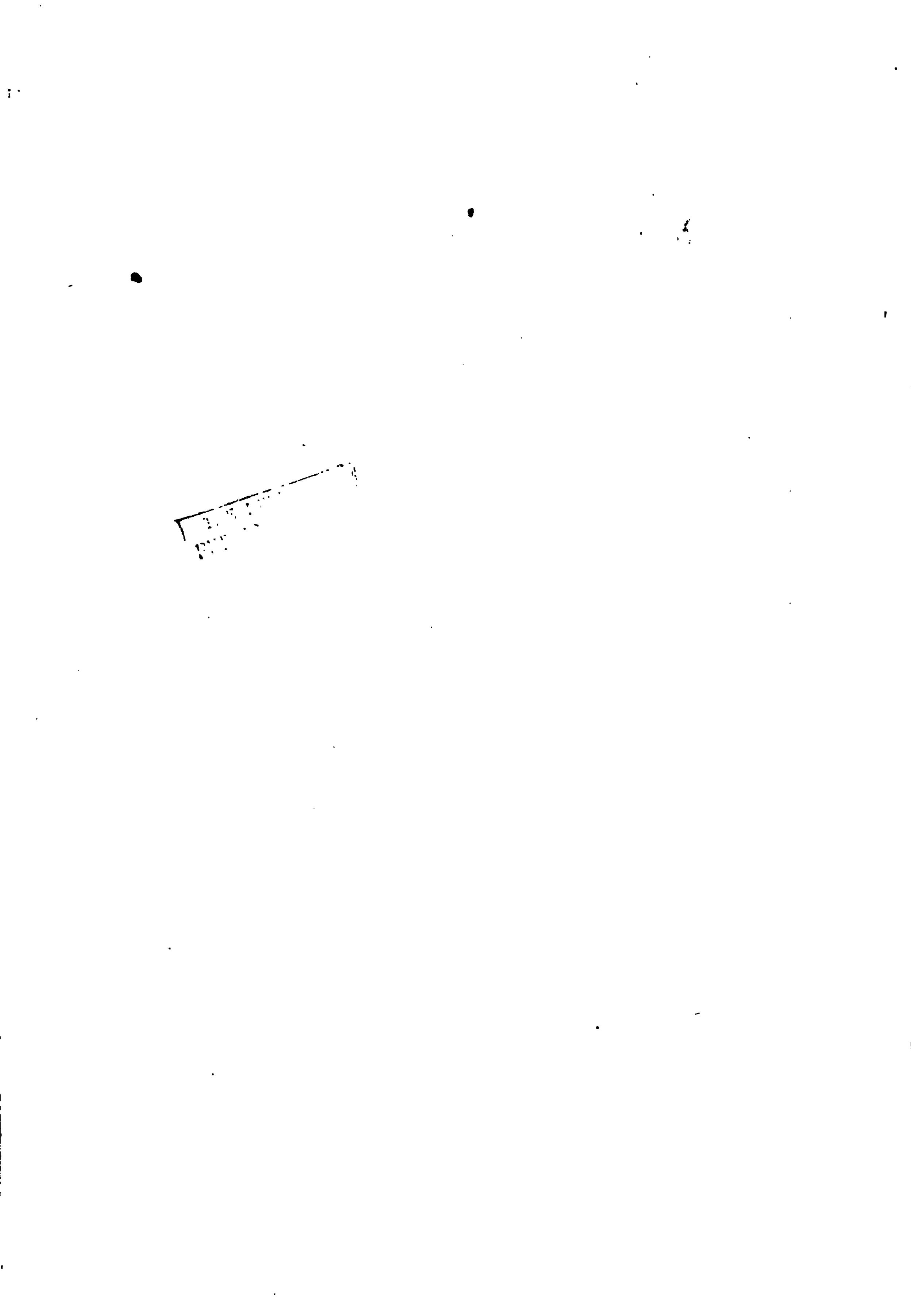


ENTRÉE ORIENTALE DI

Vue I



TALE DE PONTÉAY PRÉA-KHAN.
Vue restituée.)



les effets désastreux d'un climat torride et paludéen dont l'influence, trop souvent mortelle aux Européens qui prolongent leur séjour dans la contrée, semble devoir s'opposer longtemps encore à une colonisation sérieuse de l'Indo-Chine méridionale.

Nous ne tardons pas à dépasser le village annamite du fort du Sud et les derniers navires au mouillage; alors seulement nous pouvons faire route à toute vapeur. A plusieurs reprises encore, grâce aux méandres du fleuve, nous apercevons à travers le feuillage des palmiers les toits des plus hautes maisons de la ville et les mâtures des bâtiments de guerre, puis tout cela s'efface et disparaît dans la brume; nous n'avons plus d'autre horizon que les rives uniformes du Donnaï avec sa double bordure de palétuviers.

Pour se rendre de Saïgon à Phnom-Pênh, les gros vapeurs de la nouvelle compagnie descendent ce cours d'eau jusqu'à la mer, puis pénètrent dans le Mékong par l'embouchure supérieure, dont la barre, quoique assez difficile à franchir, offre néanmoins une profondeur d'eau suffisante. Les bâtiments d'un moindre tonnage, tels que notre canonnière, vont au contraire rejoindre le Grand Fleuve à la ville de Mytho, en suivant le canal transversal appelé *Arroyo* de la poste.

C'est par ce dernier canal que transite tout le commerce des provinces méridionales du Cambodge, du Grand-Lac et du Laos; aussi cette voie, très fréquentée, offre-t-elle un spectacle pittoresque et plein d'animation. En toute saison des *sampans* annamites, de longues barques cambodgiennes, des jonques chinoises s'y croisent et s'y enchevêtrent. Un vapeur vient-il à passer, les embarcations se serrent, se heurtent, se lancent dans les palétuviers de la rive ou s'envasent avec des craquements qu'accompagne un étrange concert de cris en toutes langues. Le long du canal ce n'est qu'une suite presque ininterrompue d'habitations à demi cachées dans le feuillage.

La végétation est d'une variété et d'une fraîcheur surprenantes;

tantôt nous filons entre deux rideaux de grands cocotiers auxquels se mêlent de superbes arbres à fruits, tantôt, dans les parties marécageuses, nous traversons un fouillis de lianes, de palmiers d'eau et de plantes grimpantes d'une diversité infinie.

En approchant du Mékong, le canal s'élargit pour former le port de Mytho, situé à son confluent. Cette ville, la plus importante de la Cochinchine française, après Saïgon, est le chef-lieu de la province la plus fertile et la mieux cultivée. Nous l'atteignons après vingt-quatre heures de navigation, et de là nous nous dirigeons sur Chaudoc, chef-lieu d'une autre province limitrophe du Cambodge, où nous devons rallier le docteur Harmand.

Le bras du fleuve sur lequel nous nous engageons ici est d'une largeur extrême ; le courant, très rapide au milieu, se ralentit près des bords ; aussi rangeons-nous la terre le plus possible. Qui n'a pas visité, dans la saison de l'étiage, ces fleuves de l'Indo-Chine qui coulent alors entre des berges à pic de 15 mètres de hauteur, serait effrayé de voir les navires qui les remontent raser constamment le rivage, au point de frôler les joncs et les broussailles, pour profiter des eaux abritées ou des remous favorables. Quand le fleuve coule à pleins bords, cette façon de naviguer n'offre plus aucun péril ; mais, à l'époque de la crue des eaux, lorsque le courant, d'une violence extrême, frappe la rive et la mine, il arrive souvent qu'un bloc de terre battu à sa base par les eaux, se détache en s'effondrant avec fracas. Malheur alors à l'embarcation qui se hasarderait trop près du bord ! Elle risquerait d'être engloutie sous cette avalanche [1] de débris.

Ce ne sont d'abord, à droite et à gauche, que des bois alternant avec des cultures ; on n'aperçoit guère les demeures des indigènes, masquées par les massifs de verdure, mais on en

[1] Le même phénomène a lieu sur les fleuves de l'Amérique méridionale, tels que le Madeira et le Rio Negro. On appelle au Brésil ces dislocations de terrain, *terras cahidas*, terres croulantes.

devine l'existence aux groupes d'enfants qui jouent sur la berge, aux nombreux sentiers qui s'enfoncent en serpentant sous le feuillage. Bientôt les arbres deviennent plus rares et font place à de hautes herbes qui s'étendent à perte de vue : c'est la *plaine des joncs*, vaste marais de plus de 10,000 kilomètres de superficie, d'où émergent seulement de place en place quelques terrains habitables. Dans les premières années de la conquête, ces îlots ont souvent servi de repaires à de redoutables bandes de pirates dont la destruction nous a coûté de durs sacrifices.

Là, non loin de la petite ville annamite de Tap-Muoi, on rencontre une première ruine khmer, un ancien temple brahmanique sans doute : « la Tour aux cinq compartiments », ou, en cambodgien : *Préasat Pram Loveng*. Ce sont des débris informes rarement visités par les Européens à cause des légions de moustiques qui pullulent dans le marécage. Cependant, malgré l'état de délabrement de cet édifice, le voyageur qui veut en fouiller les restes à peu près enfouis sous la végétation, y rencontre encore des chambranles, des entablements, des frises couvertes de sculptures délicates, et, telle est la puissance de cet art accompli, que la vue de quelques pierres marquées de son empreinte suffit, au milieu des vulgarités modernes qui couvrent le pays, pour faire entrevoir les splendeurs de l'Inde antique.

Chaudoc est sur la limite de la région inondée. Près de cette ville qu'un canal relie à Hatien, notre unique port sur le golfe de Siam, — celui de Kâmpot, situé un peu plus loin, appartient au Cambodge, — sont de grands chantiers pour la construction des pirogues, creusées dans les troncs d'arbres provenant des forêts du Cambodge ou du Laos. Il y a un peu au-dessus, échelonnés le long de la frontière annamite, sur le territoire cambodgien, un certain nombre de monuments, forteresses (*pontéay*), tours (*préasat*) isolées ou en groupe, monastères, grottes dont nous ignorions encore l'existence au moment de notre passage à Chaudoc, mais qu'ont

reconnus successivement depuis lors MM. Aymonier et Moura [1]. De ces édifices, les uns sont bouddhiques, comme la cellule appelée *Arsom Maha Rosey*, l'Ermitage du Grand Anachorète; les autres brahmaniques, comme *Vaht-Ta-Prohm*, la Pagode de l'Ancêtre Brahma, et *Préasat Néang Khmau*, les Tours de la Dame noire (la déesse Kali?).

Phnom-Chiso ou *Isvara* (la Montagne de Siva) en est le principal. Il est situé au sommet d'une colline abrupte. On y arrive, comme au sanctuaire de *Vaht-Phou* (à Bassac) et au temple de Banone, par une suite de terrasses taillées dans le roc ou soutenues par des murailles. Le temple est précédé d'une chaussée conduisant à un lac artificiel. Non loin de là se trouve une petite bonzerie habitée par des religieux qui ont installé leur Bouddha au fond du sanctuaire ruiné, et qui plusieurs fois par jour viennent faire leurs dévotions et entretenir le feu sacré aux pieds du dieu. Phnom-Chiso inspire aux indigènes une terreur superstitieuse : les gens du peuple ne s'y rendent que chargés d'offrandes; quant aux mandarins, ils n'osent en approcher, persuadés qu'ils s'exposeraient à perdre leur place, ou même qu'ils courraient risque de mourir dans l'année. Le roi Norodom s'efforce de combattre cette croyance populaire; dans une récente visite qu'il a faite au monument, il a commandé aux quatre cents mandarins de son escorte de l'accompagner jusqu'au sommet de la colline sainte; comme beaucoup hésitaient, il les a décidés par ce raisonnement sans réplique : — Que craignez-vous? La destitution? Mais ne suis-je pas le seul maître de vos charges? La mort? Ne voyez-vous pas que je m'y expose tout le premier? — Ce qui n'empêche pas que, si, par

[1] Antérieurement à ces reconnaissances, M. Pierre, directeur du jardin botanique de Saïgon, avait parcouru tout le Cambodge méridional, en rencontrant à chaque pas des ruines de constructions antiques, parmi lesquelles il signale d'admirables grottes, un temple important précédé de lacs artificiels et des réservoirs analogues à ces immenses « tanks » ou bassins d'irrigation de l'Inde.

OFFRANDE A LA DIVINITÉ GARDIENNE DE LA PYRAMIDE DE PHNOM-PÊNH.

une fatale coïncidence, Norodom fût venu à mourir dans les douze mois, bonzes et dévots n'eussent pas manqué de crier au miracle, et la superstition en aurait repris des forces nouvelles.

Au sortir de Chaudoc nous pénétrons dans le bras méridional du Mékong, moins large que l'autre, mais encadré de rives plus riantes, et bientôt nous dépassons la frontière de la Cochinchine et nous entrons dans les eaux cambodgiennes. A partir de ce point, les aspects se modifient graduellement : les berges du fleuve s'élèvent ; aux humbles et disgracieuses cases annamites succèdent de véritables villages, composés de spacieuses et sveltes habitations sur pilotis. Chaque hameau possède une pagode qu'on distingue à ses toits superposés, à son faîte élégamment recourbé sous l'ombrage des palmiers sacrés. Avec le caractère du paysage change aussi le type des habitants. L'œil n'est plus attristé par la vue de ces indigènes de race annamite dont la laideur est encore accentuée par la longue chemise de nuance terne qui leur sert de costume ; partout dans la campagne on aperçoit des hommes vigoureux dont le corps bronzé, presque nu, reluit au soleil, des femmes avenantes, bien proportionnées, vêtues parfois, à la mode siamoise, d'une courte jupe et d'une écharpe aux couleurs éclatantes.

Enfin une immense nappe d'eau nous apparaît ; nous touchons au point où le Mékong coule dans un lit unique de 7 kilomètres de largeur. En même temps nous discernons de loin, au-dessus d'une forêt de cocotiers, la haute flèche d'un *stoupa* bouddhique ; en avant se trouve un temple, autour se groupent d'autres stoupas plus petits ; le tout occupe un étroit plateau gardé par des lions de grès et couronnant un monticule, *Phnom-Pênh*, « la Montagne pleine », dont la ville située auprès a tiré son nom [1]. Au bas de

[1] D'après la légende, cette colline sortit un jour de la mer qui couvrait alors tout le pays. Des habitants s'y groupèrent, et *Dọn-Pênh*, dame de la classe des Sesthey, ou propriétaires riches, y éleva la pagode et lui donna son nom : « Phnom *Pênh* » (montagne de *Pênh*). (Bastian.)

l'escalier par lequel on accède à cette éminence veillent encore deux grands *lions chinois*, épaves de quelque édifice plus ancien, qui servent aujourd'hui à aiguiser les grands couteaux des passants. Nous découvrons aussi au milieu des broussailles environ-


Le stoupa de Phnom-Pénh.

nantes une statue assise sur un piédestal : à sa tète de bœuf, nous la prenons pour *Nandi*, la divinité qui garde la porte du *Kaïlaça*, ou paradis de Siva, au sommet du mont Mérou. En approchant nous apercevons à ses pieds une pauvre famille qui lui offre des fruits et des baguettes odorantes en l'invoquant comme *Néak-Ta* ou génie familier [1]. Cette statue, de médiocre valeur, mais presque intacte, n'accuse pas une grande antiquité ; elle est faite d'une sorte de stuc obtenu au moyen de chaux, de sable et même d'un peu de mélasse mélangés à un mucilage de feuilles provenant d'un arbre de la famille des laurinées : procédé analogue à celui des Hindous et qui se rapproche également de celui qu'employaient les anciens *mayas* du Yucatan dans la construction de leurs monuments.

Depuis dix ans qu'elle est devenue la capitale du Cambodge, le

[1] Voy. p. 27.

siége de la résidence royale et celui du protectorat français, *Phnom-Pênh* a pris une extension remarquable et présente même déjà un caractère presque européen. Une notable partie des cases en bambous, qui formaient la rue principale, ont été remplacées par des maisons en briques, construites des deniers de Norodom et louées par lui à ses sujets. Le trafic énorme qui se fait dans cette ville, principalement à l'époque de la pêche sur les lacs, est presque entièrement concentré entre les mains de commerçants originaires des provinces méridionales du Céleste-Empire. Cette espèce de colonie chinoise qui, unie, pourrait causer de graves embarras au gouvernement, est par bonheur divisée en deux *congrégations* rivales et sans cesse en dispute. Il y a en outre à Phnom-Pênh beaucoup d'Annamites, de Malais, de Siamois et quelques Européens. Au milieu d'éléments si divers, la fonction du protectorat français, représenté par un officier habile autant que ferme, M. Moura, est loin d'être une sinécure : il faut d'une part prévenir les conflits, de l'autre réprimer les exactions des mandarins et tenir la bride aux fantaisies parfois despotiques du roi Norodom ; il faut enfin guider ce prince, l'empêcher de tomber aux mains du premier aventurier venu, et lui faire comprendre les devoirs en même temps que les avantages de notre civilisation dont il n'est que trop disposé à s'approprier tout d'abord les vices.

La résidence royale est à elle seule une ville ; dans son enceinte logent plusieurs milliers de personnes, toutes attachées au service du roi. Au fond de la première cour, entourée de constructions diverses, telles que salle des gardes, ateliers, écuries, s'élève le palais européen, tout semblable aux demeures des riches commerçants de Saïgon ; par derrière, dans un autre enclos, se trouvent l'habitation indigène, des jardins, des cases : c'est le quartier du harem, interdit aux profanes. Les mandarins en sont les plus empressés pourvoyeurs ; ils espèrent, en offrant au roi leurs filles les plus avenantes, s'assurer du crédit auprès de lui. Les femmes ont du

reste la liberté de sortir, et, par un de ces caprices bizarres assez communs chez les monarques d'Orient, tour à tour despotes et paternels, si l'une d'elles désire se marier avec un jeune homme de la ville, le prince, sur la demande des deux amants, renonce volontiers à ses droits et autorise le mariage. En revanche, toute



Dame du harem.

tentative pour s'introduire dans le gynécée est punie avec une extrême sévérité.

A mon premier passage au Cambodge, un jeune bonze en grande faveur à la cour fut surpris en conversation criminelle avec une des plus jolies femmes de Norodom; celui-ci, selon l'usage, ordonna d'enterrer vifs les deux amants. Le délinquant ne dut sa grâce qu'à l'intervention de la vieille reine mère dont la dévotion fort zélée essaye de ranimer au Cambodge l'ancienne ferveur boud-dhique en multipliant par tout le pays les monuments religieux. Depuis lors, le beau sexe n'est pas devenu moins fragile; seul, le genre de supplice s'est modifié. Au retour de notre expédition, le

roi, étant venu en visite chez le chef du protectorat français, lui demanda, comme par hasard, dans la conversation quelques détails sur la manière dont on fusillait en Europe. M. Moura, sans y attacher plus d'importance, satisfit sur ce point la curiosité du monarque. Deux heures après, quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre que quatre jeunes femmes du harem avaient été passées par les armes à l'européenne. En nous approchant du palais, nous pûmes même voir, raffinement de cruauté asiatique, les têtes suspendues et toutes sanglantes encore de ces malheureuses.

Norodom nous reçut fort bien et promit de faciliter de tout son pouvoir nos recherches archéologiques. Il nous demanda ensuite le secours de nos médecins ; il souffrait d'une chute récente, et c'est une croyance au Cambodge, qu'un roi infirme ou boiteux n'est plus capable de régner. Il nous avoua en confidence qu'il avait dû consulter d'abord, pour se conformer aux usages superstitieux de ses sujets, les innombrables empiriques, astrologues et devins du pays. Aucun d'eux n'avait pu le guérir ; tous s'accordaient pour imputer aux méchants esprits la persistance de son mal. Notre docteur se mit incontinent aux ordres de Norodom. Le cérémonial exigeait que l'auguste malade ne fût palpé que par l'intermédiaire d'une de ses femmes. Heureusement notre praticien réussit à faire comprendre à Sa Majesté l'insuffisance de ce procédé, et bientôt un examen attentif lui permit de la rassurer entièrement.

En sortant du palais nous trouvâmes à la porte un groupe de bonzes agenouillés et priant pour la guérison du prince ; d'autres parcouraient les rues en chantant des cantiques et en psalmodiant des versets sacrés. Des prières publiques avaient été ordonnées dans tout le royaume ; autour des pagodes, devant chaque maison étaient dressés de hauts bambous portant des banderoles de toutes couleurs. Près des statues de Bouddha, aux carrefours des che-

mins, au pied des *stoupas* et jusque dans l'intérieur des habitations chinoises brûlaient des bâtons odoriférants. Le trafic habituel paraissait suspendu, le peuple circulait par les rues en habit de cérémonie ; pendant la soirée et fort avant dans la nuit, les rues étaient remplies de gens portant des torches ou des lanternes ; le bruit du gong et du tam-tam se mêlait de tous côtés aux détonations des pétards, et le ciel ne cessait d'être sillonné par le vol des fusées dont les crépitations et l'éclat devaient éloigner les mauvais génies acharnés à tourmenter le souverain.

Le lendemain matin nous allons faire un tour dans la ville que nous connaissons déjà, et visiter les pagodes qui, toutes, sont de construction récente. Plusieurs d'entre elles sont entourées de colonnades et surmontées de toits étagés d'un aspect gracieux, avec des sculptures sur bois, peintes ou dorées, et des incrustations en mosaïque de fort bon goût; mais on ne trouve à l'intérieur de ces temples que des statues bouddhiques d'une médiocre exécution, des ornements en clinquant et de grossiers ex-voto.

Une pagode annamite se trouve dans un des faubourgs ; elle est desservie par des prêtres costumés de jaune comme les bonzes cambodgiens. Bonzes et prêtres vivent en bonne harmonie, ils croient adorer la même divinité sous des formes différentes. Le temple annamite renferme diverses représentations sacrées : au fond la déesse Pohéa qui tient un joyau à la main, en avant Quong Nam, la reine des idoles, symbole de la justice et de la charité ; elle nourrit un enfant perdu qu'elle a recueilli ; à ses côtés sont assis ses deux disciples, le roi Ong Péang et le guerrier Ong-ac écrivant, l'un, les bonnes, l'autre les mauvaises actions des hommes. Quong Nam prononce l'arrêt.

Au cours de cette excursion à travers les rues de Phnom-Pênh, nous croisons une sorte de cortége composé d'une vingtaine d'indigènes qui marchent processionnellement à la file et devant lesquels la foule des passants s'écarte avec respect : c'est le cor-

tège d'un jeune fils de Norodom en promenade. L'enfant est assis sur l'épaule d'un petit dignitaire de la cour ; un serviteur qui vient derrière, l'abrite de son parasol. Ce rejeton royal est vêtu d'un langouti en soie de couleur éclatante, et porte un collier, des bracelets et des anneaux d'or aux jambes. Ses cheveux sont



Promenade du jeune fils du roi.

rasés, à l'exception d'une mèche soigneusement enroulée au sommet de la tête et surmontée d'une de ces fleurs blanches du frangipanier dont les femmes recherchent ici le suave parfum et qu'elles déposent volontiers en offrande sur les autels de Bouddha.

En poursuivant notre promenade, nous sommes attirés dans la campagne jusqu'au champ où se fait la crémation des morts. Le lieu s'annonce de loin aux regards par des mâts auxquels sont tendues de longues lianes, barrière aérienne destinée à préserver, durant l'opération, l'âme du défunt de l'influence des *Néak-Ta*, « esprits des ancêtres » ou parfois « mauvais esprits. » Cette coutume de brûler les morts est ancienne au Cambodge, et paraît y avoir été empruntée à l'Inde. Il existe, en effet, dans la façon dont elle se pratique chez les sectateurs de Vichnou, comme chez les Khmers, une particularité commune très caractéristique : l'ordonnateur de la cérémonie, après avoir mis le feu au bûcher,

jette sur le sol un vase fragile qui s'y brise, afin de donner à entendre, selon M. Aymonier, qui a pu observer souvent ce rite, que l'homme, après sa mort, n'a pas plus de valeur que cette poterie volant en éclats [1].

II

Quelques jours après, notre mission, augmentée des interprètes que M. Moura nous avait procurés et d'un mandarin porteur d'ordres écrits de la main du roi, se mit en route pour la région des lacs. Nous vîmes bientôt défiler sur notre gauche la ligne des cases de Compong-Luong (le Rivage royal), ancienne capitale du Cambodge. Un peu en arrière se trouve Oudong (la Superbe) et à l'horizon s'élèvent *les Quatre-Collines* couronnées de pyramides aiguës, monuments funéraires des derniers rois du Cambodge. Je les avais déjà visitées dans un précédent voyage.

C'était au fort de la saison des pluies; les grands arbres et les villages bâtis sur de hauts pilotis émergeaient seuls de l'immense nappe d'eau qui couvrait le pays. Nous gagnâmes en barque le pied des monticules où un sentier sillonnant une gorge ombreuse nous conduisit à de petits monuments masqués par la végétation : chapelles demi-chinoises, pagode supportée par des éléphants, stoupas ornés de gracieuses moulures et couronnés de lotus aux

[1] Bien que très-répandue en Indo-Chine, la coutume de brûler les morts n'y est pas générale; nous avons même rencontré au Laos plusieurs cimetières. Dans les uns, les cadavres soutenus en l'air sur des poteaux bas, ou bien placés sur le sol et à peine recouverts d'une couche de terre, sont protégés de l'atteinte des animaux sauvages par une forte palissade; ailleurs ils sont enterrés plus profondément. Au moment d'ensevelir les morts, on les revêt souvent de leurs plus riches parures, suivant une coutume qu'on retrouve chez la plupart des peuples de l'antiquité.

pétales renversés. C'est là que reposent les cendres royales sous la protection de Bouddha et de Génies familiers [1]. Sur le sommet d'une des collines s'élève un temple récemment construit par la



Vue prise dans les Quatre-Collines.

vieille reine-mère. L'architecte en a encombré la cella de huit colonnes dont les proportions énormes contrastent avec la légèreté du toit cambodgien. Le dieu du sanctuaire est une statue gigantesque appelée le Bouddha de dix-huit coudées [2].

[1] Parmi les statues du dieu et de ses acolytes on remarque un Bouddha noir, un Bouddha blanc, des *phi*, géants mythologiques aux formes épaisses, appuyés sur des massues et gardant les entrées des temples, deux néak-ta peints en rouge avec les dents blanches et les lèvres grimaçantes, deux *tévadas* ou anges du paradis : Préa Réam et Préa Léak (Rama et Laksmana son frère) armés d'arc et de flèches, enfin un bœuf zébu noir, appelé Naktako, dont on vient chaque jour renouveler la provision d'herbe fraîche. (Bastian.)

[2] L'auteur précité croit trouver dans les détails architecturaux de ces monuments une certaine analogie avec « le style sarrasin tel qu'il s'est développé dans l'Inde depuis l'époque des Seldchouques sous les Ghaznévides de « la dynastie de Pathan ».

Il n'y a plus aujourd'hui au Cambodge d'architecture nationale ayant son

Compong-Luong et les Quatre-Collines ont disparu, nous voici en face de l'ancienne ville de Lovêk qui fut aussi capitale; elle est détruite et déserte. On y retrouve encore quelques ruines intéressantes : les restes des remparts, des rues, du palais, une pyramide à gradins où sont enclavés six pieds gigantesques en grès entourés de stèles sculptées, les débris du piédestal du Préa-Kéo, le Dieu-Joyau, et du Préa-Kou, le Dieu-Taureau.

Le Préa-Kéo était une célèbre statue honorée comme une représentation de Bouddha. Elle resplendissait d'un éclat incomparable et les oiseaux qui volaient au-dessus de sa tête tombaient foudroyés [1]. Une antique prophétie assurait la puissance suprême au peuple qui la posséderait. Les Siamois et les Birmans vainqueurs des Cambodgiens la prirent et l'emportèrent, « c'est ainsi que s'accomplit l'oracle [2] ».

Le Dieu-Taureau partageait avec le Dieu-Joyau cette haute réputation de puissance magique. Une vieille prophétie promettait la royauté du monde à la ville, quelle qu'elle fût, où ce bœuf tomberait du ciel. Bastian raconte qu'à son passage à Lovêk, il

génie propre et son harmonie raisonnée. Les monuments modernes ne sont que des œuvres composites où se trouvent mélangés, dans une promiscuité souvent peu éclectique, des éléments empruntés à l'ancien art Khmer qui avait déjà puisé lui-même à des sources très diverses, et des détails dérivés de tous les styles qui ont fleuri de l'Indus au Pacifique. L'influence chinoise y prédomine de plus en plus, conséquence naturelle de la supériorité des ouvriers chinois sur les Cambodgiens modernes.

[1] A ce sujet Bastian fait encore remarquer que Bouddha était trop orthodoxe pour causer volontairement la mort de créatures vivantes, et il en conclut que tout ce culte devait être d'origine brahmanique.

[2] A la construction de Lovêk se rattachent de sombres histoires de sacrifices humains qui l'avaient rendue pendant longtemps inexpugnable.

On connaît la légende relative à la prise de cette ville : elle était entourée d'une épaisse ceinture de bambous. Les Siamois y lancèrent en guise de projectiles des pièces d'or et d'argent, et pour satisfaire leur convoitise, les assiégés coupèrent les arbustes épineux qui leur avaient servi de défense.

s'entretint avec les bonzes du couvent bâti sur les ruines des anciens sanctuaires, et que ces religieux parlaient avec grand enthousiasme du divin quadrupède. Le voyageur leur fit observer que le culte d'une telle idole ne se conciliait guère avec leur religion. Les moines répondirent évasivement que le bœuf divin n'avait été un sujet de vénération que parce que son gros ventre avait servi de bibliothèque pour y conserver les Livres saints et que l'adoration s'adressait à ceux-ci. Une prophétie de Bouddha relative à ce fait ayant été découverte, les laïques furent autorisés à pratiquer ce culte.

Vers le soir nous mouillâmes à Compong-Chhnang (le Marché des Marmites), où les indigènes s'approvisionnent à l'époque de la pêche, et nous y prîmes des pilotes pour nous diriger dans le dédale très peu connu des divers cours d'eau que nous allions parcourir.

Le grand lac de Tonlé Sap et les lacs secondaires qui en sont voisins occupent une large dépression au centre des immenses plaines boisées du Cambodge; ils reçoivent le tribut de nombreuses rivières qui forment tout alentour comme les rayons d'un vaste cercle et qui sont reliées entre elles par des arroyos multiples; dans la saison des pluies, toutes les parties basses des forêts sont inondées sur une étendue de 25 kilomètres. C'est à l'extrémité occidentale de la grande nappe lacustre, sur le territoire de Siam, que se trouve *Angkor*, l'ancienne capitale du pays; aux environs, dans un rayon de 200 à 400 kilomètres, sont disséminés les plus remarquables débris de l'antique civilisation khmer. Ce sont d'immenses citadelles, de larges chaussées, des ponts, des canaux et de vastes réservoirs d'irrigation; puis des palais, des temples, d'énormes pyramides commémoratives. Il nous était impossible, vu le peu de temps dont nous disposions, d'explorer tout cet ensemble de grandioses débris; aussi résolûmes-nous de limiter nos recherches à la région la plus riche et de reconnaître

particulièrement les centres de ruines qui seraient le plus facilement accessibles à l'aide des canaux et des rivières.

Guidés par nos pilotes de Compong-Chhnang, nous nous engageons dans un des nombreux arroyos qui serpentent au travers des



Guidés par nos pilotes de Compong-Chhnang, nous nous engageons dans un des nombreux arroyos qui serpentent.....

bancs de vase, des îlots, du fouillis arborescent de la grande forêt en partie inondée. Dès l'abord nous sommes émerveillés de la splendide sauvagerie des aspects. La végétation est d'une puissance extraordinaire; les arbres sont surchargés d'orchidées, de plantes grimpantes retombant en festons jusque dans le courant qui les entraîne; une multitude de lianes étrangement contournées s'élancent en vibrant d'un fût à l'autre; de place en place, un banian colossal domine fièrement l'immense massif; ailleurs un grand tronc mort élève tristement ses bras décharnés, comme pour pro-

tester contre cette exubérance de vie. Rien ne rappelle la présence de l'homme, et pourtant quelle incroyable animation ! Des myriades d'oiseaux, pélicans, canards, sarcelles, cormorans, couvrent la surface du lac; diverses variétés de hérons, des aigrettes, des ibis perchent dans le feuillage ou se cachent au milieu des joncs; des caïmans flottent immobiles sur les eaux, tandis que des troupes de dauphins et d'autres poissons plus gros encore viennent bruyamment respirer à la surface, ou frôlent la carène de notre navire en luttant de vitesse avec lui.

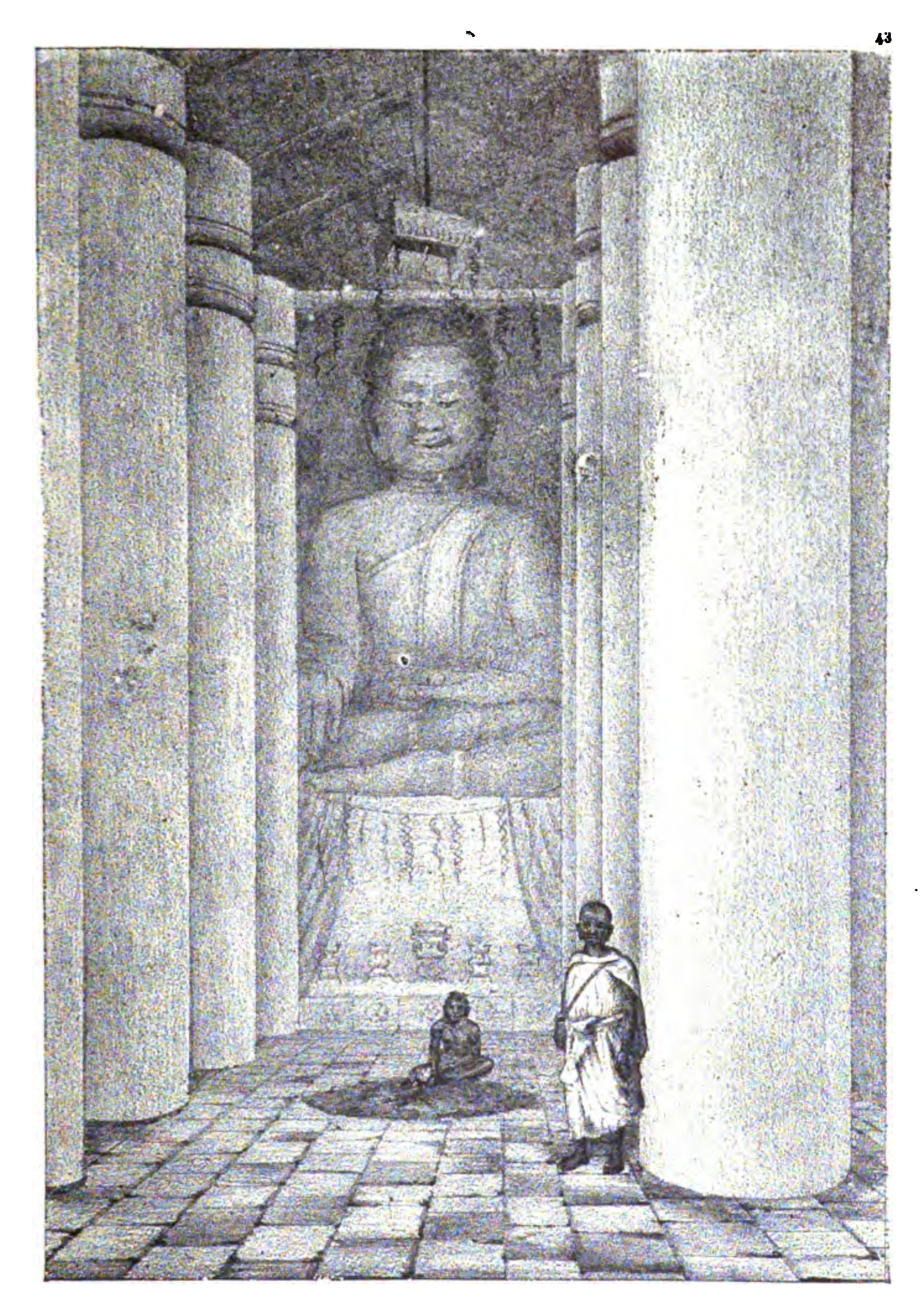
Nous voici déjà bien loin du rivage; nous n'apercevons maintenant à plusieurs milles de distance qu'une nappe liquide verdie par la cime des joncs qui émergent d'une profondeur de 10 mètres, et où dérivent, comme de petits îlots mouvants, des troncs d'arbres enchevêtrés avec des lianes et des roseaux. Nous continuons d'avancer à travers des traînées d'arbustes à demi noyés qui vingt fois menacent d'obstruer entièrement le passage; bientôt toute issue nous semble définitivement fermée, une ligne de verdure uniforme et continue apparaît devant nous; mais nos pilotes nous indiquent un enfoncement à peine perceptible entre les arbres. Nous atteignons bientôt cette saignée : c'est l'une des embouchures du Stung Sen, rivière que la canonnière doit remonter pour se rapprocher des ruines.

Toujours nul vestige d'habitation ; pas une barque, un fleuve sans rivages. Combien différent eût été pour nous le spectacle si, au lieu d'avoir entrepris nos explorations à l'époque de la crue, nous avions traversé ce pays pendant la sécheresse ! Un de nos compagnons de voyage, M. Faraut, qui compléta plus tard nos recherches par de nouvelles investigations à l'ouest du Tonlé Sap, eut l'occasion de voir, à son retour, le plein mouvement de la grande pêche en cette singulière région lacustre. Là, où six mois auparavant nous voguions sur 10 mètres d'eau, il put passer à pied sec sous une sombre voûte de roseaux palustres.

Une quantité de cases légères reposant sur des pieux avaient repris possession de cette mer intérieure aux trois quarts tarie. Le jour, les femmes travaillaient à la salaison, tandis que les hommes dormaient; la nuit venue, ces derniers allaient, à la lueur des torches, lancer leurs immenses filets et investir au dépourvu les bancs de poissons dont la présence était révélée par le frisson de l'onde tuméfiée. Naviguant d'un village côtier à l'autre, afin de n'être pas surpris au large dans sa frêle pirogue, soit par la tempête, soit par ces redoutables bandes de Chinois, moitié commerçants, moitié pirates qui battent les eaux du Tonlé Sap au temps de la pêche, il atteignit l'entrée du petit lac de *Néal-Phok*, « la Plaine de boue ». Ce bassin vaseux se trouvait alors presque entièrement transformé en rizières qui, plantées depuis deux mois à peine, étaient déjà en pleine maturité, et dont une légion d'oiseaux eût eu vite fait de consommer sur place la récolte, si les indigènes n'eussent tenu du matin au soir en sentinelles dans leurs cultures, des enfants qui ne cessaient de crier à tue-tête en agitant de longues cordes en rotin tendues au-dessus des champs.

Il ne restait plus, dans ce lac à sec, pour le passage des embarcations qu'une espèce de sillon bourbeux où on les traînait à la file; plusieurs équipages se réunissaient pour mener à bien cette opération d'un labeur si pénible qu'on n'avançait guère en une journée que de quatre ou cinq kilomètres; encore fallait-il plonger bravement dans la fange et humer le miasme à pleins poumons; partout où il y avait encore de l'eau, la surface en était couverte d'une nappe d'huile et de débris variés de poissons, que des bandes voraces de pélicans, de marabouts, de vautours et d'aigles roux se chargeaient, fort heureusement, de faire disparaître au plus vite.

A l'embouchure de chaque affluent du Tonlé Sap, à celle de chacun des canaux d'écoulement par lesquels se fait le drainage



LE BOUDDHA DE DIX-HUIT COUDÉES.

naturel des immenses plaines avoisinantes, M. Faraut, lors de son passage, trouva installé un établissement de pêche. Je me souviens que nous avions avec nous, parmi les membres auxiliaires de notre mission, un métis portugais, Alexis Om, ancien interprète du protectorat français à Phnom-Pênh, qui possède précisément une de ces importantes pêcheries. Elle est située sur le grand bras du fleuve, à l'entrée du petit lac, et occupe deux cent cinquante coolies, engagés, suivant la coutume locale, à raison de cent ligatures de *sapeks* (100 francs) par saison, plus la nourriture, le vêtement, le bétel et le tabac.

Un détail caractéristique à noter, c'est la présence dans chaque pêcherie d'un agent de la « ferme des jeux », insti-



Le jeu du bacoin.

tution parfaitement organisée avec un personnel de Chinois et un capital considérable. Le trésor royal en tire d'énormes revenus; mais pour le pays c'est la ruine, car il est superflu de dire que le *bacoin* — ainsi s'appelle ce jeu de dés, non moins dévorant qu'une roulette quelconque — absorbe à peu près régulièrement le bénéfice des misérables coolies, souvent aussi celui des patrons, et parfois même la personne des pêcheurs qui jouent, le cas échéant, jusqu'à leur liberté.

D'ordinaire, la pêcherie consiste en un barrage tenant toute la rivière, avec deux longues poches placées contre les rives et

dirigées chacune en sens opposé. Au milieu est une double porte, éclairée la nuit d'un fanal, et que des hommes occupant un petit canot ouvrent et ferment pour le passage incessant des barques. Le long du bord sont amarrés les grands bateaux couverts qui servent de magasins et les pirogues de pêche. Près de là, un plancher construit sur pilotis supporte les séchoirs et l'atelier; par derrière se trouvent et la ligne des fours simplement creusés dans l'argile de la berge, et les chaudières où se



Fumoir d'opium.

fabrique l'huile; on peut voir, pendant la nuit, flamber ces fourneaux tout le long du fleuve, depuis Phnom-Pênh jusqu'au grand lac. Plus loin enfin, sur un point plus élevé du rivage, se dressent les maisons d'habitation, les greniers à sel et à riz, et souvent aussi, — superfluité indispensable, — cette tabagie orientale qu'on appelle le fumoir d'opium.

Les grandes poches de la pêcherie, formées chacune d'un long boyau avec un étroit orifice, passe insidieuse offerte au poisson, ne tardent pas à se remplir, et bientôt ce n'est plus au dedans qu'un amoncellement de corps serrés les uns contre les autres et incapables de se dégager. Huit ou dix Annamites plongent alors parmi cette mêlée frétillante et saisissent à bras-le-corps les captifs dont quelques-uns sont parfois d'un mètre et demi de longueur et ne laissent pas, en se défendant, de blesser et de mordre les pêcheurs. Une fois pris, ils sont livrés à

une autre escouade de travailleurs qui les coupent par morceaux, et, ainsi préparés, les passent aux femmes. Celles-ci font le départ des bons morceaux et des mauvais; elles salent les uns, et mettent les autres dans une espèce de réservoir d'où on les extrait, quelques jours après, pour les jeter à la chaudière et en tirer l'huile. Quant aux détritus, on les rend, je l'ai dit, au fil de l'eau, pour la plus grande joie des volatiles toujours à l'affût de cette odorante provende.

Alexis Om paye environ six cents barres d'argent (48,000 francs) son droit de pêche pour une année, et il recueille en moyenne quinze mille piculs (900,000 kilogrammes) de poisson salé, qu'il vend ensuite seize ou dix-sept francs le picul, soit deux cent quarante mille francs, somme ronde. Il s'estime heureux, tous ses frais payés, de réaliser trente ou quarante mille francs de bénéfice qu'il partage avec un associé. L'association se fait généralement entre deux patrons de nationalité différente, ce qui donne plus de facilités pour diriger l'exploitation et conduire les hommes.

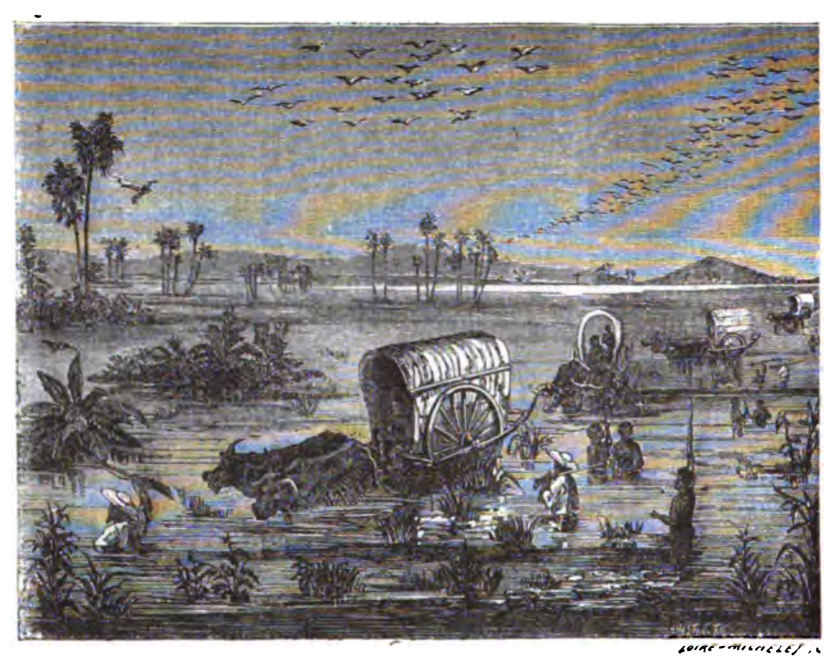
Dans le seul Tonlé Sap, à l'époque de la grande sécheresse, on ne compte pas moins de cinquante mille pêcheurs de tous pays : on peut juger par ce chiffre à quel trafic doit donner lieu la fourniture du matériel, des barques, du riz, du bois et du sel, ainsi que la vente du poisson, dans ces pêcheries gigantesques. Mais, je l'ai dit, à l'époque où notre mission traversait ces parages, tout y était redevenu silence et solitude; deux ou trois bambous dépassant à peine la surface de l'eau, telle était, pour le moment, la seule trace visible des industrieux établissements que je viens de décrire.

Quelques heures durant, nos chasseurs envoient leur plomb aux myriades d'oiseaux qui s'envolent à l'approche de notre canot; puis nous entrons dans une forêt de *trams*, grands arbres dont l'écorce, se détachant en larges plaques, sert à former la

toiture des habitations. Là, les guides nous engagent à cesser la fusillade, de peur que notre menue mitraille n'atteigne quelques-uns de ces indigènes qui rôdent en pirogue dans la forêt, à la recherche du miel exquis que l'on y rencontre en abondance.

Bientôt après, le village de *Phat-Son-Daye* nous apparaît.

Ce n'est aussi qu'un hameau flottant, exclusivement occupé



Installés dans les chars, nous coupons en ligne droite à travers les hautes herbes dans plusieurs pieds d'eau.

par des pêcheurs; les habitants de ces parages vivent presque constamment dans leurs barques; ils se contentent d'établir sur la rive, à fleur d'eau, de petits campements provisoires pour y loger leurs animaux domestiques, et, suivant la crue, ils se transportent aux points qui leur promettent le plus riche butin, errant sans cesse sur ce désert liquide, comme les Arabes nomades à travers leur désert de sable. Deux jours de navigation dans cette

solitude nous conduisent enfin à un lieu vivant, *Compong-Thôm*, « le Grand Marché », une ancienne ville qui fut détruite par la guerre et l'incendie. Ici le personnel de la mission se sépare momentanément : tandis que M. Bouillet se charge de remonter le cours supérieur de la rivière, nous nous disposons, de notre côté, à gagner la montagne *Phnom-Sontuc*, où l'on nous a signalé des ruines.

Les cases de Compong-Thôm sont construites sur un terrain qui dépasse de deux mètres à peine le niveau de la rivière, et tout alentour, à perte de vue, s'étendent des marais ; Phnom-Sontuc, au contraire, s'élève au-dessus de cette vaste plaine liquide comme un îlot volcanique sortant de la mer.

Installés dans des chars, nous coupons en ligne droite à travers les hautes herbes dans plusieurs pieds d'eau. Les buffles qui traînent nos véhicules sont là dans leur élément favori ; c'est plaisir de les voir barboter dans la vase, parfois jusqu'à mi-corps, puis, au plus épais du fourré, écarter les joncs avec leurs longues cornes arquées, et, le cou tendu, reniflant avec bruit comme pour s'exciter à l'effort, se frayer victorieusement un passage.

Les chars s'avancent sans ordre dans le marais ; il faut renoncer à garder la file. Les buffles, ces bêtes si terribles à l'état sauvage, et qui, on le verra plus loin, tiennent tête à l'éléphant même, ne se laissent pas dompter aisément par les indigènes ; mais, une fois qu'ils sont soumis, de petits enfants peuvent les conduire, à moins toutefois qu'ils ne viennent à flairer un étranger. La présence seule d'un Européen, fût-ce même hors de leur vue, derrière eux, dans le char qu'ils traînent, suffit à leur inspirer une vive inquiétude ; pendant quelques instants, ils regardent autour d'eux avec défiance ; puis, n'apercevant point l'ennemi qu'ils ont éventé, ils se calment peu à peu, se laissent de nouveau guider par leurs conducteurs, et tout péril disparaît.

A un endroit, une rivière profonde nous barre le chemin. Que

faire? Nos indigènes ne sont pas embarrassés pour si peu. Les hommes s'embarquent sur une pirogue, mais une pirogue si étroite qu'il faut faire des prodiges d'équilibre pour ne point chavirer. Pour les chariots et les buffles, la manœuvre est plus ingénieuse. Après avoir traversé le cours d'eau, les guides, au moyen de lianes, halent d'une rive à l'autre les véhicules, et, du même coup, les bêtes d'attelage, qui, attachées derrière les chars, nagent sans péril à leur suite. Nous sortons enfin du marécage et nous prenons pied sur la terre ferme. C'est une zone étroite, mais fertile et bien cultivée, qui entoure la base du monticule où nous nous rendons. Là, le *mè-sroc* ou chef de village vient à notre rencontre avec de nouveaux conducteurs, et alors commence, par un étroit sentier ombreux, l'ascension de la montagne sainte.

Les indigènes n'accompagnent jamais volontiers les Européens dans les lieux sacrés ; aussi nos guides ont-ils commencé par faire tous leurs efforts pour éviter la corvée qui leur est imposée; chemin faisant, ils essayent encore de nous terrifier par toutes sortes d'histoires tragiques, et nous dévident un nécrologe de voyageurs imprudents mis à mort sans miséricorde par les néak-ta (génies gardiens) qui, sous la forme de tigres féroces, rôdent sans cesse au pied de la montagne sainte pour en interdire l'accès aux profanes. Malgré ces efforts méritoires d'imagination, nous poursuivons lentement notre marche sous le couvert de la grande forêt. Malheureusement, au plus fort de l'escalade, nous sommes surpris par une averse diluvienne telle qu'il n'en tombe que dans ces régions, et en un instant notre route se trouve transformée en un véritable torrent. Il nous faut gravir péniblement des blocs de grès glissants, puis nous engager dans un escalier naturel qui contourne une gigantesque muraille de l'autre côté de laquelle se font entendre des tintements argentins. Tant bien que mal pourtant nous arrivons au sommet. Devant nous se dresse une jolie pagode cambodgienne dont les toits recourbés sont garnis de clo-

chettes. C'était le son de ces clochettes agitées par le vent qui avait de loin frappé nos oreilles. La place est déserte, mais les offrandes qui entourent la statue de Bouddha attestent qu'on y vient parfois en pèlerinage. Des chevelures coupées qui baignent dans une sorte d'auge en pierre, remplie d'eau [1], — peut-être anciennement quelque *préa-bat* ou empreinte sacrée du pied de Çakya-Mouni, — prouvent aussi que maint dévot, désireux de se vouer à la vie contemplative, a choisi ce lieu saint pour y accomplir la cérémonie de la tonsure et y prendre, suivant le rite, la robe jaune des bonzes.

Dès l'abord, la pagode seule avait attiré nos regards, mais nous ne tardons pas à remarquer que les blocs de rocher environnants, tout recouverts de végétation, ont été jadis profondément sculptés. Aux uns on avait donné la forme de pyramides ornées de découpures étagées, d'autres avaient figuré les diverses représentations du Bouddha, debout, assis ou couché. Quelques-unes de ces statues ont plus de 15 mètres de longueur; certaines d'entre elles sont assez belles d'exécution et remontent visiblement à plusieurs siècles, car les Cambodgiens ont depuis longtemps désappris l'art de fouiller les dures entrailles de leurs rochers, et les idoles colossales qui occupent aujourd'hui le fond de leurs temples ne sont faites que de briques recouvertes de divers enduits.

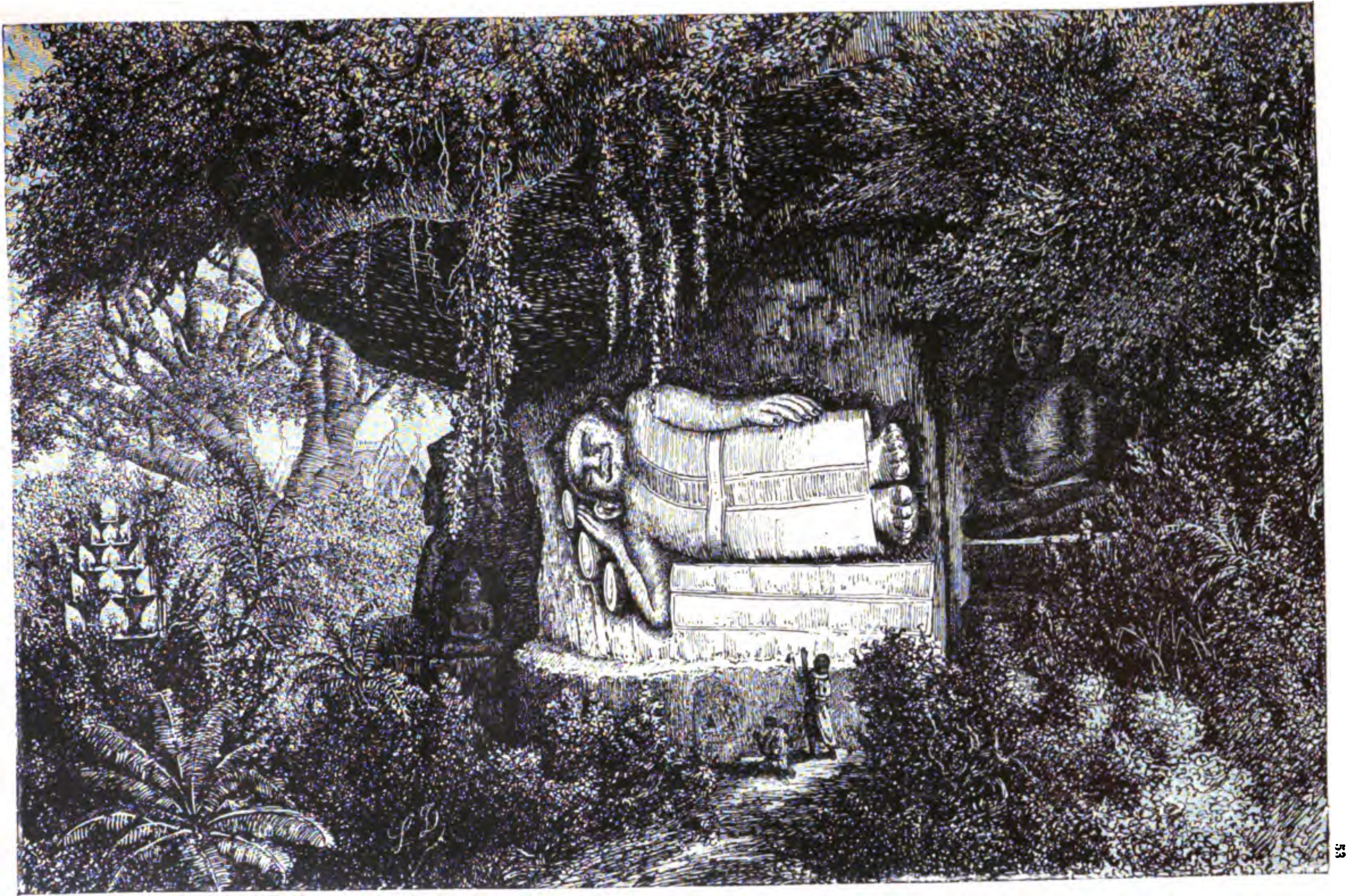
A l'opposite de la pente que nous avions gravie, le roc était taillé à pic du sommet jusqu'à la base ; par places, la paroi verticale était ouvragée de gigantesques effigies. L'une d'elles fixa particulièrement notre attention : elle représentait le Bouddha étendu au fond d'une excavation et dormant la tête appuyée sur des oreillers. Un gros bloc en surplomb l'abritait; des lianes et de grandes

[1] Près de cette auge, plusieurs figures étaient gravées au trait sur le rocher. M. Ratte les dégagea de la terre et des herbes qui les couvraient, et y reconnut le dessin de plusieurs grandes jonques annamites ou chinoises, mâts dressés et voiles déployées.

plantes au feuillage varié entouraient son corps; on eût dit que le dieu, fatigué, était venu chercher le repos dans l'odorante et fraîche pénombre de quelque grotte mystérieuse. D'autres figurations de la même divinité, les mains jointes ou dans l'attitude de la prédication, environnaient ce grand bas-relief. Plus bas, sur des gradins naturels dont l'accès nous était impossible, nous vîmes des vestiges de constructions détruites par le temps et la végétation; c'étaient des espèces de hangars recouvrant d'immenses personnages de pierre.

Tandis que nous contemplons un instant, du haut de notre observatoire, le spacieux panorama qui se déroule à nos pieds, un bruissement subit agite le feuillage autour de nous, et une troupe de singes s'avance en gambadant; ce sont des semnopithèques au poil sombre avec une longue queue blanche; à peine avons-nous le temps de les examiner, car en nous apercevant ils rentrent aussitôt dans le fourré. Un repas à la mode du pays nous attendait au bas de la montagne dans une de ces cases ouvertes dites *salas*, qu'on improvise comme maisons d'hospitalité pour les étrangers. Sous l'œil ravi des indigènes assis en rond autour de nous, nous faisons honneur au riz, aux salades de bambou et de concombres, ainsi qu'aux oranges et aux bananes; nous ne pouvons toutefois prendre sur nous de goûter le poisson plus que faisandé, les œufs couvés, les vers de bambous et autres mets recherchés qu'on a joints au festin par un surcroît d'attention.

Comme il nous fallait regagner de jour notre campement de Compong-Thôm, force nous fut de nous arracher aux douceurs de ce festin original. Le soleil commençait à se coucher quand nous arrivâmes. Avant de remonter à bord, je m'arrêtai dans la case d'un des guides, où je trouvai deux jeunes enfants occupés à jouer avec un reptile long comme la main: c'était un petit crocodile nouveau-né que le père avait ramassé en traversant le marécage. Les crocodiles pullulent par milliers dans ces régions inondées des

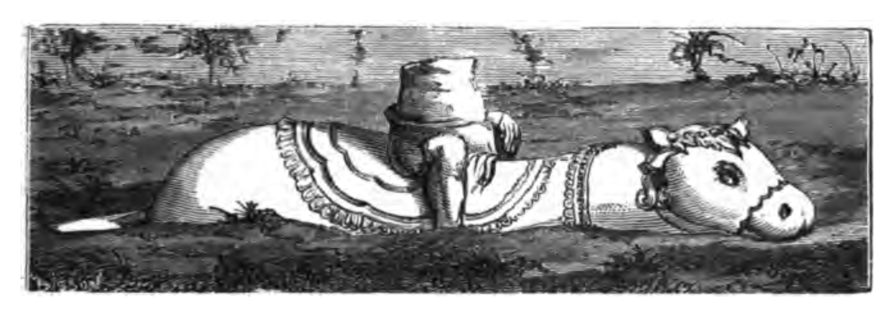


ROCS SCULPTÉS ET STATUES DE PHNOM-SONTUC.

lacs. A l'époque du retrait des eaux, les indigènes en prennent de grandes quantités; ils les enferment dans d'immenses cages en bambous, et plus tard on les leur achète pour les transporter dans les villes du Cambodge et jusque dans l'Annam. Il y avait plusieurs de ces prisons flottantes le long du rivage, tout près de l'endroit où avait accosté notre canonnière, et, avant de savoir quelles sortes d'hôtes y logeaient, nous passions sans défiance aucune sur ces façons de radeaux dont l'orifice n'était fermé que par un grillage aux barreaux tellement espacés, qu'un homme y eût pu choir le mieux du monde comme par une trappe.



Un prince royal.



RESTES D'UNE STATUE DE SIVA MONTÉ SUR LE BŒUF NANDI.
(Temple de l'île du Précieux Joyau.)

CHAPITRE III

Sur la rivière de Stung. — Le cas du mandarin. — Difficultés de navigation. — Stung. — Les ruines de Préa-Khan. — Scène d'exorcisme. — La tour Préa-Tcôl. — La pyramide du Saint-Éléphant. — Départ pour la forteresse de l'île du Précieux Joyau. — Incidents de route. — Les Kouys. — Trouvailles archéologiques. — Retour de Préa-Khan. — Découverte d'une préasat ornée de la quadruple face de Brahma.

I

Le lendemain nous regagnions le lac et nous pénétrions dans un autre affluent qui devait nous conduire à Stung, chef-lieu de la province du même nom. A l'entrée de cette nouvelle rivière, la ligne des anciennes pêcheries était marquée par un barrage de troncs d'arbres, au milieu desquels il y avait place pour le passage de la canonnière. Nous le franchîmes et nous nous enfonçâmes en pleine forêt, par 5 mètres d'eau. Nous avions déjà décrit bon nombre de sinuosités à travers les hautes herbes et les bouquets d'arbres, lorsque tout à coup, à notre grande surprise, une large percée s'ouvrit devant nous dans la futaie et nous laissa voir une immense étendue d'eau à l'horizon.

Était-ce un mirage, ou cette navigation aux zigzags fantastiques

nous avait-elle ramenés à la mer intérieure d'où nous sortions? Il n'en était rien; nous avions atteint un de ces bassins lacustres encore inexplorés qui, au rapport des indigènes, existent en assez grand nombre dans la zone basse limitrophe du Tonlé-Sap. La *Javeline* s'y engagea d'une allure circonspecte; c'était une nappe ovale de 6 à 7 kilomètres en longueur, bordée de tous côtés par la forêt, et envahie par un vaste ourlet circulaire de grandes herbes très-denses. Nous traversâmes la partie libre et nous fîmes prudemment halte à la limite des joncs. Nos pilotes ne pouvant distinguer, à cette distance, l'embouchure de la rivière de Stung, que nous voulions atteindre, des pirogues furent envoyées à la découverte.

. Tandis qu'installés sur le toit de la canonnière, nous cherchions de notre côté à reconnaître au moyen de nos lorgnettes quelque brèche lointaine dans le massif, des gémissements étouffés frappèrent nos oreilles. L'auteur de ces lamentations n'était autre que le mandarin dont le roi Norodom avait grossi officiellement notre escorte. Depuis deux jours le pauvre homme, blotti dans un coin obscur avec tout son bagage, une natte, une boîte à bétel et un oreiller, offrait l'image achevée de la mélancolie souffreteuse. Nous avions eu beau l'interroger sur les causes de sa tristesse, il s'était refusé opiniâtrément à parler.

Au moment où ses plaintes venaient de distraire notre attention, sa figure présentait une expression singulière; de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son front; bientôt il se mit à pousser des cris bizarres et à gesticuler en tremblant de tous ses membres. Impossible néanmoins de lui arracher une syllabe. Nos interprètes affirmaient qu'il était en extase : « C'est son Bouddha qui l'agite, » nous disaient-ils. Or le mandarin en question était d'origine malaise et sectateur de Mahomet. Le docteur assurait de son côté que le malheureux était en proie à un violent accès de fièvre. Ce n'était, par le fait, qu'un violent accès de superstition; nous

apprîmes du patient lui-même, lorsqu'il fut un peu plus calme, que dans l'une des nuits précédentes, comme il reposait étendu sur le pont, un matelot en passant lui avait frôlé la tête de son pied nu. Ce grave accident était l'unique cause de sa maladie, et, en vertu du préjugé cambodgien, que toute atteinte à la tête est d'un funeste présage, notre mandarin ne prévoyait plus pour la suite de son voyage qu'une série de mésaventures. En vain, pour se préserver de tout nouvel attouchement irrévérencieux, demanda-t-il en grâce qu'il lui fût permis d'établir ses pénates sur le toit du navire ; cette précaution ne lui rendit ni le calme ni la santé, et bientôt il sollicitait l'autorisation de retourner à Phnom-Pênh, par la raison qu'une campagne si mal commencée devait aboutir infailliblement pour lui à une fin fâcheuse. Il était difficile de lutter contre une conviction si fermement arrêtée ; aussi prîmes-nous le parti de renvoyer notre mandarin, tout en lui exprimant nos regrets de nous priver de ses services.

Quelques heures s'étaient écoulées, et nous ne parvenions toujours pas à trouver l'entrée de la rivière. Par une chance heureuse, surtout à cette époque de l'année, nous découvrîmes enfin une barque indigène naviguant parmi les roseaux. Nos chaloupes eurent vite fait de la rejoindre et de nous l'amener. Elle arrivait directement de Stung et appartenait à un riche négociant chinois de Phnom-Pènh, dont le fils se trouvait à bord. Celui-ci était un homme civilisé, avec lequel nous nous entendîmes aisément ; il consentit à nous céder un de ses rameurs pour nous servir de pilote jusqu'à la région habitée.

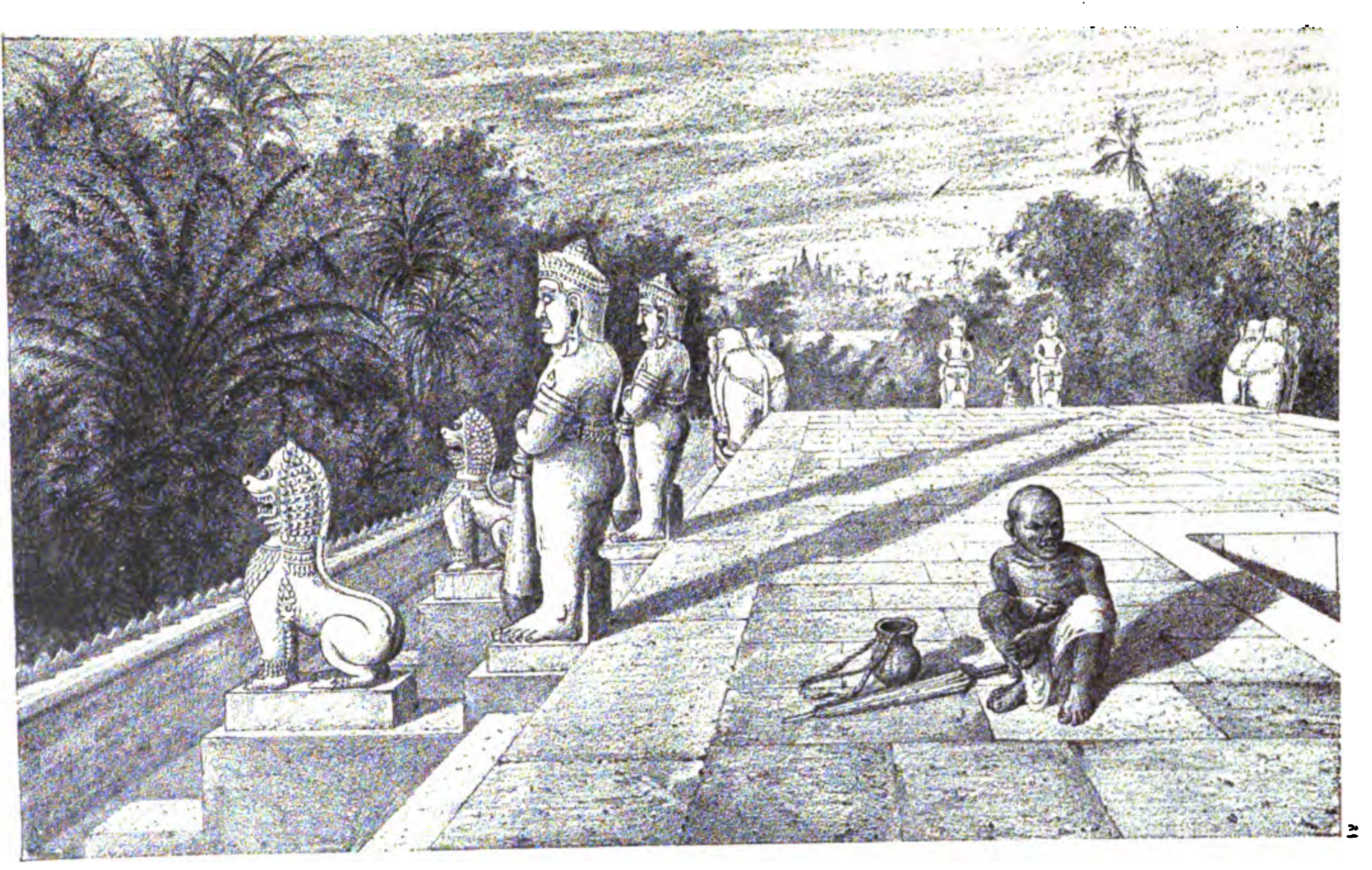
Le parcours de la rivière fut pour nos équipages un rude exercice de patience ; je ne sais s'il existe au monde un cours d'eau plus sinueux, plus sombre, plus rempli d'obstacles de toute nature. La profondeur ne manquait pas ; même le long de la berge, elle était constamment de 5 ou 6 mètres ; mais le lit du fleuve était obstrué aux trois quarts par des arbres penchés, des lianes, des

arbustes dont les branches étaient couvertes de myriades d'insectes, de fourmis rouges, quelquefois même de serpents qui se laissaient tomber avec les feuilles et les fleurs. Pour peu que la canonnière frôlât au passage un de ces rameaux, le pont était immédiatement jonché de bêtes et de plantes, si bien que nos naturalistes pouvaient, sans plus de dérangement, herboriser à souhait et enrichir leurs collections entomologiques.

Le soir de la deuxième journée, le chenal s'encombra tellement que la *Javeline* dut s'arrêter à l'embouchure d'un affluent, près d'un hameau de quelques cases. Nous la laissâmes à ce mouillage et nous nous embarquâmes, munis de tout notre attirail de campagne, sur la chaloupe à vapeur, afin de remonter jusqu'à la ville.

Les berges, dans cette seconde partie du trajet, s'élèvent successivement; aux broussailles succèdent de grands arbres, figuiers, azélias, bombax, enchevêtrés de lianes énormes aux fruits vénéneux. De chaque bouquet de verdure s'envolent à notre approche des bandes de perruches criardes, de pigeons verts, de rolliers au plumage d'azur; parmi les remous du courant tournoient souvent, étendus sur le dos, d'immenses cadavres de crocodiles, dans la peau coriace desquels s'escriment, à grands coups de bec, de gros vautours au cou et aux pattes couleur écarlate. Les échassiers n'abondent plus ici comme au bord du lac; à peine rencontrons-nous encore des hérons, des ibis et des aigrettes. Quelques oiseaux pêcheurs, des cormorans, des sarcelles, se tiennent dans les endroits les plus calmes ou plongent dans l'onde autour de nous.

Nous sortons enfin des ombres profondes de cette forêt sauvage, et nous revoyons la lumière et le ciel. En même temps le lit de la rivière s'élargit et se dégage. Voici quelques pirogues qui se hâtent de serrer la rive pour nous livrer le passage; voici plus loin deux barques élégantes conduites par des rameurs en costume de fête; ces dernières se dirigent vers nous et nous accostent: les personnages qu'elles portent sont, en effet, les envoyés du grand



SOMMET DE LA PYRAMIDE DE PRÉA-TOMREY.
(Vue restituée.)

mandarin de Stung, chargés de nous souhaiter la bienvenue à notre entrée dans les eaux de la ville.

Stung s'étend de chaque côté du fleuve sur une longueur de près d'une lieue ; entre les cases entourées de vastes jardins se trouvent des terrains vagues servant de pâturages. Le port, situé au centre, contenait, lors de notre arrivée, une trentaine de grandes jonques et beaucoup de pirogues construites par les tribus sauvages de l'intérieur pour être expédiées chaque année en Cochinchine et au Cambodge. Près de là, sur la rive gauche, était établi un campement de soldats avec de l'artillerie, des chars, des buffles, des bœufs et tout un attirail de guerre. Nous fûmes reçus dans une sorte de grand magasin en bambous, encombré d'armes, de vivres, de munitions de toute sorte, par le chef civil et militaire de la province, un grand mandarin du titre de *Thoméa Déchu*[1]. Depuis quelques jours déjà il était informé de notre voyage, et il avait eu soin de réunir des guides et de préparer une trentaine de chars à notre entière disposition.

Dès le lendemain, laissant la chaloupe sous la garde de l'équipage, nous commençons notre tournée d'exploration au travers de marais, de rizières inondées, de prairies entremêlées de taillis, de forêts de pins et d'essences précieuses, parfois aussi de torrents desséchés et aux rives à pic dont le passage nous cause les ennuis d'un débardage pénible et oblige nos buffles à de longs détours. Chaque soir nous campons près d'un cours d'eau ou d'une mare, afin que les bêtes puissent se désaltérer, et nous couchons sur la terre nue, abrités seulement de la rosée par des gourbis en feuillage.

Vers le milieu de la cinquième journée de marche, nous sommes arrêtés par une sorte de chaussée de quelques mètres de hauteur; devant nous se dresse un bouquet de borassus dont les panaches flabelliformes dominent tout aux alentours. Ces grands

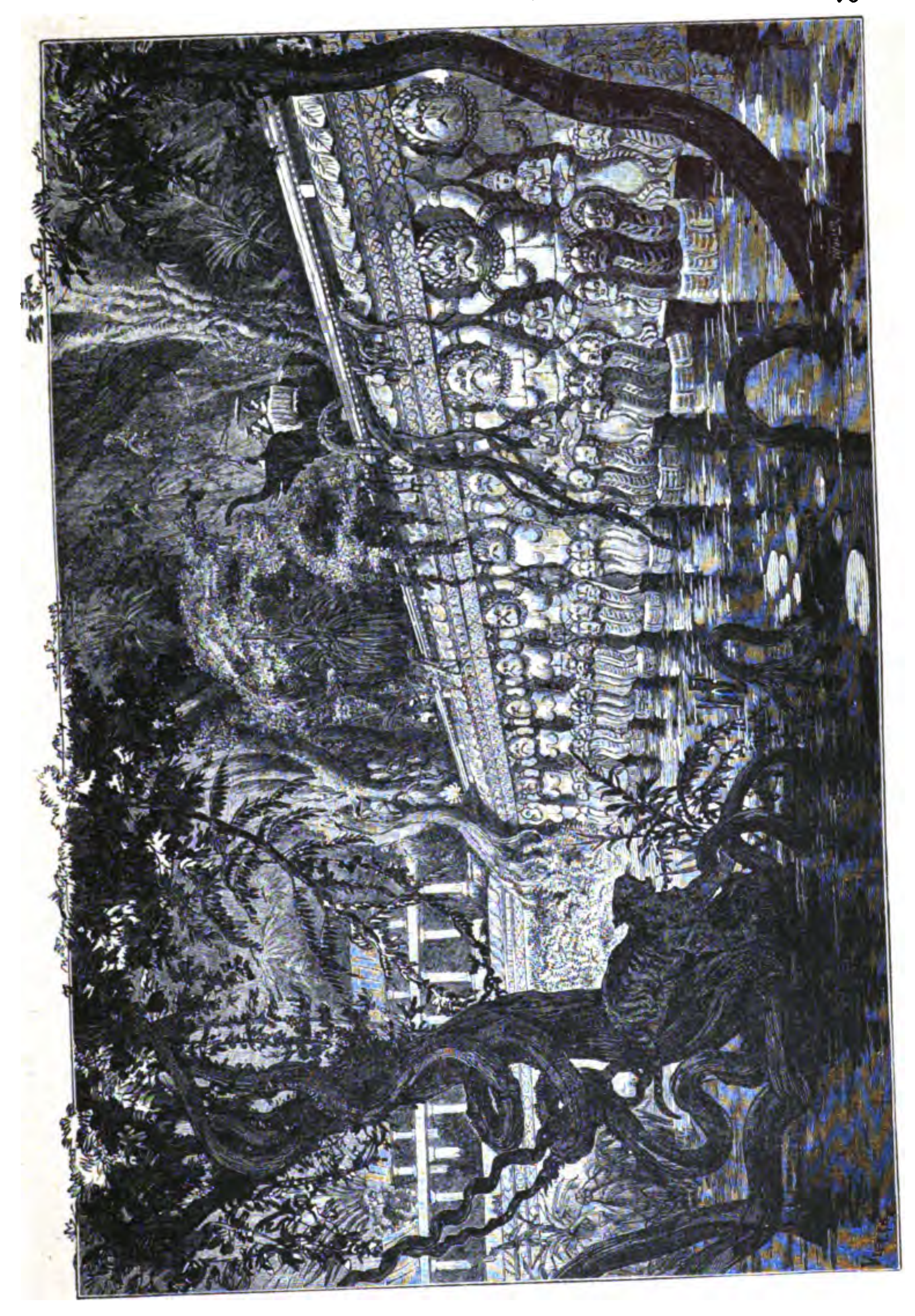
[1] On donne ce titre au gouverneur de la province de Baphnôm.

palmiers, dont les feuilles sont utilisées en manière de papyrus dans les monastères, annoncent toujours dans l'Indo-Chine, comme les dattiers dans le désert, l'approche de lieux habités ou tout au moins le voisinage d'anciens centres de civilisation. Effectivement, la chaussée à laquelle nous venions de nous heurter était une antique voie khmer; nous touchions aux ruines de *Pontéay Préa-Khan*[1], les dernières qu'aperçut le commandant de Lagrée dans la rapide excursion qu'il fit de ce côté. D'autres ruines considérables aux environs, la tour Préa-Tcôl, la pyramide de l'Éléphant sacré, indiquent qu'il y eut là jadis une ville importante dont l'emplacement devait offrir matière à d'intéressantes recherches. Le village moderne le plus proche ne se compose que de quelques cabanes. La végétation dans tout ce district est tellement épaisse qu'il est impossible de faire un pas sans tailler devant soi dans le fourré, à l'aide du grand couteau cambodgien, lianes, rotins ou fougères. Enfin, au bout de cinq cents pas dans cette forêt quasi vierge, l'horizon s'entr'ouvre brusquement, et l'on aperçoit, en travers d'une large nappe d'eau aux rives treillissées d'arbustes et de plantes sarmenteuses, un pont massif en partie enfoui que flanquent des rangées fuyantes d'immenses cariatides, sorte d'aigles énormes, enserrant dans leurs griffes des serpents polycéphales. A l'extrémité de cette chaussée, on distingue une haute muraille, des colonnes et un édifice percé de portes ogivales.

Cet amas de constructions étincelle magnifiquement sous les feux de l'ardent soleil qui tombe du zénith, tandis qu'autour de nous, dans l'ombre projetée par les bambous dont les tiges recourbées se croisent au-dessus de nos têtes comme les arceaux d'une cathédrale, gisent pêle-mêle des pierres brisées, des statues, des corps de lions, enfouis dans les herbes. A nos côtés, émerge

[1] *Préa-Khan*, la divine épée dont il sera question p. 131.

A Siam, Pra-Khan, l'épée dans un vase, est un des cinq grands insignes de la royauté. (Voy. Alabaster Henry, *The Wheel of The Law.*)



à demi hors de l'eau un énorme monstre à neuf têtes, fantastique dragon, cent fois plus terrible et plus menaçant d'aspect que les crocodiles qui peuplent ces solitudes. Nous nous engageons sur la chaussée en suivant un sentier frayé par les bêtes fauves, aujourd'hui les seuls hôtes de ces ruines, et mes compagnons, pour qui ce spectacle est tout nouveau, ne peuvent retenir des cris d'étonnement et d'admiration.

Nous nous arrêtons sous la porte principale, magnifique construction à trois entrées surmontées de trois tours et précédées de péristyles; sur les dalles qui couvrent le sol apparaît encore la trace des roues des anciens chars. Nous enjambons par-dessus les éboulis de pierres et nous pénétrons au centre des vastes restes de Pontéay Préa-Khan. A droite et à gauche sont de petits édifices entre lesquels passait la chaussée, maintenant à peine reconnaissable et que nous continuons de suivre. Sur le linteau de la porte de l'un d'eux est une inscription parfaitement conservée dont j'ai pris l'estampage et qui m'a été ensuite expliquée par M. Aymonier. Cette inscription semble relative à l'abdication du prince Préa-Srey [1], lequel se retira dans un monastère bouddhique pour s'y vouer à la vie contemplative :

« Rendons grâce à Celui qui possède la connaissance suprême... Moi, du nom de Préa Srey... grand roi de la race solaire... j'ai quitté le trône parce que ma sagesse l'a reconnu entaché de souillures [2]. »

[1] La légende locale attribue la fondation de plusieurs monuments du groupe de Préa-Khan au roi Phra (*Préa*) Bat *Srey* Thoma Soc Arack. La chronologie des rois du Cambodge contient plusieurs fois le nom de Préa-Srey, mais sans indications suffisantes pour permettre d'identifier l'un de ces princes avec celui de l'inscription. Il semble qu'il y ait grand intérêt à rechercher cette identification qui donnerait pour la première fois une date à peu près certaine de la construction d'un des temples les plus remarquables du Cambodge.

[2] Voy. à l'appendice: Inscription de Préa-Khan.

Plus loin, nous atteignons une petite plate-forme rectangulaire, au milieu de laquelle se dresse une stèle, carrée à la base,



Ces lions debout, les premiers que nous ayons rencontrés dans cette attitude, étaient jadis l'objet d'une vénération particulière.....

surmontée de quatre frontons en ogive entourés de flammes, et terminée par une rosace en forme de lotus épanoui. Des files de

petits Vichnous à quatre bras, armés de massues et alignés comme des soldats, en couvrent les parois.

Des racines vagabondes, en pénétrant par d'imperceptibles fissures, ont fait éclater cette curieuse stèle, dont nous avons recueilli plus tard les fragments et qui se trouve aujourd'hui au musée [1].

Plus loin encore, nous trouvons un grand lion qui se dresse menaçant, la patte en avant, tandis qu'un autre, entièrement semblable, gît dans l'herbe à quelques pas du premier [2]. Tous deux n'ont plus qu'une de leurs pattes antérieures. Ces lions debout, les premiers que nous ayons rencontrés dans cette attitude, étaient jadis, paraît-il, l'objet d'une vénération particulière, et la légende dit même qu'au temps de la conquête siamoise les armées ennemies se disputèrent avec acharnement la possession des pattes aujourd'hui disparues, car, à la prise de ces talismans, était attaché le gain assuré de la victoire.

Continuant à nous frayer un chemin au travers des décombres, nous remarquons successivement des débris de statues bouddhiques, belles encore dans leur affreux état de mutilation, des stèles si finement sculptées que, n'étaient les attributs qui les ornent, on serait tenté de les prendre pour des œuvres de la renaissance italienne; enfin, dans deux édicules moins dégradés que les autres, une quantité de petites trinités brahmano-bouddhiques entassées au milieu de figurines plus grossières et de divers morceaux d'une réelle valeur [3].

[1] Voyez page 359, la vignette qui représente la partie supérieure de cette stèle : une file de petits dieux avec un fronton (celui qui était dirigé vers l'est). On y distingue le dieu Vichnou couché sur Ananta (en forme de dragon), au-dessous duquel une tortue et des poissons figurent la mer. Les jambes du dieu sont soutenues par une de ses femmes; Brahma sort du lotus qu'il tient à la main.

[2] Un de ces lions, dont on voit ici le dessin, a été également rapporté en France.

[3] Plusieurs des statues, stèles et figurines du Musée proviennent de ces ruines. Voy. p. 295, 358... etc.

J'écarte à dessein de ce récit les détails purement techniques qui n'ajouteraient rien à l'effet de cette première description toute pittoresque des monuments cambodgiens. L'art khmer présente une telle originalité, il diffère si profondément de tout ce que nous connaissons, qu'il demande à être exposé d'ensemble, avec un développement de notions générales. C'est ce que, plus loin, nous essayerons de faire. Qu'il nous suffise de dire ici que l'amas de ruines au milieu desquelles nous étions, embrassait, y compris plusieurs grands *sras* ou pièces d'eau sacrées, une superficie d'environ 5 kilomètres carrés. Ce n'était rien moins, en effet, que le squelette d'une de ces fastueuses résidences royales dont était jadis couvert le sol du Cambodge. L'enceinte fortifiée de cette ville renfermait autrefois palais, harem, jardins, dépendances immenses, logements d'officiers, attirail complet d'une cour d'Orient. A la place d'honneur trônait la divinité. On l'adorait dans un temple central[1] surmonté de neuf hautes tours à étages, au pied desquelles s'étalaient de vastes caravansérails pour les pèlerins et des monastères entourés de pièces d'eau et d'arbres sacrés. Autour de la grande *pontéay* ou enceinte fortifiée, se groupaient d'autres constructions, telles que forts, sanctuaires, pagodes, édicules de tout genre, dont les colonnades gisantes et les galeries écroulées représentent, en dehors du massif principal, une zone secondaire de débris.

L'état ruineux de ce monument nous a permis d'y noter une particularité curieuse. Les linteaux monolithes des principales ouvertures avaient été creusés à l'intérieur, et dans ce vide on avait glissé des poutres destinées à supporter le poids énorme de la construction supérieure[2]. En certains endroits, il y a même eu dans la muraille une superposition d'ais parfaitement dissimulés. Ces morceaux de bois, dont les fibres extérieures ont été rongées

[1] Voy. p. suivante.
[2] Voy. même dessin.



VUE PRISE DANS LES RUINES DE PRÉA-KHAN.

par les termites, présentent une apparence spongieuse, mais ce qui en reste a aujourd'hui la dureté du fer, et ces traverses de soutènement n'ont cédé que lors de l'effondrement complet de l'édifice. Ce mode de construction, particulier au temple de Préa-Khan, vient peut-être de ce que les carrières de grès, où l'on puisa, n'offraient pas de stratifications assez épaisses pour fournir des pièces d'une solidité suffisante.

Comme nous rentrions à notre campement, nous entendîmes le son d'un gong sur lequel on battait un rappel désordonné. Curieux de connaître la cause de ce tapage, nous hâtâmes le pas, et nous vîmes bientôt un rassemblement d'une trentaine de personnes dont l'attention était trop sérieusement occupée pour qu'elles pussent remarquer l'arrivée de notre troupe. Il s'agissait d'un exorcisme. Au milieu du groupe se tenait la possédée, vêtue de blanc, selon la coutume, et ayant en main une sorte de vase en bambou dont elle frappait le sol. C'était l'épreuve décisive, et d'après les mouvements saccadés de la malade, il parut certain qu'elle était sous l'influence du mauvais esprit. On se mit donc en devoir de la délivrer. Deux bonzes s'avancèrent vers elle et lui présentèrent un tronc de bananier taillé en forme de fleur de lotus, qu'elle prit entre ses bras. Quelques assistants firent brûler des baguettes odoriférantes, puis on alluma deux cierges fichés sur de petits tas de terre. Les bonzes entonnèrent alors une psalmodie, sorte d'évocation où ils imploraient l'esprit malfaisant, le priant de déclarer à quelle condition il daignerait laisser en paix sa victime.

Cette objurgation terminée, les bonzes firent avancer le mari qui, à haute voix, interrogea le démon et lui demanda quel remède il devait employer pour obtenir la guérison de sa femme. Le malin esprit était sans doute ce jour-là de bonne humeur, car il répondit par la bouche de l'épouse inspirée que, moyennant quelques offrandes à la pagode, des prières et une recette toute

conjugale, plus facile à préciser en cambodgien qu'en français, il se tiendrait pour satisfait et signerait la paix. Le mari promit tout; les bonzes prononcèrent les formules sacramentelles, et l'assemblée, sans se départir de sa gravité, entra dans la case des époux pour y prendre part au festin qui allait clore la cérémonie. Quant à nous, un instant après, nous étions de retour à notre *sala* [1].

II

Le lendemain nous allâmes visiter la tour Préa-Tcôl, ruine hantée, comme celle de Phnom-Sontuc, par une multitude de singes que notre arrivée mit en fuite. Cette construction s'annonce par deux *sras* que sépare une chaussée [2] dont les rampes ont pour support des cariatides de krouths ou de lionceaux [3]. L'enceinte en est couronnée d'une suite d'ogives qui encadrent chacune un personnage et simulent des petits créneaux [4]. Deux géants, sortes d'Hercules trapus appuyés sur leur massue [5], et deux lions fantastiques au repos, en gardaient l'entrée principale.

Les quatre péristyles de la *préasat* (tour) sont ruinés; mais les sculptures qui l'ouvrageaient de la base au sommet sont encore

[1] Les cérémonies d'exorcisme sont fréquentes au Cambodge où la sorcellerie est en honneur; le peuple croit que les âmes des morts viennent aider ou tourmenter les vivants; il appelle Aréaks les bons esprits, Kamoï ou Phi les mauvais (*hi* signifie à la fois cadavre et esprit d'un homme défunt. — Bastian.)

Parfois les esprits sont récalcitrants; pour les chasser les sorciers emploient alors le bâton.

[2] Voy. p. 286 une vignette indiquant la disposition d'ensemble de cette tour qui s'élève au centre d'une cour rectangulaire avec mur d'enceinte et porte monumentale précédée d'une chaussée et de deux pièces d'eau.

[3] Voy. p. 334.

[4] On peut voir au Musée Khmer un fragment de la crête de cette enceinte.

[5] L'un de ces géants (*phis* figure au Musée Khmer.



L'un des gardiens du temple Préa-Tcôl

visibles. C'est d'abord un cordon d'adorateurs agenouillés, les mains jointes, le long du soubassement ; au-dessus, chacun entre deux groupes de neuf personnages en prière, quatre éléphants tricéphales sortant de la muraille; leurs trompes, enroulées autour d'un feuillage, s'arc-boutent sur le soubassement et leurs têtes supportent le premier entablement. A l'étage supérieur se dressent quatre grands *krouths* [1], oiseaux sacrés de Vichnou, au bec d'aigle et au corps de femme; ils enserrent entre leurs jambes quatre têtes du monstre Rhéou [2]; sur leurs côtés rampent quatre doubles reptiles polycéphales qu'ils ont domptés, et leur tête et leurs bras soutiennent un second entablement. Au-dessus, on voit encore vingt oiseaux, moitié aigles, moitié hiboux, analogues à ceux qui décorent les ponts du grand temple, et, plus haut, des étages disposés comme dans les tours classiques. De grandes faces de divinités s'encadrent dans l'ogive des triples frontons étagés au-dessus des quatre entrées; des *tévadas* ou anges du ciel, sous la forme de belles femmes demi-nues et richement parées, occu-

[1] Garoudas ou griffons.

[2] Chez les Khmers, Rhéou, le plus puissant des diables (Iaksha), ayant volé l'eau de l'immortalité, le dieu Indra le poursuivit armé du disque ou chakra et lui trancha la tête ; mais déjà le démon voleur avait trempé ses lèvres dans le breuvage divin. Sa tête ne pouvait plus mourir ; depuis elle vole dans les airs sans s'arrêter.

Cette figure hideuse est très employée dans la décoration khmer ; souvent le monstre, vu de face, rampe sur la base des frontons ou de l'entablement des portes d'entrée. Ses yeux sont à fleur de tête, il montre les dents ; il est entouré de rinceaux dont les tiges sorties de sa gueule sont retenues entre les griffes de pattes grêles, demi cachées sous ses énormes mâchoires. Son dos sert de trône à Préa-En (Indra), ou à quelque autre divinité.

Pour les Siamois, *Rhaou* n'a rien de diabolique ; bien au contraire, il est le *Chao Athit*, le seigneur du soleil. Lorsque le soleil (qui est du sexe et du genre féminins à Siam) se lève le matin, Rahou le prend avec sollicitude dans ses bras et le couche dans le char. Il aime tendrement son frère cadet, la lune (du genre et du sexe masculins), et lorsqu'il le rencontre, il le serre dans ses bras pour le combler de caresses et de baisers, de sorte que la lumière en est pendant quelque temps obscurcie. (Bastian.)

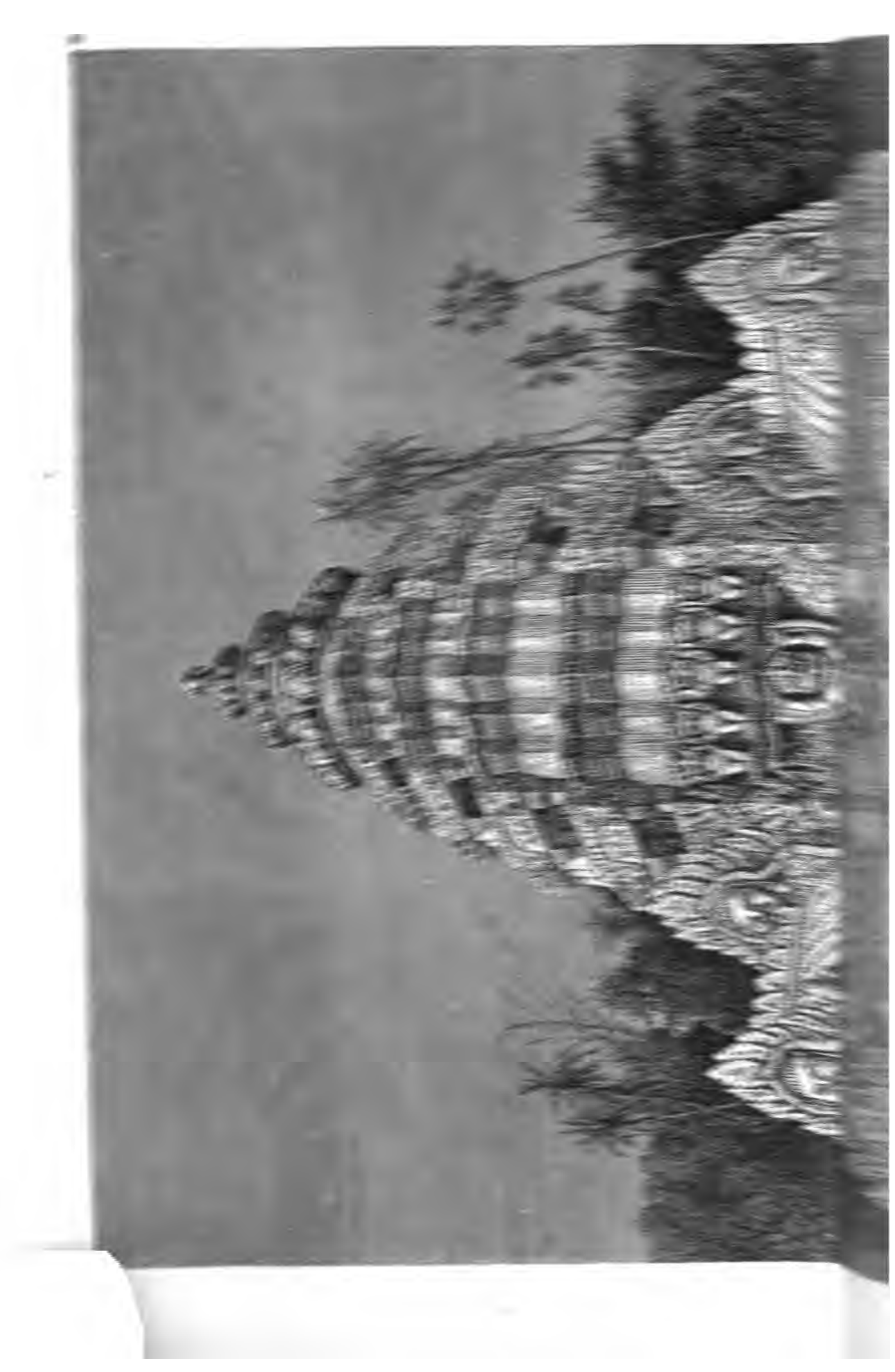
pent sur les pilastres des niches entourées de rinceaux, et une quantité de sculptures légères complètent cette décoration fantastique dont l'exécution naïve rappelle nos œuvres du moyen-âge [1].

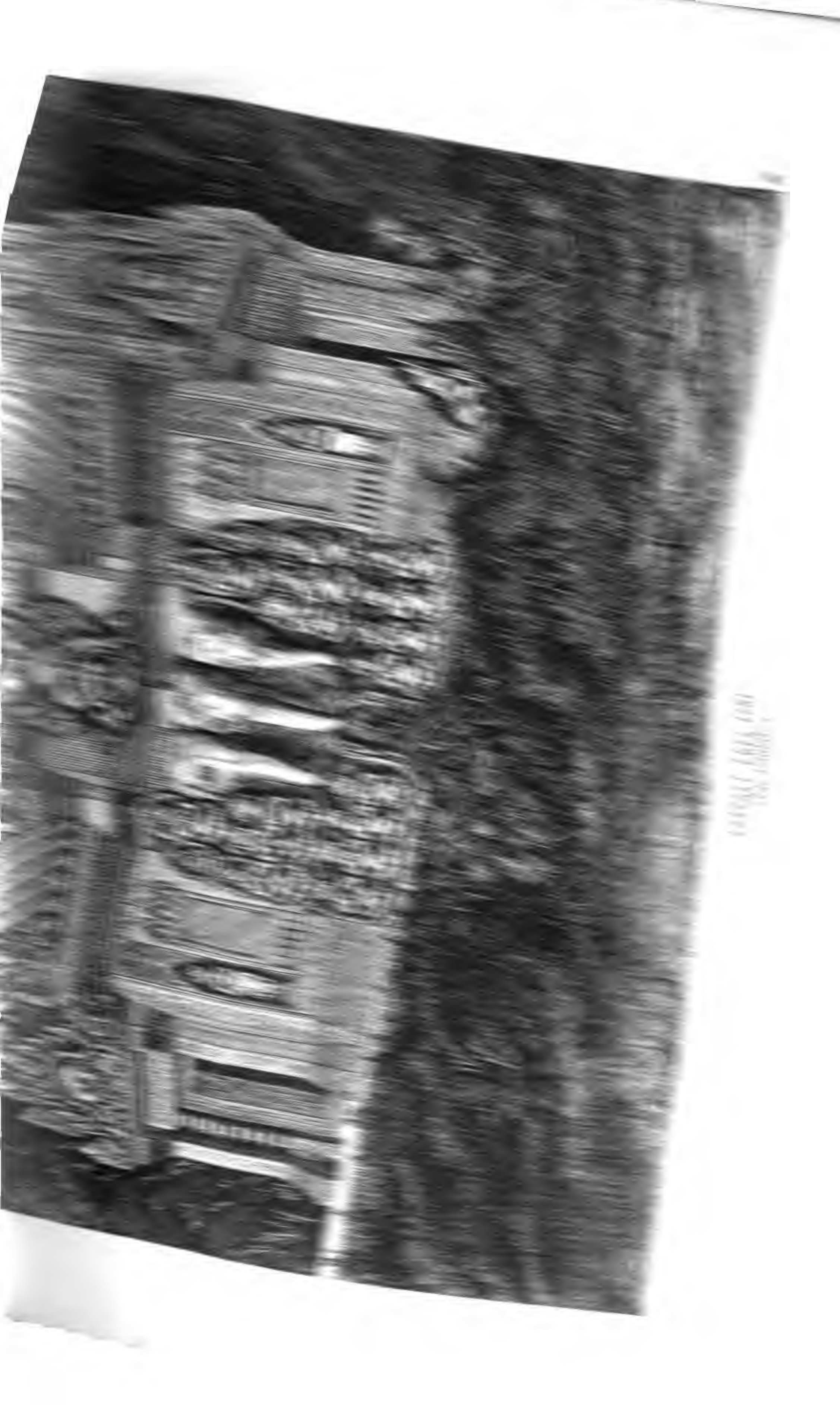
En fouillant au milieu de l'amas de décombres qui a remplacé l'entrée orientale de l'enceinte, nous exhumâmes, entre autres objets, un personnage de pierre dont les pieds et les huit bras étaient brisés, mais dont la tête, pleine d'expression et de finesse, était demeurée intacte. Le nom de Préa Norcai, timidement balbutié par un bonze indigène en face de cette image, nous la fit prendre d'abord pour une incarnation de Vichnou en Bouddha dont elle offre les traits les plus caractéristiques : cheveux bouclés, face souriante, yeux à demi fermés. Il nous semble aujourd'hui plus vraisemblable de la ranger dans cette catégorie de figures analogues existant aussi bien à Java qu'au Thibet, et qui sont regardées comme des saints bouddhiques, reconnaissables à un signe commun : la représentation du *Préa Pout* [2] gravée sur leur front.

Cette statue qui fait maintenant partie du Musée Khmer, ainsi qu'un des lions et un des géants ou divinités gardiennes, et deux têtes ornementales sauvées dans l'effondrement de cet ancien temple, paraît comme un résumé du panthéon du Cambodge, à moins qu'elle n'ait été une simple gageure d'ornementation. Toute la personne du dieu ou du saint est formée d'une multitude de petites divinités, les unes assises, les bras écartés, semblant appeler les adorateurs, les autres dans l'attitude de la prière ou de la méditation : les mailles de la cotte dont il est vêtu sont des figurines; sa ceinture, son collier, de petits dieux, ses cheveux mêmes autant de personnages nains.

[1] Voy. la vue d'ensemble de la préasat restituée p. 80.

[2] *Préa Pout* ou *Préa Pouthéa*, « le divin, l'auguste Bouddha », est l'appellation cambodgienne du dieu adoré par tous les bouddhistes — le divin Çakya-Mouni.



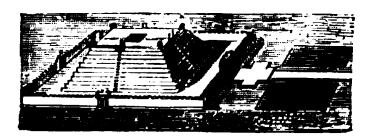


Nos guides, qui avaient consenti sans trop de répugnance à nous conduire vers Préa-Tcôl, paraissaient moins pressés de s'enfoncer avec nous dans la forêt, le long d'une ancienne chaussée que nous voulions parcourir ; ils s'y décidèrent toutefois sur l'injonction formelle du *mè-srok ;* mais nous les vîmes tout aussitôt prendre un air soucieux, murmurer des prières, puis retirer de leurs sacs quelques grains de riz, qu'ils jetèrent comme offrandes aux *Néak-Ta* ou « esprits des ancêtres », dans le premier marais sacré que nous atteignîmes [1].

Ce marais était un immense *srà* redoutable et sauvage, tout couvert de grands nénufars. Dans ses eaux, assurent les gens du

[1] Les Cambodgiens croient à l'existence d'une foule de génies qui personnifient les lieux et les forces de la nature. Ils représentent les divinités des montagnes sous la forme de statues ayant parfois des têtes d'animaux, les esprits des eaux par des pierres brutes qu'ils déposent dans de petites chapelles élevées sur deux bambous au confluent des rivières. Les *Néak-Ta* exercent leur influence sur les hommes : un bûcheron vient-il à mourir d'une maladie contractée dans une région malsaine, il est puni pour avoir violé la retraite du dieu de la forêt. Un chasseur a-t-il la fièvre, il a atteint quelque gibier du troupeau du Génie. Aussi les Cambodgiens, comme les Hindous, sont-ils constamment préoccupés de conjurer l'influence des esprits. Nous observâmes ce fait autant dans leur vie privée que dans les circonstances périlleuses de notre voyage. M. Farant le remarqua également, et lors de son passage aux ruines de Penrôe, il se trouva être à la fois le témoin et le héros d'une chasse curieuse par les rites de ce genre qui l'accompagnaient. Comme il cheminait le fusil à l'épaule, suivant sa coutume, il rencontra une troupe d'indigènes armés de bâtons, qui poussaient des cris en faisant le tour d'un bouquet d'arbres d'où leurs chiens cherchaient vainement à débusquer une bête fauve. Grimpant aussitôt sur un arbre, il aperçut un sanglier qu'il abattit de deux coups de feu. Les indigènes se jetèrent alors sur l'animal qu'ils tirèrent hors du fourré, puis, se rangeant en cercle autour du corps, ils récitèrent une courte prière. L'un d'eux coupa ensuite au sanglier l'extrémité de la queue, un bout de l'oreille, quelques poils du museau, mit le tout sur une feuille d'arbre, et, posant ces reliefs sur le ventre de la bête, prononça des paroles cabalistiques, toujours pour détourner la malfaisance des esprits. Après quoi les femmes, restées jusque-là à l'écart, vinrent aider à dépecer la proie. On en donna un quartier au voyageur qui l'avait mis bas, et les chasseurs se partagèrent le reste.

pays, vivent des monstres vieux comme le monde, qui dévorent tous les animaux assez imprudents pour oser s'y désaltérer; les oiseaux eux-mêmes ne volent point impunément au-dessus de cet



La pyramido du próasat Préa Tomrey.

autre Averne, et, s'ils essayent de le franchir, ils tombent morts avant d'atteindre le bord opposé. Pour nous, nous n'y rencontrâmes que d'énormes crocodiles qui ne daignèrent pas même se déranger à notre approche, et une troupe de paons qui s'envolèrent en poussant des cris discordants.

Préasat Préa Tomrey, la pyramide du Saint-Éléphant[1], vers laquelle fut dirigée notre troisième excursion, est l'édifice le plus fameux de toute la contrée. Elle n'a que 20 mètres de côté à la base et 7 mètres environ de hauteur. Huit statues de divinités gardiennes et huit lions, posés au sommet des escaliers, entouraient primitivement sa plate-forme. Cette décoration était complétée aux angles par quatre éléphants richement caparaçonnés et rappelant ceux du célèbre temple indien de Madhoureh[2]. La plupart de ces sculptures n'étaient plus que gisantes, en mauvais état, sur le sol ou sur les gradins, et cette destruction était assurément l'œuvre des hommes bien plus que celle du temps. Un seul éléphant était demeuré debout: c'était précisément le *Préa Tom-*

[1] On remarquera que la disposition d'ensemble de cet édifice est analogue à celle de Préa-Tcôl (Voy. p. 286). On y arrive aussi par une chaussée qui passe entre deux pièces d'eau et aboutit à une cour rectangulaire dont la pyramide occupe le centre. Ici la cour est plus petite, l'enceinte est percée de quatre portes, et une petite terrasse en croix s'étoile devant l'entrée principale.

[2] Voy. p. 61.

rey, l'Eléphant sacré, que les conquérants siamois n'avaient sans doute pas osé abattre [1].

Bien que la forme de cette pyramide affecte celle des monu-



Un seul éléphant était resté debout : c'était précisément le *Préa Tomrey*.

ments tumulaires tels qu'on les érige en divers pays, on ne peut conclure de cette analogie d'aspect qu'elle ait été réellement un

[1] Cette pièce de sculpture en grès se trouve au Musée Khmer : elle est largement exécutée et s'impose à l'admiration par son air de grandeur, bien qu'elle soit au-dessous des proportions naturelles.

tombeau. Il ne se trouve sur la plate-forme aucun débris témoignant de l'existence d'un sanctuaire en pierre ; peut-être était-elle surmontée d'une simple statue à présent disparue. On y voit, à la vérité, un puits central, d'un mètre carré de section et de plusieurs mètres de profondeur, qui est à demi comblé et qu'on serait tenté de prendre, au premier abord, pour une fosse tumulaire ; mais la tradition le considère comme une cachette destinée à renfermer l'or et les bijoux consacrés à la divinité du lieu. Les Cambodgiens ont effectivement conservé jusqu'à nos jours l'habitude de pratiquer dans leurs sanctuaires, à l'endroit où s'y doivent dresser les statues, une excavation de ce genre pour la sûreté desdits trésors. Aussi toujours, aux époques de conquête, les statues étaient-elles jetées à terre et les édifices saints saccagés et fouillés. Au Laos, dans les pagodes les plus modernes, où se trouvaient de gigantesques statues de Bouddha, les Siamois, lors de la dernière guerre, n'ont pas manqué de les mettre en pièces, afin de chercher les richesses qui avaient dû être enterrées sous ces images.

On devine qu'ici et ailleurs l'enlèvement, puis le transport des diverses pièces, souvent très volumineuses, que nous désirions nous approprier, statues, lions, dragons, éléphants, ne s'opéraient pas sans de grandes difficultés. Fort heureusement, dans le voisinage de notre campement passait un affluent de la rivière de Stung ; ce cours d'eau, suffisamment navigable pour des radeaux à l'époque des pluies, nous fut un précieux auxiliaire. Voici au reste de quelle façon, avec l'aide des travailleurs que les mandarins avaient fait venir de dix lieues à la ronde, il était procédé au déménagement de nos trouvailles archéologiques.

Notre escouade d'hommes, au nombre d'une centaine environ — Cambodgiens et sauvages, — était employée d'abord à dégager, par des abatis, l'accès des ruines. L'objet une fois déterré, on commençait par le soulever au moyen de palans fixés aux arbres. On construisait ensuite par-dessous, avec des traverses formées de



TRANSPORT A TRAVERS LES MARAIS DE PRÉA-KHAN DES SCULPTURES ANTIQUES RAPPORTÉES EN FRANCE.

troncs et de branches d'arbres, des espèces de cadres sur lesquels la masse de pierre était solidement assujettie par des lianes. Nos hommes hissaient ces grands châssis sur leurs épaules, et le cortège s'ébranlait lentement à travers la forêt, précédé d'une quinzaine de bûcherons qui frayaient le passage à coups de coutelas et de hache. On arrivait ainsi, non sans peine, au bord du torrent qui, gonflé par les orages, se chargeait volontiers du reste de la besogne ; encore fallait-il construire préalablement de forts radeaux de bambous pour y établir tout notre attirail, car les petites pirogues du pays, à peine capables de supporter le poids de trois ou quatre hommes, n'eussent pu nous servir de véhicules.

Pendant que M. Bouillet et le docteur Harmand présidaient à ces difficiles opérations, je me remis en route avec M. Ratte pour aller visiter, à 80 kilomètres au nord-ouest de Préa-Khan, un



Nous y trouvâmes un vieillard infirme.

groupe de ruines importantes, celles de *Pontéay Ka-Kéo*. Nous traversâmes d'abord une région triste, peu accidentée, où croissaient des forêts assez clair-semées de diptérocarpées.

Vers le soir de ce premier jour de marche, il survint une pluie si abondante que bêtes et gens refusaient d'avancer; nous fîmes halte dans un hameau habité par des sauvages de la tribu des Kouys. Nous y trouvâmes un vieillard infirme qui nous offrit

l'hospitalité. Il passait tout son temps à jouer d'une sorte de mandoline à deux cordes, formée d'une moitié de noix de coco, qu'il appuyait sur sa poitrine pour en augmenter la résonnance. L'une des cordes servait de basse; il la faisait vibrer avec le petit doigt de la main droite dont il portait l'ongle très long, tandis que de l'index il produisait avec l'autre corde une succession de sons rapides et variés. D'autres fois, changeant d'instrument, il se mettait à souffler dans un simple bambou couvert d'entrelacs finement sculptés, et en tirait une mélodie à cinq notes qui, se répétant à l'infini, nous rappelait le chant des bateliers du Nil. Près de lui une jeune femme berçait un enfant nu, couché dans une corbeille suspendue à deux troncs de palmier par une double corde en rotin.

Les villageois ne tardèrent pas à rentrer de leurs cultures; les buffles furent enfermés dans les parcs, et l'on prit, à la lueur des torches, le repas du soir. Nous nous établîmes ensuite sur nos nattes dans le coin d'une grande salle commune qui servait de dortoir aux jeunes gens du hameau, pendant que les jeunes filles se retiraient dans une autre case.

Le lendemain, dès l'aube, notre troupe avait repris sa marche. Nous chassions dans les broussailles, ne rencontrant pour tout gibier que des cailles rouges et de maigres engoulevents, quand nous vîmes venir vers nous une caravane de cinq éléphants portant, sur leurs selles en forme de double panier, une petite colonie d'émigrants. Du plus loin qu'il l'aperçut, notre éclaireur cria par deux fois : *Mê-Top ! Mê-Top !* pour avertir les arrivants qu'ils allaient croiser un « chef militaire » ; c'est le titre qu'on donne par extension à tous les Européens. Aussitôt, comme le chemin était très encaissé, les cornacs de la caravane, pleins de respect pour notre dignité, firent grimper leurs montures sur le talus et se rangèrent en ligne pour nous laisser défiler; puis, au moment où nous passions, deux des indigènes mirent pied à terre, et, sui-

Jeune femme Kouy berçant son enfant.

vant l'étiquette cambodgienne, vinrent s'accroupir révérencieusement devant nous. Ces deux hommes, assis au milieu du sentier sur leurs talons; au second plan, ces cinq bêtes puissantes dominant de toute leur hauteur les toits de nos chars à bœufs, et profilant leurs masses sombres sur un pan de ciel tout baigné d'azur et de lumière, c'était là, s'il faut parler de couleur locale, un tableau réellement plein d'originalité et de poésie.

Dès que le soleil se fut élevé à l'horizon, nous commençâmes d'être harcelés par d'innombrables légions de taons; pour nous en garantir, il fallut nous voiler le visage, ou même, couchés que nous étions dans les chars, nous envelopper entièrement de notre moustiquaire. Moins patients que nos conducteurs qui se contentaient d'écraser silencieusement l'ennemi au fur et à mesure qu'ils sentaient sa piqûre, les bœufs, dévorés jusqu'au sang, entraient de temps en temps dans des accès de rage folle qui se traduisaient par des courses à fond de train contre les arbres, les rochers et les chars voisins. Aussi avions-nous à chaque instant des avaries à réparer; heureusement, les véhicules étant tout en bois, on trouvait sans peine dans la forêt des lianes et des branches assez solides pour subvenir au raccommodage.

Au milieu de cette seconde journée, nous traversâmes un torrent très encaissé que recouvraient, comme une voûte, de gigantesques bouquets de bambous ; puis, nous dirigeant vers une petite colline en forme de pain de sucre, nous atteignîmes, à la tombée de la nuit, un autre village de Kouys. Celui-là, situé en pleine forêt, n'en était encore qu'à la période de formation. Les nouveaux venus s'étaient entourés d'un cercle de grands feux afin de se garantir des bêtes fauves. Au lieu de planter des pilotis, suivant l'usage des Cambodgiens, ils avaient, pour établir leurs cases, coupé la partie supérieure des arbres et appuyé leurs habitations sur les troncs ainsi étêtés.

Cette peuplade des Kouys, distribuée en plusieurs agglomér-

tions dans la région qui sépare le Laos du Cambodge, se divise en tribus, vouées chacune à une profession spéciale d'où elle tire son nom : il y a par exemple les « Kouys du fer », qui exploitent les collines riches en minerais de cette espèce, les « Kouys des barques », qui fabriquent des pirogues, et d'autres encore différenciés de même par le métier. Grands chasseurs, ils se servent d'armes trempées dans un poison dont la vertu est si puissante qu'un cerf touché d'une de leurs flèches tombe et meurt au bout de quelques centaines de pas.

Je regrettais de ne pouvoir étudier plus longuement cette singulière population qui paraît avoir habité l'Indo-Chine depuis une haute antiquité. Ce sont des tribus qui vivent à part et repoussent opiniâtrément tout mélange avec d'autres races. Elles passent pour avoir conservé des traditions anciennes. Les Cambodgiens les traitent avec une certaine estime et ne les réduisent jamais en esclavage. Les Kouys actuels sont bouddhistes; ils ont leurs bonzes, leurs pagodes, et leur civilisation est à peu près la même que celle de leurs voisins. Dans le pays, on les reconnaît surtout à leurs mœurs et à certaines particularités de costume. Nous en avions plusieurs parmi nos travailleurs de Préa-Khan; mais, pour notre œil imparfaitement exercé, ils se distinguaient peu des autres indigènes à notre service.

III

Pontéay Ka-Kéo, « la Forteresse de l'île du Joyau Précieux[1] », est perdue au fond d'une véritable solitude, où les indigènes ne s'aven-

[1] Le commandant de Lagrée appelle ce monument qu'il n'avait pas vu *Ka-Ker*; le D[r] Harmand, qui y est retourné depuis mon passage, l'appelle aussi *Kakéh* et *Io-Keh*.

Nous avons adopté ici les interprétations et l'orthographe raisonnée de

turent guère qu'en cas de disette pour y cueillir une sorte de racine, semblable au taro, qui croît en abondance parmi les ruines et dont ils font parfois leur unique nourriture. Mangée fraîche, cette racine est un poison ; on lui ôte ses propriétés vénéneuses en la faisant macérer dans l'eau pendant quelques jours, coupée en tranches minces. L'usage de cette alimentation grossière démontre assez l'incroyable misère où, par suite de la dernière guerre civile et des exactions des mandarins, est tombée cette malheureuse province. La plupart des habitants aiment mieux vivre en sauvages dans les forêts que de s'imposer un labeur dont le fruit n'est pas pour eux : telle est la pauvreté du pays, qu'à peine la monnaie y est-elle connue ; les rares familles qui possèdent une barre d'argent (80 francs), la cachent soigneusement et ne s'en dessaisiraient pour rien au monde. Beaucoup d'indigènes n'ont même jamais vu d'argent.

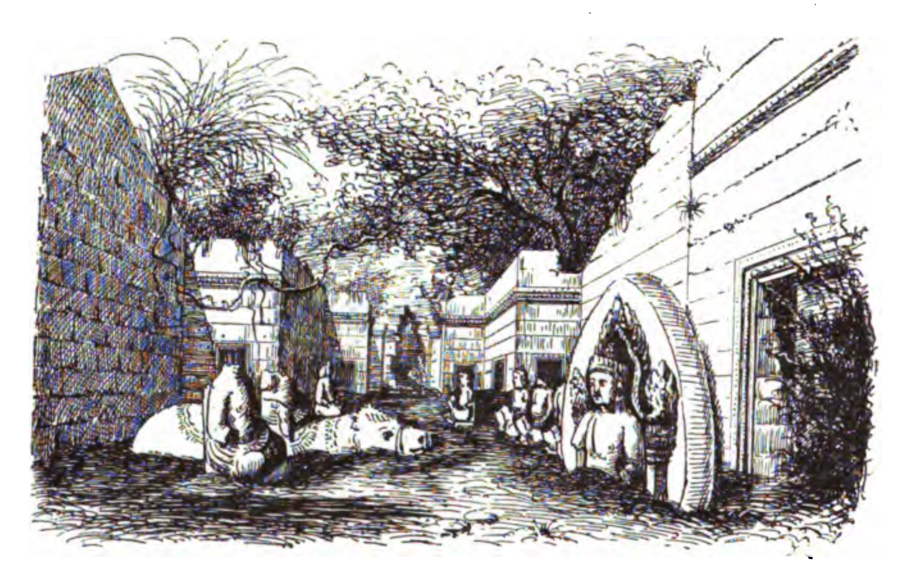
Égarés dans le marécage de ces grandes plaines désertes, nous dûmes, pour retrouver notre route, voyager toute la nuit à la lueur des torches; le matin du troisième jour, nos guides nous montrèrent enfin un monticule couvert de verdure : c'était le monument que nous cherchions. Après en avoir franchi le mur d'enceinte, masqué par les arbres, nous entrâmes dans un champ d'herbes épaisses, de 2 mètres de hauteur, qui formait la bordure occidentale des ruines. L'espace occupé par celles-ci mesurait environ 300 mètres.

M. Aymonier, orthographe que nous suivons toutes les fois qu'elle nous paraît ne pas s'écarter trop de la prononciation.

C'est ainsi que nous appelons ce monument Pontéay Ka-Kéo (la Forteresse de l'île du Précieux Joyaux). De même le commandant de Lagrée avait appelé primitivement Ta-Keu, une célèbre pyramide, voisine d'Angkor, pour laquelle il adopta définitivement le nom de Ta-Kéo. Le mot Kéo se reproduira plusieurs fois dans le cours de ce récit; il désigne ordinairement des statues sacrées.

On remarquera, d'ailleurs, que les noms des localités de l'Indo-Chine méridionale varient avec les voyageurs qui les ont visitées, suivant la nationalité de ceux-ci ou celle de leurs guides.

Traversons rapidement cet ensemble, de l'est à l'ouest[1]. Voici d'abord une vaste construction en croix, compliquée de galeries latérales renfermant une double cour. A la suite viennent deux *préasats* entre lesquelles est creusée une toute petite fosse parementée de grès. Plus loin un *gopoura*[2] de 18 mètres de haut,



La Salle des statues.

ayant pour gardiens huit animaux fantastiques, donne accès dans une enceinte où se trouve un grand *sra* divisé en deux pièces d'eau par une chaussée traversière bordée de petites galeries à colonnades et de *nagas* (serpents sacrés), près desquels se dressent quatre gigantesques *garoudas*, les ailes ouvertes et debout sur des piédestaux. La chaussée aboutit à une salle en forme de croix flanquée de deux portes latérales; on la traverse en passant entre deux rangées de statues, trois à droite, cinq à gauche,

[1] Voy. à l'Appendice le plan général de Ka-Kéo.
[2] Porche monumental des temples de l'Inde.

et dont la plus importante est celle de *Siva* assis sur *Nandi* [1]. Ces statues affreusement mutilées étaient à demi enfouies. Franchissant alors un porche intérieurement revêtu d'inscriptions, on se trouve devant un sanctuaire, au milieu d'un groupe de seize tourelles environnées d'une bande rectangulaire de constructions autrefois divisées en cellules, le tout renfermé dans un double mur d'enceinte. Un second porche, placé dans le même axe que le précédent, est également suivi d'une autre chambre en croix, puis d'une chaussée bordée de serpents et de krouths aboutissant à un gopoura complètement abattu [2]. De là on entre dans un parc enclos d'une forte muraille couronnée de pointes en forme de fers de lance. Au fond de ce parc est une pyramide à sept étages, de 36 mètres de hauteur, au sommet de laquelle se trouve un puits carré assez profond entouré d'une muraille de deux mètres de haut que soutiennent des lions fantastiques en cariatide et autour de laquelle on circule dans un étroit couloir formé par une seconde muraille extérieure, le tout à ciel ouvert et en ruines. Enfin une porte de sortie conduit au pied d'un monticule de même dimension, à la base duquel gisent des débris de sculptures. Cette colline artificielle s'élève en dehors de l'enceinte, sur le prolongement de l'axe général, et complète le massif d'édifices [3].

[1] Voy. p. 57.

[2] Le groupe des tourelles, qui occupe la partie centrale de l'ensemble, en y formant pour ainsi dire un temple spécial, se trouve être ainsi entouré d'eau de tous côtés, abstraction faite des deux chaussées d'entrée et de sortie : de là vient probablement son nom, *Ka*, île, et *Kéo*, superbe, riche, et aussi joyau précieux, « île superbe » ou « île du joyau précieux ». Plusieurs autres temples khmers sont environnés de sras ou de douves, mais ordinairement la nappe d'eau n'isole pas le sanctuaire des autres édifices : elle règne autour de l'ensemble entier des constructions, ou même elle enveloppe le parc dont le temple occupe le centre.

[3] Ce monticule s'appellerait le « Tombeau de l'Éléphant blanc ». (*Dr Harmand.*) — Voy. la vignette p. 299.

En examinant avec attention la tour en briques la plus haute, nous y remarquâmes un entablement profondément fouillé. On y voyait, dans un encadrement de rinceaux d'acanthe finement exécutés, un personnage moitié homme, moitié lion, tenant étendu sur ses genoux un corps qu'il s'apprête à déchirer de ses griffes. C'est l'image du quatrième avatar de Vichnou en homme-



Vichnou homme-lion déchirant les entrailles du géant Érinien.

lion, forme sous laquelle il vainquit le géant Erinien. Enorgueilli du privilège, qu'il avait reçu de Brahma, de ne pouvoir être exterminé ni par un dieu, ni par un homme, ni par un animal, ce Titan avait poussé la folie jusqu'à vouloir se faire adorer. Vichnou, homme-lion, est fort vénéré dans l'Inde, où il a des temples particuliers. On le représente souvent avec un grand nombre de bras, lacérant les entrailles pantelantes d'un hideux cadavre. En reproduisant cette scène hindoue à Ka-Kéo, le sculpteur khmer l'avait transformée en un motif d'ornementation fantastique et plein de caractère. Ajoutons que dans cette même tour gisaient, à demi enfouis, une statue de femme dans l'attitude de la danse et d'autres débris que le docteur Harmand a pu faire déterrer plus tard, et dont il a reconstitué l'ensemble : c'était une statue de roi ou de dieu, haute de quatre ou cinq mètres, assise sur un piédestal et tenant à la main un attribut non reconnaissable.

A l'est-sud-est du vaste ensemble de Ka-Kéo, est un grand réservoir artificiel que nous aperçûmes du sommet de la pyramide.

M. Harmand en a suivi les rives qui sont, paraît-il, parsemées de ruines : on voit qu'il y a eu là autrefois plusieurs massifs de constructions, caravansérails ou temples. Dans un des sanctuaires se trouve encore un singe, probablement le singe Hanouman, ou



Statue de femme dans l'attitude de la danse, provenant du grand gopoura de Ka-Kéo (Musée Khmer.)

quelqu'un de ses compagnons, auxiliaires de Rama ; dans un autre, un éléphant; dans un troisième, appelé la « Tour Noire », un lingam[1] sur son piédestal; dans un quatrième enfin, un cube en grès, percé à sa face supérieure de trous de forme également cubique, et si soigneusement poli, que le voyageur regarde

[1] Sorte de colonne ou de borne arrondie à son sommet et représentant le *phallus*, symbole de la génération et du culte de Siva. Voy. p. 332.

cette pierre comme étant la représentation même à laquelle le culte s'adressait.

M. Harmand en outre a rencontré, à l'angle nord-est du lac, une file rectiligne d'étroits édifices, espèces de cellas rectangulaires et sans couverture, faites de quatre murailles extrêmement épaisses; chacune d'elles contient également un cube de grès surmonté d'un lingam énorme. Le calibre de ces blocs est tel qu'on les pourrait croire, au premier abord, façonnés dans un quartier de roc naturel. Il serait intéressant d'en faire dégager la base pour élucider la question et s'assurer si les architectes khmers n'ont pas effectué le transport de ces gigantesques piédestaux. Ces masses tabulaires de 4^{m},80 de côté pourraient servir d'escabeaux aux statues colossales d'Aménophis III, de Thèbes, dont la hauteur est de 20 mètres [1].

Avant la chute du jour, nous fûmes rejoints par nos guides qui jusqu'alors s'étaient obstinés par superstition à rester en dehors de l'enceinte. Ce renfort de bras nous permit de déterrer deux statues malheureusement mutilées : c'étaient une divinité ou une danseuse[2] et un personnage assis, dans l'attitude du *Roi Lépreux* d'Angkor [3], mais moins vivant et d'un caractère moins accusé.

Notre retour à Préa-Khan, qui se fit dès le surlendemain, fut marqué par une alerte. On découvrit sur notre route la trace toute fraîche d'un des éléphants féroces qui rôdent volontiers dans ces forêts et s'attaquent impitoyablement à tout ce qu'ils rencontrent; quelques jours auparavant, ce redoutable pachyderme

[1] Entre ces deux monolithes khmers il en existe un troisième, moins gros, évidemment transporté. Le poids en peut être évalué à 35 ou 40,000 kilogrammes; ce ne serait encore que le vingtième de celui du Sésostris que l'on voit gisant dans les ruines du Rhamesseum.

[2] Voy. p. précédente.

[3] Le Musée Khmer possède ces deux pièces, ainsi qu'un moulage de la tête du *Préa-Komlong*, ou Roi Lépreux. Voy. p. 200.


Vierge

avait mis en pièces deux malheureux indigènes qui étaient venus chercher des racines au pied de la pyramide, et nos guides ajoutaient même qu'il avait bu le sang de ses victimes. Nous nous expliquâmes ainsi, après coup, l'hésitation assez légitime que nos conducteurs avaient montrée au moment de nous escorter jusqu'à Ka-Kéo. Dans cette partie du Cambodge, plus encore que partout ailleurs, une foule de croyances superstitieuses s'attachent à l'éléphant. L'une d'elles a donné naissance à une coutume singulière et touchante. Il arrive parfois qu'un de ces monstres sauvages, frappé à mort, tombe en s'agenouillant : les Cambodgiens disent alors qu'il a demandé grâce, avant de mourir, pour tous les éléphants de la contrée ; la nouvelle se répand aussitôt de village en village ; durant une année entière, les chasseurs suspendent leurs expéditions, et si, avant la période révolue, un autre éléphant sauvage est malencontreusement abattu, la population se croit menacée des plus grands fléaux.

Dans les légendes, l'éléphant, cet animal sacré, joue parfois un rôle ridicule ou méchant qui contraste avec la réputation de sagesse qu'il a dans tout l'Orient. Sa force, jointe à sa lourde allure, en fait un oppresseur grotesque. C'est ainsi qu'il va nous apparaître dans la fable suivante, une des plus jolies parmi ces nombreux contes auxquels se plaît l'imagination cambodgienne.

L'ÉLÉPHANT, LES ROITELETS, LA CORNEILLE, LA GRENOUILLE ET LA MOUCHE.

Un éléphant était en fureur ; passant sous un bosquet de bambous où un couple de roitelets avait établi le nid où ils élevaient leurs petits, il fit irruption dans la paisible demeure et, l'arrachant, l'écrasa avec les oisillons. Les pauvres parents, témoins de ce forfait, livrés au plus profond désespoir, appelèrent la mort à grands cris. « Ah! dirent-ils, ne vaut-il pas mieux mourir, que de subir la violence d'un ennemi outrecuidant auquel il n'y a pas moyen de résister? »

Une corneille qui vint à passer leur demanda la cause de leur grande affliction. Et les roitelets répondirent : « Un ennemi méchant est venu; cet être sauvage et cruel a détruit tout notre bonheur en tuant nos petits. Il nous faudra subir et expier les conséquences de nos actions coupables; ne sommes-nous pas impuissants à nous mesurer avec lui et à le combattre? » La corneille dit : « Le tort qu'il vous a fait est grand, énorme, mais cessez de vous lamenter. Nous irons chercher des alliés et nous réussirons à humilier cet insolent. » Les oiseaux, père et mère, continuèrent à pleurer. « O douleur extrême, laissez-nous mourir comme nos chers petits! » La corneille répondit : « A quoi bon mourir? Cela ne ferait pas de mal à votre ennemi, au contraire, il serait toujours bien portant et content comme par le passé; mais il s'agit de le tuer comme il a tué vos enfants et de lui rendre le mal pour le mal, et ce sera justice. » Les deux oiseaux dirent : « Madame la bienfaitrice, votre bonté est très-grande, nous nous conformerons à tous vos conseils. »

Maintenant la corneille se mit en route avec les roitelets à la recherche de la grenouille. L'ayant trouvée et saluée, ils l'abordèrent poliment en lui disant : « Amie, nous te demandons la permission de prendre la liberté de t'inviter à nous prêter secours. » La grenouille répondit : « Comment cela? Faites-moi savoir d'abord de quoi il s'agit. » Après avoir écouté attentivement le récit de ce qui venait d'arriver, la grenouille dit : « En vérité, c'est là un acte de violence abominable; mais nous devons d'abord nous mettre en rapport avec la mouche, pour en faire notre alliée. En nous assurant son concours, il est certain que nous pourrons agir ensemble avec énergie. » Les roitelets, la corneille et la grenouille, étant allés trouver la mouche, lui dirent : « Écoute bien, amie, nous venons te prier de vouloir bien être notre alliée contre l'éléphant, ce tyran qui ne connaît ni foi ni loi. » La mouche répondit : « Que pouvons-nous faire, nous autres qui sommes si faibles? Impossible de combattre un ennemi d'une force aussi irrésistible! »

Cependant, après s'être bien concertés, les alliés se mirent à l'œuvre. La corneille commença par donner des coups de bec dans les yeux de l'éléphant, et la mouche pondit ses œufs dans les blessures. Les douleurs cuisantes de l'animal devenaient de plus en plus intolérables. Privé de la vue, il ne pouvait plus chercher sa nourriture, et traînait ainsi une existence misérable.

Maintenant la grenouille s'assit sur le bord d'un fossé très-profond, et se mit à coasser de toutes ses forces, de sorte que l'éléphant, qui l'avait entendue, crut être près d'une nappe d'eau quoiqu'il fût au sommet d'un rocher. Les roitelets, père et mère, ne le quittèrent pas un seul instant. Voletant autour de lui, ils l'accablèrent d'injures en criant: « Ah! comment te portes-tu maintenant? Misérable meurt-de-faim, infâme coquin! Ne vas-tu pas revenir encore écraser nos enfants? Attends seulement un peu, tu vas voir ce qui pourra t'arriver; tu as maintenant l'air assez triste et penaud, voleur, assassin, scélérat! » Quant à l'éléphant, il conçut un vif repentir. « J'ai

mal agi, se dit-il; c'est maintenant que je dois subir les conséquences de ma conduite coupable et expier le péché que j'ai commis. Les pauvres petits étaient innocents, ils ne m'avaient pas fait de mal, et cependant, je leur en ai fait. » Tourmenté par une soif ardente, il gravit le talus, suivant la voix de la grenouille. Arrivé au bord du fossé, il y tomba et mourut misérablement [1]. »

Lorsqu'au bout de trois jours de marche nous rejoignîmes nos compagnons restés en arrière, j'appris que pendant notre absence les recherches avait été fructueuses.

Dans une course zoologique le docteur Harmand avait, au plus épais de la forêt, rencontré les restes d'une galerie à colonnes du milieu de laquelle s'élève une préasat ornée du quadruple masque de Brahma. Jusqu'alors aucune tour de ce genre n'avait été signalée ailleurs qu'aux environs d'Angkor, l'ancienne capitale des rois khmers.

Je chargeai plus tard le maître mécanicien Pénaud de relever le plan de ce nouveau temple : une chaussée à terrasse gardée par des lions et des nagas étagés, douze portiques richement ornés et cette préasat unique pyramidant au-dessus de la colonnade longue de 40 à 60 mètres selon les façades, en devaient faire une des œuvres architecturales les plus pittoresques de l'ancien Cambodge [2].

[1] Cette légende a été recueillie par Bastian.

[2] Cet édifice est le seul exemple d'un monument de second ordre entouré d'une colonnade. (Voy. le plan p. 287.) Ailleurs les galeries d'enceinte sont formées de murailles pleines ou percées de fenêtres à balustres.



Ornement de pilastre (Méléa).



PAGODE DE VILLAGE.

CHAPITRE IV

Les Cinq-Tours. — Méléa et ses environs. — La cueillette du lotus sacré. — Une soirée chez le mé-sroc ; un aède cambodgien ; histoire du chanteur Ek et de la belle Théau. — Départ pour Siem-Réep. — Explorations et aventures de M. Faraut : Battambang, Banone, les grottes de l'Eau-Sainte, Basset. — La légende de Vaht-Ek. — Singes et géants. — Pontéay-Chma. — Surên et les hauts plateaux du Cambodge. — Fin du voyage de M. Faraut.

I

Nous quittons enfin Préa-Khan, et, nous dirigeant vers l'ouest parallèlement à une grande chaussée qui reliait jadis cette cité aux villes voisines, nous gagnons un nouveau centre de ruines appelé « les Cinq-Tours » (*Préasat Pram*). Le crayon seul de l'artiste pourrait rendre l'effet pittoresque qu'offrent ces beaux débris au milieu de la luxuriante végétation dont ils sont recouverts et tapissés [1]. Des vignes sauvages aux feuilles d'un rouge éclatant serpentent de toutes parts sur les amas de pierres et sur les voûtes écroulées ; des lianes innombrables s'y enroulent avec

[1] Voy. p. 115.

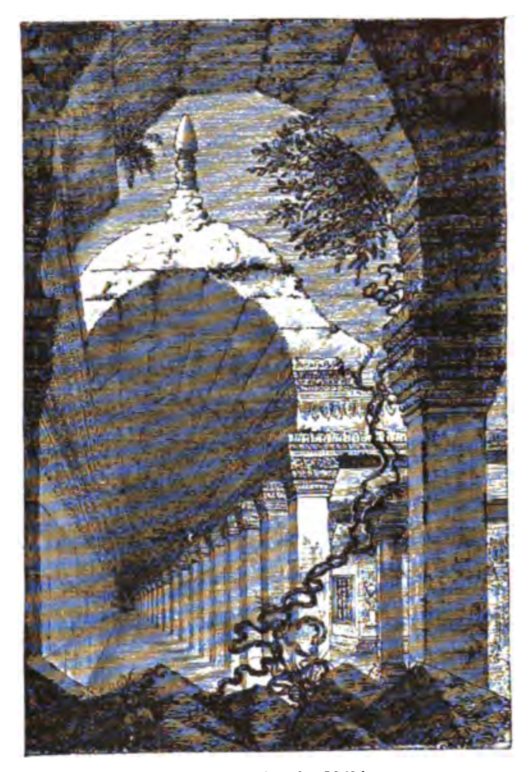
une telle régularité qu'on croirait que la main de l'homme en a dirigé les festonnements; un fouillis inextricable d'orchidées chargées de leurs fleurs et de fougères multiformes cache entièrement la terre; sur le tout s'étend, comme un dais mystérieux, l'opulente frondaison des banians, dont les racines grimpantes, à force d'enserrer colonnes et statues, les ont ou renversées ou soulevées du sol. Les figuiers atteignent ici des dimensions prodigieuses: un d'eux, mesuré par nous, présente au tronc 27 mètres de circonférence; ses énormes branches, qui rayonnent horizontalement en tous sens, ont abattu murailles et tours; elles se seraient rompues par leur propre poids sans l'étançonnement des racines aériennes qui en descendent et qui, d'abord minces comme des fils, se solidifient en robustes troncs, faisant ainsi d'un seul arbre une véritable forêt.

Nous rejoignons ensuite la grande chaussée au pont de Ta-Ong. Là encore le fourré est si dense et les rameaux retombent tellement drus jusqu'à la rivière, que, sans le bruit des eaux qui se frayent péniblement un passage sous les arches, rien, sur le sentier sombre et profond, ne pourrait faire soupçonner qu'on franchit un torrent [1]. Bientôt après nous arrivons à Beng-Méléa (lac des Lotus), où M. Bouillet nous avait précédés avec une partie du personnel de la mission. Les magnifiques constructions de cette localité, déjà signalées en partie par le commandant de Lagrée, se composent de plusieurs préasats et bâtiments secondaires groupés aux environs d'un lac sacré, et d'un édifice central de forme rectangulaire, qui mesure plus de 200 mètres de côté.

On y arrive par l'est en suivant une chaussée bordée de stèles dont le point de départ est une immense esplanade ou terrasse à deux gradins, coupée de huit escaliers, aux sommets desquels se dressaient, la patte menaçant le ciel, seize lions énormes, sentinelles fantastiques préposées à la garde du parc sacré. Puis vient le fossé,

[1] Voy. p. 121.

formant avec une banquette intérieure (au lieu de *pontéay* ou muraille forte), l'enceinte générale. Le pont, gardé par de grands dragons, est décoré latéralement de deux rangées de colonnes rondes, disposées entre les arches. En face du pont se développe une nouvelle terrasse ; une allée, plusieurs fois étoilée de nagas et de statues, conduit ensuite, entre deux groupes de six pièces d'eau,



Galerie ruinée de Méléa.

à la terrasse en croix qui précède les édifices[1]. Tout autour du temple proprement dit, régnait jadis une haute galerie à double colonnade surmontée d'une voûte à deux étages et d'une crête légère; par-dessus s'élevaient dix tours que dominait une énorme

[1] Le pont, l'allée et la terrasse contiguë au temple se reproduisent des trois autres côtés (Nord, Ouest et Sud).

préasat, bâtie au centre de constructions aujourd'hui presque inextricables. Les portes et les galeries étaient décorées de plus de quatre cents frontons richement sculptés, dont dix à peine sont restés en place, encore pas un seul n'est-il intact. Tel est, en général, l'état de délabrement de ce grandiose ensemble d'édifices, qu'on ne saurait, au pied même de ses ruines, se faire une exacte idée de sa magnificence passée; tout y branle et y craque si fort,



Bayadère divine (ex-voto du temple de Méléa).

qu'il y a péril à le visiter, et ce ne fut pas sans d'extrêmes difficultés que nous parvînmes à recueillir parmi ces débris sans cesse agités de spasmes fébriles les divers fragments que nous en avons rapportés.

Autant les restes de statues étaient nombreux à Préa-Khan, autant ils sont rares à Méléa. A grand'peine découvrons-nous deux ou trois figurines bouddhiques, absolument informes, et quelques-unes de ces stèles ornées de figures de dieux et d'anges que les dévots placent en ex-voto dans les temples.

En revanche, les œuvres d'architecture sont de tout point re-



Pilastre du temple de Méléa.

marquables, et les sculptures d'ornementation accusent un goût

sobre et pur. Les pilastres encore subsistants des splendides portes de l'enceinte sont couverts de fines arabesques encadrant des bayadères ou différents petits personnages, et dont le motif principal est une Tévada ou nymphe céleste debout dans une niche ogivale et tenant à la main une fleur de nénuphar [1].

Sur le pilastre d'un édicule se voient, en une série de médaillons, des enfants aux prises avec des oiseaux, des combats de bêtes fauves, des singes gambadant, et vingt autres sujets gracieux. Sur les frontons, ce sont des compositions plus importantes : des démons nains armés de massues et dont les physionomies ont une expression saisissante ; des saints chevauchant sur des rhinocéros, des scènes de guerre où des chars traînés par des animaux fantastiques se heurtent dans une effroyable mêlée, puis toutes sortes d'autres figures fantasques, ou sérieuses, ou bouffonnes, d'une originalité vraiment étonnante. Une des sculptures le mieux conservées figure un groupe de dieux, d'hommes et d'animaux prosternés aux pieds d'un personnage assis à l'orientale. — A première vue, on dirait cette scène de la légende de Çakya-Mouni expliquant la loi et subjuguant toutes les créatures par la puissance de sa sainte parole. Mais les attributs ordinaires du Bouddha font défaut, et il est probable qu'ici, comme ailleurs, nous nous trouvons en face d'une représentation brahmanique et d'une divinité de l'ancien panthéon hindou.

Parallèlement à notre moisson archéologique, nous en opérions une autre d'une nature différente, à laquelle ne s'épargnaient pas nos naturalistes. Insectes, reptiles, animaux de toute espèce en faisaient les frais. Il n'y avait pas de jour où notre collection ne s'enrichît de quelque spécimen nouveau.

Je mentionnerai entre autres une espèce de vipère verte, si commune en cette région qu'elle se glissait parfois jusque dans

[1] Voyez p. précédente.

nos bagages, et la nuit, pour se réchauffer, jusque dans les plis des nattes qui nous servaient de couchettes. Une autre sorte de reptile abonde aussi dans ces ruines : c'est un serpent python qui atteint quelquefois des dimensions considérables. Absolument inoffensif à l'égard de l'homme, il pénètre jusque dans les habitations, attiré par le voisinage des basses-cours qu'il dépeuplerait entièrement si les indigènes n'y mettaient bon ordre [1].

Une route dallée, garnie d'un double rang de stèles sculptées, relie la chaussée de Méléa à l'antique Tour du Siège d'ivoire, *Préasat-Kong-Phlouc ;* nous poussâmes une reconnaissance de ce côté. Cette tour n'est plus qu'un amas de débris ; trois édicules en formaient jadis l'avant-corps ; le tout était enfermé dans un mur à créneaux, percé de portes monumentales ; mais les eaux ont tellement bouleversé cette massive clôture, que nous pûmes tout au plus en restaurer de l'œil le plan général.

Au pied des collines situées dans le nord-ouest de Méléa se trouvaient d'anciennes carrières de grès (*thma soc*, pierre de boue) et d'immenses gisements de cette concrétion ferrugineuse connue en Cochinchine sous le nom de *pierre de Bien-Hoa*, dont les constructeurs khmers ont surtout usé pour les chaussées, les fondations et les massifs intérieurs de leurs édifices. M. Ratte, notre géologue, explora ces carrières ; il tenta vainement de retrouver dans les villages environnants quelque indice sur les outils à l'aide desquels se faisait jadis l'extraction, mais il put constater que les Khmers employaient pour détacher les gros blocs les mêmes procédés que les Égyptiens, c'est-à-dire qu'ils creusaient dans le roc vif, suivant les lits de stratification, des rainures dans lesquelles ils introduisaient vraisemblablement des coins qu'ils mouillaient ensuite et dont la dilatation faisait éclater la pièce à séparer.

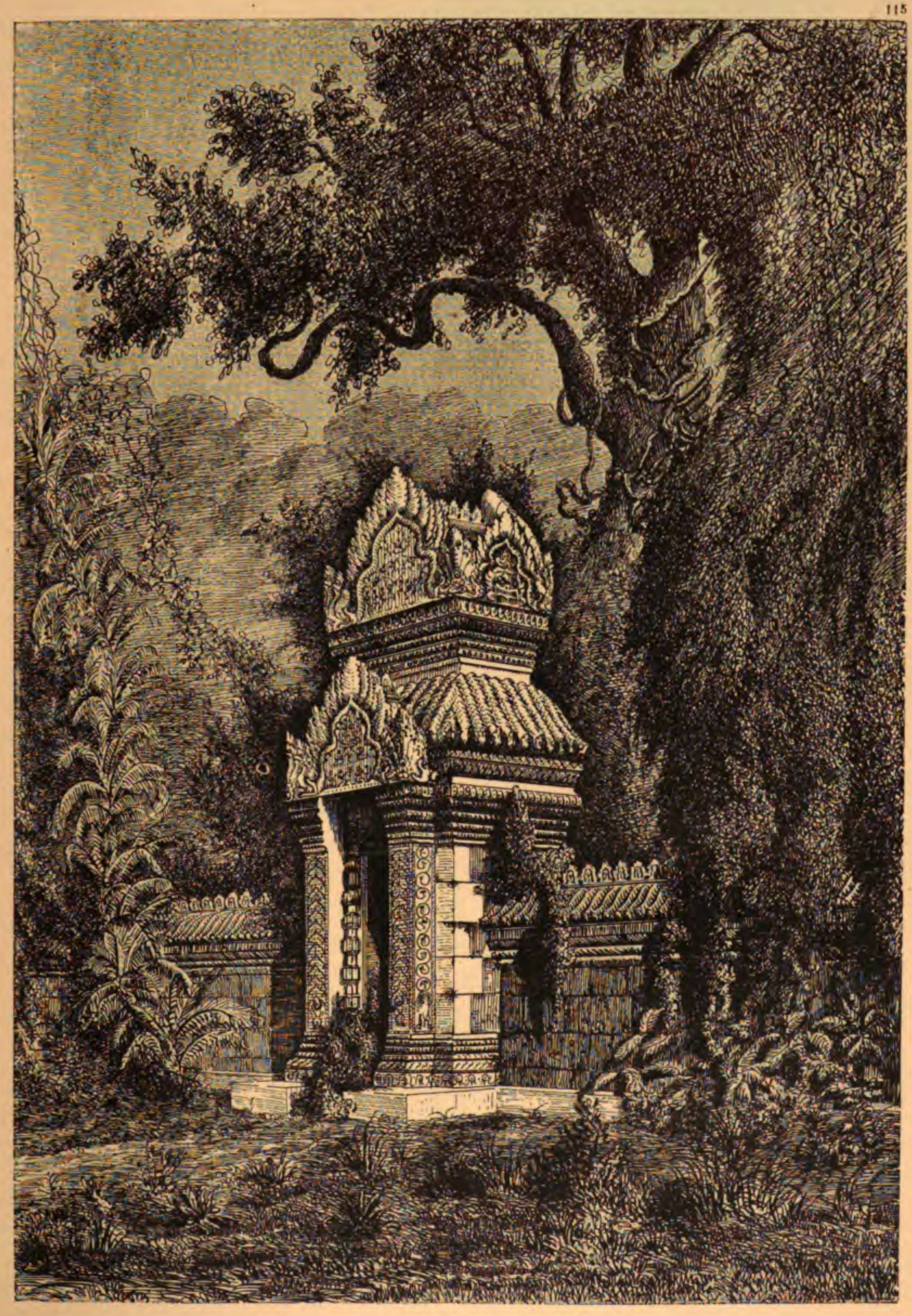
[1] Citons aussi, parmi le butin de nos chasseurs, de belles tortues terrestres et une espèce de gros lézard appelé *varant* dont la chair, semblable à celle de la tortue, est fort agréable au goût.

M. Ratte fit ensuite une excursion dans une petite chaîne de montagnes voisine, celle de *Phnom Coulen* (Montagne des Arbres), pour y voir une immense statue de Bouddha couché, sculptée en plein roc, qui autrefois avait été en grande vénération dans le pays. Des chasseurs lui servirent de guides dans cette pénible ascension. Après avoir gravi au moyen d'une échelle improvisée une grande paroi de rocher vertical, il atteignit une plate-forme où étaient gravées plusieurs empreintes du *Phra-bat* (pied sacré) et des représentations de barques chinoises pareilles à celles de Phnom Sontuc; là, sur un énorme bloc de pierre surmonté de toits étagés, était la fameuse image de huit mètres de longueur, peinte en rouge, avec des dorures et reposant sur un soubassement décoré de faces humaines. Plusieurs légendes où figure le nom du « Roi Lépreux » existent sur ce Saint gigantesque; mais l'absence d'un lettré suffisamment érudit ne nous permit de déduire de la découverte aucune conclusion historique.

II

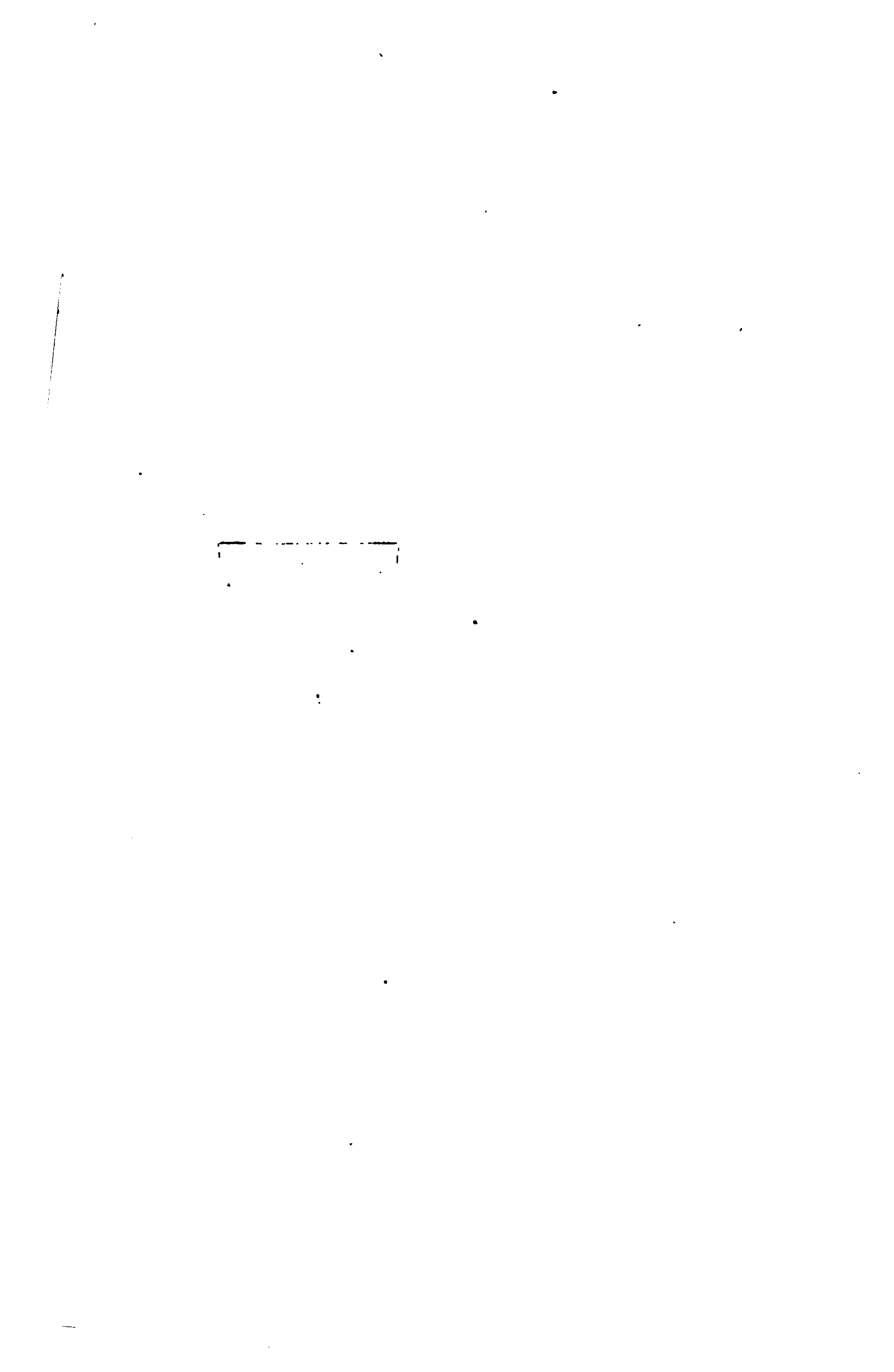
Cependant, autour de notre campement avait lieu un mouvement inusité : les indigènes faisaient les préparatifs d'une cérémonie qui est une réminiscence des fêtes de l'Inde brahmanique : nous voulons parler de la cueillette du lotus sacré.

Les pirogues circulaient dans les grands fossés qui environnent le parc de Méléa. Dans de mystérieux réduits de la forêt se trouvent des *sras* à l'eau noire et dormante, que la légende locale représente comme des gouffres sans fond où ont été engloutis d'antiques monuments. Toute l'année, le passant les évite avec terreur; mais, dans ces jours de fête, les bonzes et toute la



VUE PRISE DANS LES RUINES DE PRÉSAT-PRAM.

(La porte du Nord.)



population s'y rendent processionnellement pour y cueillir les fleurs de nénufar.

Nos travaux étant forcément interrompus faute de bras, le *mé-sroc*, un brave homme qui avait réalisé de beaux bénéfices en exécutant à la lettre les bienveillantes prescriptions du roi Norodom à notre égard, et dont la femme et les enfants montraient avec orgueil les cadeaux presque quotidiens que nous leur faisions, nous pria de venir le soir dans sa case prendre notre part des réjouissances publiques.

Nous acceptâmes très-volontiers l'invitation. Sur le plancher de la grande salle étaient disposés des plateaux contenant des troncs de bananiers taillés en pyramides et couverts de fleurs de nénufar; tout autour étaient étalés des fruits, de la cire, des vêtements, des parasols, destinés à être offerts le lendemain en présents dans la pagode. Cinq bonzes, assis les jambes croisées, l'éventail en écran devant leur figure, pour se conformer à la règle disciplinaire qui leur interdit la vue des femmes, récitaient des versets que les assistants répétaient en chœur. Dans la pièce voisine, les jeunes filles préparaient le festin qui devait clore la fête. Bientôt les robes jaunes se retirèrent discrètement.

On fit alors circuler de petites coupes pleines d'eau-de-vie de riz, et deux musiciens préludèrent aux réjouissances par un de ces airs vifs et bien rhythmés que les Cambodgiens ont empruntés aux Chinois, et qui trouveraient très-bien leur place dans un de nos ballets modernes. Un autre virtuose, qui jouait d'une sorte d'orgue formé de longs tuyaux de bambou, fit ensuite entendre une mélodie lente et simple d'où se dégageait ce charme mélancolique particulier à la mpsique orientale. Puis, après quelques lazzis d'un bel esprit de la bande, qui parurent égayer fort l'assemblée, une espèce d'aède raconta les aventures amoureuses du chanteur Ek et de la belle Théau, drame lugubre qui s'ac-

complit il y a plus d'un siècle, sous le règne du roi Préa-Reem.

La littérature cambodgienne n'étant point encore, tant s'en faut, sujet rebattu, voici l'analyse de ce naïf morceau, non d'après la sommaire interprétation de notre trucheman, mais d'après la traduction qu'a bien voulu nous communiquer M. le professeur Aymonier, directeur du collège des administrateurs stagiaires de Saïgon.

« Ek, dans sa jeunesse, était élève — suivant la coutume — dans le monastère de son village, et, comme tel, portait l'habit jaune. Un jour qu'il voyageait, il se reposa sous l'ombrage d'un grand figuier d'Inde, près d'un puits.

« Une jeune fille, nommée Théau, y vint puiser de l'eau. Elle s'arrêta pour écouter les chants sacrés que modulait le religieux. L'harmonieuse douceur de ses accents la ravit au point qu'elle le pria de l'accompagner jusqu'à sa demeure où elle pourrait l'entendre à loisir. Ek y consentit. Bientôt leur amour mutuel se déclara, et il fut décidé que le novice quitterait les ordres pour venir demander sa fiancée en mariage.

« Longtemps le maître spirituel d'Ek refusa de le rendre à la vie laïque. Enfin, las de ses importunités chaque jour plus pressantes, il le chassa durement du monastère, en lui jetant cette malédiction. « Va-t'en, puisque rien ne peut vaincre ton désir, « mais puisses-tu périr par le glaive ! »

« Tout à la joie de sa liberté reconquise, l'amant de Théau se hâta de rejoindre sa fiancée, sans plus songer à la sinistre parole de son chef. Les parents consentirent à l'hymen, et, en attendant qu'il s'accomplît, l'heureux Ek vécut sous leur toit.

« Or, il advint qu'à cette époque le roi faisait recruter des chanteurs et instrumentistes. Ek, dont la voix était renommée, fut

envoyé à Oudong, la capitale, avec ses deux amis, Pech, habile joueur de flûte, et Tum, qui n'avait pas son égal sur le violon.

« Il advint aussi qu'à peu de temps de là, ledit roi voulut avoir une femme plus belle que toutes celles qui composaient son sérail. On chercha par tout le royaume, et la seule Théau fut jugée digne du choix. En vain son père et sa mère dirent : « Notre « fille a un mari ; » l'émissaire du prince refusa de rien entendre, et emmena Théau avec plusieurs autres jeunes filles triées exprès pour lui faire cortège.

« Comme elle entrait en grande pompe à la cour, Ek était sur le toit du palais, occupé à quelque réparation. En apercevant sa bien-aimée, il se mit à chanter : « Retournez, ô compagnes de « Théau, elle est mon amante, celle qui marche au milieu de « vous ! » Le roi l'entendit, l'interrogea, et, ayant appris ce qu'il en était, il eut la générosité de rendre l'un à l'autre les deux fiancés qui demeurèrent ensemble près du palais.

« Mais cela ne faisait pas le compte du fils du grand mandarin, de l'Archum, qui depuis longtemps brûlait d'avoir Théau pour femme. Lui et son père, qui était l'esclave de ses volontés, entrèrent dans une vive colère en apprenant que la jeune fille avait été donnée au chanteur Ek par le roi. A force de présents, ils obtinrent des parents de Théau qu'ils la rappelassent auprès d'eux. Plusieurs lettres de ceux-ci restèrent néanmoins sans résultat. Un jour enfin Théau reçut un message où on l'informait que son père était gravement malade, et qu'il lui fallait venir au plus vite si elle voulait le revoir avant sa mort. Elle part précipitamment, avec l'autorisation de son mari qui devait la rejoindre bientôt. A son arrivée, elle trouve ses parents en pleine santé, et on l'accueille en lui demandant d'épouser le fils du mandarin.

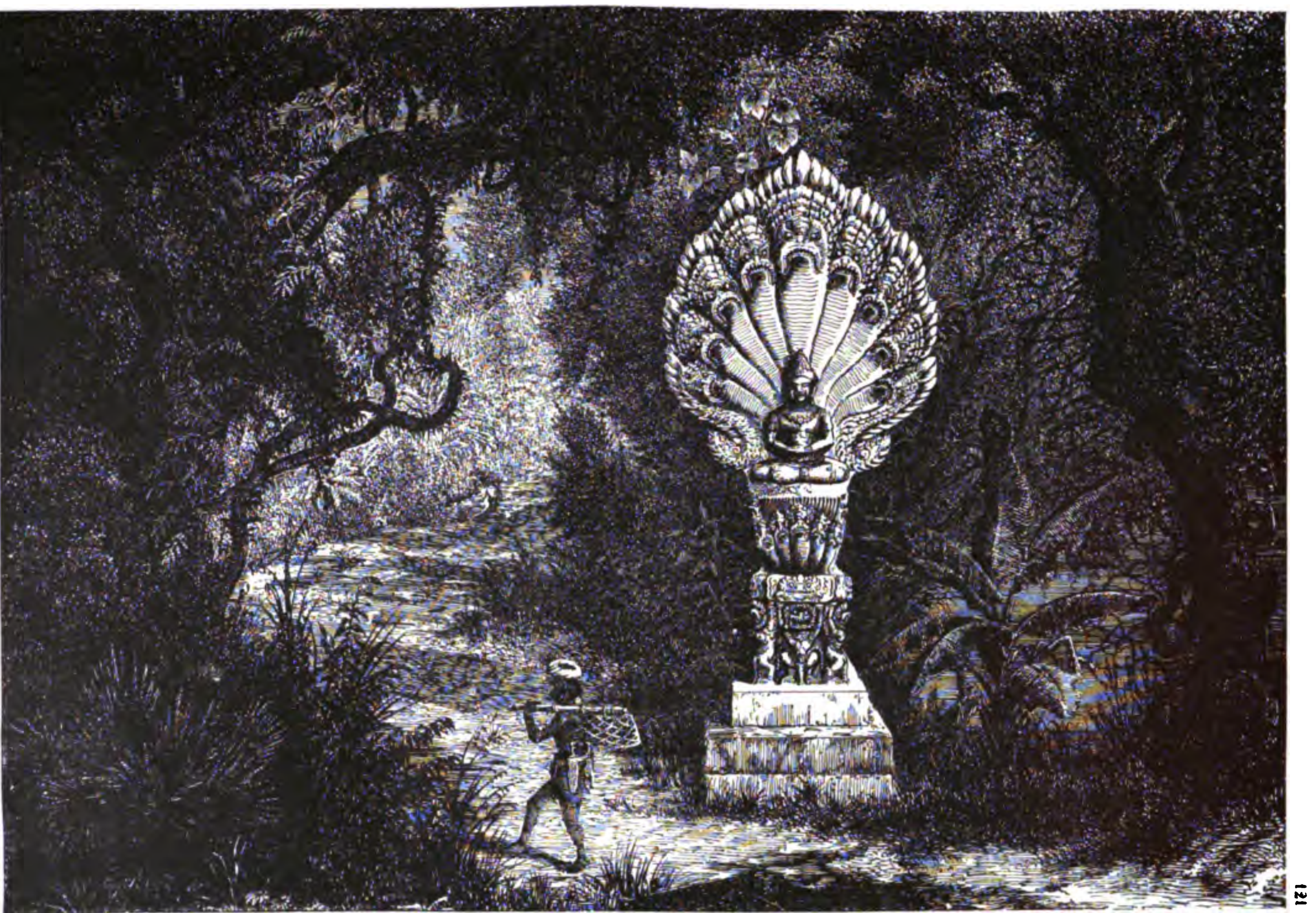
« J'ai un mari, » répond à son tour Théau ; mais sa mère l'injurie, s'écrie que le mariage aura lieu quand même, et fait prévenir l'Archum d'activer les préparatifs. La jeune fille envoie secrètement à son fiancé un messager chargé de lui dire ces mots : « Mes parents, malgré ma résistance, me contraignent d'épouser « le fils de l'Archum. Si tu reçois cette nouvelle de nuit, pars de « nuit ; si tu la reçois de jour, pars de jour. »

« En apprenant ce qui se passait, Ek court chez le roi, qui l'autorise à se mettre en route, en ajoutant cette parole : « J'irai « bientôt moi-même, » et lui permet par surcroît d'emmener ses deux amis Pech et Tum. Après avoir dévoré l'espace, les trois compagnons descendent chez la mère d'Ek, qui s'écrie à leur vue : « O mon fils, aujourd'hui même le fils de l'Archum épouse « Théau. — Eh bien ! je m'en vais de ce pas aux noces, afin « de la contempler encore une fois. »

« Ek, accompagné de ses deux amis, arrive à la demeure de son ancienne fiancée. Tous les invités étaient assis à l'immense table du festin. « Pourquoi ces noces qu'on célèbre ici? dit-il en entrant ; ne suis-je pas le mari de Théau? — Non, ce n'est pas « à toi que nous donnons notre fille, répondent les parents ; c'est « au fils de l'Archum. — Alors laissez-moi prendre part à la « fête. »

« Les deux musiciens, Pech et Tum, préludent sur leurs instruments, et Ek se met à chanter : « Tous les anciens — assis autour « de moi — m'invitent à me faire entendre — pour les noces de « Théau. — Si ma sœur (*mon amante*) a compassion, — qu'elle « vienne maintenant, — je l'attends au dehors. — qu'elle m'ap« porte le vin. »

« A ces mots, Théau sort de la chambre voisine ; elle remplit



TÊTE DE BALUSTRADE DU PONT RUINÉ DE TA-ON.

une coupe et l'offre à Ek qui boit en caressant le cou de son amante.

« L'Archum, furieux, s'écrie : « Saisissez-le, et le tuez. » On se précipite sur l'audacieux, on le crible de blessures; lui, continue de chanter : « On frappe ton aîné (*ton amant*), — il est blessé au « sein, — le sang coule jusqu'aux genoux. — On frappe ton aîné; — « il est blessé au genou, — son sang coule jusqu'aux talons. »

Théau dit alors : « Si vous attachez Ek, que ce ne soit pas avec « une corde ordinaire, mais avec cette écharpe de soie que m'a « donnée le roi. » Un des assistants reçoit de ses mains l'écharpe et lie Ek qui est conduit près du hameau de Tchbant-Khêl, et mis à mort. Puis on annonce à l'Archum que ses ordres ont été exécutés.

« Ek est-il mort? » demande Théau. — « Il l'est, » lui répond-on. — « J'en suis contente, reprend-elle, il s'est montré d'une audace « extrême. » Cependant Pech et Tum avaient pris la fuite. Arrivés au palais du roi, ils racontent la scène dont ils viennent d'être témoins. Le prince, rempli d'indignation, ordonne qu'on prépare à la hâte les barques royales.

« Tandis que la troupe des invités s'occupe à boire et à manger, Théau appelle sa suivante : « Nou, ma fille, où est le couteau « qui sert à couper le bétel et à raser les cheveux? — Il est dans « la boîte à bétel, » répond Nou. Théau prend le couteau, et fend la cloison du logis par derrière; puis elle s'échappe, suivie de Nou, et se rend au figuier de Tchbant-Khêl. Par le chemin elle rencontre un petit berger qui gardait des buffles. Elle ôte de son doigt son anneau d'or et dit au pâtre : « Mon enfant, je te donne « cet anneau, à condition que tu ailles de ce pas dans ma demeure « y chanter ces paroles-ci : O les anciens! — Vous festoyez gaie-

« ment ; — Théau et Ek sont dans le malheur — sous le figuier « de Tchbant-Khêl. »

« L'enfant parti, Théau dit à sa suivante : « Laisse-moi mourir « seule. Toi, pourquoi quitterais-tu la vie ? » Mais Nou répond : « Je mourrai avec vous. » Théau alors la frappe au cœur ; puis, se couchant à côté d'Ek, elle se perce elle-même.

« Le berger s'est acquitté du message. L'Archum, épouvanté par ses paroles, se précipite dans l'intérieur de la maison. Il ne voit ni Théau ni sa suivante. En toute hâte il envoie ses gens à Tchbant-Khêl, et on trouve étendus par terre les trois cadavres.

« Sur l'entrefaite, le roi arrive. Enflammé de courroux à la vue de ces crimes, il fait saisir l'Archum et sa famille, ainsi que le père et la mère de Théau, et ordonne qu'on les jette tous dans l'eau bouillante. Quant à leurs proches parents, il les fait enterrer jusqu'au cou, et fait herser leurs têtes avec une herse de fer. Les autres complices sont réduits en esclavage perpétuel, eux et leurs familles. »

Cette récitation tragique, que nous sommes loin d'avoir reproduite tout au long, remplit le reste de la soirée, et ce ne fut que lorsque l'aède eut terminé, que nous quittâmes la case du *mésroc*, au milieu d'une foule vraiment émue, bien qu'ayant plus d'une fois déjà ouï narrer les infortunes du couple fidèle.

III

Quelques jours après, la mission, obligée de suspendre les fouilles de Méléa à cause des pluies torrentielles qui avaient

inondé le champ de ses explorations, prenait la route de Siem-Réep, pour visiter au passage les ruines de Phnom-Boc. Le monument élevé au sommet du monticule [1] se compose de trois



Tête de Siva (temple de Phnom-Boc).

tours massives placées en ligne et reliées par de courtes galeries. Quatre édicules, n'ayant pour fenêtres que des files de petites ouvertures en losange, précèdent les sanctuaires. La double en-

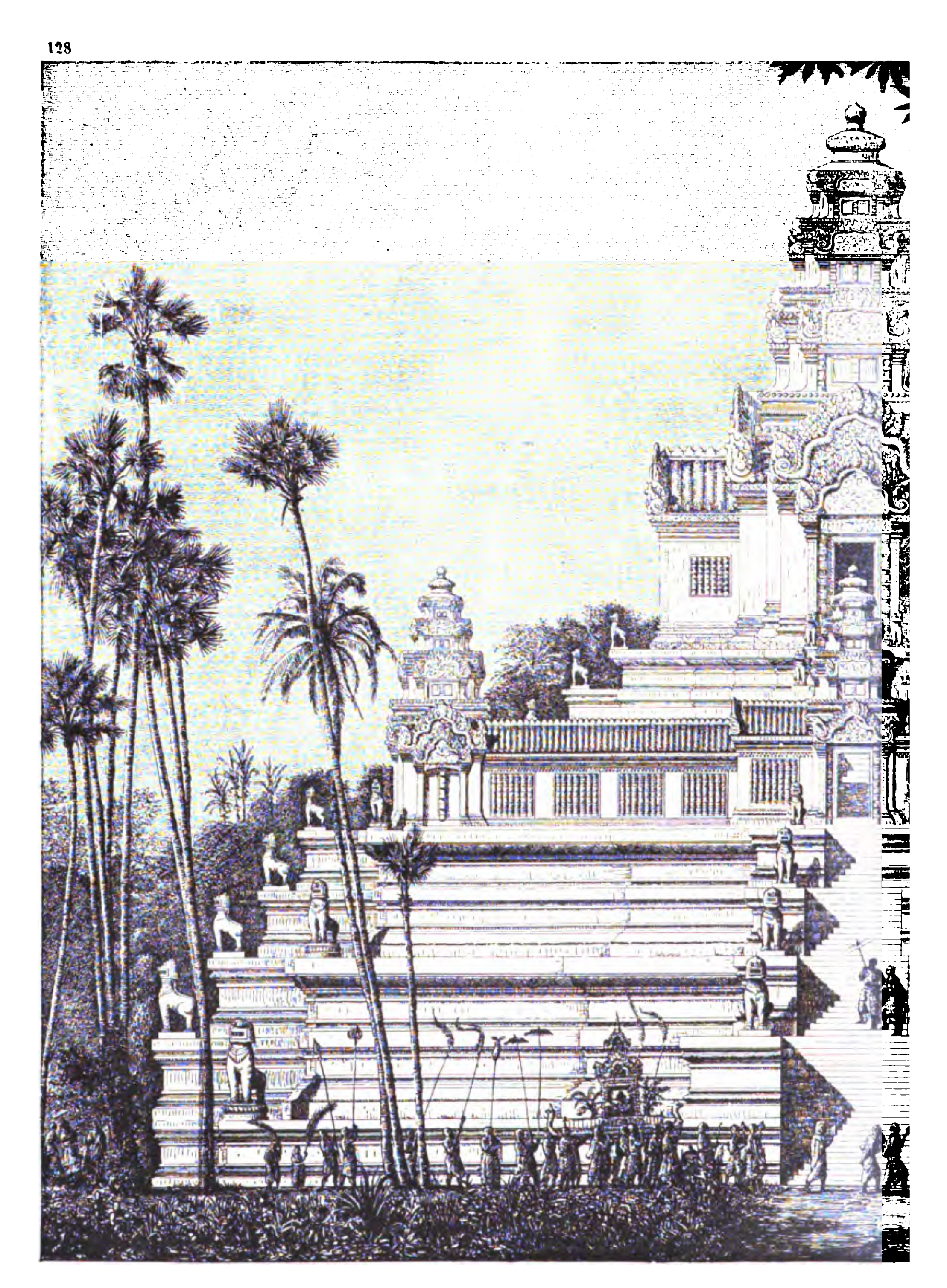
[1] On a vu plus haut que *Phnom* signifie monticule, éminence, petite colline.

ceinte, formée d'une galerie et d'une muraille, n'a de gopouras[1] que sur deux côtés.

Dans ces ruines nous attendait une découverte des plus précieuses. Nous venions d'entrer dans un édicule obscur, d'où la lueur de nos torches avait fait envoler des centaines de chauves-souris; celles-ci, établies depuis des siècles peut-être dans ce réduit, y avaient déposé une couche de guano qui remplissait presque entièrement l'intérieur de la galerie. Des débris de cierges ayant attiré notre attention, nous déblayâmes le sol, et bientôt nous vîmes apparaître un cylindre de grès d'un grain très-fin, couvert de sculptures en forme de cheveux bouclés, puis une calotte ornée de tresses, puis une figure, et enfin le reste d'une tête; ces différentes pièces isolées se raccordaient par des surfaces polies. En continuant de fouiller, nous mîmes successivement à découvert une seconde tête fort belle, à quatre faces, et une troisième coiffée d'un casque. L'eau qui affluait en abondance dans l'excavation déjà profonde nous contraignit d'arrêter là nos recherches. Nos indigènes, ne reconnaissant dans aucune de nos trouvailles le *Préa-Pout* ou saint de leurs sanctuaires et n'y voyant que des images d'*arréaks*, simples génies sans importance, ne firent nulle difficulté de se charger de ce triple fardeau. Quant à nous, nous ne pouvions nous y méprendre : la tête quadruple était celle de Prohm ou de Brahma; la seconde, en plusieurs morceaux, ayant au milieu du front un œil vertical, ce troisième œil qui lance la flamme, était celle de Siva; la dernière enfin, surmontée du casque, fut reconnue par les lettrés cambodgiens pour une des représentations de Préa Noréai, leur Vichnou[2]. Ces trois têtes, religieusement recueillies et conservées lors de la destruction de l'édifice de Phnom-Boc, appartenaient donc aux grandes divinités brahmaniques, et chacune d'elles avait

[1] Porches monumentaux.

[2] Voy. p. 125 et p. 340.



LA PYRAMIDE D
(Élévation



MIDE DE PIMANACAS.
Élévation restituée.)

dû occuper un des trois sanctuaires abrités par les *préasats*.

Ajoutons qu'au pied du monument, parmi les pierres brisées, nous retrouvâmes un énorme cylindre en grès traversé d'un trou rond et orné de moulures sur lesquelles étaient sculptés, avec une grande finesse, des oiseaux, de petites ogives encadrant des fleurs, des palmettes et des rinceaux [1]. Cette pièce curieuse ne pouvait être que le piédestal d'une représentation hiératique, statue géante ou lingam énorme, qui y était fixée par un tenon suivant l'usage. Au dire des indigènes, ce socle, surmontant jadis la tour centrale de Phnom-Boc, aurait supporté une représentation sacrée qui dominait ainsi l'édifice et la plaine environnante.

Notre retour à Siemp-Réep ne s'accomplit pas sans difficultés. Séparés de nos guides par un terrible ouragan qui nous fit perdre la route, M. Ratte et moi errâmes de longues heures durant, au milieu de marais insalubres où nous commencions à ressentir les atteintes d'une fièvre violente. Obligés de rejoindre en hâte le reste de la mission qui nous avait devancés à Angkor, nous eûmes le chagrin de ne pouvoir visiter, chemin faisant, le magnifique édifice pyramidal de *Préa Roup* (la Divine Statue), un des plus beaux types du genre. Mais M. Faraut le put voir plus tard. Le couteau en main, il se fraya péniblement un passage dans le fourré d'un immense parc, et, après avoir gravi trois étages de constructions, il se trouva sur un superbe soubassement coupé par douze escaliers spacieux que gardaient soixante-douze lions fantastiques, et dominé par une tour dépassant peut-être en hauteur tous les autres édifices du Cambodge. En s'aidant de lianes grimpantes, le voyageur parvint à se hisser jusqu'à la cime de cette imposante *préasat*, et là s'offrit à ses yeux une perspective d'une grandeur imposante. A ses pieds, par delà la ceinture des seize *préasats* moindres et des édicules qui complètent l'entourage du monument, s'étendait toute cette vaste plaine lacustre peuplée jadis de mil-

[1] Voyez p. 243.

lions d'hommes, aujourd'hui changée en une solitude où s'égrènent lentement et silencieusement les ruines d'une antique capitale et de soixante temples. A travers le voile des forêts, il devinait plutôt qu'il n'apercevait, ici, aux reflets mats du soleil sur un sommet de tour, là, aux scintillements argentés d'un bassin d'azur, la place occupée par chacun de ces vénérables édifices, débris de plus en plus chancelants d'une civilisation disparue.

J'ai dit que ce voyage de M. Faraut eut pour résultat de compléter mes propres recherches archéologiques, notamment sur la région à l'ouest du Grand-Lac que je n'avais pu visiter. Parti en barque de Phnom-Pênh, l'explorateur passa devant l'embouchure de la rivière de Pursat [1], atteignit le territoire de la province de Battambang, et gagna le Nam-Ké [2], principal cours d'eau du district, au delà duquel il existe quelques restes intéressants d'édifices. La traversée de cette rivière ne s'effectua pas sans encombre. Le cornac ayant commis l'imprudence d'attacher à la pirogue l'éléphant qui servait de monture au voyageur, il advint que l'animal, effrayé par le brusque passage d'une de ces troupes de loutres très-communes en ces parages, s'emporta et brisa la barque, en blessant ceux qui la montaient. Assez gravement contusionné pour son compte, M. Faraut poursuivit sa route, tant bien que mal, vers la ville de Battambang. Mais là, nouveau contre-temps. A la douane il fut victime d'un malentendu ; on le retint pendant quelques heures, lié au poteau qui porte la cangue et où l'on a coutume d'exposer les fraudeurs. L'erreur, fort heureusement, ne tarda pas à s'expliquer ; le mandarin du poste se confondit en excuses et procura même à l'arrivant une pirogue

[1] Voy. à l'Appendice, Pursat.

[2] La tradition rapporte que Préa Alphaï, le fondateur de Battambang, détourna les eaux de la rivière de Basset, l'ancienne capitale, pour les fondre avec celles du Nam-Ké, travail qui eut le double résultat d'abréger le cours de la rivière de Basset et d'augmenter l'importance de la nouvelle ville.

et des rameurs pour le conduire plus rapidement au chef-lieu.

Battambang est une jolie ville, traversée par une rivière, que bordent aujourd'hui deux voies carrossables aux constructions bien alignées. Sa population, d'environ 25,000 habitants en temps ordinaire, mais bien supérieure à ce chiffre durant la saison de la pêche, se compose d'un noyau considérable de commerçants chinois, riches pour la plupart, et d'un mélange de Malais, de Chams[1], de Tagals, d'Annamites, de Cambodgiens, de Siamois et de sauvages.

A Battambang, le principal fonctionnaire occupe une situation élevée, il a le droit de vie et de mort sur ses administrés. On raconte qu'il entretenait jadis un éléphant faisant office de bourreau : au signe du maître, l'animal se précipitait sur le condamné qu'il clouait à un arbre en lui perçant le cœur de sa défense. Le gouverneur actuel, Cambodgien d'origine, est un homme remarquablement intelligent, animé d'excellentes intentions à l'égard des Européens, et qui s'efforce, par mille bons offices, d'attirer sur son territoire toutes les victimes des exactions des hauts fonctionnaires du voisinage. Aussi l'état florissant de sa province contraste-t-il singulièrement avec la désolation des districts environnants. Ce gouverneur, qui possède un théâtre, des danseuses, des chevaux et même une calèche à l'européenne, mit à la disposition de son hôte tous les moyens de transport nécessaires, avec une équipe de travailleurs.

M. Faraut put ainsi visiter le temple de Banone[2] et ses environs.

Au sommet d'un mamelon repose, sur une série de soubassements en gradins, une sombre galerie rectangulaire aux angles

[1] On sait que lors de la chute de l'empire de Ciampa (Cochinchine méridionale), ses habitants se réfugièrent dans la Basse-Cochinchine et de là dans le Cambodge ; ils vivent disséminés dans ces deux pays. Voy. l'Appendice.

[2] Ba, signifie *beau, remarquable, superbe*.

dominés par des tours, avec une préasat centrale lourde et massive, percée à sa base de réduits obscurs.

C'est là le temple ; on y accède aux quatre points cardinaux par quatre escaliers creusés sur les flancs du monticule.

De tous les côtés, mais surtout à l'orient, le roc disposé en gradins forme une succession de terrasses entourées par les replis du roi serpent[1], façonné en balustrades. Le grand escalier traverse ces terrasses ; une suite de lions s'étagent sur ses degrés et deux géants porte-massue, placés à son sommet, gardent l'entrée principale de l'édifice sacré [2].

Ce monument pittoresque, mais de deuxième ordre pour l'importance, est en grande vénération. Sa tour centrale repose, dit-on, sur le nombril du Cambodge. D'après la tradition, Banone serait le lieu d'origine des Brahmanes, appelés à diverses reprises par les rois, et dont les descendants (les *Bakou*) sont chargés de la garde de l'épée sacrée (une lourde épée de fer ornée de figures brahmaniques), qu'ils ont à travers mille périls sauvée de l'effondrement du Cambodge. Ces Bakou portent leurs cheveux enroulés sur le sommet de la tête à la manière des Brahmanes représentés dans les bas-reliefs d'Angkor-Vaht, de Préa-Khan, etc. C'était dans une grotte appelée la grotte de Préa Teuk ou de l'*eau sainte*, dans laquelle on ne pénétrait qu'en rampant à travers un étroit souterrain, que ces prêtres se retiraient pour rendre leurs oracles. Deux vases, l'un d'or, celui du roi, l'autre d'argent, celui des officiers, recevaient l'eau qui suintait goutte à goutte de la voûte, et l'abondance du liquide présageait le bonheur au prince ou à ses sujets.

[1] Le naga brahmanique Ananta.

[2] Selon la légende, de la cour intérieure partiraient plusieurs souterrains, l'un entre autres communiquant à une rivière voisine ; et, sous la croupe de la montagne, de nombreuses excavations, gardées par des géants, renfermeraient des sièges d'or, d'ivoire, et autres trésors.



COLLINE ET TEMPLE DE BANONE.

Aujourd'hui l'oracle existe toujours, mais il ne s'adresse plus qu'à la populace, car les vases sont d'une matière grossière ; se remplissent-ils rapidement, c'est le présage d'une saison pluvieuse et d'une bonne récolte. Aussi voit-on affluer chaque année dans cette vaste excavation une foule de dévots qui y ont accumulé des statuettes de Bouddha, des ex-voto et des offrandes ; on y trouve même bon nombre de sculptures antiques[1].

De là, M. Faraut gagna Basset, ancienne résidence royale abandonnée depuis un siècle seulement et dans laquelle on retrouve encore : lac sacré à marches de pierre, ville avec remparts et fossés, muraille environnant l'ensemble du temple et du palais (Compeng-kéo, *mur aux joyaux*), enceinte spéciale du temple comprenant neuf préasats petites et grandes, enfin, comme sculptures, une scène où l'on voit dieux et diables se disputer la possession du grand serpent Ananta ; porteurs de hache et de massue, joueurs de flûte, dans l'attitude du dieu Krischna, etc.

Basset exploré, le voyageur se dirigea sur *Vaht-Ek* (la Pagode principale ou superbe). Chemin faisant, un lettré du palais de Battambang lui narra la légende de ce monument.

C'était au temps de la prospérité des Khmers, alors qu'en l'honneur de Préa-En (Indra) s'élevaient les superbes temples d'Enthipat (la ville d'En, autrement dit Angkor). La contrée dont Battambang est aujourd'hui la capitale, était gouvernée par une reine amie et protectrice des arts. Confiante dans l'habileté de ses architectes, cette princesse voulut mettre au défi le roi d'Enthipat, sur le territoire duquel s'élevaient déjà tant de préasats sacrées, et elle gagea qu'en dépit de toute sa puissance, il ne réussirait pas à faire construire aussi rapidement qu'elle-même un nouveau temple en l'honneur des Dieux. Au jour fixé, de part et d'autre on se mit à l'œuvre. Il était convenu qu'un feu allumé au sommet de la plus haute tour annoncerait l'achèvement du travail.

[1] Voy. p. 141.

Quelques pierres manquaient encore au temple de la reine, lorsqu'un jour, avant le lever du soleil, elle aperçut à l'horizon une lueur qui brillait au-dessus de la ville sacrée d'Indra. A cette vue, ses ouvriers, se croyant vaincus, laissent retomber leurs bras de découragement. Des courriers se rendent, bride abattue, à Angkor. En arrivant, ils trouvent maçons et architectes en train de besogner avec ardeur, sous l'œil du roi qui surveille lui-même le travail. « Quelle est donc, demandent les messagers, cette lueur que nous avons aperçue à l'aurore, et que nous avons prise pour une lumière triomphale? — Indra, le dieu de l'Orient, nous est favorable, répond le prince ; allez le dire à celle qui vous a envoyés : la lueur que vous avez vue, c'était l'étoile du matin ! »

Ainsi furent vaincus les maîtres de l'œuvre de Vaht-Ek, *le temple superbe*, lequel ne fut jamais achevé [1].

M. Faraut nous a raconté qu'en approchant de la pagode, il fut témoin d'une singulière pêche. Un crocodile, effrayé par le bruit des arrivants, était sorti des buissons pour se réfugier dans un petit canal. En quelques instants, les indigènes de l'escorte, qui l'avaient vu s'enfoncer dans l'eau, firent un peu plus bas un barrage au moyen de lianes et de branches ; puis un Annamite, plongeant sans bruit dans l'*arroyo*, alla passer autour du cou du reptile, qui se tenait immobile, un lacet à l'aide duquel on le hala prestement sur la rive. Là, séance tenante, on trancha à coups de sabre sa longue queue charnue, la seule partie de l'ani-

[1] Il existe diverses traditions relatives à l'origine de Vaht-Ek : ce temple aurait été bâti, selon les uns, par un Sesthey (homme riche) de Battambang, selon les autres, par le grand roi légendaire Préa-Ket-Méaléa, « *tête royale, ceinte de guirlandes de lotus* (ou, suivant M. Aymonier : *La divine auréole*) » fondateur de la grande métropole religieuse d'Ankor-Vaht, qui dans les sculptures porte une haute couronne et dont la suite se compose toujours de femmes, suivant la coutume des rois du Cambodge. (Bastian.)

Nous citerons plus loin une autre hypothèse sur l'origine de Vaht-Ek.

mal qui soit recherchée des gourmets, et le reste du corps fut incontinent rejeté à l'eau [1].

IV

Vaht-Ek, malgré son nom, est un édifice d'une dimension restreinte. Sa tour centrale, décorée de dentelures et précédée d'un péristyle à quatre rangs de colonnes, s'élève sur un haut soubassement à plusieurs degrés. Presque tous les entablements des portes gisent à terre. L'une de ces pierres représente en bas-relief une scène fort originale, souvent reproduite par les sculpteurs khmers.

Voici le sujet. Une corde, attachée par le milieu à un bâton fiché au sol verticalement, est tirée, à droite par des femmes, à gauche par des géants au visage grimaçant; un singe, perché sur le haut du bâton, regarde d'un air narquois cette lutte inégale [2].

Voici maintenant la légende :

Avant d'avoir été exterminés par Préa-Noréai (Vichnou), les terribles géants Iakshas infestaient le royaume khmer, y dévorant tous les enfants. Les pauvres mères impuissantes, accablées de douleur, allèrent un jour porter au roi leurs lamentations. Le prince, ému de pitié, envoya aux géants l'ordre de cesser leurs ravages. Ils répondirent que nul n'avait le droit de les empêcher de manger, et ils continuèrent, comme par le passé, à se repaître

[1] C'est par le même procédé que les Indiens des bords du Madeira s'emparent de ce terrible saurien que l'on appelle alligator.

[2] Bien qu'effacée en partie par le temps, cette scène semble avoir figuré à l'origine la dispute des dieux et des Iakshas pour s'emparer du Roi Serpent et baratter la mer de lait. Voy. p. 205 et 224.

de la tendre fleur des générations. Que faire? Le roi, plus embarrassé que Salomon, finit par proposer aux deux parties de reconnaître la loi du plus fort. L'épreuve semblait dérisoire ; aussi les lakshas s'empressèrent-ils de l'accepter. Les femmes alors, pleines de terreur, s'avisèrent d'implorer l'assistance du rusé chef des singes. Celui-ci promit de leur venir en aide.

Au jour fixé, femmes et géants se réunissent devant le palais, à l'endroit où la lutte devait avoir lieu dans les conditions que nous représentent les bas-reliefs, et chacun commence à tirer de son côté sur la corde. Les singes, eux aussi, sont venus se poster sans bruit dans le branchage. Au moment où le bataillon féminin va céder, ils se jettent, à un cri de leur roi, sur les terribles Iakshas qui, mordus chacun au nombril, lâchent la corde et s'enfuient tout honteux. De là date l'intimité qui existe, au Cambodge, entre l'indigène et les habitants des bois qu'on rencontre souvent à l'état domestique dans les huttes, de même qu'ils figurent sur maints bas-reliefs.

Parmi cent autres légendes dont ces quadrumanes sont le sujet, une des plus intéressantes explique le cri du singe hurleur que le Cambodgien, dans la solitude de la forêt, n'entend jamais sans une sorte d'émotion.

LA PRINCESSE MORA CHANGÉE EN SINGE [1].

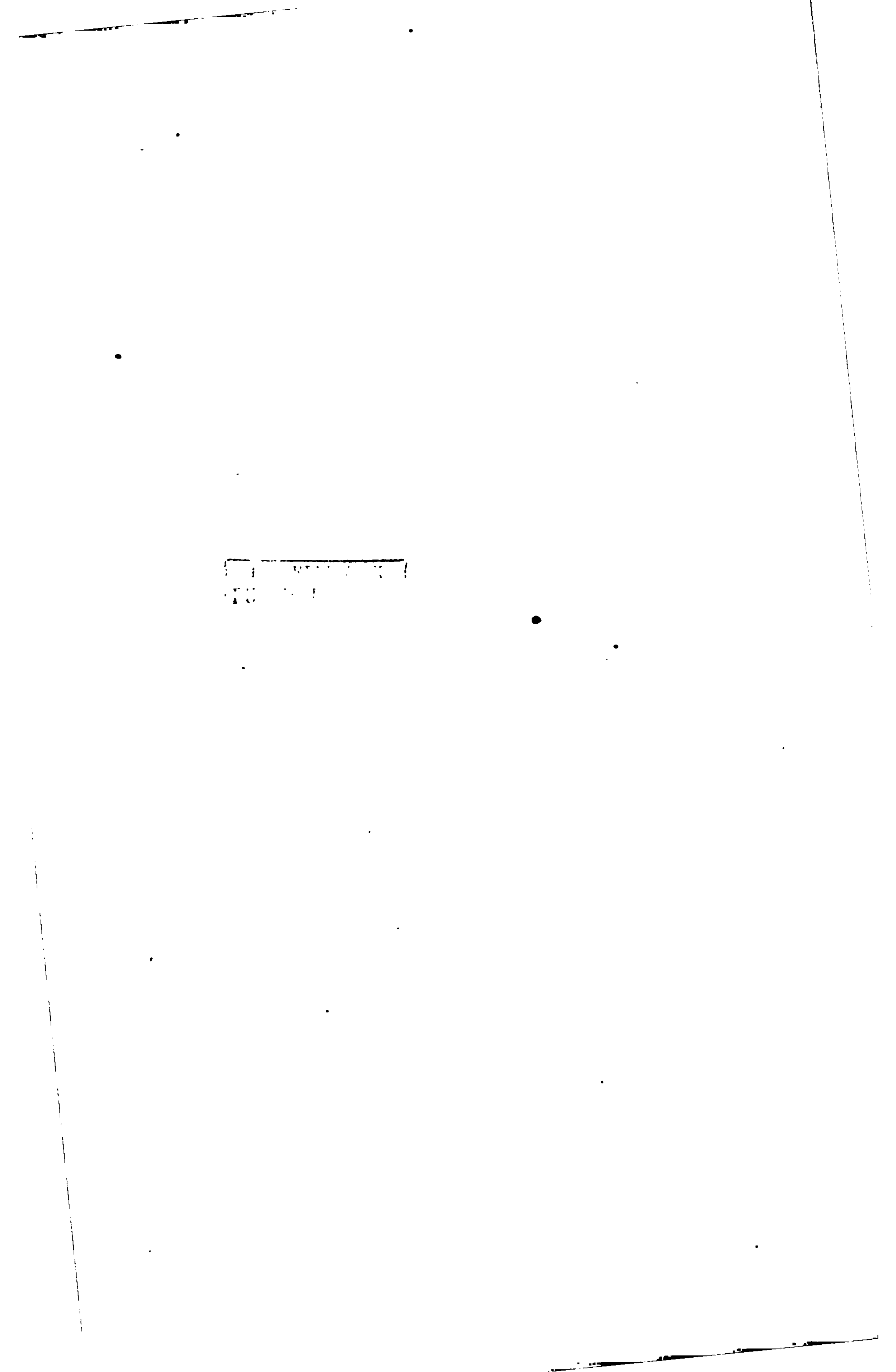
Le prince Chantakorob, s'étant retiré dans la forêt pour étudier, sous la direction des ermites, les Vixa (sciences de la magie), épousa en s'en retournant Mora et continua son voyage avec elle. Mais un matin, à son réveil, il trouva sa femme entre les mains de brigands, il en tua cinq cents, et il ne restait plus que leur capitaine, lorsqu'il s'aperçut que son carquois était vide. Il dit alors à sa femme de lui donner l'épée qu'elle portait à la ceinture. Effrayée par les menaces du brigand, celle-ci hésita un moment, puis laissa tomber l'arme.

Le prince la saisit par le fourreau, le capitaine par la poignée et, en la tirant à lui, fit à la main de son adversaire une blessure mortelle.

[1] Voy. Bastian.



CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DANS LES GROTTES DE PRÉA-TEUK



L'indécision dont Mora avait fait preuve dans un moment si critique détermina le brigand à l'abandonner dans l'épaisseur du bois. La jeune femme vit alors un oiseau nommé Jicoh qu'elle pria de lui donner à manger.

Mais cet oiseau était le dieu Indra ; indigné de la conduite de Mora à l'égard de son mari, il la changea en singe hurleur, dont les gémissements plaintifs retentissent maintenant dans la forêt et qui, croyant voir le sang de son époux dans le ciel teint en rouge par le soleil, crie sans cesse : *Phoua*, *Phoua* (époux, époux).

Grâce à la cérémonie de l'aspersion, Indra rappela le prince à la vie et lui montra dans la montagne une caverne où la fille du Roi Dragon était prisonnière. Il la délivra courageusement, l'épousa et s'en retourna avec elle dans son royaume.

M. Faraut, dont je vais achever de raconter les aventures, avait rencontré à Battambang un Français du nom de Paul fixé depuis seize années dans cette ville. De leurs communes recherches résulta bientôt la découverte de plusieurs édifices dont le principal porte le nom de *Pontéay-Chma*. C'est un immense ensemble de constructions merveilleusement ouvragées et réunissant les caractères les plus variés de l'architecture khmer. Cette ruine, située à peu de distance de la route de Battambang à Bankok, a été longtemps occupée par une bande de brigands qui s'y étaient retranchés comme dans une forteresse et qui en rendaient l'abord impossible. Le manque d'eau potable dans la forêt empêcha M. Faraut de l'explorer complètement. Dans toutes ces régions, en effet, l'extrême sécheresse succède brusquement aux pluies torrentielles, et en quelques semaines l'ardeur du soleil pompe l'humidité du marécage, tarit les sources et durcit la terre à l'égal du roc. Dans ces vastes plaines, où nous avions eu de l'eau jusqu'aux aisselles, le voyageur était obligé de faire porter à ses éléphants la provision d'eau indispensable à ses besoins; il est vrai qu'il pousse dans ces forêts une liane tellement riche en sève, que les indigènes en peuvent aisément extraire plusieurs litres d'un breuvage sain et rafraîchissant, avec lequel ils se désaltèrent quand l'eau vient à leur manquer.

S'enfonçant ensuite au nord, vers la province de Surên, M. Faraut gravit, au prix de fatigues extrêmes, la ceinture de rochers escarpés qui limitent de ce côté la région des lacs et des marais. Les habitants de ces hauts plateaux, qui n'ont que peu de contact avec ceux des provinces méridionales, sont demeurés à demi sauvages ; leurs femmes en sont encore à user d'aiguilles de bambou et méprisent les aiguilles d'acier, objet d'échange généralement fort apprécié des Cambodgiennes. La ville de Surên et même les villages environnants sont entourés de fortifications qui les protègent contre les attaques des bandes de pillards qui tiennent constamment la campagne.

Le gouverneur, prévenu à l'avance de l'arrivée du voyageur, vint au-devant de lui, accompagné de sa famille et précédé d'une sorte de bouffon nain et difforme qui ne le quitte jamais, et dont la fonction, assure un vieux dicton cambodgien, est « d'avoir de l'esprit à tout propos [1] ». Le mandarin était debout dans un char que traî-

[1] Si Saponxaï, chez les Siamois, et Thmen-Chey, au Cambodge, personnifient la facétie populaire. Leur plaisanterie roule le plus souvent sur des équivoques lourdes et grossières.

Bastian en a recueilli plusieurs à Siam, d'où il les croit originaires ; M. Aymonier en a publié un véritable recueil. C'est l'histoire de Thmen-Chey, le bouffon cambodgien ; nous allons en citer quelques traits choisis :

Thmen-Chey est né sous d'heureux auspices : à sept ans il ramasse la navette d'une femme riche, sa voisine ; celle-ci lui a promis *beaucoup* de riz pour sa récompense, mais bien qu'elle lui en offre un plein panier, elle ne parvient pas à le satisfaire. Le mari survient et fait deux tas de riz. « Dans quel tas y en a-t-il *beaucoup?* » L'enfant montre le plus gros. « Emporte-le donc, » répond l'homme riche. Thmen-Chey se croit joué ; pour se venger, il engage sa mère à le placer comme esclave moyennant un fort prêt d'argent chez ce Sesthey auquel il se propose de faire toutes sortes de tours.

Le maître se rend à cheval chez le roi ; le jeune serviteur le suit et arrive en retard, sous prétexte de veiller sur les boîtes à bétel qu'il porte sur un plateau. — « Dorénavant, tu iras plus vite sans t'inquiéter de rien. » Il arrive, le plateau vide. — « Une autre fois ramasse ce qui tombe. » Il découvre devant l'assemblée des mandarins son plateau rempli de crottin de cheval qu'il a ramassé en route.

Le maître lui a défendu de l'interpeller à haute voix ; le malin vient lui dire

naient des sauvages réduits en captivité. Le commerce des esclaves en effet est encore très-actif dans cette province; les habitants y vont à la chasse à l'homme dans les collines septentrionales; les sauvages, de leur côté, ne manquent pas d'user de représailles, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, d'où il résulte un état de guerre permanent qui est la ruine de toute la contrée.

De Surên, M. Faraut visita les édicules de Liang, la petite tour de Srey, l'édifice de Tiang-Préac, qui renferme une superbe sta-

à l'oreille que sa maison est en feu. — « Sauve les objets légers! » Il ramasse les coquilles d'œufs.

Poussé à bout, le Sesthey le donne au roi. Pour éprouver sa ruse, le prince se rend au bain avec ses courtisans. Chacun d'eux, en sortant de l'eau, imite le cri de la poule et découvre un œuf dont il avait eu soin de se munir à l'avance.

— « Et toi, Chey? » Celui-ci, imitant le cri du coq, répond: « C'est moi qui ai fécondé toutes ces poules. »

Le bouffon a commencé par amuser le roi; mais il s'est bientôt fait haïr de tous; condamné à mort, il échappe par la ruse au moment où il va être noyé dans le lac, et disparaît sous l'habit de bonze.

Vient alors un épisode qui, au milieu de ces farces triviales, jette une note délicate et sentimentale : une ambassade chinoise est arrivée pour proposer des énigmes; Chey, rentré en faveur, les devine et sauve le royaume. Le prince reconnaissant lui offre de le marier au palais. Le bouffon refuse: il ne se mariera que lorsqu'il aura trouvé une *femme*, et il commence ses recherches.

Après avoir couru longtemps, il aperçoit une jeune fille assise devant la porte de sa maison et lui pose sa question ordinaire: « Y a-t-il des femmes ici? — Et dans ton pays y a-t-il des *hommes?* — Oui, dans mon pays il y a un homme, connais-tu son nom? — Cet homme doit se nommer Chey, *le victorieux*, celui qui triomphe de toute la terre. Et selon toi, quel est le nom de la femme? — Elle est femme (*srey*), parce qu'elle est le bonheur (*suos*). » Thmen-Chey continuant: « As-tu motif de crainte? — Non, et toi, as-tu sujet de préoccupation? — Non; que signifie ma question? — Tu m'as demandé si j'avais mari, car, en causant avec toi, j'aurais sujet de crainte. — Et toi, si j'avais femme, car alors j'eusse songé à son cœur, mais je suis libre. » Chey épouse Suos en inventant les rites modernes du mariage.

Après maintes aventures, Chey vient de mourir; ses ennemis vont profaner sa tombe, mais ils ne peuvent en approcher sans être atteints de cruelles blessures: le bouffon a demandé qu'on plantât tout alentour des piquets pointus.

tue de Çakya-Mouni, puis Sréo, monument à cinq tours environnées d'une galerie d'enceinte, et Séliam, autre groupe de belles *préasats* en briques dans un remarquable état de conservation.



Les cinq tours de Séliam.

Atteint à son tour par la fièvre, à la suite de cette marche exténuante de près de 400 kilomètres du sud au nord, il dut enfin songer au retour.

Chemin faisant, il surprit maint détail de mœurs chez les étranges habitants de cette sauvage contrée. Dans certain village, par exemple, la population tout entière s'occupait chaque soir à prendre, parmi les joncs des marais, de grosses fourmis rouges qu'on faisait bouillir et qui entraient pour une notable part dans l'alimentation quotidienne. Ailleurs, on chassait aux abeilles; après avoir enfumé leurs gîtes, les indigènes faisaient razzia de ces insectes et se régalaient de leurs corps avec autant de plaisir qu'on se régale chez nous de leur miel. Après avoir exploré au passage quelques ruines peu importantes, M. Faraut redescendit dans les régions basses, où il visita successivement les débris de *Préasat-En* (la Tour d'Indra), et les édifices de *Penrôe* à demi enfouis sous les sables amoncelés autour d'eux par les courants de l'inondation annuelle.

De retour à Angkor, il gravit les terrasses de Leley, du haut desquelles les rois assistaient aux régates qui se donnaient au onzième mois sur la plaine inondée, puis il explora Préa-Kong aux admirables sculptures, Ba-Kong, pyramide à six étages,

élevée jadis pour servir de piédestal à la statue du dieu Taureau, vénéré plus tard à Lovêk [1]. Ce pauvre dieu finit misérablement : les Birmans le prirent et le transportèrent à Ava, où le peuple le mit en pièces pour lui retirer du ventre le vif-argent qui lui donnait la faculté de courir d'une manière surnaturelle.

M. Faraut découvrit enfin le temple de Mi-Baume [2], que nous décrirons plus loin, et les bassins de Nirpone [3] (Nirvâna) : Nirvâna, le paradis pour le peuple cambodgien, peut-être le néant pour quelques-uns. L'inscription de Phnom-Bachey l'appelle « *le beau royaume du repos* » ; l'inscription de Préa-Khan, d'un caractère triste et sombre, l'appelle « *le lieu où finit toute espèce de plaisir* » [4].

La fièvre malheureusement ne laissait guère de répit à notre explorateur infatigable; aussi trouva-t-il à point, en traversant les pêcheries lacustres, l'hospitalité momentanée de ce métis portugais, Alexis Om, dont j'ai eu occasion de parler plus haut. Les hommes de son escorte étaient eux-mêmes tellement abattus par la maladie, qu'il dut se joindre à un convoi de grandes barques chargées qui remontaient lentement le fleuve en se halant le long du rivage. C'est ainsi qu'il atteignit enfin Phnom-Pênh, d'où il put rentrer à Saïgon, puis en France, pour y rétablir sa santé gravement compromise.

[1] Voy. p. 38.
[2] Voy. p. 305 et 309.
[3] Voy. à l'Appendice le plan et la description détaillée de Nirpone.
[4] Voy. à l'Appendice l'inscription de Préa-Khan.



Rosace de chapiteau (temple d'Angkor-Vaht).



Bayadères du ciel (Fronton du temple de Baïon).

CHAPITRE V

En route pour Siemréep; une alerte. — Souvenirs d'une chasse aux buffles. — Les ruines d'Angkor-la-Grande; splendeur de l'antique temple de Baïon. — Promenade pittoresque à travers l'édifice; — esplanades, galeries, cloîtres, tours et tourelles; — ensembles décoratifs; — escalades des étages; — le Saint-des-Saints; — la *préasat* terminale; — aperçu des grands bas-reliefs.

I

Revenons maintenant à notre mission que ce récit additionnel, mais non superflu, nous a un moment fait perdre de vue. Nous l'avons laissée, on s'en souvient, partagée en deux détachements, dont l'un était déjà à Angkor, tandis que l'autre, dont je faisais partie, s'acheminait sur la route de Siemréep.

Sur le soir des feux aperçus de loin nous attirèrent, et nous fîmes halte près de la caravane d'un mandarin en tournée dans la province[1].

Nous profitâmes de cette rencontre pour traverser à dos d'éléphant un marais parsemé de grands bouquets de bambous[2]; mais

[1] Voy. p. 151.
[2] Voy. p. 153.

comme nos nouveaux compagnons faisaient route au nord et que nous nous dirigions vers l'occident, il fallut bientôt les quitter et nous nous trouvâmes réduits à nos propres ressources. La pluie diluvienne ayant grossi les torrents et emporté les ponts, nous dûmes faire de longs circuits jusqu'à ce qu'enfin il nous fût possible d'improviser une passerelle avec des troncs abattus. Littéralement épuisés, nous nous laissions traîner, paresseusement étendus dans nos



Un pont improvisé.

chars à bœufs, pendant que notre interprète caracolait auprès de nous, monté sur un petit cheval qu'il avait acheté à Préa-Khan et tout entier à la supputation du bénéfice qu'il pourrait faire en le revendant au retour. Soudain, au sortir d'un épais massif, un bruit de souffles puissants arrêta court notre équipage ; hommes et bêtes demeurèrent glacés d'effroi en apercevant les têtes mena-

çantes d'une troupe de buffles sauvages qui nous regardaient fixement, tout prêts à fondre sur nous.

Nous épaulâmes vite nos fusils; mais déjà les conducteurs s'étaient jetés en bas de leurs chars et avaient détourné les bœufs en les poussant dans les broussailles. En un clin d'œil toute notre caravane disparut au milieu du fourré.

On comprend que nous n'étions pas équipés de manière à don-



Une halte de nuit.

ner la chasse à ces terribles animaux. Les indigènes ne les attaquent guère de front sans avoir pour auxiliaires des éléphants robustes, et souvent ce périlleux exercice amène mort d'homme. Le roi Norodom aime cependant avec passion cette espèce de sport, et dès qu'on signale des buffles dans les grandes plaines marécageuses des environs de Phnom-Pênh, il part en guerre dans tout l'appareil d'un prince asiatique.

Nous avons souvenir qu'un jour, nous trouvant chez un mandarin du Cambodge siamois, possesseur d'éléphants parfaitement dressés, nous eûmes le plaisir d'être convié à une de ces émouvantes battues. Il s'agissait d'attaquer tout un troupeau en rase campagne. La colonne offensive se composait d'une dizaine de chasseurs, armés les uns de fusils, les autres de flèches empoisonnées, tous montés sur des éléphants conduits par leurs cornacs. Développés en tirailleurs à une petite distance les uns des autres, et prêts à nous rapprocher au moindre danger, nous fouillions la plaine, lentement et en silence. Nous rencontrâmes d'abord deux buffles isolés qui s'enfuirent à notre approche. Redoublant de précautions, à mesure que le soleil montant sur l'horizon rendait la chaleur plus intense et les émanations plus pénétrantes, nous atteignîmes enfin un marais couvert de hautes herbes où nos énormes montures disparaissaient tout entières.

Soudain un bruit de fortes aspirations fit frissonner nos éléphants. A quinze pas de nous un troupeau de buffles sommeillait à demi dans une mare vaseuse ; leurs muffles et leurs cornes arquées émergeaient seuls au-dessus de l'eau. Surpris à notre aspect, ils se levèrent brusquement : la lutte promettait d'être chaude.

Les éléphants de leur côté, en apercevant l'ennemi debout, s'étaient rangés d'eux-mêmes en ligne, serrés les uns contre les autres, immobiles comme une muraille et regardant leurs adversaires. Après un instant d'hésitation, les buffles, faisant rejaillir d'immenses gerbes liquides, se ruèrent contre nous. Toutes les armes partirent à la fois : trois buffles étaient atteints. Tandis que les autres, effrayés, détalaient au galop, les blessés se jetèrent sur les éléphants, et la mêlée s'engagea. Nos gros pachydermes, quoique ayant l'avantage du nombre, n'osaient trop prendre l'offensive et se contentaient de parer le choc avec leurs défenses et leurs trompes.

Déjà deux d'entre eux, touchés par les cornes des redoutables bêtes, poussaient des cris déchirants. Nous avions de notre côté prestement rechargé nos fusils et nous saisissions tous les moments favorables pour foudroyer à bout portant les buffles dont le courage eût mérité vraiment un meilleur succès. Enfin le combat eut l'issue qu'il devait avoir avec un partage de chances à ce point inégal ; les bœufs sauvages, frappés à mort, chancelèrent les uns après



En route à travers les marais.

les autres ; à mesure qu'ils tombaient, les éléphants les écrasaient sous leurs pieds, et d'un seul coup de défense leur lacéraient les entrailles. Maîtres du champ de bataille, les chasseurs sautèrent sur leurs victimes et se mirent à les dépecer, ayant grand soin d'extraire les balles qui s'étaient logées dans leurs corps, afin de les faire servir à nouveau dans une autre circonstance.

II

L'alerte qui venait d'arrêter notre caravane en route pour Siem-Réep n'avait pas été aussi pathétique que cette chasse dangereuse. L'émotion néanmoins fut assez vive, et dans notre brusque mouvement de retraite quelques dégâts se produisirent à nos véhicules. On les répara vite hors de la vue des buffles, sous l'abri hospitalier de la futaie.

Quelque diligence que nous eussions faite, le soleil était couché depuis longtemps, quand nous atteignîmes Siem-Réep. La rivière en crue roulait ses eaux mugissantes à travers un grand barrage qu'on avait construit au temps de la sécheresse pour l'irrigation des rizières, et dont la masse disloquée s'en allait maintenant par débris au courant de l'onde torrentielle. Ce ne fut pas sans peine que nous réveillâmes d'un profond sommeil le mandarin préposé aux bacs de passage ; notre apparition à cette heure inaccoutumée mit en émoi tous les chiens domestiques de la case, et ce fut au milieu d'un épouvantable *tutti* d'aboiements plaintifs, répétés au loin dans la plaine, que nous traversâmes la rivière, les chars dans les barques, selon la coutume, et les bœufs suivant à la nage. Heureusement, la nuit était étoilée et la route sûre ; depuis un mois on n'avait signalé aucun méfait de ces bandes de tigres, ravageurs habituels de la contrée. Notre route se poursuivit donc sans encombre, et au point du jour, nous retrouvions nos compagnons, campés au milieu de la forêt qui occupe aujourd'hui l'emplacement d'*Angkor-Thôm*, « la grande résidence royale ».

Là, nous reçûmes la visite du frère du gouverneur de la province. Le jeune mandarin venait, avec tout un cortége, nous ap-

porter les compliments officiels de bon accueil à notre entrée sur le territoire de Siam. Il avait fait toilette de cérémonie et sacrifié de son mieux aux grâces européennes. Il portait sur une chemise de coton une veste de soie blanche avec des galons d'argent qui lui remontaient jusqu'aux coudes ; un langouti vert, une casquette de marine à bande d'or, un sabre de cavalerie qui le gênait fort, achevaient la gaucherie laborieuse de son costume. Ses jambes et ses pieds étaient nus.

Nous répondîmes par les cadeaux obligatoires à ces démonstrations de bienvenue, comme à l'empressement que l'on avait mis à nous faire construire à l'avance sur les points les plus favorables à nos recherches de grandes cases ou *salas*, et à nous fournir les travailleurs indigènes dont nous avions besoin ; ici, en effet, nous sortions du territoire cambodgien où nous avions jusqu'alors bénéficié tout naturellement de la protection bienveillante du roi Norodom, pour entrer dans le royaume de Siam, pays indépendant de la France et forcément en rivalité avec elle. Aussi nous estimions-nous fort heureux des bonnes dispositions que l'on nous montrait dès l'abord, et prîmes-nous soin de les entretenir constamment par des présents au gouverneur de Siem-Réep et aux autres indigènes avec lesquels nous nous trouvâmes en relations.

III

Angkor-la-Grande couvrait jadis une surface de 13 kilomètres carrés. La puissante muraille qui l'entoure a 9 mètres de hauteur; elle est garnie d'ogives sculptées rappelant les créneaux des fortifications de l'Inde. A l'intérieur elle s'appuie sur un épais rempart de terre ; au dehors elle a pour défense un immense fossé

avec des ponts dont les parapets étaient portés par plus de cinq cents *Iakshas* ou géants. Par exception, la ville avait deux portes ouvertes à l'orient; la plus rapprochée du sud, l'entrée sacrée, s'appelait la « Porte des Morts[1] » et conduisait au temple de *Baion*.

Nous étions campés tout près de ce dernier monument, peut-être le plus extraordinaire de tous les édifices laissés par les Khmèrs. Il avait été à peine entrevu jusqu'alors, à cause de l'épaisse végétation qui en défend l'approche; 60 indigènes travaillèrent douze jours durant à pratiquer des abatis et à ouvrir des sentiers pour nous permettre d'en relever le plan. Ce monument est surmonté de cinquante et une tours, toutes ouvragées d'une riche décoration architecturale. La masse centrale est une construction unique en son genre, à base légèrement ovale, avec un entourage de portiques à deux étages, surmontés de dix campaniles aériens et d'un troisième étage, au milieu duquel s'élève la quadruple tête de Brahma couronnée d'une immense tiare. Nous la fîmes dégager jusqu'au sommet.

L'entourage du monument, les *préasats* intérieures, les soubassements, sont encombrés d'éboulis de pierres, de débris de voûtes, de fragments de toute sorte, parmi lesquels nous rencontrons d'admirables sculptures. Pas une tour dont l'agencement n'ait été disjoint par l'effort de la végétation. Les masques humains, déformés, semblent grimacer; quelques-uns pourtant ont conservé leur expression primitive, souriante et placide[2]; mais ce n'est que l'exception, et le jour n'est pas loin où ce temple splendide ne sera plus qu'un informe amas de ruines. La flore capricieuse qui y pénètre de toutes parts a produit en certains endroits des effets singuliers: dans une galerie, des racines de banians, après avoir renversé les piliers, ont pris leur place, et ce sont elles qui étançonnent aujourd'hui la voûte. Le bâtiment principal dont la

[1] Voy. p. suivante.
[2] Voy. la gravure du frontispice.



PORTE D'ANGKOR-THÔM.
(Vue restituée.)

chute entraînera la destruction presque entière de l'édifice, est dans un état déplorable. L'ascension ne s'en fait pas sans danger; d'énormes lézardes y bâillent d'un air menaçant; il nous semble à tout moment que d'immenses agrégations, déjà fort éloignées de la position normale, vont achever de perdre leur équilibre, et que l'anéantissement définitif de ce chef-d'œuvre d'architecture va s'accomplir sous nos yeux, si ce n'est même sur nos têtes.

Les pluies diluviennes, les tempêtes accélèrent encore le travail dévastateur de la végétation. Une nuit, pendant un ouragan terrible qui emportait pièce à pièce la case où nous étions campés, nous entendîmes un grand fracas : le lendemain, à la place d'une tour que nous avions admirée la veille, nous ne trouvâmes plus qu'un monceau de décombres. Aussi mettions-nous tous nos soins à recueillir par la photographie, par le dessin, par des mesurages exacts de toutes les parties dont il était possible de reconnaître la forme primitive, les éléments d'une restitution propre à conserver le souvenir de ce monument, vénéré jadis comme la plus magnifique métropole religieuse du Cambodge brahmanique.

Je viens de décrire l'aspect que présentent aujourd'hui les ruines de ce temple extraordinaire; mais le Baion des vieux âges, le Baion intact et vivant, quel pinceau d'artiste pourrait en rendre la physionomie ? Transportons-nous cependant, par un effort rétrospectif d'imagination, au temps lointain où le royaume de Khmer était le foyer d'une civilisation qui, par sa richesse et sa puissance, rivalisait avec celle des plus brillants empires de l'Inde. Nous venons de passer le « Pont des Morts », entre les deux énormes dragons heptacéphales que portent deux files de cinquante-quatre dieux et géants [1]. Nous franchissons maintenant la porte triomphale ; à sa base sont douze éléphants portant douze dieux; au-dessus règne un cordon de saints en prière, et plus haut

[1] Voy. p. 191 un pont bordé de géants, analogue à celui dont il est ici question, mais de dimensions moindres.

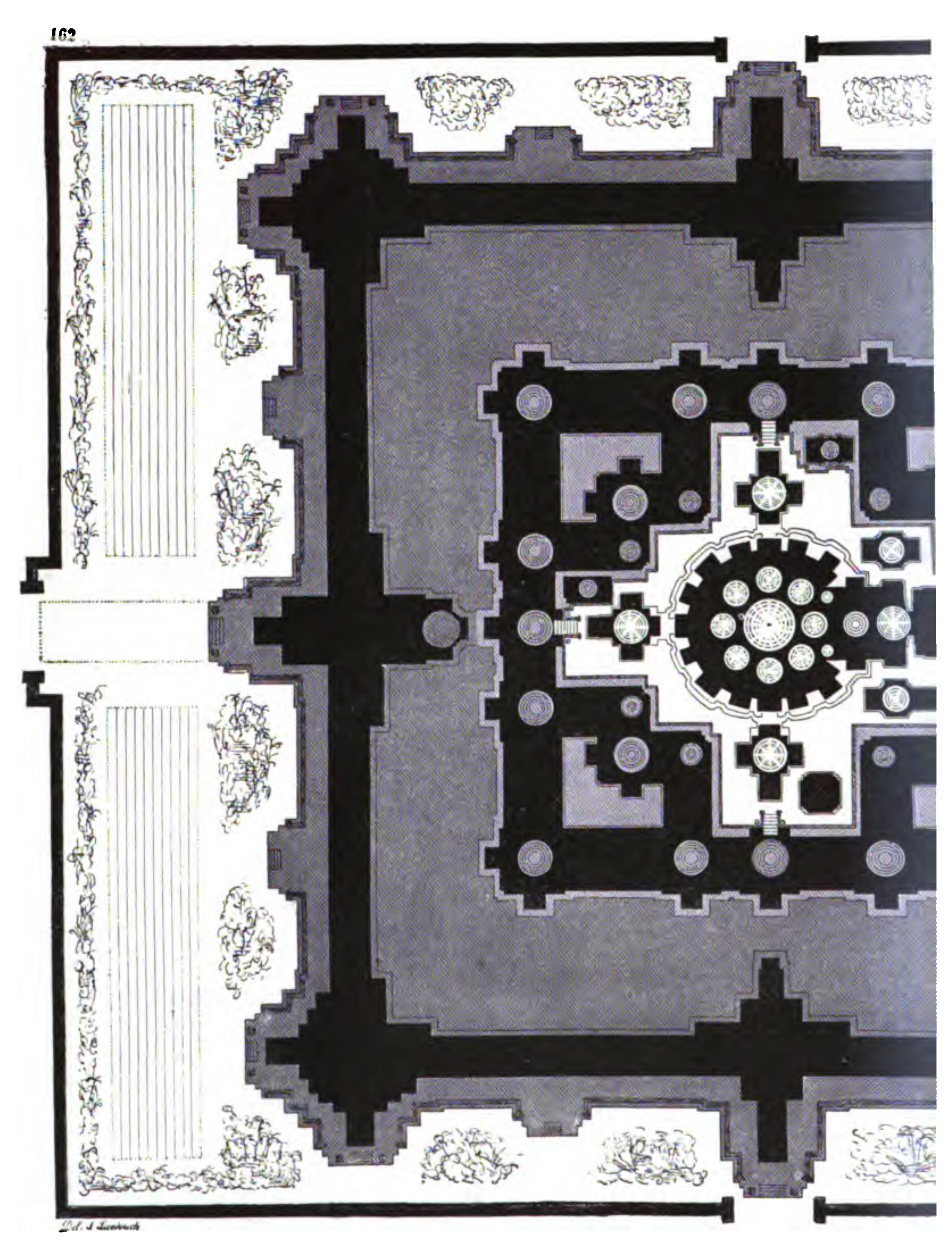
apparaît la tête gigantesque de l'ancêtre Brahma ; ses quatre faces sont séparées par de grandes femmes nues chargées de guirlandes, et elle a pour coiffure une triple tiare dont le sommet terminal est une tête ou une statue dorée.

Devant nous s'étendent des files pressées d'habitations, des palais aux toits élancés, des pagodes resplendissantes, en un mot l'ensemble de la ville royale, où se coudoie un peuple innombrable appartenant à toutes les races de l'Asie. Continuons d'avancer sur la voie qui fait suite au pont sacré : voici que là-bas, entre la verdure et l'eau, commence à se dessiner une longue rangée de colonnes d'où s'élance une masse pyramidale aux linéaments encore indistincts. Allons toujours : la colonnade se transforme en une belle galerie surmontée d'une double ligne de crêtes; de l'énorme pyramide se détachent une multitude de flèches aériennes, et bientôt le massif entier, divisant à l'œil ses parties, montre une forêt de préasats, qui s'étagent autour d'une immense construction centrale, garnie de colonnes et de clochetons et dominée par une cime élevée.

Comptons les tourelles dont se compose ce hardi groupement : il n'y en a pas moins de cinquante ; toutes sont ornées de la quadruple face de *Phrom* (Brahma) coiffée de tiares aux formes diverses. Approchons-nous du monument[1]. Un mur assez peu élevé sert de première enceinte et comprend le monastère avec les jardins et les pièces d'eau. La porte s'ouvre devant un large escalier qui donne accès à une terrasse suivie d'une vaste esplanade presque carrée, dont la ligne de pourtour est dentelée de vingt-quatre saillies inégales, ayant chacune leur escalier gardé par des lions et des *nagas* à douze gueules rayonnant autour d'oiseaux *Krouths*[2]. Cette esplanade supporte une spacieuse galerie avec péristyles angulaires

[1] Voy. le plan de Baion p. suivante. On pourra suivre la description ci-après sur ce plan.

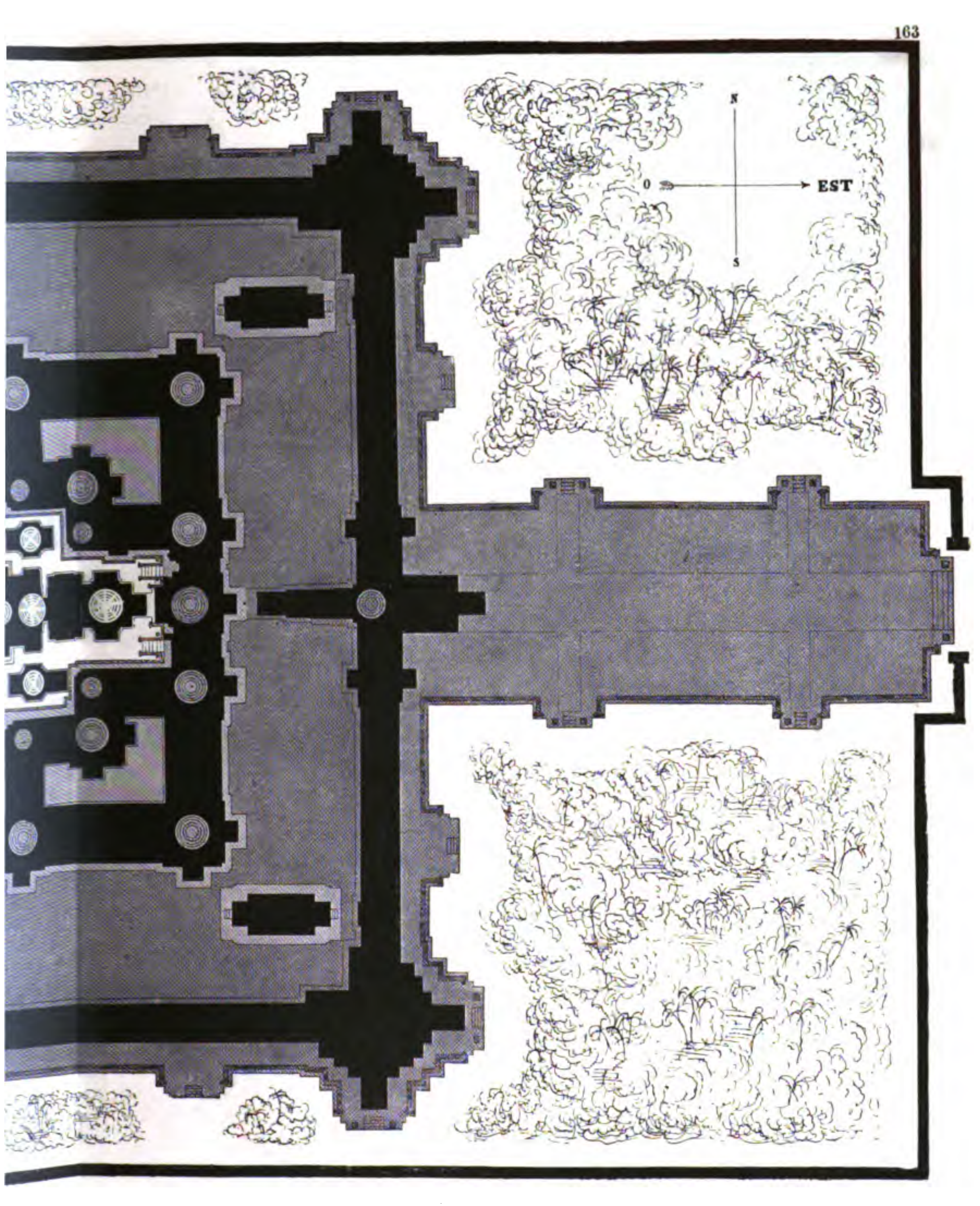
[2] Garoudas ou griffons.



DISPOSITION GÉNÉRA

(Dimension totale du pl:

Nota. — La teinte gris foncé indique le niveau des terrasses et des soubassements port:
— — clair — des galeries et des cours du second éta
— blanche — de la terrasse en croix du troisième éta;
Les cercles représentent les tours et tourelles.



;ÉNÉRALE DU TEMPLE DE BAION.
le du plan de l'est à l'ouest : 230 mètres.)

nts portant la galerie extérieure ainsi que le niveau de la première cour.
cond étage.
ème étage, ainsi que le soubassement circulaire qui orme quatrième étage et porte la grande construction centrale.

très développés. La porte principale est seule surmontée d'un Phrom à diadèmes, que coiffe une sorte de cône divisé en anneaux où sont sculptés : à la base, une série de *garoudas* en cariatides; au-dessus, deux couronnes de saintes, les mains jointes; en haut, deux corbeilles de lotus[1]. Tous les pilastres et piliers du péristyle principal ont aussi leur décoration de personnages, et le fond entier de la galerie n'est qu'un festonnement de bas-reliefs peints et dorés.

Cette première enceinte dépassée, nous voici dans une immense cour ; ici la muraille de clôture, sans ornements et sévère d'aspect, semble destinée à faire ressortir d'autant la magnificence du tableau qui va s'offrir aux regards. Figurez-vous, en effet, un édifice complet, dont la splendeur dépasse tout ce que j'ai pu encore vous décrire : c'est la seconde galerie ; elle a sur chacun de ses quatre côtés une longueur de 100 mètres, et présente une colonnade que coupent vingt entrées précédées de portiques à colonnes et surmontées de tours. Sur chaque façade, galerie et tours vont grandissant des extrémités jusqu'au centre, et cette disposition est d'autant plus accentuée que le soubassement, au lieu de former un plan uniforme, s'élève lui-même proportionnellement[2].

Tout à l'heure, du dehors du monument, l'œil était surtout frappé du beau développement de la colonnade extérieure encadrée par de grandes lignes horizontales; ici, au contraire, ce ne sont que lignes rompues ou étagées, retraits, superpositions pittoresques qui engendrent une décoration d'une richesse d'effets prodigieuse ; et si, après avoir contemplé les grands Brahmas qui nous dominent, nous abaissons nos regards vers les profondeurs plus obscures de la galerie, nous sommes derechef éblouis par les immenses sculptures dorées qui étincellent, d'un bout à l'autre, dans la pénombre.

[1] Voy. p. 167.

[2] Voy. p. 327 l'élévation restituée de la façade orientale de cette seconde galerie.

Quelques degrés à gravir, un péristyle à traverser, et nous pénétrons au cœur même du temple. Nous allons cheminant sous les voûtes sombres de cloîtres sans fin. Çà et là, dans un demi-jour mystérieux, nous apparaissent de grandes statues de bronze ou de pierre revêtues d'or; nous avançons toujours, franchissant des portes, montant des marches ou en descendant, contournant de petites cours irrégulières; et si nous cherchons à nous orienter, à l'aide des échappées de vue que nous ménage l'immense labyrinthe, nous n'apercevons au-dessus de nos têtes qu'un pan de ciel où se profilent fantastiquement d'énormes têtes aux tiares brodées de griffons, d'oiseaux et de personnages hiératiques épuisant toutes les attitudes.

Enfin nous voilà sortis de ce gigantesque dédale ; essayons de le débrouiller et d'en faire comprendre la disposition singulièrement enchevêtrée.

Il faut dire d'abord que toutes les galeries de l'étage où nous sommes parvenus sont triples, c'est-à-dire à trois nefs, formées par un mur plein avec colonnade, simple du côté extérieur, et double de l'autre. Au milieu de la grande cour qu'enserre la seconde enceinte, s'élève une terrasse pleine de 4 mètres de hauteur, ayant la forme d'une croix dont les bras raccordés par une forte dentelure s'avancent tout près des portes d'entrée. A chaque encoignure, quatre galeries moindres, entées sur la grande et séparées de la terrasse par un corridor qui contourne tout le massif, dessinent de petites cours aux aires accessoires. Les coudes de ces galeries, qui correspondent aux dentelures du massif, présentent un couronnement de tours.

Prenez maintenant la peine de gravir un des escaliers à pic qui sont pratiqués au bout des bras de ce massif : vous débouchez en plein air sur une plate-forme bordée de petits *nagas* à hauteur d'appui. Des statues commandent de chaque côté les degrés; sur les axes s'allongent une suite d'édifices sur-



RUINES DE LA TOUR D'ENTRÉE DE BAION.

montés de trois tours croissantes; dans les angles, des tourelles, un édicule, de grandes têtes se dressent au-dessus de la rampe. Chaque tour, je l'ai dit, est décorée d'une tête quadruple.

Promenons-nous un instant parmi ces immenses figures. Elles sont rondes, elles ont les yeux grands ouverts et légèrement obliques; la bouche large, les lèvres épaisses; derrière leurs oreilles surchargées de bijoux descendent de splendides diadèmes qui, encadrant ces masques placides, leur donnent une sorte de ressemblance avec les sphinx égyptiens. Il y a sur ces faces un peu étranges, mais néanmoins régulières en leur dessin caractéristique, un air de force et de sérénité à demi souriantes qui a sa noblesse bien originale. De près comme de loin, elles s'enchâssent à souhait entre les pilastres qui les relient deux à deux; elles prennent naturellement la courbure de la construction, et se marient sans effort à un ensemble architectural qui, malgré la surabondance des accessoires décoratifs, demeure pourtant correct de trait, harmonieux dans les proportions, et, somme toute, grandiose par l'effet.

De quelque côté que nous dirigions nos pas, nous retrouvons détaillé en un poème fastueux ce même symbolisme. Tout autour de nous se succèdent, magiques perspectives, ces immenses représentations du Dieu créateur devant lesquelles la foule des dévots se vient prosterner avec respect; et comme pour montrer que Brahma étend son influence protectrice sur la ville qui lui est consacrée, dans le lointain, entre les tours et par-dessus les crêtes des galeries basses, pointent les mille flèches étincelantes des pyramides, des palais, des monastères de la cité royale, à demi noyée dans la délicate verdure des palmiers et des figuiers sacrés.

Cependant, le terme de notre pèlerinage n'est pas atteint. Il s'agit de gagner le sommet du temple. Engageons-nous donc dans une de ces constructions qui forment les galeries d'axe. Cette

autre étape nous conduit à une terrasse ornée d'une énorme tour et couronnant un massif à gradins. L'aspect du temple s'est encore une fois modifié. Le plan du soubassement nouveau est un cercle de 15 mètres de rayon avec seize projectures arrondies qui lui donnent la figure d'une gigantesque roue à dents. Chaque avance sert de base à un petit portique composé de deux piliers surmontés d'une voûte, et la réunion de ces seize portiques constitue le péristyle général qui règne autour de l'édifice.

Les quatre portes maîtresses s'ouvrent sur de larges passages qui aboutissent à une grande pièce ronde. C'est là que se trouve le sanctuaire central. La lumière du jour n'y pénètre jamais. L'accès en est interdit aux pénitents et aux religieux eux-mêmes, car la divinité source de toute intelligence y fait sa demeure réelle, et l'éclat de sa majesté anéantirait l'imprudent qui en oserait affronter la vue. Quelques brahmanes, au degré de sainteté voulu, peuvent seuls entrer en communication avec le dieu et recueillir ses oracles, qui sont ensuite transmis aux fidèles porteurs d'offrandes.

Les douze portes secondaires donnent accès à des chambres à double compartiment garnies d'autels et de statues. Entre ces pièces et le saint des saints règne un sombre corridor circulaire.

Comme tous les portiques sont presque également espacés, on dirait que la base de l'édifice est ceinte d'une colonnade régulière. Chaque portique se termine par deux frontons étagés. Sur les têtes des dragons polycéphales qui encadrent les seize frontons supérieurs, s'arc-boutent, par paires, un nombre double de *garoudas*. Ces cariatides, appuyées sur les rampants, le corps infléchi en arrière, semblent supporter sans effort une colonnade plus élevée. C'est le second étage de la *préasat :* il est un peu en retrait sur le précédent dont il reproduit la disposition, si ce n'est que les ouvertures des portiques sont occupées par des balustres, et qu'il n'existe pas de fenêtres intermédiaires.



LE TROISIÈ

(Élév



OISIÈME ÉTAGE DE BAION.

(Élévation restituée.)

Ici, la décoration devient tout extérieure ; on ne pénètre pas dans la partie terminale de la tour, qui est une loge entièrement vide et qui n'a de sculptures qu'à la surface. Des seize portiques de ce second étage, huit sont plus importants que les autres : cette différence, à peine sensible à la base, s'accentue à mesure qu'on s'élève, et le troisième étage de l'édifice, encore en retrait sur le précédent, ne se compose plus que de huit tourelles, correspondant aux huit portiques principaux, et de deux clochetons placés de chaque côté de la tourelle orientale, plus saillante et plus développée. Ces appendices, fort rapprochés et uniquement formés d'une tête coiffée de sa tiare, sont d'un aspect aussi pittoresque qu'original. Tout en couronnant d'une manière qui paraît normale les étages qu'ils surmontent, ils servent d'entourage à une véritable *préasat* aérienne qui semble sortir tout d'une pièce de cette couronne même et s'élancer de là dans les airs. Au-dessus trône une quadruple tête colossale, au front ceint du diadème, et surmontée d'une immense tiare à quatre étages dont le sommet, lotus ou statue dorée, dominait le sol à une hauteur de 50 mètres.

Telle était la construction féerique qui terminait le somptueux temple de Baion, le mieux conçu, sans contredit, le plus varié et le plus original des édifices sacrés de l'ancien Cambodge. Nulle part ailleurs cet art d'étonner les yeux tout en les charmant, qui fut le don particulier en même temps que l'objectif principal des hardis bâtisseurs khmers, ne se montre d'une manière plus frappante. Malgré l'immensité des proportions et la diversité cherchée des aspects, l'effort ne s'y trahit pas. Le massif intérieur, aussi réduit que possible, est dissimulé habilement, et demeure presque inaperçu ; l'effet pyramidal de l'ensemble paraît exclusivement dû à la disposition de ses cinquante tours ouvragées.

Si, dans les monuments qui semblent postérieurs, comme Méléa et Angkor-Vaht, certains arrangements sont plus réguliers et

plus parfaits, Baion l'emporte sur tous par la naïveté pleine d'attraits de l'exécution. A chaque pas, l'imagination et la verve capricieuses de l'artiste se révèlent par une fantaisie voulue ou quelque motif imprévu; partout, la pierre a gardé l'empreinte individuelle et comme le coup de griffe du maître de l'œuvre qui lui a jadis donné sa forme. C'est surtout par le charme des détails que cette création excite l'étonnement; tels morceaux admirablement conservés, parmi lesquels je pourrais citer une figure de femme qu'on croirait fraîchement sortie des mains de l'ouvrier, sont de véritables merveilles de délicatesse achevée.

Baion est le seul temple qui présente un double entourage de galeries sculptées. Mises à la suite les unes des autres, ses grandes compositions en bas-relief s'allongeraient sur une ligne de plus de 1,200 mètres, et l'on y pourrait dénombrer jusqu'à onze mille personnages ou figures d'animaux divers. Bien que l'enceinte extérieure et maint tronçon de la seconde galerie soient aujourd'hui ruinés ou encombrés d'éboulis, les parties subsistantes offrent encore un vaste champ d'investigation aux archéologues et aux artistes. Sans vouloir ici interpréter analytiquement le sens réel ou symbolique des décorations qui s'y trouvent, j'essayerai seulement d'en donner un aperçu pittoresque en rappelant au hasard quelques-uns des sujets qui m'ont frappé particulièrement [1].

Voici, par exemple, une armée en marche. Des hommes sonnant de la trompe, d'autres battant du gong ouvrent le défilé. Derrière eux s'avance un personnage de haute stature, monté sur un éléphant richement caparaçonné et entouré de porteurs de parasols. Il est suivi d'un détachement de soldats munis de lon-

[1] Baion est complètement abandonné, et il ne semble pas qu'on ait gardé de tradition relative à ses bas-reliefs, comme cela a lieu pour ceux d'Angkor-Vaht et de Boriboun où les bonzes des couvents voisins en peuvent encore expliquer le sens. (Voy. à l'Appendice : Bas-reliefs de Baion.)

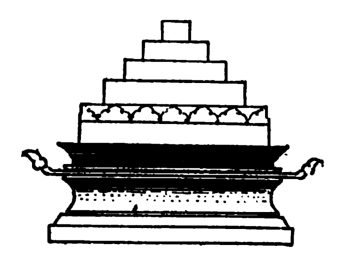
gues lances et de boucliers carrés; puis vient un autre chef, armé d'un arc, ayant aussi pour monture un éléphant coiffé d'une tiare à six étages. Un gros de cavaliers et de fantassins lui fait cortège; après quoi apparaît une troupe d'esclaves portant des vivres et des bagages qu'ils tiennent suspendus aux deux extrémités d'un balancier, en équilibre sur leur épaule, comme c'est



Porte-enseigne, tambour et cymbalier.

encore aujourd'hui l'usage dans le pays; puis derechef des guerriers chevauchant sur des éléphants, des fantassins le glaive au poing, coiffés de casques, tantôt en pointe, tantôt surmontés de cimiers à l'instar des casques romains, ou bien ciselés et repoussés, de manière à figurer des chevelures tressées qu'agrémentent de riches ornements. Maintenant, ce sont des bayadères, les unes vêtues de langoutis, de vestes brodées, les autres presque nues, se jouant

avec des fleurs à longues tiges et dansant au son du tambour, des cymbales et de divers instruments. Comme le roi David cheminait devant l'arche, elles précèdent une espèce de boîte ou de tabernacle luxueux, porté par douze hommes ; tout autour flottent des parasols, des bannières, des étendards. Que contient le précieux coffret ? peut-être quelque relique, quelque palladium sacré



Coffre sacré (croquis du Dr Harmand).

du Cambodge. Ainsi se déroule l'interminable cortège avec les scènes les plus mouvementées et les plus diverses.

Changeons de galerie. Ici nous apercevons des fidèles en adoration devant une *trimourti* (trinité) brahmanique, un Vichnou à quatre bras, un Brahma assis sur une fleur de lotus émergeant de l'eau, et plusieurs autres divinités. Nous remarquons que l'une d'elles, reproduite mille fois peut-être dans le monument, a été partout martelée et mise en morceaux. Là, on a figuré la mer, peuplée de poissons et de monstres ; à sa surface glissent des pirogues, les unes à la voile, les autres conduites avec des pagaies. Sur le rivage s'étend une forêt, et une bête fantastique, sœur de ces *sinhas*, gardiens habituels des entrées monumentales, y poursuit une troupe de cerfs et de chevreuils. Plus loin sont représentés des combats cynégétiques. Puis, de nouveau, Vichnou reparaît, étouffant le serpent *Calengam*, terrassant des lakshas et des animaux féroces.

Ailleurs, voici des scènes intimes : un dieu étendu et entouré



BAION. — UN BAS-RELIEF DE LA DEUXIÈME GALERIE.

de femmes qui semblent occupées à le masser, opération encore aujourd'hui fort en honneur au Cambodge; un malade reposant sur des coussins, soutenu doucement par un ami, tandis que le médecin lui pose la main sur le front, et qu'autour de lui des gens s'empressent, qui pour apporter un matelas, qui pour préparer des médicaments; — puis de petits paysages de genre: trois tours précédées d'un étang, ou bien un jardin où des femmes cueillent des fleurs.

Une composition importante représente la destruction d'une statue. A chacun des bras de celle-ci est attachée une corde sur laquelle tirent en sens inverse deux éléphants que leurs cornacs excitent du geste et de la voix. Au-dessus, des hommes lui brisent la tête à coups de haches et de massues; plus bas, d'autres personnages tirent aussi sur des cordes afin de renverser le bloc, tandis qu'au premier plan un groupe d'individus fait mine d'allumer un brasier pour consommer par le feu l'anéantissement de la pauvre image.



Ornement de pilastre (temple de Préa-Khan).



PLATE-BANDE D'UNE MOULURE DE SOUBASSEMENT. — TEMPLE DE MÉLÉA.

CHAPITRE VI

Excursion à Préa-Khan ; — le site ; — les abords ; — caractère général de l'édifice. — Les restes de Ta-Prohm et le Sra-Srong. — Ekdey. — Nouveau séjour à Angkor-la-Grande ; vestiges de l'ancien palais des rois. — La pyramide et les terrasses de Pimanacas. — La terrasse des éléphants. — Entraves mises aux travaux de la mission. — Arrivée du capitaine Filoz. — Moulage de bas-reliefs.

Après avoir achevé l'exploration du temple de Baion, nous nous rendîmes à celui de Préa-Khan, situé au nord-est d'Angkor-Thôm. Cet ensemble de ruines couvre, y compris un lac sacré qui en dépendait, une surface d'environ deux kilomètres carrés. Le *sra*, entièrement vide dans la saison sèche, occupe une vaste plaine basse et marécageuse, limitée par quatre chaussées en terre levée, et où il ne pousse que des joncs ; en revanche, tout près de là, s'élève une forêt magnifique. L'allée qui le relie à la *pontéay* est bordée de grosses stèles quadrangulaires où sont sculptés des personnages ; elle aboutit à l'entrée du parc qu'enclôt une douve de 50 mètres de largeur, précédée d'un boulevard. Sur les côtés des ponts s'allongent des frises ouvragées de sculptures en fort relief.

Nous retrouvons encore ici ces parapets originaux, formés d'é-

normes dragons aux sept gueules béantes[1], dont les corps couverts d'écailles sont soutenus par deux files de géants accroupis, les jambes très-écartées, dans une attitude pleine de vigueur. Le premier de ces personnages a cinq têtes et dix bras, le dernier en a neuf, ainsi disposées : deux chefs à quatre faces superposées, et, par-dessus, une tête naturelle. Les autres géants sont des personnages aux formes puissantes et trapues, qui, redressés, mesureraient cinq ou six mètres de taille. Tous portent de riches bijoux ; de deux en deux, ils ont, l'un, figure régulière, l'autre, face grimaçante ; les premiers paraissent être des dieux, les seconds, des génies malfaisants[1].

La disposition de ces groupes était calculée de manière à frapper vivement l'imagination des pèlerins qui se rendaient au temple. Les dragons de chaque balustrade avaient la tête infléchie du côté de la chaussée, de telle sorte que tous les regards de ces monstrueux reptiles convergeaient d'un air de menace vers le passant sur lequel on eût pu croire qu'ils allaient s'élancer, s'ils n'eussent été retenus par le mystérieux effort des géants [2].

A l'extrémité des ponts se trouvaient les trois grandes entrées

[1] Dans chacun de ces nagas, l'endroit où le cou se divise en sept parties est masqué par une rosace très-légèrement sculptée. Le corps, couvert d'écailles ou de stries fort légères, figurant des plis de la peau ou des anneaux, présente une grande surface verticale très-calme, interrompue seulement par de riches colliers suspendus à chaque cou. Les effets de clair et d'obscur sont réservés aux têtes qui, avec leur double rangée de dents aiguës, se profilant sur le noir de la gueule entr'ouverte, avec leurs narines profondes et en quelque sorte vibrantes, avec le cercle qui entoure les prunelles et les fait saillir, ont un aspect étrange de menace.

Ajoutons que, par un contraste plein d'habileté, on a disposé, en forme de crête très-tourmentée, quatre rangées concentriques de feuilles, d'un caractère spécial à l'art khmer, se recourbant en tous sens, agrémentées de volutes intérieures et de petits points noirs, qui en font un véritable travail de bijouterie. De ces rangées de feuilles sortent quatre oreilles pour chaque tête, ou, pour mieux dire, quatre feuilles saillantes affectant la forme d'oreilles.

[2] Voy. p. 191.



UNE RENCONTRE DANS LES GALERIES RUINÉES DE PRÉA-KHAN.

triomphales surmontées de tours, celle du milieu à quatre étages, et les autres à deux. La longue muraille dentelée était soutenue par d'énormes *garoudas* chargés de bracelets, de colliers, de ceintures ciselées, ayant leurs ailes déployées, leurs bras relevés en cariatides pour supporter l'entablement. La tête de chacun de ces oiseaux gigantesques était encadrée d'une ogive dépassant de toute sa hauteur la ligne des petits créneaux [1]. Cette décoration fantastique et grandiose se répétait sur les quatre côtés.

Malgré l'état de délabrement où est tombé cet édifice de Préa-



Tête de statue bouddhique recueillie dans les ruines de Préa-Khan. (Musée Khmer.)

Khan, qu'a de toutes parts envahi la végétation, il en reste encore des débris suffisants pour permettre d'en reconstituer exactement la figure primitive. M. Bouillet s'était fait construire à l'intérieur de l'enceinte une case où il s'était établi en compagnie de nos dessinateurs, afin d'en lever le plan détaillé. Seulement l'affluence des serpents venimeux était telle en cet endroit que les travailleurs

[1] Voy. p. 269.

ne pouvaient prudemment s'y aventurer qu'à la suite d'une avant-garde d'indigènes spécialement chargés de battre, avec de longs bambous, les feuilles des broussailles, pour mettre en fuite les reptiles.

Il s'en glissait même au fond des galeries les plus obscures : un jour, nous aperçûmes brusquement à la lueur d'une torche fumante deux énormes pythons, l'un pendant à la voûte, l'autre enlaçant des statues brisées, scène qui ne manquait pas d'une fantastique horreur [1].

A trois cents pas de l'entrée orientale, dans le parc, s'élevait une terrasse environnée de statues ; un peu plus loin, était une galerie à colonnes, de 140 mètres de longueur, avec cinq entrées et trois tours ; au milieu et dans le lointain pyramidaient quarante sommets de *préasats* disposées symétriquement autour d'un grand sanctuaire central à cinq étages : c'était le temple proprement dit. Ajoutez à cela un nombre infini d'édicules, de tours et tourelles que je ne puis décrire ici en détail, et vous aurez l'idée de cette conception architecturale qui, envisagée dans son ensemble, est certainement une des plus fantastiques que l'art khmer ait réalisées.

De Préa-Khan, nous nous transportâmes à 4 kilomètres environ vers le sud-est pour y explorer un autre édifice de premier ordre, situé sur la rive opposée du cours d'eau qui traverse Siem-Réep : c'est le temple de *Ta-Prohm* (l'Ancêtre Brahma). Là, d'un vaste réservoir nommé le *Sra Srong*, on voit surgir, dans la saison sèche, un îlot qui porte les restes d'un sanctuaire. M. Faraut a pu retrouver, parmi les joncs qui l'encombrent, des fragments d'un groupe en pierre que l'on croit être Brahma entouré de ses femmes [2]. On descendait au Sra-Srong par les

[1] Voy. p. 185.

[2] On montre aussi dans l'intérieur du grand temple nombre de figures mutilées ; plusieurs sont dorées et d'une facture remarquable.



UNE ENTRÉE DE PONTEA

(Vue restituée



PONTEAY PRÉA-KHAN.
restituée.)

escaliers d'un superbe embarcadère composé de deux terrasses d'inégale hauteur, ornées de fort belles moulures et gardées par des lions et des dragons étagés [1]. De là partait jadis une allée aboutissant à la porte orientale de la grande Pontéay ou citadelle de Ta-Prohm. Cette enceinte forte est bâtie en plaine ; on y entre par des portes flanquées de gigantesques griffons et surmontées de la quadruple tête de Prohm ayant des guirlandes d'adorateurs pour collier. Toutes les dépendances du temple situé au centre du parc, et probablement aussi l'ancien palais, étaient enfermés dans une seconde enceinte, *le Mur aux Joyaux* précédé d'un fossé et le long duquel régnait, à l'intérieur, une série de petites chambres en briques qui étaient peut-être des cellules habitées par de pieux anachorètes. Tous ces réduits s'ouvraient sur une seconde ligne de sras au delà desquels une petite enceinte basse environnait le temple proprement dit [2]. Un superbe édicule carré à douze portes, dont les principales sont ornées de colonnes, précède le temple autour duquel s'allongent des *sras* disposés comme une sorte de second fossé.

Le mur de fond du couloir extérieur qui forme péristyle autour de l'édifice, est sculpté d'une suite d'ogives, figurées toutes par les replis de doubles nagas entourés de feuillage [3]. Cette ornementation monotone et particulière à cette galerie, alors que dans le reste du monument brillent la variété et la richesse qui caractérisent les artistes khmers, devait répondre à un objectif spécial. Vraisemblablement, chaque ogive encadrait une représentation religieuse.

Une statue légèrement chargée d'embonpoint avec les oreilles pendantes, les yeux baissés et les cheveux relevés à la brahmane, passe pour représenter aussi Ta-Prohm (Brahma) ; elle est encore l'objet d'une certaine vénération.

[1] Voy. p. 379 le plan de l'embarcadère du Sra-Srong.

[2] Voy. le plan du monument p. 295.

[3] Dans les grands édifices analogues, cette muraille est nue (Méléa, Préa-Khan, etc.) ou couverte de grandes compositions en bas-reliefs (Baion, Angkor-Vaht, Pontéay Chma (côté est).

Du milieu de cette première galerie, s'élève une multitude de tours finement fouillées et admirables de proportions. Vues du dehors, les perspectives de Ta-Prohm se modifient presque magiquement, selon que varie l'angle d'observation; mais, où l'effet atteint pour ainsi dire son maximum d'intensité, c'est au moment où l'on aperçoit à la fois, de l'un des angles de l'Est, deux colonnades fuyantes, rompues par des péristyles en saillie, avec leur riche ornementation de frontons étagés; puis, à droite, le bel édicule d'entrée; à gauche, une terrasse; au-dessus, profilant leur silhouette sur l'azur du ciel, trente sommets élancés, et tout cet ensemble se réfléchissant, comme en un miroir, dans l'onde qui en baigne le pied.

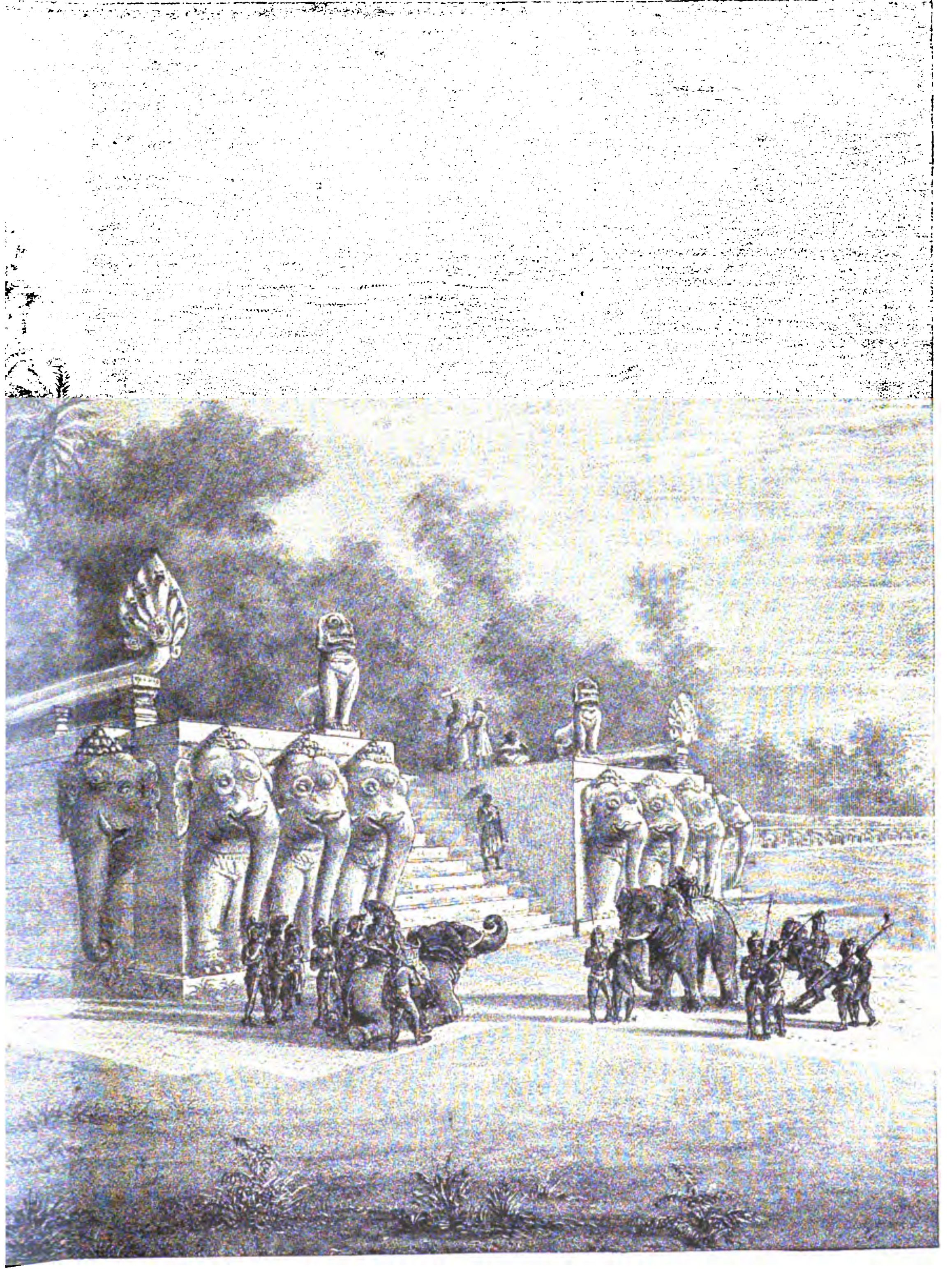
Tout en dressant le plan de cet édifice, nous recueillîmes quelques renseignements sur celui d'*Ekdey*, qui en est tout proche; là, comme à Baion et à Préa-Khan, il existe de nombreux débris de statues; je me souviens même que, dans plusieurs de ces centres de ruines, nous vîmes une galerie spéciale toute pleine de fragments dégrossis, de piédestaux, de sculptures ébauchées; peut-être étaient-ce là les ateliers où avaient travaillé les ouvriers préposés à l'entretien de ces monuments, bien faits à coup sûr pour occuper à poste fixe un personnel considérable d'ouvriers, d'artistes et de surveillants.

Revenus à Angkor-Thôm, nous nous partageâmes du mieux possible le reste de la besogne. M. Ratte se chargea d'étudier par le menu les cinq superbes portes dont je désirais établir une reconstitution bien exacte [1]. Puis il visita Ta-Kéo, belle pyra-

[1] On a pu voir à l'Exposition universelle de 1878 (salle des Missions scientifiques) la reproduction au $\frac{1}{10}$ de la porte Sud-Ouest d'Angkor, précédée d'une chaussée de géants avec frises de garoudas copiées sur celles de Préa-Khan. Ce modèle, où étaient réunis des spécimens variés de l'art khmer, a été exécuté par M. Soldi, sculpteur, ancien prix de Rome, d'après les relevés de la Mission et la restitution que j'en avais faite. Voy. p. 157.



LA TERRASSE DE



SE DES ÉLÉPHANTS A PIMANACAS.
(Vue restituée.)

mide coupée par une petite muraille et une galerie superposées et portant sur sa plate-forme cinq préasats, dont la plus haute couronne un soubassement à six gradins dentelés et sculptés. De même que Ba-Kong avait été élevé en l'honneur du dieu Taureau, Ta-Kéo renfermait la statue du dieu Joyau [1].

En même temps, le docteur Harmand se rendait à la tour inexplorée de *Préasat-Top* (Tour comblée ?), puis à divers édifices avoisinants, ceux de Préa-Pithu ; et de mon côté j'entreprenais, avec l'aide des dessinateurs, de relever le plan de *Pimanacas* qui occupe, à Angkor, le centre de l'emplacement présumé de l'ancien palais des rois khmers.

Pimanacas est une pyramide de dimension moyenne ; de profondes moulures en couvrent la surface, quatre-vingts lions s'étagent de la base au sommet ; à travers le manteau de broussailles qui la couvrent, ses belles proportions se trahissent encore et je ne doute pas que, dégagée de la végétation qui encombrait ses ruines, elle ne nous eût offert le spectacle d'une des œuvres architecturales les plus pures de l'ancien Cambodge. On jugera de ce qu'elle devait être par la restitution que j'en ai tentée [2]. (Voy. p. 129.)

Des terrasses extrêmement pittoresques s'étendaient le long de la façade du parc sur une longueur de trois cents mètres environ.

[1] En visitant la résidence royale de Bankok, j'ai aperçu dans la pénombre d'une pagode obscure cette célèbre statue ; elle est placée sur le sommet d'un trône élevé dont les gradins sont chargés d'autres figures bouddhiques ; la plupart sont d'or pur ; il y en a de grandeur naturelle qui présentent dans la paume de leurs mains ouvertes de superbes pierres précieuses.

[2] Envahies par la forêt, les ruines khmers ne peuvent être embrassées d'ensemble comme celles de la Grèce ou de l'Égypte ; on n'en peut prendre que des vues de détail, qui, à distance, sont insuffisantes pour donner une idée exacte de ces grandes œuvres.

Mais quel que soit leur état de ruine, les parties subsistantes sont assez nombreuses pour en permettre l'étude architecturale presque complète. Les restitutions que je présente au lecteur peuvent donc être considérées comme l'expression de la vérité ; l'imagination n'a rien eu à ajouter aux documents recueillis sur place.

On y accédait par cinq escaliers gardés par des lions et des nagas formant balustrade et placés aux extrémités de belvédères très saillants. Leurs murailles de soutènement étaient couvertes de grandes sculptures en fort relief.

Faute de temps, nous n'avons pu relever que les deux projections extrêmes : celle des éléphants (voy. p. 196) et celle des garoudas disposée d'une manière analogue à la précédente et ornée de Krouths supportant des danseuses.

En retour de cette terrasse des griffons se trouvent de magnifiques bas-reliefs représentant une armée en marche, et, un peu au



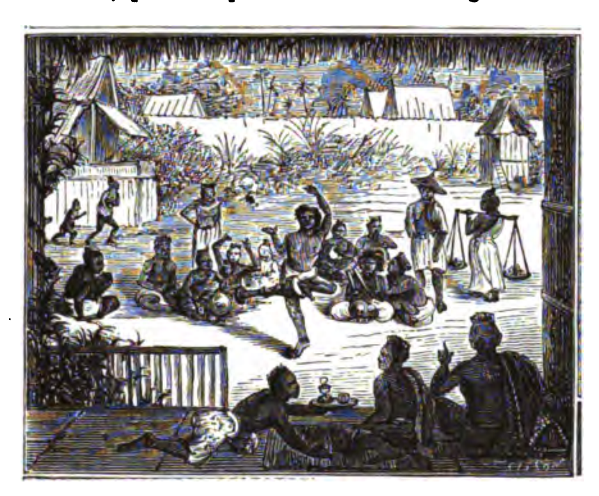
Le Préa Komlong ou Roi Lépreux.

delà, une autre terrasse plus petite dont les murailles sont striées de bandes de personnages, rois guerriers, les uns appuyés sur leur épée, les autres tenant à la main un sceptre ou une massue, chacun entouré de femmes qui leur offrent des fleurs de lotus : c'est là sans doute la représentation de quelque ancienne dynastie royale du Cambodge. Ce belvédère est surmonté de

la remarquable statue de Préa-Komlong ou Roi Lépreux [1].

Sur divers points de la ville nous vîmes quelques autres sculptures antiques, parmi lesquelles un roi légendaire à tête d'éléphant et des figures brahmaniques que les indigènes, fidèles encore aux anciens rites, viennent oindre d'huile et enguirlander de fleurs.

Nous apprîmes en outre par le vieux chef du hameau qui occupe actuellement un des coins de l'ancienne résidence royale, que nos cases étaient construites sur l'emplacement même du champ de course, près duquel se trouvaient également les parcs



Un danseur laotien chez le mandarin de Siem-Réep.

des éléphants, des bœufs, des chevaux, ainsi que le grand bassin sacré qui dépendait du palais.

Malgré notre activité, nous ne pouvions suffire à visiter tous les points intéressants qui nous étaient chaque jour signalés. Par une coïncidence fâcheuse, une seconde fête importante, celle des Ancêtres ou des Morts, qui se célèbre au Cambodge à la même époque que dans l'Inde, vint encore une fois nous priver momentanément de nos travailleurs indigènes, déjà fort réduits en

[1] La tête de cette statue, moulée par M. le docteur Jullien, fait partie de la collection khmer rapportée en France.

nombre depuis le commencement du repiquage des rizières. Nous éprouvions aussi des difficultés à nous procurer des vivres, non que le pays en manquât, mais à cause du mauvais vouloir des mandarins. Nous étions loin du temps où Mouhot, avec un pain de savon et deux lithographies coloriées, se conciliait toutes les bonnes grâces du gouverneur de la province. Ce gouverneur était mort, et son fils, qui lui avait succédé, entendait autrement que son père l'art de rançonner les étrangers. Nous devions verser entre ses mains la solde des indigènes qui nous servaient, et comme lui-même s'était constitué notre unique fournisseur de vivres, nous payions toute chose le triple du prix ordinaire. Il nous faisait, à la vérité, mille démonstrations amicales, nous invitait à des festins, nous prodiguait musique, théâtre, ballets et lutteurs; mais chaque réjouissance nous coûtait de nouveaux présents pour lui, pour ses femmes, pour ses amis, et notre provision touchait à sa fin.

Le moyen de se mettre en travers de ses fantaisies? Nous connaissions les ordres sévères que le roi de Siam avait donnés à ce jeune mandarin ; nous savions qu'un seul mot de lui eût suffi pour faire le vide autour de nous et rendre impossible la continuation de nos travaux. Par surcroît de contrariété, les pluies, interrompues un instant, avaient repris avec une grande intensité ; la majeure partie de la forêt était transformée en un marais insalubre, et chaque jour l'état sanitaire de la mission devenait moins satisfaisant. Déjà nous avions dû renvoyer à Phnom-Pênh plusieurs malades et notamment M. Ratte, dont un labeur excessif avait mis la vie en danger. Bref, malgré la bonne volonté de notre personnel, soutenue par la verve inépuisable de M. Bouillet et la constante activité du docteur Harmand, il était évident que nous ne pourrions pas impunément nous attarder pendant la saison humide dans ces malsaines régions. Le sort malheureux de Mouhot, du lieutenant Shaunac et de tant d'autres, morts de la

fièvre au bout de quelques mois de séjour dans les bois, nous était d'ailleurs un avertissement.

C'est pourquoi aux premières atteintes de la maladie, nous avions, en toute prévision, sollicité de M. le vice-amiral Dupré un renfort en hommes et en matériel; un convoi nous fut effectivement expédié sous la conduite de M. Filoz. Cet officier, qui avait eu déjà l'occasion de faire des moulages, et dont l'assistance nous était ainsi d'autant plus précieuse, rejoignit la mission au campement d'Angkor-Vaht [1].

Installé dans le temple, il prit les empreintes de plusieurs bas-reliefs; mais, après six semaines d'un travail opiniâtre, il eut la malchance de voir, au retour, ses moules détruits par un accident de voyage. Loin de le décourager, cette pénible épreuve ne fit qu'accroître son ardeur; il revint renouveler à Saïgon son matériel et repartit bientôt presque seul pour le Cambodge. Au prix de fatigues sans nombre, il y put recommencer ses travaux et exécuter de nombreux et intéressants moulages qu'on a pu voir en partie à l'Exposition universelle de 1878 dans les galeries du Trocadéro.

[1] Outre les moulages déjà exécutés et qui font partie du Musée Khmer, la collection du capitaine Filoz comprend encore cinquante-quatre panneaux formant une longueur continue de trente-deux mètres, moulés sur les bas-reliefs de la galerie des Combats, dont il sera question tout à l'heure. Les moules, exécutés en carton pâte, ont été malheusement détériorés par les intempéries du climat; toutefois, ils présenteraient encore un grand intérêt archéologique, aussi espérons-nous les voir sortir bientôt de l'atelier de l'école des Beaux-Arts, où ils ont été remisés jusqu'à présent, pour prendre place au Musée Khmer.



Plate-bande de soubassement
(temple de Méléa).



LE BARATTEMENT DE LA MER DE LAIT. (BAS-RELIEF D'ANGKOR-VAHT.) [1]

CHAPITRE VII

Angkor-Vaht : — féerie d'aspects ; — ascension du monument. — Les bas-reliefs de la grande galerie. — Combats du Ramayana. — Le barattement de la mer de lait. — Les trois mondes. — Le roi Bautumo-Saurivong. — Bonzes, pèlerins et incurables.

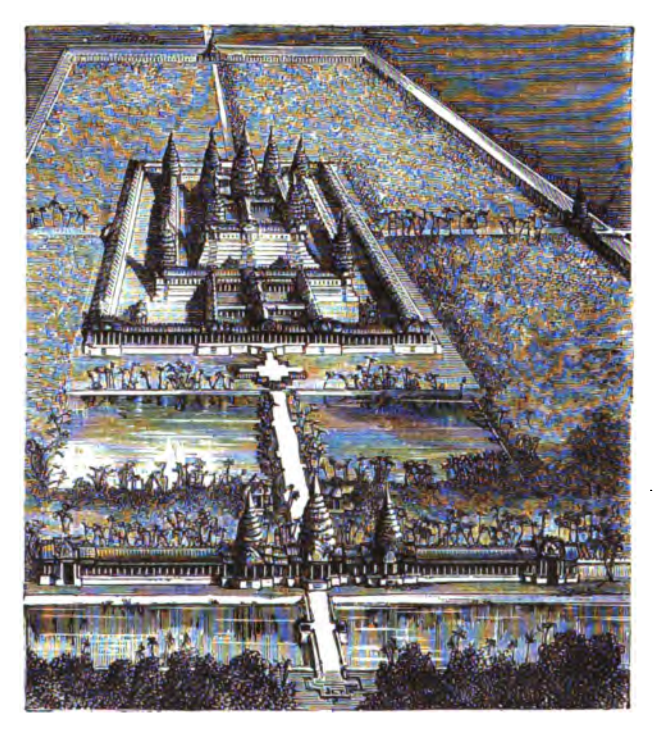
I

Angkor-Vaht, la *pagode royale*, est le mieux conservé de tous les monuments khmers, et le seul dont on embrasse aujourd'hui l'ensemble d'un coup d'œil. Cet imposant édifice dont Mouhot a cru pouvoir dire, dans un premier transport d'admiration, qu'il figurerait avec honneur à côté de nos plus vastes basiliques et

[1] Ce dessin ne représente que le motif du milieu et les deux parties extrêmes de la vaste composition sculptée sur le mur de fond de la galerie Sud-Est d'Angkor-Vaht (Voy. p. 224 et 225). Dans cette galerie, le naga sans fin se développe sur une longueur de près de 50 mètres. La file des personnages qui enserrent ses anneaux est coupée de distance en distance par des géants polycéphales analogues à ceux qui retiennent sa tête et sa queue. Les personnages simples sont de demi-grandeur naturelle.

Le Musée Khmer possède le moulage de plusieurs parties de cette composition.

qu'il l'emporte pour la grandeur sur toutes les œuvres de l'art grec et romain, occupe une étendue peut-être un peu moindre que Pontéay-Chma, et un peu supérieure à celle de Préa-Khan (d'Angkor) et de Méléa; il est, comme ceux-ci, entouré d'un parc, avec enceinte et fossé disposé de la même manière. Par une exception presque unique, sa façade principale regarde le



Angkor-Vaht. — Vue d'ensemble.

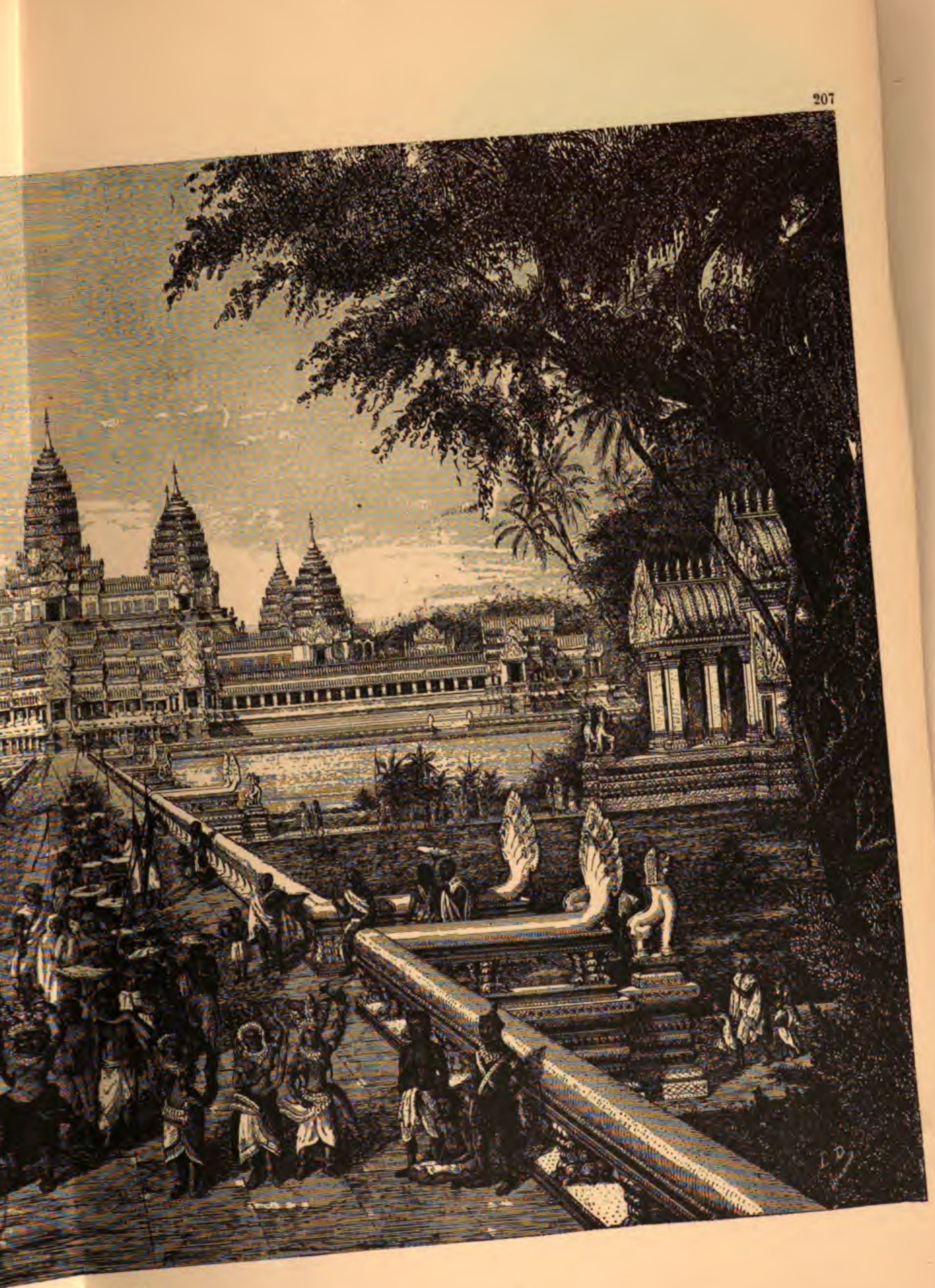
couchant. Nous allons l'aborder de ce côté en dehors du parc.

Au premier plan, une esplanade environnée de grands dragons à neuf têtes et de lions fantastiques; puis, une vaste nappe d'eau limitée par des quais, un pont flanqué de colonnades interrompues au milieu pour faire place à de larges escaliers descendant jusqu'au bassin (toutes les allées sont bordées de *nagas*, tous les escaliers sont garnis de lions étagés); enfin,



ANGK

(Vue



ANGKOR-VAHT.
(Vue restituée.)

comme fond, au lieu d'un simple *gopoura* de la pontéay, une belle galerie à colonnes [1] s'allongeant sur le bord du sra avec trois entrées centrales surmontées de tours aux étages dentelés, et deux grands porches ouverts aux extrémités pour le passage des chars et des éléphants. Sur les côtés, des massifs de végétation ; dans le lointain, le groupe des cinq plus hautes préasats du temple, presque perdues au milieu d'innombrables cimes de palmiers. Tel est le spectacle imposant qui surgit soudain à vos yeux, comme par un coup de baguette magique, quand, débouchant de la voie tracée sous les sombres voûtes forestières, vous atteignez la ligne du fossé qui marque nettement la lisière de la grande futaie.

Le pont a 80 mètres de longueur. Franchissez-le, ainsi que la grande porte et le passage voûté dont j'ai fait mention, et arrêtez-vous près des piliers du péristyle intérieur qui donne sur le parc. Ici va vous apparaître le deuxième tableau de la féerie.

A un demi-kilomètre devant vous, au bout d'une avenue spacieuse que bordent de sveltes bouquets de borassus, de cocotiers, de bambous, se développe l'ensemble du temple. Sa masse pyramidale d'un gris luisant tranche sur la verdures ombre qui l'enveloppe. Le monument sort, pour ainsi dire, du sein des eaux ; il semble émerger des deux grands sras qui en baignent le pied [2].

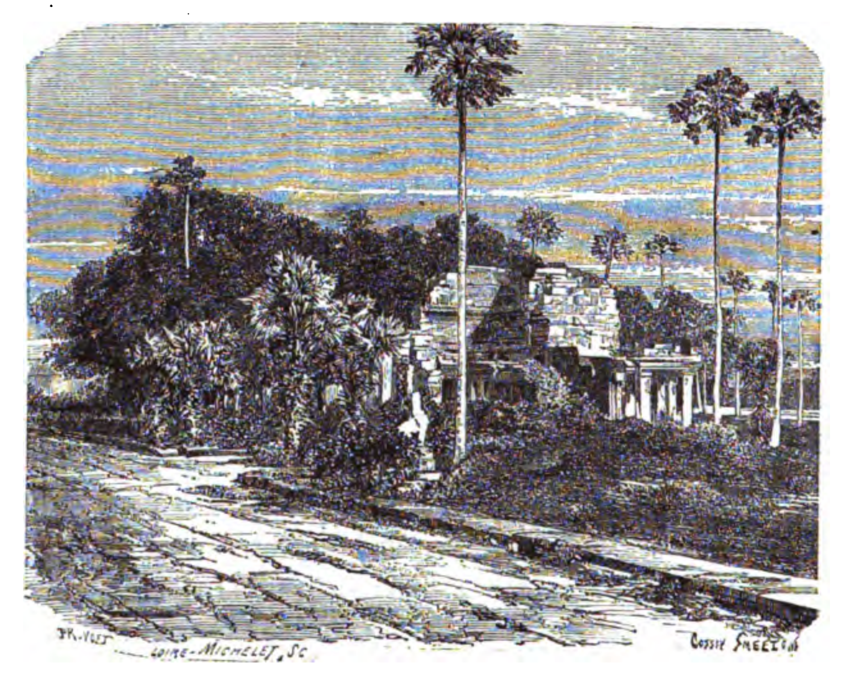
Il est divisé en trois étages : le premier composé d'une belle galerie à colonnes de 250 mètres de façade ; le second d'une galerie moins développée, avec fenêtres à balustres et hautes tours aux angles ; le troisième d'une galerie du même genre juchée sur un haut massif et dont les préasats, déjà plus élevées, sont dominées par la tour du sanctuaire.

Traversez maintenant la chaussée, en laissant de chaque côté un bel édicule dont les ruines disparaissent à demi sous le

[1] D'après le commandant de Lagrée, cette galerie servait probablement de lieu de réunion pour les courtisans avant les audiences royales.

[2] Voy. p. 206.

treillis envahissant de la végétation[1]. La nappe azurée des sras s'allonge en avant du temple ; au-dessus brille l'aire sableuse d'une esplanade bordée d'une assise de grès sculpté et d'une balustrade ; au milieu s'avance une terrasse en croix avec des dentelures et un entourage de colonnettes[2] ; cette terrasse précède l'entrée prin-



Ruines d'un des édicules placés sur les côtés de la grande chaussée.

cipale et fait partie d'un premier soubassement ; celui-ci, tant extérieur qu'intérieur, n'a pas moins de 2,500 mètres de pourtour sur 4 mètres de hauteur : il est couvert de magnifiques moulures d'un dessin très-perfectionné, et il n'y a pas un décimètre de sa surface qui ne soit finement fouillé : rinceaux d'acanthe ; gueules de dragon enguirlandées de feuillage ; perles ; fleurs épa-

[1] Ces édicules servaient peut-être de bibliothèques.

[2] Voy. p. 379 le plan de cette terrasse, et p. 231 le dessin des colonnettes qui la bordent.

nouies, disposées en rond, en losange, en ellipse; arabesques



Tévada sur un pilastre d'Angkor-Vaht.

encadrant de petites figures, et mille autres ciselures gra-

cieuses ont ici transformé la pierre en une véritable dentelle.

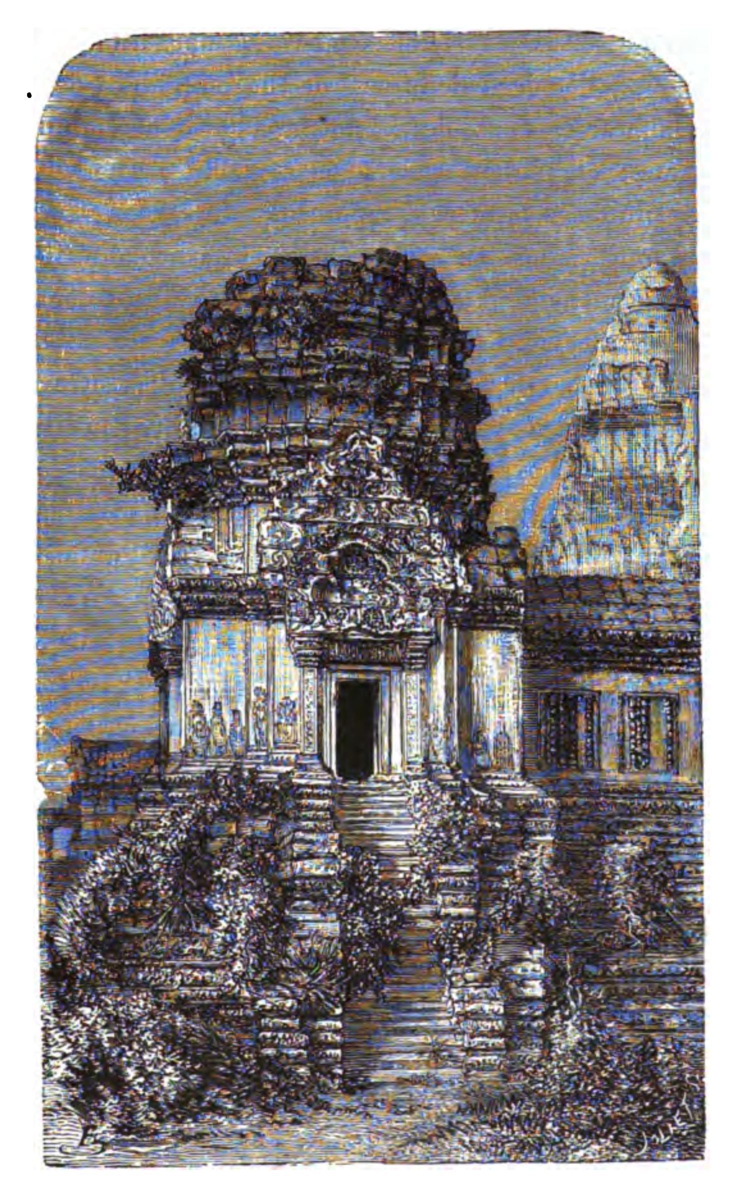
Sur ce soubassement repose la première galerie d'enceinte, plus belle encore que celles de Ta-Prohm et de Méléa. Vue de près, avec sa colonnade terminée par d'élégants péristyles d'angle dont les piliers se profilent à jour sur la verdure et sur le ciel bleu, avec ses frontons et ses toits étagés qui montent jusqu'à une hauteur de 20 mètres, en masquant le reste de l'édifice, cette galerie produit à elle seule un effet grandiose. Les piliers en sont couverts de sculptures : des dieux, des saints, des bayadères dans des ogives, des entrelacs, des rinceaux, des ornements innomés, qui se répètent du haut en bas. Chapiteaux, entablements, frises, abondent également en fins motifs ; c'est un prodige de délicatesse sculpturale.

A l'intérieur de cette première galerie, sont de vastes cours où l'on voit s'allonger des perspectives infinies de moulures profondes, de frontons flamboyants et de tévadas innombrables incrustées sur toutes les murailles.

Quatorze escaliers dont onze à ciel ouvert et trois sous des passages voûtés, qui donnent lieu à de petites cours à colonnes d'une très-grande richesse (Voy. page 11), conduisent — au haut d'un massif à double gradin — sur la terrasse qui porte la deuxième galerie, aux angles surmontés de tours.

En la traversant par la porte principale (suivant l'axe de l'Ouest à l'Est), on se trouve au pied d'un nouveau massif à trois divisions qui monte par une pente rapide à la hauteur de quinze mètres. Douze escaliers abrupts — trois sur chaque face — d'un effet aussi saisissant que grandiose, avec cent quatre lions étagés et de superbes moulures, dissimulent cet escarpement. A la plate-forme supérieure se trouve la troisième galerie. Des degrés par lesquels on y accède, l'œil embrasse un panorama merveilleux : toutes les constructions inférieures du temple, les bassins, l'immense parc avec son enceinte et ses fossés, et la campagne

environnante; mais ce spectacle éblouissant s'évanouit soudain



Restes d'une tour d'angle de la seconde galerie.

dès qu'on pénètre dans l'enceinte supérieure dont les fenêtres

à balustres interceptent entièrement le champ de la vue.

Nous sommes ici dans une grande cour aérienne, entourée d'un double cloître et coupée de deux galeries à jour. Du haut en bas de chaque pilier des colonnades, de chaque pilastre des tours, sont sculptés des dieux, des adorateurs, des saintes aux formes attrayantes, et, devant cette foule recueillie de personnages, déjà si loin de la terre et si rapprochés du ciel, on sent passer sur son front comme un souffle émané du sanctuaire. Il est là en effet devant nous, surélevé sur un dernier massif à deux marches, à l'intersection des galeries à jour, avec lesquelles il se raccorde par une superposition de piliers formant péristyle autour de sa base. Ce sanctuaire est une magnifique préasat, ouvragée tout entière de riches sculptures, et dont la flèche demi-ruinée atteignait jadis la hauteur de 65 mètres. Il est clos de toute part, on n'y voit aucune entrée apparente, et tous, prêtres et fidèles, se contentent de se prosterner au dehors devant les images dorées de *Çakya-Mouni* qui sont figurées en bas-reliefs sur ses quatre portes.

Il va sans dire que chacune des œuvres d'art exécutées dans toutes les parties de cet édifice incomparable mériterait une mention à part. Ne voulant pas de nouveau m'étendre sur les détails, je me bornerai à parler de la muraille de fond de la grande galerie dont la longueur totale est de près de 1,000 mètres et sur laquelle règne une série ininterrompue de compositions en bas-relief comprenant des milliers de personnages.

Cette galerie, rectangulaire on le sait, est divisée en vingt-huit chambres, correspondant aux entrées d'angles et de milieu, et en huit salles longues de 50 à 100 mètres, comprises entre la double colonnade extérieure et le mur de fond sur lequel se développent les grandes scènes.

Dans la moitié nord, ce sont d'immenses combats, parmi lesquels on reconnaît des épisodes guerriers du Ramayana, cette lutte héroïque du roi d'Ayodia, Rama, septième avatar de Vichnou,

contre Ravana, roi de Ceylan, ravisseur de la belle Sita, son épouse. Mais ce n'est pas la légende telle qu'elle a été enfantée par l'imagination du poète hindou ; c'est quelque épopée fabuleuse où le génie khmer a vraisemblablement fondu les exploits des dieux avec ceux des conquérants du Cambodge.

Dans cette multitude de guerriers qui prennent part à la lutte, ceux dont la tradition nous a conservé les noms sont aussi des



Armée en marche. (Bas-relief de la galerie d'Angkor-Vaht.)

héros du poème brahmanique. Jamais d'ailleurs Valmiki, si souvent interprété dans l'Inde, n'a rencontré d'artiste animé d'un souffle aussi puissant que le sculpteur khmer d'Angkor-Vaht.

Avant de nous arrêter aux détails de ces grandes scènes de guerre, notons quelques observations générales.

La taille des guerriers, lorsqu'ils représentent des rois ou des dieux, ne dépasse guère celle de leurs soldats; leur pose est superbe, parfois on dirait des héros d'Homère sculptés par quelque

grand artiste grec. Les divinités malfaisantes et les démons fantastiques ont, au contraire, la figure grimaçante et la stature de géants.

Reproduits dans les différentes phases du combat, les guerriers principaux s'y montrent dans des poses variées : tantôt ils se tiennent à l'arrière de leur char ou sur la croupe de leur monture, tantôt ils s'avancent jusque sur la tête de l'éléphant, ou sur le timon, en avant des coursiers, pour en venir aux mains à l'arme blanche [1] ; enfin, ils ont pour cocher un personnage nain dans des poses pittoresques, et quelle que soit l'ardeur de la mêlée, ils sont toujours entourés de nombreux serviteurs qui, indifférents au combat, tiennent au-dessus de leur tête, parasols, chasse-mouches et autres insignes de la puissance.

Entrons maintenant par la porte principale, et tournons à gauche : c'est la mise en action du septième chant du Ramayana — *le chant des combats.* — L'armée des singes, auxiliaires du héros Rama, est aux prises avec les Iakshas ou démons ; la lutte est indescriptible, les guerriers enchevêtrés les uns dans les autres, combattent avec fureur.

« L'un frappe l'autre qui frappe celui-ci, renverse celui-là au même instant qu'il renverse ; celui-là prend celui-ci qui veut prendre, et tel mord tel autre qui mordait. »

La rage se trahit sur le visage des quadrumanes : les uns assomment leurs ennemis à coups de massue, les autres ouvrent leur terrible mâchoire, les mordent et les mettent en pièces.

« Broyés sous la force de ces poings qui écrasent comme le choc de la foudre, les chefs Iakshas tombent pareils à de grands arbres terrassés et cassés par le vent. »

Ici le héros singe Hounissi (Hanouman), dans une étreinte horrible, brise à la fois les reins de deux lions fantastiques attelés à des chars ; plus loin, furieux, brandissant un quartier de roc

[1] D'après Bastian, il y aurait là une convention ingénieuse par laquelle le sculpteur aurait représenté les progrès de chaque parti dans la victoire.

dans sa droite, de la gauche montrant l'ennemi, il entraîne un guerrier, monté sur ses épaules, à la rencontre d'un géant aux têtes multiples. C'est le premier des deux grands combats livrés par Rama à son terrible adversaire. Ravana a fait un grand car-



nage de héros, il vient de repousser les assauts du singe Hanouman et de terrasser Laksouman, frère de Rama ; ces défaites successives n'ont fait qu'augmenter la colère du vaillant guerrier.

Laissons parler le poète :

« Voyant le courage du puissant démon et tant de héros des armées simiennes étendus sans vie, il courut sus à Ravana dans ce combat même. Alors, s'étant approché de lui : « Monte sur mon dos, lui dit le singe et dompte cet impérieux démon. — Oui, » répondit le héros qui, impatient de combattre et désireux de tuer son redoutable ennemi, monta vite sur le singe.

« Porté par Hanouman, comme Indra lui-même sur l'éléphant Aïravata, le monarque des hommes vit alors, dans le champ de bataille Ravana monté

sur son char. A cette vue, le héros à la grande vigueur, tenant haut son arme, de fondre sur lui comme jadis Vichnou dans sa colère fondit sur Virotchana ; et, faisant résonner la corde de son arc, au bruit tel que la chute du tonnerre, Rama, d'une voix profonde : « Arrête, arrête, dit-il, ô monarque des Yatavas,



Rama emporté par le singe Hanouman. (Musée Khmer.)

« après un tel outrage que j'ai reçu de toi, où peux-tu aller, tigre des Raksasas, « pour te dérober à ma vengeance ?

Ailleurs, c'est Vichnou en personne qui prend part à la mêlée. Son garouda l'emporte d'un vol rapide. Dans un élan superbe,

l'oiseau-femme renverse un char traîné par des bœufs, et terrasse à la fois quatre coursiers. Plus loin il éteint les flammes qui sortent d'un disque agité par un Iaksha[1] debout sur un rhinocéros;



Vichnou emporté par le Garouda.

et de là il entraîne son maître au combat contre vingt autres divinités.

Voici encore le garouda, conducteur d'un char qui traîne un guerrier armé de l'arc et qu'entoure une sorte de disque plat?

Ici une divinité, montée sur un éléphant, en combat une autre

[1] Phrabat Athit (le soleil), dans sa lutte avec Phrabat Thossarat (le père de Rama), descend sur la terre sous la forme d'un disque dans un Vimana ou palais aérien. (Bastian.)

traînée par des dragons. Là, c'est un dieu emporté dans les airs



par le roi Serpent; plus loin, un laksha dans un char traîné par un cerf unicorne, puis une autre divinité enlevée par un oiseau



fantastique moitié cygne, moitié aigle (peut-être la Hansa sacrée [1]).

[1] Voy. p. 224.

Ailleurs enfin, c'est le combat de Phra Phirout, roi prédécesseur de Rama à Ayouthia, contre Phrabat Iséasat qui, d'après la légende, tombe percé de quinze cents lances[1].

Parmi les scènes qui décorent les petites chambres et qui sont



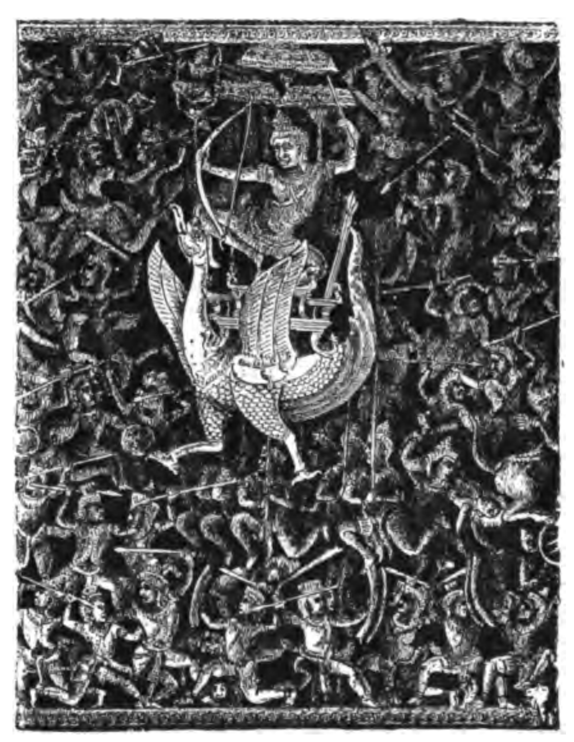
le plus souvent des tableaux isolés dans des cadres gracieux, citons des femmes cueillant des fleurs dans un jardin, des combats de coqs excités par des hommes ou des singes[2], des barques, Sita, au milieu de ses suivantes? puis, dans une forêt, des groupes de saints personnages[3]; des adorateurs assis autour d'un pénitent qui tient à la main un trident, et au-dessus duquel planent des ermites barbus ailés. Ailleurs, un suppliant agenouillé, Ravana? qui dans sa détresse s'adresse à Siva?

[1] Voy. Bastian et le Soutra de Préa Ket Méaléa (traduction Aymonier).

[2] Voy. les bas-reliefs du Musée Khmer.

[3] Voy. p. 226.

Entrons maintenant dans la galerie Sud-Est; la grande salle entière est consacrée à l'histoire du roi Serpent Ananta, histoire fameuse au Cambodge, puisqu'elle a été illustrée par ces fantastiques décorations des ponts d'Angkor-Thom et de Préa-Khan. On voit d'abord le monstre dans la mer, au milieu d'une foule d'autres



Une mêlée. — Bas-relief du Musée Khmer.

serpents, de poissons, de crocodiles, d'amphibies, tous étudiés dans leurs plus minutieux détails. Puis le voilà enroulé autour du mont Mérou, l'axe du monde, que Vichnou, sous forme de tortue, soutient sur son dos pour l'empêcher de tomber jusqu'au fond de la mer. Les démons prennent le naga par la tête, les dieux par la queue; leurs efforts contraires font tourner le Mérou, et, de la mer de lait ainsi barattée, sort l'Amriti ou

liqueur de l'immortalité. Sur l'enroulement du grand serpent est assise une divinité à quatre mains[1]; du sommet de la montagne un petit personnage agenouillé regarde la scène avec curiosité, et des guirlandes de tévadas s'allongent d'un bout à l'autre de la salle pour représenter le ciel [2].

D'après la tradition conservée par les bonzes, les bas-reliefs de la galerie Sud représentent les trois mondes; la muraille est



Femmes cueillant des fleurs dans un jardin. (Bas-relief du Musée Khmer.)

divisée en trois bandes horizontales : en haut, le ciel; au milieu, la terre; au-dessous, l'enfer.

Sur la terre ce sont des scènes de la vie ordinaire : personnages se livrant à divers travaux, mères portant et caressant leurs enfants. Le tableau le plus important est celui qui représente le cortège du roi Bautumo-Saurivong, le fondateur d'Angkor.

[1] Peut-être Siva, car ce dieu tient dans deux de ses mains un glaive et un crâne.

[2] Voy. p. 205.

D'un côté, des courtisans lui offrent des présents; de l'autre, il reçoit des sauvages agenouillés, caractérisés par une longue touffe de cheveux. Les seigneurs sont portés dans des litières. Arrivé devant un dieu à seize bras, monté sur un bœuf (peut-être Siva), le cortège se divise en deux parties. Les uns tombent dans l'enfer, les autres montent au ciel. Là, au milieu de divinités se promenant dans des jardins, ou se tenant dans leurs palais, constructions aériennes aux toits découpés



Un ermite.

reposant sur de fines colonnettes et ornés des plus gracieuses ciselures, le roi est reproduit plusieurs fois entouré de dames de la cour et d'une suite nombreuse; tantôt on le voit changeant la coiffure sauvage de ses guerriers en une coiffure de fleurs ou en un bonnet à triple tourelles, tantôt, siégeant dans son pavillon, ayant à sa droite les sauvages avec leurs cheveux relevés, à sa gauche, ceux d'entre eux admis à faire partie de sa suite et reconnaissables à leur coiffure [1].

[1] Voy. Bastian.

Les conseillers et les ministres portent au front les cheveux tressés en forme de cornes. Parmi la foule qui regarde le cortège, se trouvent des sauvages ayant une queue comme des singes.

En enfer, les ministres du dieu Yama sont des hommes forts, barbus, équipés de pied en cap, armés de sabres ou de massues, por-



Siva porté par Nandi?

tant une moustache, un collier de barbe; en un mot, en tout semblables aux guerriers qui bataillent dans la galerie occidentale, tandis que les condamnés, petits, malingres, décharnés, laids, la bouche en avant, les cheveux pendant en désordre ou relevés au sommet de la tête, ont le type de ces races inférieures les plus sauvages de l'Indo-Chine [1].

Ces misérables subissent les tortures les plus affreuses [2] : ils sont pendus, crucifiés, assommés, pressés sous des plaques rou-

[1] Voy. p. 363.
[2] Voy. divers bas-reliefs du Musée Khmer.

gies au feu, contraints d'avaler des liquides bouillants, frappés à coups de sabre, transpercés de pointes de fer, mordus par des chiens, dévorés par des tigres ou des serpents, lancés en l'air par des bêtes à cornes et des éléphants, jetés dans les flammes ou sur des pointes acérées, pilés dans un mortier; enfin ils sont en butte



Un supplice de l'enfer.

aux traitements les plus atroces que puisse inventer l'imagination humaine[1].

Il ne nous reste plus à voir que les bas-reliefs de la face sud-ouest. Ils ont un intérêt spécial, en ce qu'ils nous montrent le degré de civilisation des races diverses qui habitaient l'Indo-Chine lors de la conquête. C'est une grande procession commémorative de celle qui fut faite lors de la fondation de la ville d'Angkor. Elle se déroule dans de riants bosquets, à l'ombre de grands arbres peuplés d'oiseaux, d'écureuils, de singes. Le roi marche en tête; il est suivi de la reine portée dans une litière et entourée de ses femmes; puis viennent les princes assis

[1] Les légendes fourmillent de traits aussi barbares. On se rappelle les supplices que le roi avait infligés aux parents de la belle Théau, ainsi que la sanguinaire coutume d'immoler des victimes aux fondations des villes pour les rendre imprenables.

dans des palanquins; les généraux à la tête de leurs divisions, les uns à cheval, brandissant leurs armes, les autres sur de superbes éléphants, debout dans des poses héroïques[1], et enfin les soldats



Un seigneur de la suite du roi Bautumo-Saurivong.

marchant en bon ordre et par troupes, ayant chacun ses armes, son costume, ses emblèmes particuliers. L'un de ces groupes se compose d'hommes barbus qui viennent offrir des présents au roi. Une bande de sauvages ornés de franges et de houppes avec des cordons relevés sur les cheveux ferment la procession.

Et maintenant que nous pouvons embrasser dans son ensemble cette œuvre grandiose des bas-reliefs d'Angkor-Vaht, si nous nous demandons quelle est la pensée qui a présidé à sa conception, ne nous semble-t-il pas que ce soit celle de quelque Rhamsès asiatique, sans doute plein de piété à l'égard des dieux, mais préoccupé surtout de faire passer à la postérité la mémoire des conquérants et des civilisateurs du Cambodge?

[1] Voy. page suivante.

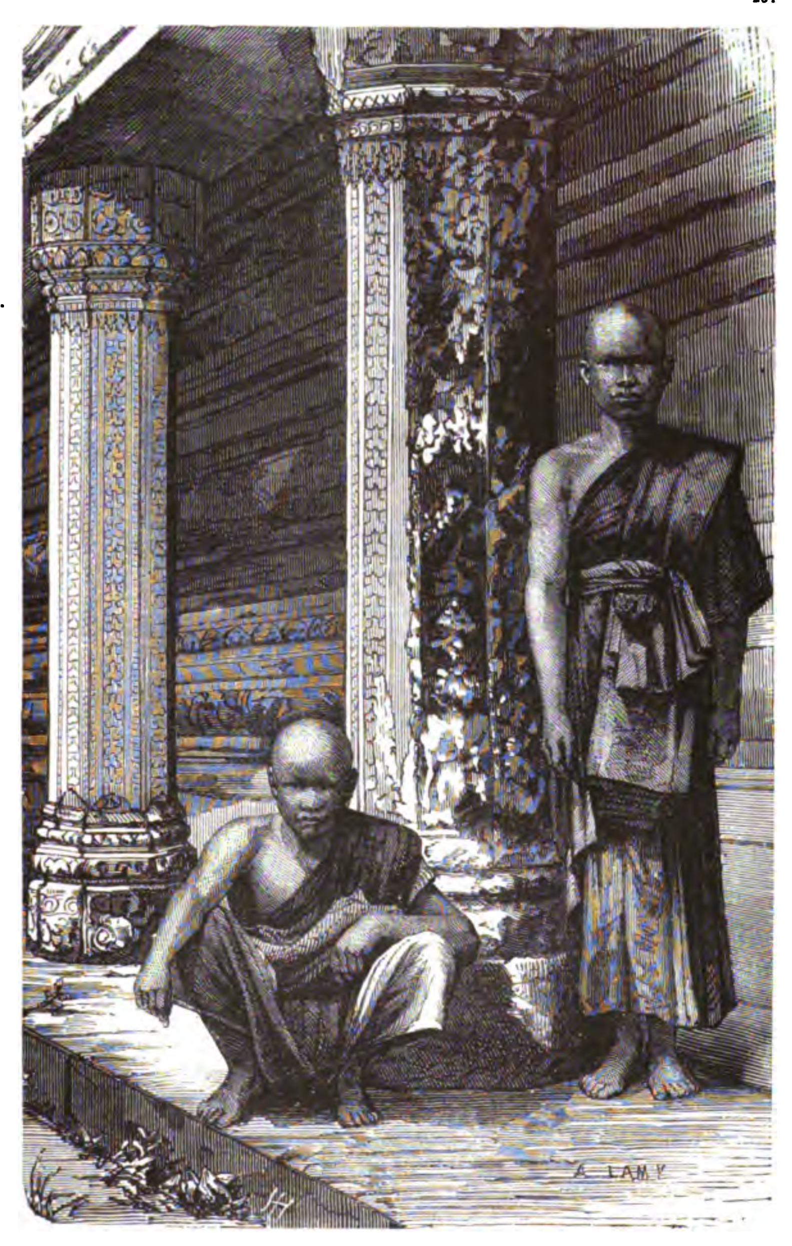
II

Quelle satisfaction c'eût été pour nous de pouvoir consacrer de longues journées à la visite des ruines de cet édifice d'Angkor-Vaht, dont l'œil ne se lasse pas d'admirer l'ensemble harmonieux ! Aujourd'hui encore, autour de cette métropole du Bouddhisme en Indo-Chine, circule comme un souffle de la vie religieuse qui

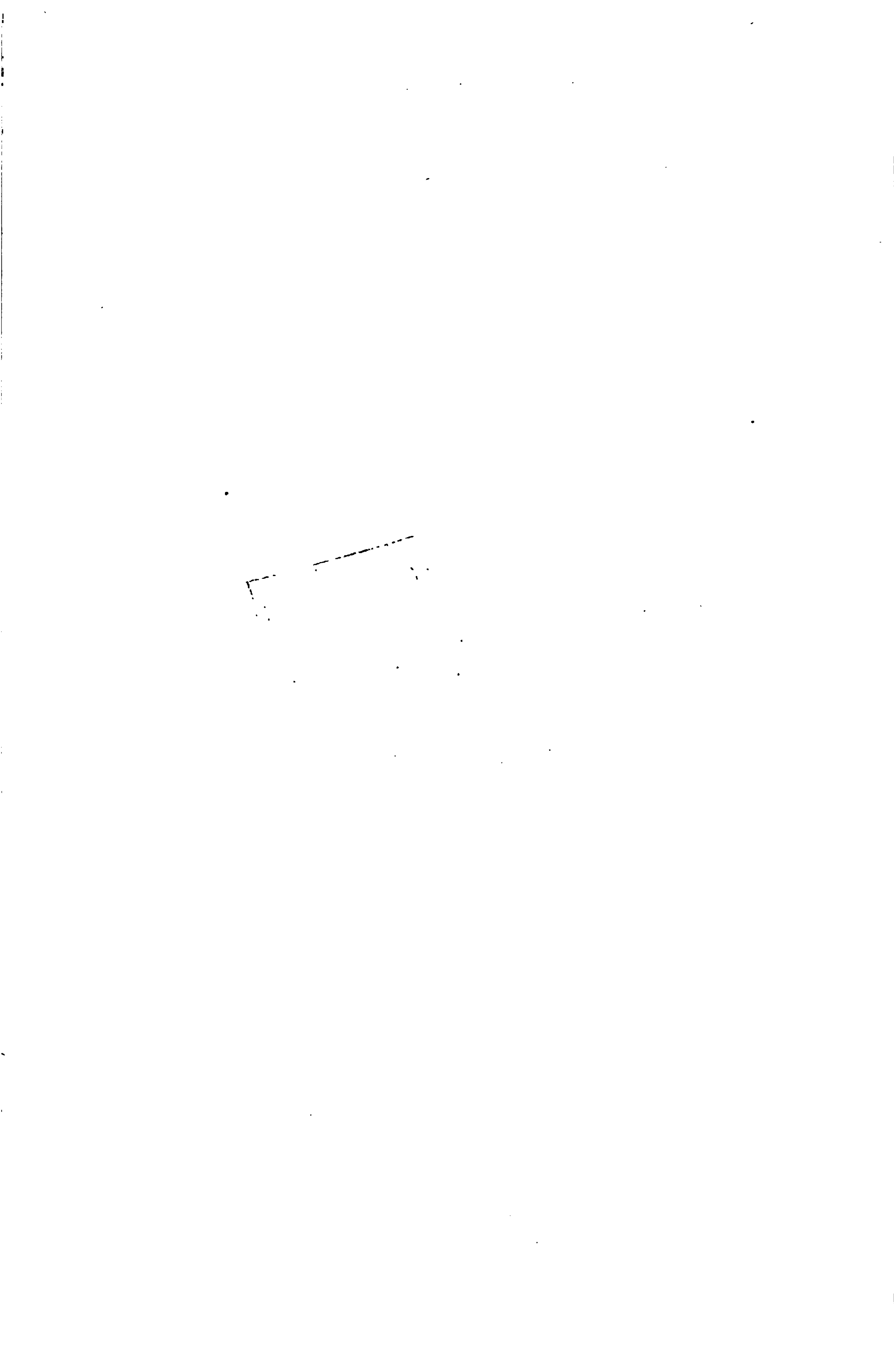


Un général de l'armée du roi Bautumo-Saurivong.

l'animait jadis. Un village et plusieurs monastères sont groupés au pied du sanctuaire ; des bonzes commis à sa garde s'y livrent à des occupations pieuses, et les pèlerins n'ont pas cessé d'y affluer. Aussi nos cases recevaient-elles chaque jour de nombreux visiteurs. C'étaient parfois des curieux, souvent aussi des infirmes, des malades qu'aucun médecin et qu'aucune pratique de dévotion n'avaient pu guérir. En vain avaient-ils épuisé tous les rites



Bonzes au pied des colonnettes qui bordent la terrasse d'Angkor-Vaht.



usuels, la vertu même des incantations [1] était restée impuissante contre l'influence des mauvais génies. Aussi venaient-ils, en désespoir de cause, implorer les secours du docteur « falançais », comme ils disaient, lequel ne leur refusait jamais assistance. A sa première visite, le malade apportait l'offrande accoutumée de petits cierges en cire ; et, pour peu que le traitement réussît, il reparaissait bientôt avec des œufs, des fruits, du miel, des poules, suivant sa richesse. Quelquefois, parmi les incurables, se trouvaient des espèces de spectres à la démarche chancelante, au teint terreux, à l'œil morne et cave, dans lesquels il était facile de deviner des fumeurs d'opium. Combien de fois, en traversant les villes populeuses de la Chine centrale, n'avais-je pas vu les victimes de cette passion funeste



Intérieur de case cambodgienne.

se presser autour de nos médecins et les supplier à genoux de leur rendre force et santé ! Mais pour ceux-là, en Chine comme au Cambodge, l'art restait impuissant : l'interdiction absolue de la vente de l'opium, telle est, dans ces deux pays, la seule et unique médication qui puisse agir souverainement contre le fléau.

Les bonzeries d'Angkor-Vaht, avec leur attristante clientèle de souffreteux, me remettent en mémoire un autre incident de notre voyage.

[1] Une de ces pratiques consiste à se lier aux bras, avec des cordons de coton, des figurines d'argile où sont plantés de petits cierges en papier, et à y mettre le feu en ayant soin de se faire asperger d'une eau mêlée de sucre et de sel, le tout accompagné de paroles magiques.

Un jour, après une pénible étape sous les piqûres d'un ardent soleil, nous atteignîmes un petit hameau dont les huttes minables et clairsemées témoignaient assez de l'indigence de leurs habitants. Harassés de fatigue, nous nous reposâmes un instant dans une misérable case, puis, comme il n'y avait pas céans de sala, nous nous dirigeâmes vers la pagode, cette maison qui, en tout village, est ouverte à ceux qui n'en ont pas. Sur notre chemin nous croisâmes



Chao ou Génie tutélaire.

un vieux figuier aux troncs entrelacés, qui abritait un personnage à tête d'éléphant : c'était le *Chao* ou génie tutélaire du hameau, entouré d'oriflammes, de petits bambous pleins de vin de palmier et de guirlandes de fleurs pendues aux branches en offrande [1].

[1] Tous les villages cambodgiens sont sous la protection d'un génie tutélaire ou *Chao*. Ces personnages d'origine fabuleuse ont souvent leur légende : voici celle du chao d'Angkor Thôm, dont — on se le rappelle — nous avons déjà vu la statue à notre passage dans cette ville (p. 200).

« Un roi célèbre, régnant à Kabinlapout, envoya un jour un de ses nobles du nom d'Atjesato dans la ville de Rahannayon (Bénarès) pour y apprendre la magie, lui enjoignant de ne pas revenir avant d'avoir terminé ses études. Bientôt dégoûté du travail, notre gentilhomme partit. Son précepteur, connaissant l'ordre sévère du roi, le rejoignit et lui coupa la tête. »

Le temple nous apparut bientôt après; il se distinguait des habitations particulières par son toit de paille de riz, un peu plus élevé que les autres, et reposant sur une douzaine de poteaux, à la manière d'un simple hangar sans murailles ni portes. Nous entrâmes donc dans cette case hospitalière, dont le dénûment nous frappa tout d'abord. Pour tout plancher, il n'y avait que la terre battue. Dans un coin, deux hommes, sans doute des passants qui avaient pris gîte, en allant d'un village à l'autre, étaient couchés sur leurs nattes ; de l'autre côté, un groupe de bonzes et de femmes étaient agenouillés devant un autel surmonté d'une grossière statue de Bouddha. Le dieu avait les jambes croisées, l'épaule gauche couverte d'un

« Longtemps après, le fils d'Atjesato rencontra sur la route le corps de son père qu'il reconnut à la bague passée à son doigt. Il rappela le défunt à la vie par des paroles magiques et plaça sur ses épaules la tête d'un éléphant qu'il venait de tuer. Puis, honteux d'avoir un père à tête d'éléphant, il l'abandonna. Le pauvre gentilhomme, que les Cambodgiens appellent aussi Préa-Pouthéa-Kimet, s'exila sur une montagne jusqu'au jour où le roi Kovérat, fondateur d'Angkor-Thôm, le pria de venir dans cette ville pour s'y installer comme génie tutélaire. »

Quoi qu'il en soit de ce conte, il est difficile de ne pas voir dans la figure dont nous donnons le dessin (et dans la plupart des statues à têtes d'animaux) d'antiques représentations brahmaniques transformées en néaktas par l'imagination superstitieuse du peuple. Ganésa, d'ailleurs, n'est pas beaucoup mieux traité par la légende cambodgienne que le pauvre seigneur Atjesato. Voici son histoire.

« Avant de devenir dieu de la sagesse et de la piété, Ganésa, père de Kartikeya à six têtes, dieu de la guerre, était chargé des fonctions de gardien de la grotte où sa mère Parvati, sœur et femme de Siva, avait l'habitude de se baigner. Siva étant un jour venu lui faire sa visite habituelle, le jeune Ganésa, peu expert en matière d'étiquette, voulut empêcher le grand seigneur d'entrer; mais celui-ci, pour toute réponse, lui trancha la tête. Pour calmer la douleur de la pauvre mère, Siva, prenant la première tête qui lui tomba sous la main, la plaça sur le cou du décapité. Heureusement, c'était une tête d'éléphant; car le dieu, devant le temple duquel le bœuf Nandi est couché pour l'adoration des croyants, aurait pu aussi bien remplacer la tête de Ganésa par celle d'un vil ruminant. »

Sri Ganésa, avec la tête d'éléphant, se voit à la première page de tous les livres cambodgiens, et c'est devant lui que les scribes et les savants se prosternent journellement en couronnant sa trompe de fleurs. (Bastian.)

vieux lambeau d'étoffe, le corps peint de rouge et agrémenté de quelques plaques d'or qu'on lui avait collées par places en guise d'ex-voto. Au devant de cette figure principale, on voyait d'autres statuettes, non moins barbares d'exécution, qui représentaient également le Bouddha, chargé de guirlandes et de bandelettes sales et déchirées. Sur les côtés et par derrière, s'étageaient contre de grands bambous un certain nombre de petits cerceaux à franges versicolores, figuration telle quelle du parasol à étages sous lequel les Orientaux abritent les rois et les dieux.



Pagode de village.

Comme je contemplais ces brutes images de la divinité et ces témoignages plus que modestes de la dévotion des fidèles, une femme en larmes, portant dans ses bras un enfant malade, s'avança vers l'autel, se mit à genoux devant la statue, et, allumant un cierge, fit brûler un des haillons qui enveloppaient le corps du marmot; puis, après une prière, elle se releva pour sortir. Le docteur alors s'approcha d'elle ; avec le secours d'un serviteur demi-interprète, il lui posa quelques questions, et lui donna des conseils sur la manière de soigner son enfant.

Sur l'entrefaite, l'Annamite qui remplissait auprès de nous l'office de cuisinier rentra dans la pagode avec un paon tout rôti,

qu'il était allé tuer au dehors pour se conformer à la prescription rituelle qui défend de répandre le sang d'un être vivant à l'intérieur du lieu sacré. Nous soupâmes incontinent, puis, le repas terminé, chacun de nous s'étendit sur sa natte, et se mit en devoir de dormir. Au milieu de la nuit notre sommeil fut bercé par un bourdonnement monotone qui venait de la hutte voisine : c'étaient les bonzes qui, pendant que, nous autres voyageurs, nous nous livrions sans vergogne aux profanes douceurs du repos, psalmodiaient, infatigables, leurs saintes litanies. Les moines répétaient les divines sentences dont la possession complète devait les égaler un jour à leur maître; et les novices, les deux cent cinquante préceptes auxquels tout bonze doit se conformer sous peine d'être expulsé honteusement de la pagode.

Le lendemain, dès les premières clartés de l'aurore, ils rentrèrent dans le temple, firent une prière en commun, et se disposèrent à procéder à leur collecte habituelle. Ils se mirent en route processionnellement, deux vieillards en avant, et trois novices par derrière. Ces derniers tenaient d'une main leur éventail, de l'autre, un petit vase destiné à recevoir les offrandes. Comme ils se dirigeaient précisément du côté d'une ruine que nous désirions visiter, nous en profitâmes pour prendre la file.

Après avoir traversé l'esplanade où était située la pagode ainsi que la case ombragée de palmiers qui servait de demeure à nos religieux, nous franchîmes une petite barrière de trois pieds de haut environ, et nous nous trouvâmes dans le village. Là commença la quête. Les bonzes marchaient à pas lents, les yeux fixés sur le sol, l'éventail ouvert devant leur figure, afin de se préserver de la vue des femmes et aussi parce qu'ils sont tenus d'ignorer la nature des aumônes qui leur sont faites. Les offrandes, ce jour-là, n'abondaient pas ; la plupart des indigènes avaient déjà quitté leurs maisons pour vaquer aux travaux des champs ; deux ou trois femmes, tout au plus, s'en vinrent déposer quelques boules

de riz dans le vase du plus jeune novice. En revanche, arrivés à une sorte de carrefour, les moines trouvèrent, sur une tablette qu'abritait un petit toit de paille ayant la forme d'un toit de pagode, un peu de riz avec quelques bananes et autres fruits ; après quoi, satisfaite sans doute de l'aubaine, la colonne mendiante rebroussa chemin, nous laissant poursuivre notre marche vers les ruines.

Quand nous revînmes à la pagode, quelques heures après, nous retrouvâmes les saints personnages en train de faire leur unique repas du jour, défrayé, suivant la coutume, par les aumônes en nature qu'ils avaient reçues des fidèles. Avant de partir, nous voulûmes, nous aussi, les gratifier de quelques offrandes, et nous les priâmes d'accepter, entre autres menus cadeaux, du papier et des crayons, genre de présent qui leur agréa par-dessus tout, car ils n'ont d'ordinaire pour écrire qu'une pointe de fer qui leur sert à tracer des caractères sur une feuille de palmier, qu'ils saupoudrent ensuite d'une poussière noire.

Comme nous sortions de la pagode, nous nous croisâmes avec la jeune mère qui avait, la veille, supplié Bouddha de vouloir bien rendre la santé à son enfant. Il y avait sur sa figure un air visible de satisfaction, et c'était probablement pour des actions de grâces qu'elle allait derechef s'agenouiller au pied de l'autel. L'enfant était-il guéri ? Et, s'il l'était, à qui, de Bouddha ou de notre docteur, revenait le mérite de la cure ? Mettons, pour ne contrarier personne, qu'il revenait à l'un et à l'autre.

La rivière de Siem-Réep passe à l'Est d'Angkor-Vaht. Les ponts khmers qu'on a jetés autrefois sur le cours d'eau sont ruinés en partie, et le torrent lui-même a dévié en maint endroit de sa direction primitive. On le traverse à présent sur d'étroites et pittoresques passerelles dont le tablier est assujetti, au moyen de lianes et de rotins, à des pilotis sans cesse ébranlés par un courant des plus impétueux. Tout près du temple, dans le voisinage



TRANSPORT SUR LE TORRENT DE PRÉA-KHAN DES SCULPTURES RAPPORTÉES EN FRANCE.

d'une de ces passerelles, se trouvait une petite anse fluviale où les bonzes et leurs élèves venaient tous les jours prendre leur bain. Le sol de la rive, en cet endroit, est couvert d'amas de sable sur lesquels chaque baigneur, au sortir de l'onde, ne manquait jamais de venir déposer une poignée de vase ramassée au fond de la rivière. C'est une des superstitions caractéristiques des Cambodgiens modernes : ils sont convaincus que quelque *Boddhisatva*, par la puissance de ses bonnes œuvres, changera un jour tous ces monticules en autant de monuments rivaux des beaux temples antiques lesquels, disent-ils, n'étaient d'abord, eux aussi, que d'informes tas de limon et furent métamorphosés de boue en pierre [1], puis merveilleusement ornés, en une seule nuit, par l'architecte du ciel.

[1] On a vu plus haut que le grès employé à la construction s'appelle *Thmaphôc*, pierre de boue.



Ornement recouvrant la surface des préasats (Angkor-Vaht.)



FRISE SUPÉRIEURE D'UN PIÉDESTAL (PHNOM-BOC).

CHAPITRE VIII

Retour à Saïgon. — Transport des pièces archéologiques. — Histoire sommaire de la formation du nouveau musée. — Ce qu'il reste à faire au Cambodge.

I

De la *Pagode royale*, nous nous rendons à Siem-Réep. Chemin faisant, notre œil est attristé par la vue de gibets dressés aux carrefours et d'où pendent des têtes ensanglantées, suite funeste d'une récente rébellion. En arrivant sur la grande place nous assistons à un autre supplice. Un malheureux allongé sur le sol, les mains liées, le cou pris entre deux bambous, râle sous le rotin, pendant qu'un scribe note les aveux que la torture lui arrache.

Nous hâtons le pas et nous atteignons bientôt de grandes cases délabrées, salas d'occasion construites sur le bord de la rivière. A peine y sommes-nous installés que l'on nous signale l'arrivée d'une barque montée par des Européens, et quelques minutes plus tard nous accueillons sur la rive un second renfort, envoyé

de Phnom-Pênh par M. Moura, sous les ordres de M. Aymonier; mais presque en même temps une dépêche du gouvernement me



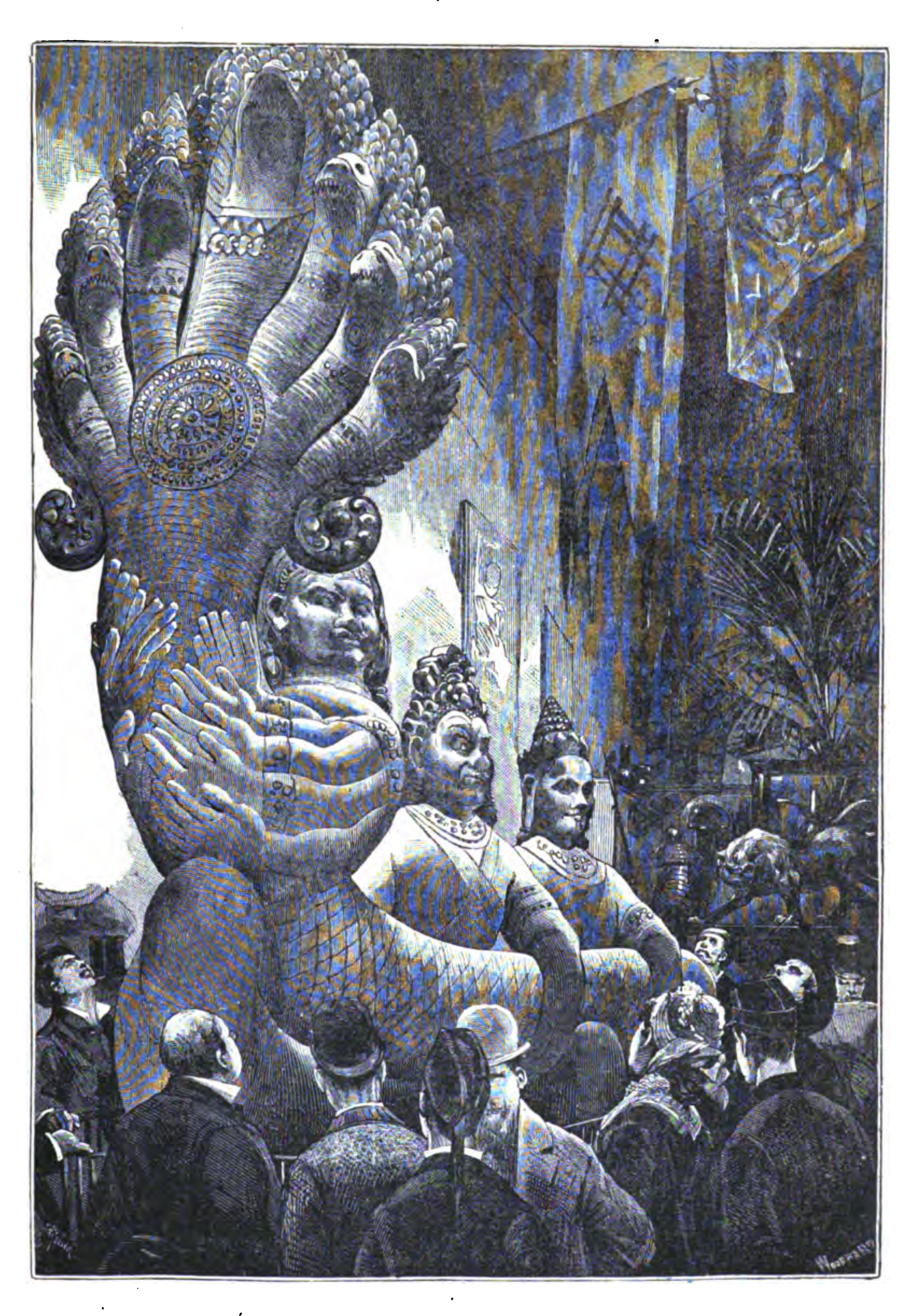
Le supplice du rotin.

rappelait au plus tôt à Saïgon, où je devais me tenir prêt à partir pour le Tong-king [1].

Obligé de rallier précipitamment la *Javeline*, je ne pus rapporter à bord de la canonnière qu'une partie des antiquités que notre mission avait recueillies ; d'autres suivaient à la remorque dans des barques ; une de celles-ci, malheureusement, sombra d'un coup de vent à la traversée des lacs, et son chargement fut

[1] La mission que je dirigeais devait, après avoir achevé ses opérations au Cambodge, prendre la route du Tong-king pour y explorer le bassin du Song-Koi, artère principale de la navigation dans cette contrée. Ce fleuve, on le sait, avait été signalé, pour la première fois, par le commandant de Lagrée, chef de la mission du Mékong, et quelques années plus tard par notre compatriote, M. Dupuis, qui en avait descendu le cours, comme pouvant fournir une voie nouvelle pour pénétrer au cœur de la Chine.

Une fois à Saïgon, je trouvai un changement de scène inattendu ; de graves événements venaient de se passer au Tong-king; le jour même de notre arrivée, une mission militaire partait pour ce pays, où les troubles politiques rendaient momentanément impossible l'exploration toute pacifique que j'étais chargé d'y accomplir. Atteint d'ailleurs des fièvres paludéennes, plus gravement que je ne l'avais cru tant qu'avait duré la période active du voyage, je dus me conformer à la décision du Conseil de santé et regagner immédiatement la France pour y rétablir mes forces et y attendre un temps plus propice à l'exécution de mes projets.



LES ANTIQUITÉS CAMBODGIENNES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878.

perdu [1] ; il y eut aussi quelques sculptures qui restèrent en route; mais, somme toute, en dépit de ces accidents presque inévitables, nous n'eûmes qu'à nous louer de la bonne volonté des mandarins du roi Norodom.

Quant à la partie de notre bagage archéologique que nous avions ramassée au début de nos opérations à Préa-Khan, et que la rapidité de notre marche nous avait contraints de laisser en arrière, sous la conduite du maître mécanicien Pénaud, elle descendit avec peine les dangereux rapides du torrent. Abandonnés une première fois par les sauvages superstitieux qui guidaient les radeaux, ces colis, grâce à l'entremise des Cambodgiens, finirent cependant par arriver à la ville de Stung ; là, ils furent chargés sur des embarcations qui les amenèrent aux lacs, et plus tard M. Aymonier les vint prendre avec une chaloupe à vapeur et les conduisit à Phnom-Pênh, d'où on les expédia à Saïgon.

Trois mois après, il fut possible d'en amariner une partie à bord d'un transport de l'État qui appareillait pour la France. Ce premier envoi parvint à Toulon, puis à Paris, où on le déposa dans la cour du Louvre. Les diverses pièces qui le composaient étaient renfermées dans cent vingt caisses de forme bizarre que les curieux virent pendant plus d'un mois rangées sur le trottoir attenant au musée des antiquités égyptiennes. Ce ne devait pas être leur dernière étape. Il n'y avait, à cette époque, au palais du Louvre, aucune salle assez vaste pour loger une collection de cette importance. Le palais de l'Industrie, des Champs-Élysées, ne put non plus lui accorder l'asile temporaire que nous demandâmes. Toujours étroitement emprisonnées dans leurs caisses, nos pauvres sculptures ne se firent connaître et admirer jusqu'à

[1] Ces sculptures, grâce à l'intervention de M. Moura, ont été retirées de la vase où elles étaient enfouies. Leur prochain transport en France permettra d'achever l'installation des groupes les plus importants du Musée Khmer, groupes restés incomplets jusqu'à ce jour.

nouvel ordre que par les photographies simultanément venues du Cambodge. Faute de mieux, on pensa au palais de Compiègne : il y avait là, au rez-de-chaussée, une magnifique salle, parfaitement disposée pour recevoir les pièces d'un musée. Il fut décidé, par M. de Chennevières, alors directeur des Beaux-Arts, que cette salle serait affectée à une première exposition de nos monuments.

Les caisses, provisoirement exilées de Paris, se mirent donc en route de rechef. On les ouvrit enfin et l'on en tira des fragments poudreux, pièces éparses, sans liaison apparente, qui avaient besoin d'être assemblées et mises à leur place pour devenir intelligibles. Le petit nombre de visiteurs qui pénétrèrent les premiers dans l'atelier où je dirigeais ce raccommodage délicat furent frappés tout d'abord de l'aspect étrange, de l'air de vétusté vénérable des objets qu'ils avaient sous les yeux. D'aucuns hochaient bien quelque peu la tête, en se demandant si un art qui venait de si loin, dont jusqu'ici on n'avait pas eu la moindre notion, pouvait être un grand art; mais les vrais appréciateurs n'avaient pas hésité un instant à proclamer qu'ils avaient devant eux des œuvres conçues et exécutées par des travailleurs de génie. Telle fut notamment l'opinion de M. Lafollye, l'architecte du palais de Compiègne, dont le zélé concours nous fut aussitôt acquis.

Nous avions décidément touché le port : les fragments disjoints furent réunis, les masses architecturales recouvrèrent figure, les statues prirent place sur leurs piédestaux, en même temps que, dans les ateliers de l'école des Beaux-Arts, on rajustait les moules disloqués par les mille accidents de leurs longues pérégrinations.

Dès qu'un premier ensemble fut organisé, le nouveau musée fut déclaré accessible au public. Accessible au public! Il ne le sera réellement que le jour où il aura été transporté à Paris, au

centre même des études et des grandes collections artistiques [1].

Il va sans dire que, telle qu'elle est actuellement, cette collection d'antiquités n'offre encore qu'un point de départ; l'art khmer est loin de s'y trouver contenu tout entier. Les spécimens dont elle se compose sont nécessairement imparfaits et n'embrassent pas tous les genres. On a vu que le temps avait fait défaut à la mission, et souvent, dans le choix des pièces à enlever, nous avions dû considérer, moins la valeur réelle des objets, que les moyens dont nous disposions pour le transport. Les moulages, d'une exécution difficile, malaisés aussi à garantir absolument des intempéries du climat et des chocs du voyage, n'ont pu conserver toute la finesse des originaux; ils étaient d'ailleurs impuissants à reproduire les sculptures profondément fouillées, qui sont les plus délicates et les plus gracieuses. Pour se faire une idée de ces dernières, il faut étudier attentivement au verre grossissant les vues photographiques placées au musée et provenant pour la plupart de la riche collection de M. Gsell de Saïgon, collection dans laquelle nous avons puisé plusieurs fois pour l'illustration de ce livre. Sur les frises, les pilastres et les entablements, on découvre presque toujours un monde merveilleux de menus personnages encadrés dans une ravissante ornementation [2]. Le petit nombre de statues ou de têtes isolées que nous ont livrées les ruines de Préa-Khan et de Phnom Boc accusent aussi (dans des genres différents) une perfection de travail que les sculpteurs khmers de la grande époque n'ont guère dû surpasser. Nous aurions voulu joindre à ces belles œuvres quelque monument complet d'architecture : nos moyens d'action

[1] Ce vœu se trouve en partie réalisé, puisque les antiquités cambodgiennes rapportées à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878 ont figuré dans les galeries du Trocadéro entre la collection de l'art égyptien et celles de l'art chinois et japonais. Il y a tout lieu d'espérer aujourd'hui qu'elles ne quitteront plus Paris et que le Musée Khmer y sera bientôt installé définitivement.

[2] Voy. p. 357 l'entablement de la seconde porte occidentale d'Angkor-Vaht.

ne nous ont pas permis de le faire entièrement. Toutefois, nous avons pu rapporter les éléments constitutifs d'une porte de temple telle qu'elle est représentée sur la couverture de ce livre, et même d'une entrée précédée d'un portique à colonnes sem-



Bouddha adossé au naga heptacéphale. — Statue provenant de Préa-Khan, actuellement au Musée Khmer.

blable à ceux figurés sur les dessins d'élévation de Baion (p. 173 et p. 327), et sur les édicules latéraux d'Angkor-Vaht (p. 209). La reconstruction de cet ensemble essentiellement caractéristique de l'architecture khmer ne serait ni difficile ni dispendieuse.

En dehors de la collection qui a déjà été livrée au public, le Musée, on le sait, doit s'accroître prochainement des bas-reliefs de la galerie des combats à Angkor-Vaht, moulés par M. Filoz, ainsi que des pièces sauvées par M. Moura dans le grand lac. Il y a aussi lieu d'espérer que le long séjour de M. Farant à la cour du roi Norodom ne sera pas inutile. On sait d'autre part que MM. les gouverneurs de Cochinchine et les résidents français au Cambodge ont donné à cette œuvre, en même temps que leur concours moral, une aide effective qui seule a permis d'obtenir les sérieux résultats que l'on connaît aujourd'hui. Il est hors de doute que ces hauts fonctionnaires et leurs successeurs tiendront à honneur d'encourager l'étude du passé dans la région qu'ils gouvernent. Les futurs explorateurs chercheront eux aussi à y recueillir de nouvelles richesses ; et, à mesure que les relations de la France avec l'Indo-Chine deviendront plus faciles, le Musée Khmer verra s'accroître le nombre et la valeur des pièces qui le composent.

Maîtres de la partie de l'Indo-Chine la plus fertile en magnifiques souvenirs, ne sommes-nous pas appelés à jouer dans cette contrée le même rôle scientifique que les Hollandais à Java et les Anglais dans l'Inde.

A Londres, les sculptures hindoues, birmanes, malaises, ont trouvé place au British Museum à la suite des antiquités assyriennes. On a élevé des monuments entiers de l'architecture de l'Inde au South Kensington Museum. Enfin et surtout, dans l'India Museum, de vastes salles consacrées à l'archéologie renferment, non seulement des sculptures originales ou moulées, mais encore une collection considérable de photographies, dessins, plans en relief, etc., admirablement classés pour l'étude. Or les archéologues anglais placent les œuvres de l'ancien Cambodge bien au-dessus de celles de l'Inde.

L'art khmer, en effet, résume, en même temps qu'il les surpasse, les arts de toutes les contrées dont le Cambodge occupe

géographiquement le centre. En France c'est donc autour de la collection khmer que devront se grouper plus tard tous les monuments d'archéologie de l'extrême Orient.

II

Si l'étude des temples ruinés de l'Indo-Chine est encore possible aujourd'hui, il importe toutefois de se hâter. La destruction de ces édifices, commencée sans doute à l'époque de la première invasion des Thaï ou Siamois, et systématiquement reprise depuis lors, à chaque nouvelle incursion, se continue chaque jour, on l'a vu, par les influences météoriques et par les envahissements d'une végétation exubérante. Rétablir les anciens canaux d'écoulement, émonder la flore indiscrète qui enlace, troue et bouleverse ces ruines sans défense, telles seraient les conditions préliminaires de l'œuvre de conservation. Il est vrai que ces monuments sont tellement vastes et les régions où ils sont situés si pauvres en habitants, qu'en maint endroit la population entière ne suffirait pas à la besogne. Tout au moins ne serait-il pas impossible de préserver quelques édifices ou quelques portions d'édifice, qu'on choisirait parmi les moins endommagés, les plus intéressants, les plus rapprochés des villages, et dont on mettrait l'entretien à la charge des indigènes, sauf à dégréver ces derniers d'une partie des frais de labeur. Il n'est guère douteux que, sur l'étendue du territoire cambodgien, le roi Norodom, notre protégé, ne se prête volontiers à cette entreprise ; le représentant du protectorat français à Phnom-Pênh userait aussi de toute son action pour vaincre les craintes superstitieuses des indigènes, leur apathie trop réelle, et autres obstacles du même genre dont il faut d'avance tenir compte.

Mais les ruines les plus importantes et aussi les mieux conserv-



UNE CHAUSSÉE RUINÉE PAR LA VÉGÉTATION (PONTEAY PRÉA-KHAN).

vées se trouvent sur le territoire siamois. Là, faute de pouvoir agir par nous-mêmes, peut-être serait-il possible d'obtenir du gouvernement de Bangkok des concessions analogues à celles que le roi du Cambodge nous ferait avec empressement. Phra-Mong-Kut, l'ancien souverain de Siam, l'homme le plus instruit et le plus civilisé de son royaume, ne prit-il pas autrefois l'initiative de quelques travaux d'entretien auxquels certaines parties du temple d'Angkor-Vaht ont dû en somme leur conservation! En vain les religieux des couvents, établis au pied de ce beau sanctuaire, arrachent-ils de temps à autre les plantes qui croissent dans ses ruines, ces procédés d'épuration deviennent chaque jour plus insuffisants. Les chaussées, je l'ai dit, s'effondrent, les piliers commencent à tomber, les sommets des préasats se dégradent. Extirper çà et là les herbes folles est sans doute un soin méritoire ; mais, pour conjurer l'écroulement final, il faudrait le concours de mains plus gaillardes et armées d'outils à souhait.

Peu de temps avant notre passage à Angkor-Thôm, les habitants, désireux de faire honneur au nouveau gouverneur de la province, s'étaient mis à abattre les arbres qui masquaient la vue des monuments. Ils avaient commencé par la porte méridionale de la ville, et, à l'aide de grandes échelles en bambous, ils avaient arraché les orchidées et les fougères qui tapissaient irrévérencieusement, du droit d'une longue occupation restée jusqu'alors incontestée, la large face du Brahma surmontant l'entrée. Ils firent si bien que la figure, pleinement dégagée, se retrouva mise en perspective; mais cet effort ayant suffi pour les épuiser, nos vaillants pionniers en demeurèrent là.

Sans se montrer d'aussi courte haleine, les travailleurs mis à l'œuvre dans ce district se verraient malheureusement forcés de laisser de côté la plupart des grandes ruines, qui sont généralement d'un abord difficile, et dont les débris croulants servent de refuge à des serpents dangereux et à d'innombrables bêtes

malfaisantes. Le meilleur genre de sauvetage à exercer dans ces monuments, dont plusieurs ne sont littéralement que des amas d'éboulis, c'est d'y recueillir, à l'occasion, les rares fragments intacts que l'on y rencontre [1].

En dehors des richesses qui s'étalent à ciel ouvert et qu'on vient à peine d'entamer, quelles précieuses découvertes ne peut-on pas encore attendre de fouilles habilement dirigées dans les ruines et dans les anciens *sras* desséchés ! Pressés par le temps, nous ne pouvions entreprendre de pareilles investigations ; mais nous savons que les indigènes, après avoir creusé le sol des villes antiques pendant des siècles, en exhument encore aujourd'hui des monnaies, des bijoux, des statuettes d'or et d'argent, qu'ils ont malheureusement coutume de jeter bien vite au creuset. Certains indices nous font en outre supposer que sous plusieurs monuments, sous le massif central de Baion entre autres, il existait, comme dans les temples de l'Égypte et de l'Inde, des chambres souterraines, des hypogées, dont on retrouvera quelque jour l'entrée et qui ne sont pas sans renfermer maint trésor d'art.

Aux environs d'Angkor-Thôm, le terrain, raviné par les eaux, laisse apercevoir en plusieurs endroits des lits de poteries mutilées parmi lesquelles se trouvent des débris qui dénotent aussi dans ce genre d'industrie un art avancé [2]. Notre mission en recueillit plusieurs : je citerai entre autres divers vases brisés dont les anses étaient faites de triples têtes d'éléphants aux trompes enroulées de feuillage. Ces fragments furent de ceux qui se perdirent dans les accidents du voyage ; mais on pourrait aisément s'en procurer de nouveaux. L'estampage, soit dit en passant, fournira toujours un

[1] C'est ainsi que, pendant notre mission, nous en avons retiré diverses pièces originales exposées aujourd'hui au Musée Khmer.

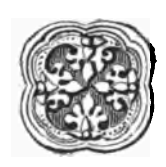
[2] « On conservait les cendres des morts dans des urnes d'or et d'argent ; les pauvres se servaient d'urnes en terre cuite peintes de différentes couleurs. » (Abel Rémusat).

moyen commode pour reproduire les inscriptions et pour relever sur les sculptures légères des motifs gracieux et originaux, dont nos arts décoratifs ne manqueront pas de tirer parti, et que la



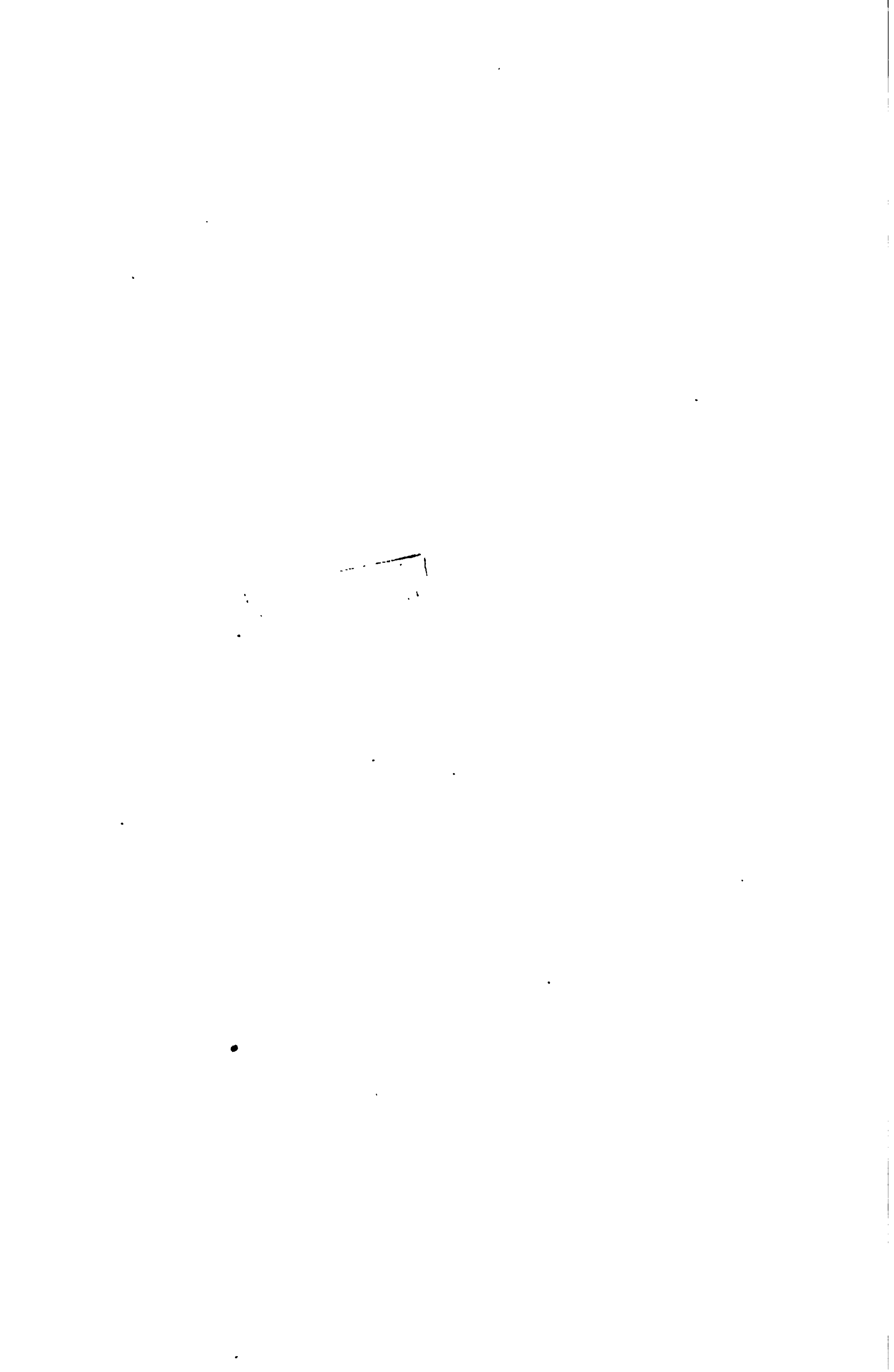
Anse de vase en argile (Angkor-Thôm).

bijouterie parisienne a déjà utilisés depuis l'installation du Musée Khmer. On trouvera surtout une mine féconde dans ces interminables bas-reliefs couverts de scènes variées où fourmillent les détails les plus inattendus et les plus curieux.





EMBARQUEMENT DES SCULPTURES RAPPORTÉES EN FRANCE.





PETITE FRISE DU TEMPLE DE MÉLÉA

CHAPITRE IX

Importance de l'architecture khmer. — Classement des édifices d'après leur destination. — Monuments civils : — les enceintes fortes ou *pontéays* ; — les chaussées ; — les ponts et leurs balustrades ; — les terrasses ou belvédères ; — les tours tumulaires. — Monuments sacrés : — du temple plan et de ses diverses transformations ; — *préasats*, galeries, parcs, *sras* ; — du temple pyramidal à étages ; — collines transformées en massifs architecturaux ; — temples mixtes ; — l'architecture de bois ; maisons d'habitation e pagodes.

I

L'Indo-Chine est si peu connue, la découverte des monuments disséminés sur son sol est chose encore si récente, que l'on peut difficilement se faire en Europe une idée exacte de ces restes d'une antique civilisation. Cependant, dès l'année 1867, au lendemain de la publication du récit de Mouhot [1], le savant archéologue anglais Fergusson consacrait aux vieux édifices khmers un remarquable chapitre de son *History of architecture in all countries*.

[1] Voyez ci-dessus, p. 9.

Cette étude commence en ces termes : « Depuis la révélation des cités enfouies de l'Assyrie, la découverte des villes ruinées du Cambodge est le fait le plus important qui se soit accompli pour l'histoire de l'art en Orient. » Calculant ensuite la superficie occupée par le temple d'Angkor-Vaht, l'auteur la trouvait plus considérable que celle du temple de Karnac, le sanctuaire capital de l'ancienne Égypte. Or, les monuments de Préa-Khan (près d'Angkor), de Méléa, de Pontéay Chma, explorés depuis lors, couvrent un espace aussi vaste. Ceux de Baion, de Préa-Khan (province de Compong-Soai), de Ta-Prohm, de Ka-kéo, d'Ekdey constituent aussi, on l'a vu, des groupes immenses. Les grands ensembles explorés déjà sont au nombre de cinquante, les petites constructions isolées se comptent par centaines, et les voyageurs qui s'aventurent actuellement dans les forêts du Cambodge méridional, du Bas-Laos et du Binh-Thuan, l'ancien royaume de Tsiampa, en rencontrent souvent de nouvelles sur leur passage.

La valeur artistique de ces édifices est, je l'ai démontré de reste, plus remarquable encore que leur nombre et leur étendue. Voici ce que l'archéologue anglais précité écrivait il y a déjà dix années, d'après l'examen de quelques spécimens de premier ordre, sans doute, mais peu nombreux et ne pouvant encore donner de l'art khmer qu'une idée inférieure à la réalité :

« On ne peut comparer l'habileté des architectes cambodgiens qu'à celle des architectes égyptiens. Nous nous demandons ce qu'il faut le plus admirer, de la science mécanique montrée par les Khmers dans leurs constructions, ou du mérite artistique qui se révèle dans chaque partie de leurs conceptions. Ces qualités sont grandement suffisantes pour en recommander l'étude à tout architecte. Au point de vue de l'histoire de l'art, il est merveilleux de trouver dans de pareils pays une combinaison si singulière du style des temples indiens avec des piliers pres-

que classiques par le dessin et des bas-reliefs d'un caractère égyptien. »

Si l'on considère, en effet, qu'outre leur grandeur, leur unité de plan, leur superbe ordonnance, les édifices du Cambodge sont, pour la plupart, entièrement couverts d'une ornementation délicate, et qu'il s'y rencontre nombre de statues, de figures réelles ou fantastiques d'une exécution achevée, on n'hésitera pas à reconnaître que le peuple khmer était doué d'un génie artistique de premier ordre, et l'on ne s'étonnera pas de nous avoir vu classer ses plus belles productions architecturales bien au-dessus de celles des autres peuples de l'extrême Orient et tout à côté des chefs-d'œuvre de l'Occident.

J'ai dit que beaucoup de ces édifices étaient bâtis en un large appareil de pierres de grès d'un grain très fin, éminemment propres à la sculpture [1]. Ils reposaient sur des fondations en pierre dite *de Bien-hoa* (concrétion grossière d'argile et de fer), assises elles-mêmes sur le roc ou sur un lit de sable; d'autres étaient en

[1] Les blocs employés étaient souvent énormes; nous en avons rencontré au sommet de la pyramide de Ka-Kéo qui mesuraient 4 mètres de longueur sur $1^{m},50$ de largeur et 1 mètre d'épaisseur.

Dans les monuments d'Angkor on en voit de plus considérables élevés à une grande hauteur.

Par quel procédé les architectes khmers transportaient-ils ces lourdes masses ? Les bas-reliefs que nous avons examinés ne nous donnent pas sur ce sujet d'indications aussi précises que ceux d'Égypte ou d'Assyrie. On n'y voit, en fait d'appareils mécaniques, que des leviers assez simples manœuvrés par un petit nombre d'hommes.

Un examen très attentif des représentations murales de Baion si riches en détails, mais en même temps si détériorées et si difficiles à comprendre au premier abord, fournirait peut-être des données intéressantes.

J'ai vu employé à Bangkok pour l'édification d'une pyramide en briques le système d'un amoncellement de terre formant plan incliné disposé en chemin circulaire et s'élevant en même temps que le monument. Peut-être est-ce là toute la solution du problème.

briques de grand module moulées dans de l'argile pur, d'une extrême solidité [1]; dans plusieurs enfin, on employait les deux sortes de pierre mélangées avec la brique et le ciment [2]. On obtenait ainsi de riches effets polychromes, le grès étant d'un gris pâle ou fauve, la brique d'un rouge franc, et le bien-hoa d'une couleur de rouille sombre. Les bois incorruptibles, le plomb, le fer, l'argent, l'or pur ou en alliages de couleurs diverses et peut-être d'autres métaux entraient aussi dans la construction et dans la décoration.

Les bois précieux sculptés servaient pour les plafonds, portes, revêtements intérieurs ; des poutres aussi dures que le fer étaient dissimulées dans la maçonnerie pour en soutenir le poids au-dessus des grandes baies [3].

Le plomb était employé pour les couvertures des toits [4] et pour les revêtements extérieurs — Tat-Luong, pyramide à clochetons de Vien-Chan au bas Laos, est recouverte d'épaisses lames de plomb dont la dorure n'avait pas employé moins de mille livres d'or [5]. — Des attaches de plomb servaient à retenir les fragments des sculptures brisées sur les frontons, pilastres, etc.

On réunissait les pierres de certaines constructions par des crampons de fer scellés avec du plomb, crampons dont la place est parfaitement visible dans le groupe des géants du Musée Khmer. Des chevilles de fer retenaient aussi parfois les balustres des fenêtres (Préasat Préa-Tcôl).

Le cuivre servait à divers usages. Il y avait même des tours ou

[1] Les briques des monuments modernes ou datant des derniers siècles sont plus petites, moins denses, mélangées de paille de riz et de peu de durée.

[2] Citons encore une pierre blanche, tendre, employée dans la construction du temple de Basset (Bastian).

[3] Voy. p. 71.

[4] Voy. Abel Rémusat.

[5] Voy. Gerard van Wusthof (1641).

tourelles entièrement en cuivre [1], comme il en existe encore en Chine, la pagode du roi Om, entre autres, dans la ville de Yun-nan.

II

Au point de vue particulier de leur destination, les monuments khmers peuvent se classer en deux catégories : monuments civils et monuments religieux ; toutefois, ces catégories ne sont pas toujours nettement tranchées, puisque, d'une part, le temple et la citadelle étaient souvent réunis en une seule et même construction, et que, d'autre part, les grands ensembles (pontéays et résidences royales) se construisaient d'après des plans généraux où tout était subordonné au temple central.

Les édifices civils comprenaient des salles rectangulaires ou cruciformes servant, selon la tradition, de magasins royaux ou publics. Ces salles, larges de deux à quatre mètres, étaient recouvertes de voûtes faites de pierres superposées en encorbellement et taillées en forme d'ogive surbaissée, ou plutôt suivant la courbe que représenterait la coupe renversée d'une coque de navire.

Les fortifications consistaient principalement en murailles, reposant sur des soubassements élargis et couronnées d'entablements à moulures avec crêtes sculptées en ogives, en fer de lance, etc. Le mur d'enceinte de Préa-Khan (d'Angkor) était de plus flanqué de garoudas géants, surmontés d'encadrements en forme de petites tourelles [2]. Celui d'Angkor-Thôm était garni d'un épais rempart interne pour la circulation des défenseurs.

Ces enceintes fortes étaient tantôt simples comme Ta-Prohm,

[1] Voy. Abel Rémusat.
[2] Voy. page 269.

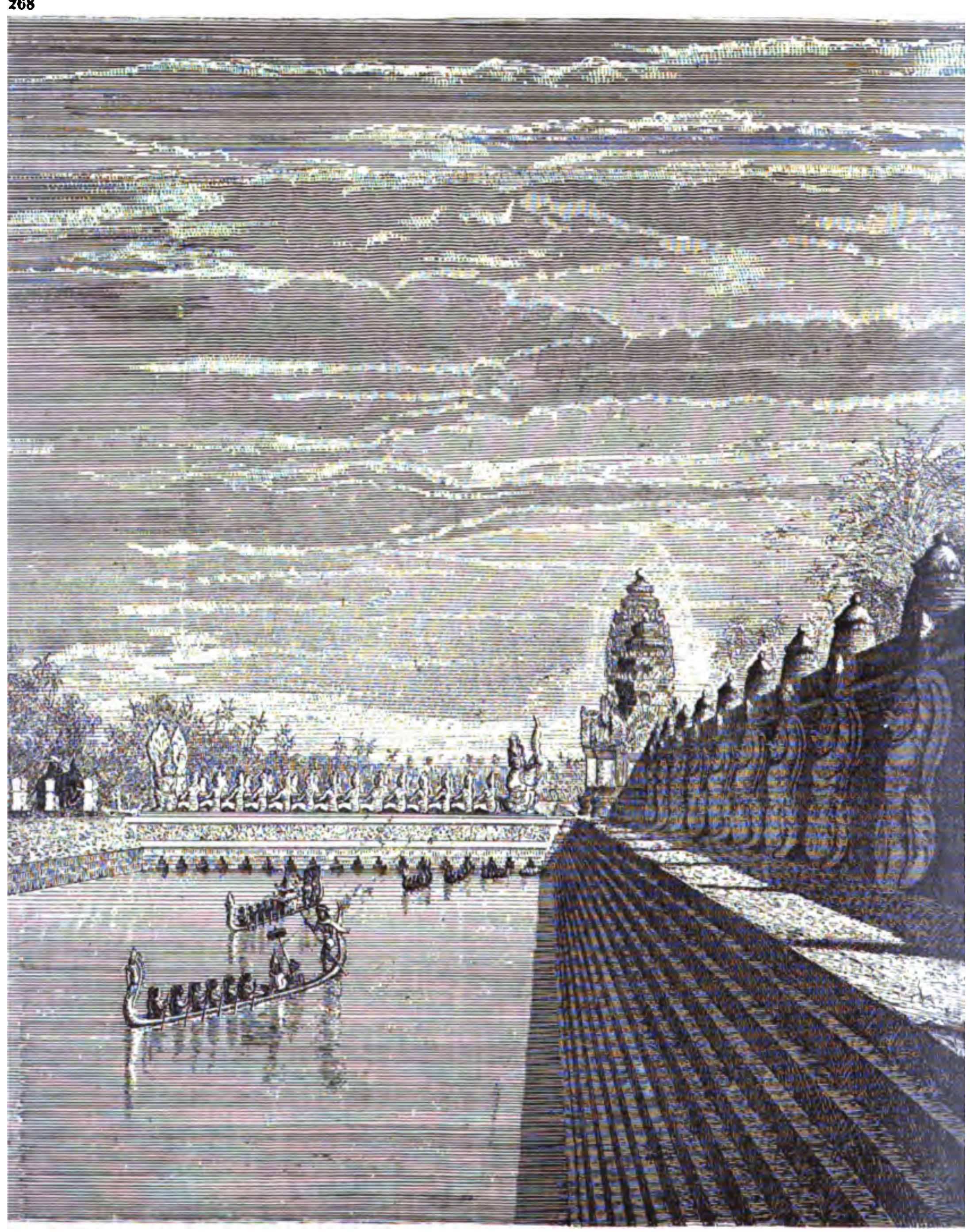
Ekdey, etc..., tantôt précédées de fossés larges et peu profonds, sur lesquels étaient jetés des ponts conduisant aux entrées, véritables portes triomphales de genres variés, à une ou trois ouvertures comme Pontéay-Chma, Préa-Khan, etc.

Parmi les premières rappelons les portes de Pimanacas surmontées d'une tour à étages ornés de stèles; celles de Pontéay-Chma, d'Ekdey, de Ta-Prohm, flanquées de garoudas puissants et couronnées d'un Brahma portant en collier une guirlande de saintes; celles d'Angkor-Thôm, avec leur Brahma coiffé d'une tiare à trois pointes. — Bien que finement fouillées et décorées de riches moulures, ces dernières devaient un caractère de force très marqué à la masse puissante de leur base et aux formes amples et robustes des éléphants qui en composaient le soutènement. De plus, par un contraste heureux, on avait laissé, entre l'abondante ornementation des parties inférieures et du sommet, une vaste surface de paroi nue, sans portes, sans fenêtres, ni pilastres, comme il convient à une muraille de forteresse.

Puis, parmi les portes triples (l'entrée du milieu, servant pour le passage et les autres pour la décoration), celles de Préa-Khan (Angkor) surmontées de tours d'inégale hauteur; celle de Préa-Khan (Compong-Soai) précédée de portiques à colonnes avec préasats à cinq étages; celles de Baphoum flanquées latéralement de galeries avec fenêtres à balustres, enfin la grande construction occidentale d'Angkor-Vaht, comprenant une galerie à double colonnade avec trois portes médianes et deux grandes entrées aux extrémités.

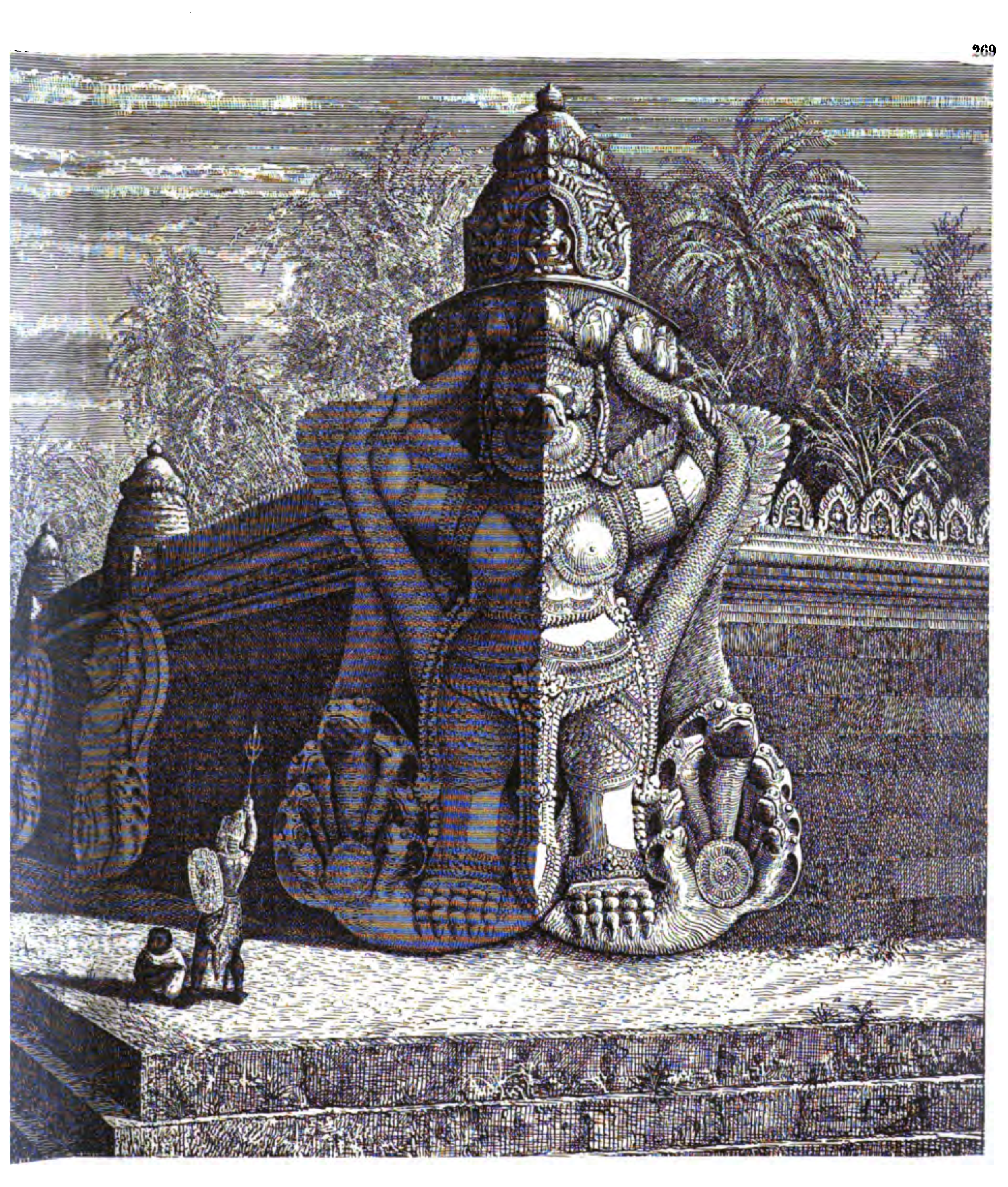
Il y avait aussi, on l'a vu, des routes ou chaussées rectilignes, de vingt à trente mètres de largeur, élevées au-dessus du niveau des plus grandes inondations, et accompagnées de vastes réservoirs où l'on conservait, durant la saison sèche, la provision d'eau nécessaire aux bœufs, aux buffles et aux éléphants des caravanes.

Ces chaussées partant de la capitale rayonnaient dans toutes les

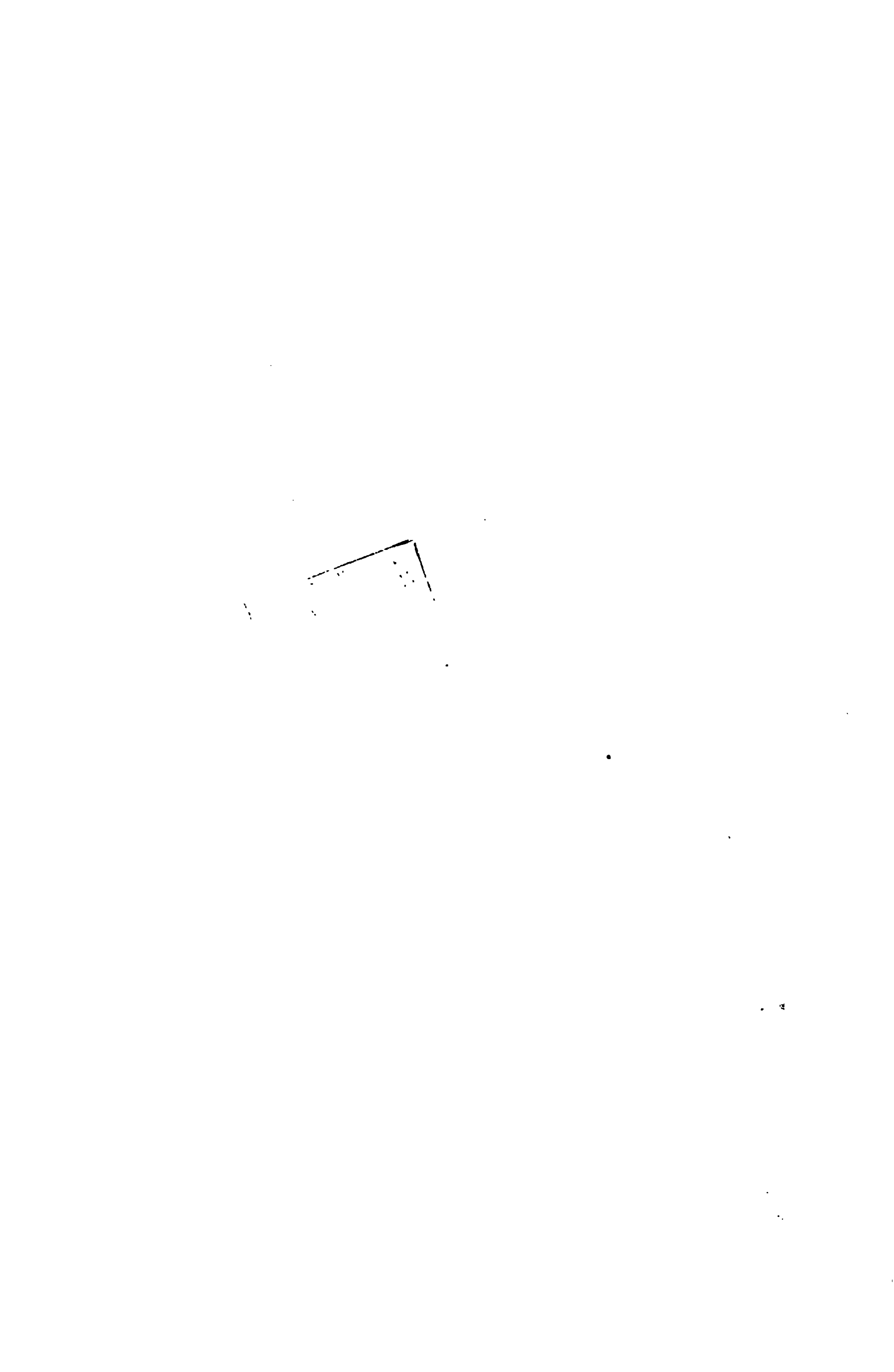


LA CITADELLE DE

(Vue



LLE DE PRÉA-KHAN (ANGKOR).
(Vue restituée).



directions et conduisaient aux montagnes en traversant les vastes plaines du bas pays.

Les ponts en pierres massives reposaient sur le roc ou sur un seuil dallé. Ils étaient si solidement construits qu'ils ont presque tous résisté aux crues périodiques et au choc des gros troncs entraînés par le courant. Leurs arches très élevées n'avaient que deux mètres d'ouverture, et leurs piles étaient d'une épaisseur pres-



Un pont khmer (Spean Ta-On) [1].

que égale. Pour que le cours d'eau conservât un passage normal, on avait élargi le lit et maintenu les berges par des revêtements en pierres étagées. Le plus considérable de ces ponts, celui de Spean-Teuk, a cent quarante-cinq mètres de longueur et trente-quatre arches.

Leur principale décoration, que j'ai décrite à plusieurs reprises, consistait en balustrades monumentales affectant la forme de serpents à têtes multiples. Les balustrades de Lamseng étaient supportées par des groupes de petits personnages à têtes de naga; celles de Spean Ta-On se terminent par un magnifique motif ayant la figure d'une coquille redressée, où l'on voit, au milieu d'un entourage de neuf gueules rayonnantes, un dieu sur son trône porté par deux reptiles polycéphales rampants, et, au-

[1] Voy. pp. 108 et 121.

dessous, un groupe de petites cariatides sculptées sur le dé de pierre qui supporte cette composition de trois mètres de hauteur[1].

Des ponts massifs percés d'arches étroites et basses ne servant qu'à assurer le nivellement de l'eau dormante, traversaient les fossés des citadelles. Leur largeur dépassait parfois quarante mètres et leur ornementation était extrêmement riche. Tels sont ceux d'Angkor-Thom, de Pontéay-Chma, avec leurs bordures de centaines de géants, ceux de Préa-Khan (Angkor), ornés en plus de frises latérales couvertes de compositions en relief; ceux de Préa-Khan (Compong-Soai) flanqués de leurs grands oiseaux alternant avec des fleurs de nelumbium et bordés de parapets qui méritent une description détaillée.

Soutenus par des balustres figurant chacun un groupe de huit lionceaux ou griffons en cariatides, ces corps de nagas sans fin, ornés de lignes de rinceaux et de perles, se relèvent à chaque extrémité pour former le cou du reptile qui se recourbe et se divise en un éventail géant. On peut dire que chacune de ces pièces est une merveille[2]. Le milieu de la face antérieure est occupé par un griffon qui a les coudes serrés au corps et présente en avant la paume de ses mains garnies d'ongles menaçants. Tout autour, et suivant la courbe de ses ailes déployées, se rangent huit gueules de dragon, dont les dimensions s'accroissent en s'élevant. L'oiseau fantastique, dont la crête forme le sommet de l'éventail, est à cheval sur un *naga* à trois têtes, au-dessous duquel rampent des monstres diaboliques. Les crêtes du dragon principal forment autour de ce grand motif une dentelure terminée latéralement par deux rinceaux repliés en volute. La face postérieure de l'éventail, décorée de la même manière, se complique encore d'un dragon dont le cou

[1] Voy. p. 121.
[2] Voy. p. 21.

sort d'entre les pattes du griffon, se redresse en se détachant entièrement de la pierre, et se termine par une triple gueule surmontée d'une sorte de corne ou crête aiguë. Des arabesques et des rinceaux enchevêtrés avec des figures de diables et de petits serpents complètent l'ornementation de ce gigantesque appendice, taillé dans un seul bloc, et aussi fini de détail qu'il est gracieux de composition.

Citons enfin les ponts de Méléa, garnis de colonnes rondes, et celui d'Angkor-Vaht dont les colonnades élevées sont coupées par deux projections latérales avec escaliers avancés descendant à l'eau des bassins.

Arrivons maintenant aux terrasses ou belvédères ; elles étaient de formes géométriques, et hautes seulement de quelques mètres. Des escaliers, gardés par des animaux fantastiques ou des Phis porte-massues, donnaient accès à leur plate-forme dallée qui servait de promenoir et d'où la vue s'étendait au loin. De larges et profondes moulures ornées de fleurs et de rinceaux masquaient leurs murs de soutènement. Leur forme, le nombre des saillies, des retraits, des escaliers, variaient à l'infini. C'étaient, entre autres, les terrasses de Préa-Tomrey, en croix simple avec balustrades de nagas ; de Préasat-Pram, en croix double; de Krush, à triple croix avec vaste plate-forme à trois gradins; puis celles de Ta-Prohm gardées par des griffons dressés, les ailes déployées. Le belvédère du petit temple à colonnes de Préa-Khan avec lions et dragons superposés en trois étages; ceux de Préa-Khan (d'Angkor) gardés par des porteurs de massues ; la terrasse principale d'Ekdey, grand rectangle à plate-forme coupé par une croix surélevée avec sept escaliers saillants, lions et dragons enchevêtrés de garondas ; le massif isolé de Ponteay-Chma, avec huit saillies, bizarrement dentelées, lions gardiens et balustrades répétées le long d'une large allée traver-

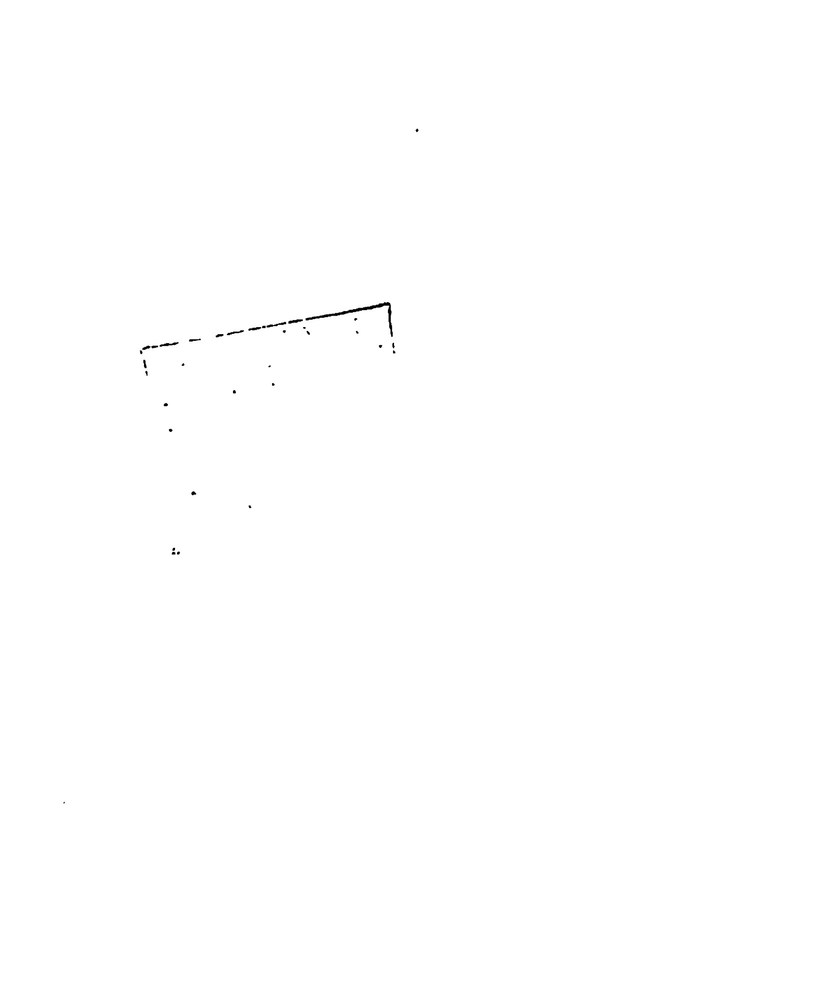
sière (Voy. le plan p. 381). C'étaient encore le vaste belvédère terminal de Méléa dont le premier degré est bordé de marches de pierre, et dont le second projette huit escaliers gardés par seize grands lions tout droits (Voy. page suivante) ; enfin l'embarcadère du Sra-Srong, vaste plate-forme rectangulaire suivie d'un belvédère étoilé en croix, des bras duquel trois escaliers conduisaient au lac (Voy. le plan p. 380). Vu de la surface de l'eau, cet ensemble présentait le riche coup d'œil de ses superbes moulures, de ses lions et de ses nagas superposés.

Des terrasses d'un autre genre avaient leurs murailles de soutènement dissimulées par une suite de colonnettes rondes ou cannelées qui soutenaient une plate-bande supérieure, comme à Préa-Pithu et dans de petits belvédères intérieurs du palais de Pimanacas[1]. A Angkor-Vaht, c'étaient de véritables colonnes espacées et laissant voir dans les interstices de profondes moulures qui couvraient la muraille (Voy. le plan p. 381). A Méléa, au contraire, des colonnades trapues, à jour, supportent des poutres en pierre sur lesquelles reposent les larges dalles qui constituent la plate-forme. Enfin la grande esplanade du palais des rois était, nous l'avons vu, décorée de compositions en bas-relief ou soutenue par des cariatides de lions dressés, d'éléphants, de griffons, et d'autres animaux fantastiques.

D'après les anciennes relations chinoises, il y avait aussi, parmi les monuments que j'ai appelés de l'ordre civil, des tourelles ou de petites pyramides servant de tombeaux[2] ; citons encore une grande fosse vue par le commandant de Lagrée près de Méléa ; cette excavation mesure quarante mètres sur vingt, et les indigènes la désignent sous le nom de « cage du rhinocéros », mais sa destination n'est pas autrement connue.

[1] Une des terrasses de Préasat-Pram était aussi garnie de petites colonnes.

[2] Dans plusieurs villages, les habitants ont conservé la coutume de déposer les cendres de leurs morts dans les cellas ruinées de quelque ancienne préasat.



Ajoutons enfin à cette nomenclature des restes de constructions en briques de peu d'importance, qui semblent bien avoir été des corps de garde, et des levées en terre, dont les unes appartenaient à un système général d'enceintes ou de fortifications, et dont les autres servaient d'emplacement pour les marchés, en dehors et près des citadelles.

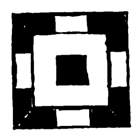
III

Les édifices sacrés peuvent se diviser en trois classes principales d'après leurs dispositions : 1° les monuments plans, composés d'un sanctuaire qu'entouraient une ou plusieurs galeries rectangulaires figurant autant d'enceintes concentriques ; 2° les monuments pyramidaux à étages ; 3° les monuments formés d'enceintes concentriques étagées, troisième type résultant de la combinaison des deux autres. — Il existe enfin des monuments *composites* où les tours, les galeries et la pyramide se trouvent réunies dans des combinaisons diverses.

La forme la plus rudimentaire du temple plan est un cube surmonté d'une pyramide. A l'intérieur se trouve une chambre ou *cella* carrée ; elle offre une porte sur chaque face, et contient une représentation hiératique : lingam ou statue.

Pour amener cette disposition primitive aux arrangements perfectionnés que j'ai indiqués au cours de mes descriptions, les architectes lui firent subir successivement les modifications suivantes. Ils supprimèrent les angles du cube et les remplacèrent par une série de pilastres établissant le raccord d'une porte à l'autre ; ils encadrèrent les portes et appliquèrent des colonnettes sur les chambranles ; ils ajoutèrent aussi des péristyles avec des voûtes

masquées par des frontons [1], et, développant de plus en plus les



Plan du temple, plan simple.

moulures de base et d'entablement, ils arrivèrent à couvrir le massif entier de sculptures.



Sanctuaire primitif.

En même temps, ils transformèrent les arêtes rectilignes de la pyramide supérieure en des courbes élégantes, et le sommet prit



Plan d'un sanctuaire perfectionné.

l'aspect d'une tiare divisée en étages formant retrait les uns sur les autres, et d'une hauteur de lus pen plus diminuée. Chaque étage

[1] Les architectes composèrent alors la porte khmer classique, fondement

reproduisait les dispositions générales de la base, avec cette différence qu'au lieu d'ouvertures, on ne figura au-dessus des entrées que de fausses portes. L'édifice était terminé par des couronnes décroissantes sculptées de diverses manières et surmontées d'une sphère, d'un bouton ou d'une fleur de lotus, d'une flèche, et peut-être d'un lingam ou d'une statue [1].

Cette nouvelle forme, grecque par les proportions de la base, hindoue par l'arrangement du sommet, fut adoptée comme type général pour la construction des sanctuaires. Ces derniers édifices offrent avec les Vimanas de l'Inde une certaine ressemblance d'aspect, qu'ils doivent surtout à leurs sommets étagés ; mais ce n'en sont pas moins des œuvres architectoniques d'un style original. Ce sont eux que nous avons désignés, au cours de notre récit, par le terme générique de *préasat*, que les indigènes appliquent quelquefois, par extension, à toute construction sacrée de quelque ordre qu'elle soit.

On connaît déjà plus de quatre-vingts de ces sanctuaires isolés dans les forêts du Cambodge, de Siam et du Laos. La forme de leur base varie du carré au polygone dentelé de soixante-quatre côtés ; leur hauteur mesure de quatre à vingt-cinq mètres ; leurs sculptures sont très-diversifiées. Plusieurs de ces *préasats* forment une catégorie à part, et ont un caractère étrange, exclusivement propre à l'architecture khmer : elles doivent leur originalité à la présence de quatre grandes figures humaines qui sont sculptées au-dessus des frontons des quatre portes, et forment la partie moyenne de la construction et le corps même de la tour. Ces

de cette belle architecture du Cambodge. — Cette construction caractéristique consiste essentiellement en une baie rectangulaire encadrée de moulures. — Elle est ornée de colonnettes octogonales engagées supportant un entablement profondément fouillé, et de pilastres extérieurs surmontés d'un fronton ogival sculpté avec encadrement ondulé, acrotères et dentelures flabelliformes. (Voy. le dessin représenté sur la couverture de ce livre.)

[1] Voyez divers spécimens de ces tours pp. 81, 101, 129, 173, 209, 215, etc.

faces, ornées, on l'a vu, de diadèmes, de pendants d'oreilles et de colliers, se raccordent par de petits pilastres angulaires [1]. La tour figure ainsi exactement une énorme tête à quadruple visage, coiffée d'une immense tiare, où la tradition locale reconnaît la représentation du Ta-Prohm cambodgien, c'est-à-dire de l'ancêtre Brahma [2].

La *préasat*, sous ses formes diverses, est le premier des éléments qui entrent dans la composition des édifices plans; le second est la *galerie*. La plus simple est faite de deux murailles, soit pleines, soit percées de fenêtres à balustres, supportant une voûte. Les galeries perfectionnées, à travers lesquelles j'ai, à mainte reprise, promené le lecteur, consistent, les unes en une muraille et un rang de piliers, les autres en une muraille et une double ou triple colonnade, d'autres encore en quatre rangées de piliers soutenant une voûte maîtresse, et deux demi-voûtes latérales plus basses, disposées comme les trois nefs de nos églises.

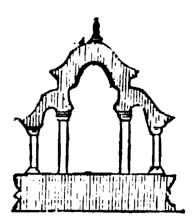
La voûte simplement dégrossie était masquée par un plafond en bois, à caissons avec peintures et dorures, et reposant sur une corniche; quelquefois, comme dans la galerie d'entrée d'Angkor-Vaht, la pierre même de la voûte était sculptée et ornée de lotus en rosaces.

Les piliers sont carrés [2], avec une base et un chapiteau

[1] Dans la plupart de ces tours, les grandes figures occupent en hauteur les deux premiers étages de la construction conique. Au-dessus sont deux autres étages surmontés de couronnes de lotus et de la sphère ou bouton terminal. Les frontons qui se succèdent au-dessus des têtes sont légèrement convexes et participent ainsi à la courbure générale, de telle sorte que l'ensemble forme une tiare qui coiffe parfaitement la tête quadruple sur laquelle elle est posée. — Voyez les dessins, pp. 101, 173, 327. Dans les préasats qui surmontent les entrées de Ta-Prohm et d'Ekdey, les masques quadruples sont juxtaposés, oreille contre oreille. A Angkor Thôm (Voy. p. 157), ils sont séparés par de grandes figures de femmes tenant dans leurs mains des guirlandes tombantes.

[2] Les colonnes rondes avec bases et chapiteaux de même genre sont réservées à la décoration latérale des ponts et des terrasses ; toutefois Bastian dit

identiques, dont le dessin primitif rappelle l'ordre dorique; les murs sont ornés de larges moulures; les voûtes, sculptées



Coupe d'une galerie à trois nefs.

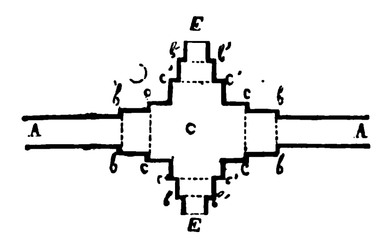
à l'extérieur en forme de tuiles courbes précédées d'antéfixes; les lignes de faîte, surmontées de crêtes diversement dentelées.

Signalons maintenant une sorte d'artifice architectonique employé, on peut le dire, dans tous les monuments du Cambodge, et qui y produit invariablement des effets d'une richesse singulière. Lorsque les constructeurs khmers voulaient pratiquer une entrée monumentale en un point de leurs galeries, ils en augmentaient graduellement les dimensions au moyen de saillies rectangulaires, tout en conservant les proportions des formes et l'identité des dessins. Les vides existant entre les différentes parties d'inégale grandeur étaient alors dissimulés par des pilastres couronnés de frontons. On obtenait ainsi, de chaque côté du point médian, des tronçons de galeries qui grandissaient et s'étageaient en se rapprochant de ce point.

Là ne se bornait pas la combinaison. Perpendiculairement à la galerie en étages ainsi créée, on en établissait une toute semblable, faisant la croix avec la première, et dont les extrémités en avant et en arrière figuraient les portes d'entrée et de sortie, ayant chacune un péristyle correspondant à la hauteur de la galerie primitive.

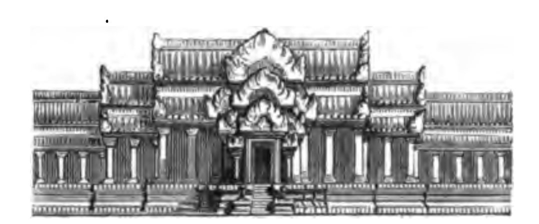
avoir vu, à Lovêk, des portiques à colonnes rondes. Celles qui se trouvent dans la galerie supérieure d'Angkor-Vaht paraissent avoir été mises après coup pour remplacer des piliers carrés qui s'étaient effondrés.

Supposons qu'il s'agisse d'une galerie complète, c'est-à-dire à triple nef. Si nous nous plaçons en face de la porte, nous apercevons d'abord un premier péristyle surmonté de son fronton



AA. Galerie dans laquelle il s'agit de pratiquer une entrée.
bb. Premier élargissement.
cc. Deuxième élargissement.
EE. Galerie faisant la croix avec la précédente.
b'b' — *c'c'*. Élargissements successifs.

que complètent, à droite et à gauche, les deux demi-frontons des bas-côtés. A quelques mètres plus loin se dessinera un encadrement tout pareil, formé par les pilastres et les frontons corrélatifs au premier élargissement, et, par delà encore, apparaîtra le



Porte pratiquée dans une galerie par élargissements successifs (élévation).

deuxième encadrement, tandis qu'à droite et à gauche s'étageront les trois tronçons inégaux de la galerie principale, avec leurs frontons profilés et leurs crêtes à dentelures.

Si l'on imagine l'intersection de la croix surmontée d'une tourelle ou même d'une haute tour, si l'on ajoute des moulures très-accusées, des voûtes profondément fouillées et couronnées de crêtes, des frontons entourés de découpures bien distinctes, on se

représentera facilement l'ensemble architectural produit par une telle disposition, plusieurs fois répétée sur de grandes lignes de colonnes basses, dont le développement excède parfois deux cent cinquante mètres, et qui se trouvent ainsi coupées de la façon la plus riche et la plus satisfaisante à l'œil. (Voy. p. 327.)

Galerie et préasat, tels sont les deux motifs principaux que les artistes khmers vont multiplier et diversifier à l'infini pour en tirer des effets toujours harmonieux. Ce sera d'abord la préasat seule ou parfois environnée d'une simple muraille d'enceinte rectangulaire, et précédée d'une ou de deux pièces d'eau (Voy. page suivante); bientôt cette muraille sera remplacée par une galerie avec des tours aux quatre angles ou au-dessus des portes d'entrée [1]; puis s'ajouteront successivement une seconde et une troisième enceinte, semblables à la première; et enfin, comme complément,

[1] Les architectes se sont tellement attachés à varier leurs œuvres petites ou grandes, qu'un classement rigoureux n'en peut être qu'incomplet et qu'il faudrait, pour les caractériser toutes, les décrire chacune en particulier. — Sans entrer dans d'aussi minutieux détails, nous nous bornerons à énumérer rapidement certains édifices dont les uns rentrent dans le système général exposé ici, tandis que les autres s'en écartent plus ou moins.

Athvéa, Préasat-Kouk, Tiang-Préak ont deux préasats placées l'une devant l'autre : sanctuaire, et tour élevée au-dessus de la porte orientale.

Préasat-Pram en a quatre : sanctuaire, et gopouras est, ouest et sud, l'entrée nord n'étant qu'une porte monumentale.

Prey en a cinq : sanctuaire, et gopouras aux quatre points cardinaux.

Banone en a neuf : sanctuaire, gopouras et tours d'angle... etc.....

Popel présente trois tours en ligne, la plus haute au milieu, toutes trois ayant leur façade tournée vers l'orient; Phnom-Crôm offre en plus des édicules et une enceinte.

Phnom-Boc présente trois tours unies par de courtes galeries avec édicules et entourage de cellules.

Séliam, édifice d'un autre genre, a cinq tours disposées en carré et surélevées sur une plate-forme avec fossé extérieur.

Sréo, voisin de Séliam, présente le même nombre de préasats renfermées dans une galerie à colonnes.

Basset a son sanctuaire entouré de huit tourelles ou édicules diversement disposés; Ka-Kéo (en ne considérant que l'ensemble spécial limité par le fossé) comprend 20 tourelles groupées autour d'une cella rectangulaire, etc., etc...

deux galeries transversales viendront se croiser perpendiculairement au point occupé par la préasat centrale, en formant comme les axes de tout l'édifice. Ces axes seront orientés vers les quatre points cardinaux, la façade principale tournée au levant[1].

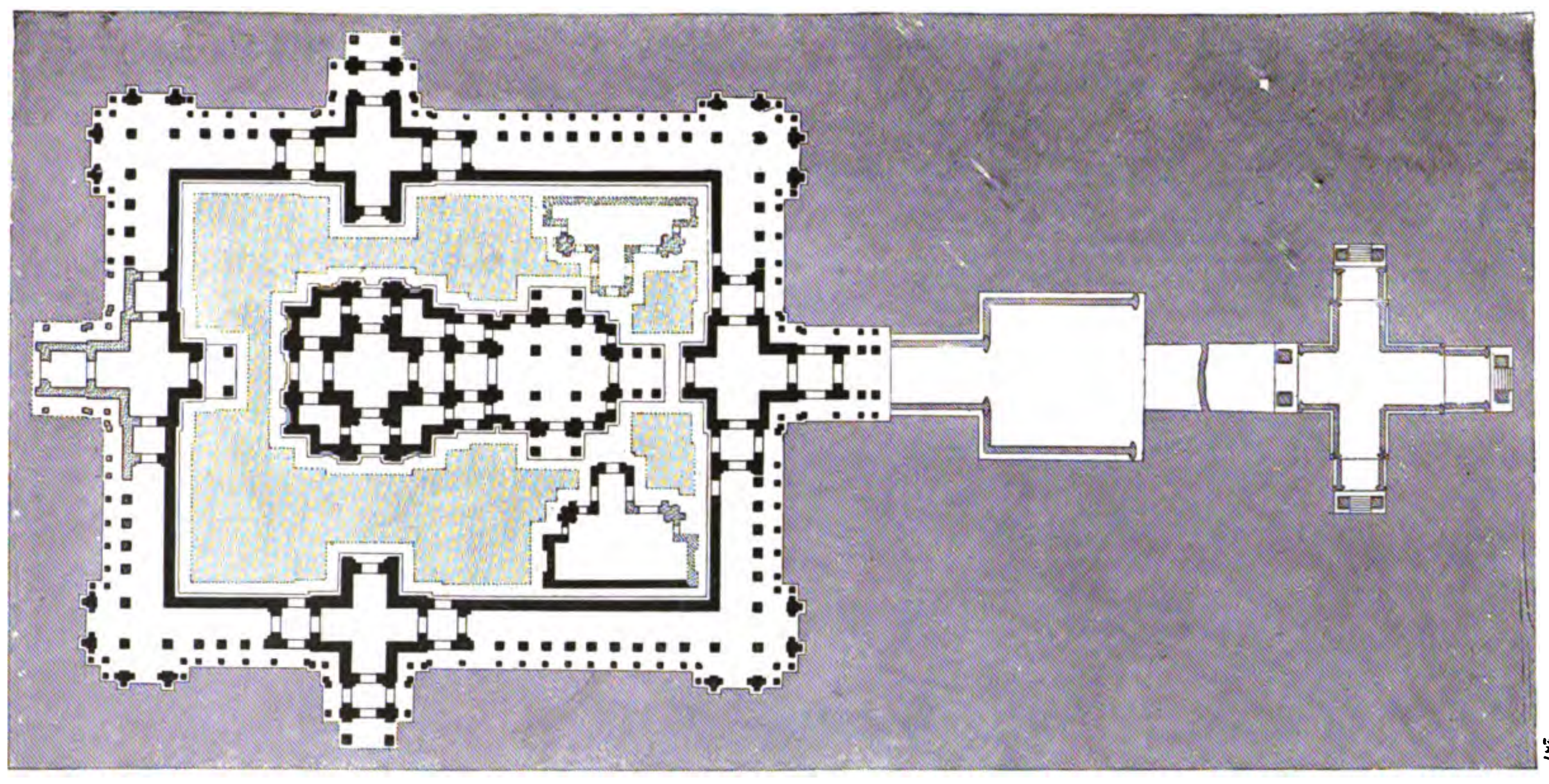
Le sanctuaire central, les trois enceintes et les deux galeries transversales avec leurs tours, telle est la partie commune à tous les temples. La partie variable se compose de préasats isolées ou précédées de péristyles, de galeries accessoires réunissant les galeries principales deux à deux en donnant naissance à des cours entourées de cloîtres, d'édicules disposés avec symétrie des deux côtés du grand axe et surtout dans la moitié orientale du



Préasat Préa-Tcôl.

temple; puis de constructions plus grossières, en forme de couloirs allongés, simples ou à piliers, renfermant des cours rectangulaires; enfin de sras ornementés, et de stèles avec figures ou inscriptions placées dans les cours, au milieu des bassins, sur les chaussées, etc.[2]. L'ensemble est surélevé, on l'a vu, par des soubassements considérables ornés de grandes moulures horizontales. L'enceinte extérieure présente une colonnade régnant tout autour du monument; chaque côté est percé de trois ou cinq portes monumentales partout accompagnées de cette disposition de galeries croissantes dont je viens de parler, et ces entrées sont précédées d'escaliers gardés par des animaux fantastiques. Enfin,

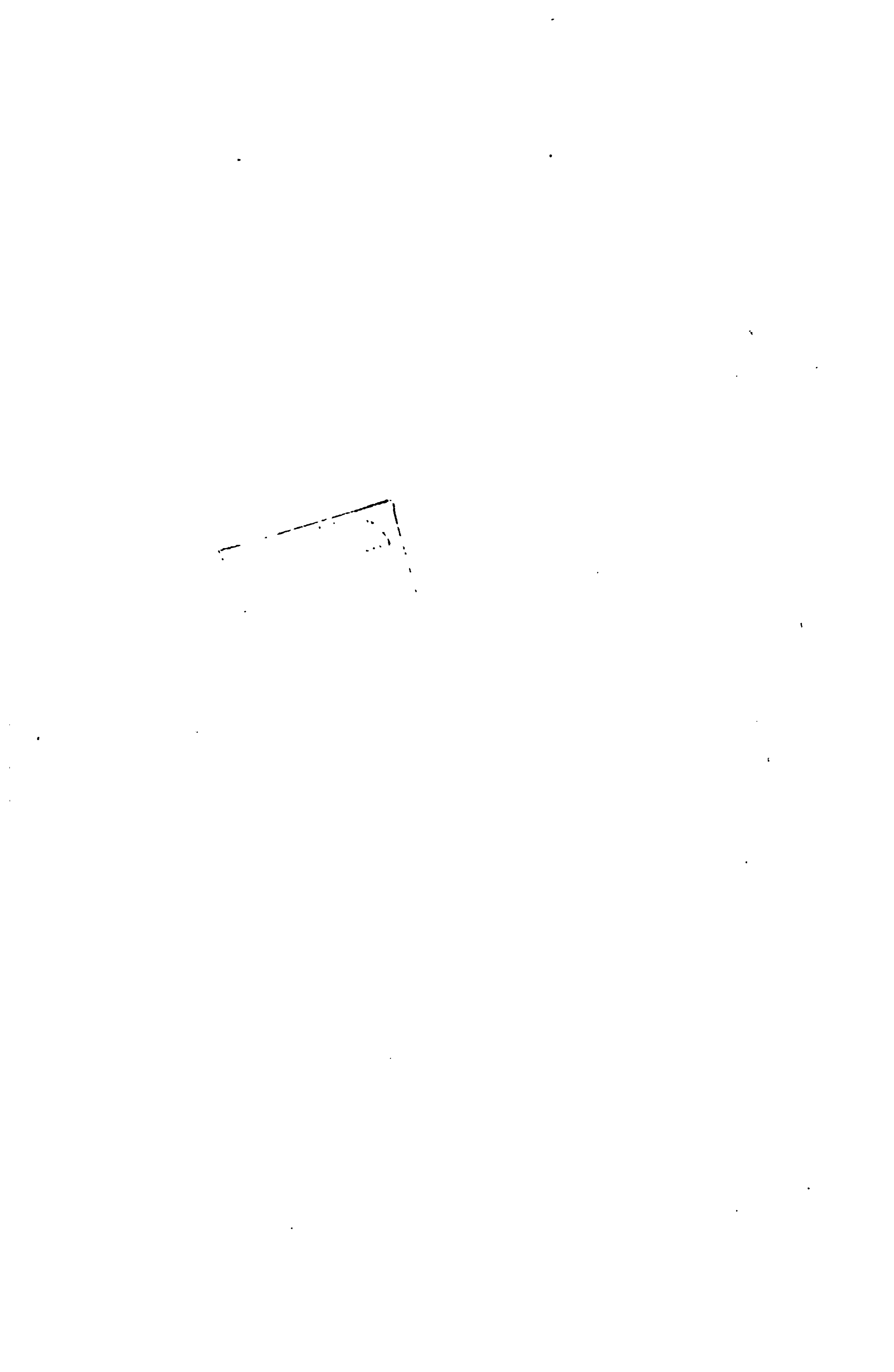
[1] On pourra suivre cette description sur le plan ci-joint (Voy. p. 289).
[2] Voy. le plan de Ta-Prohm, p. 295.



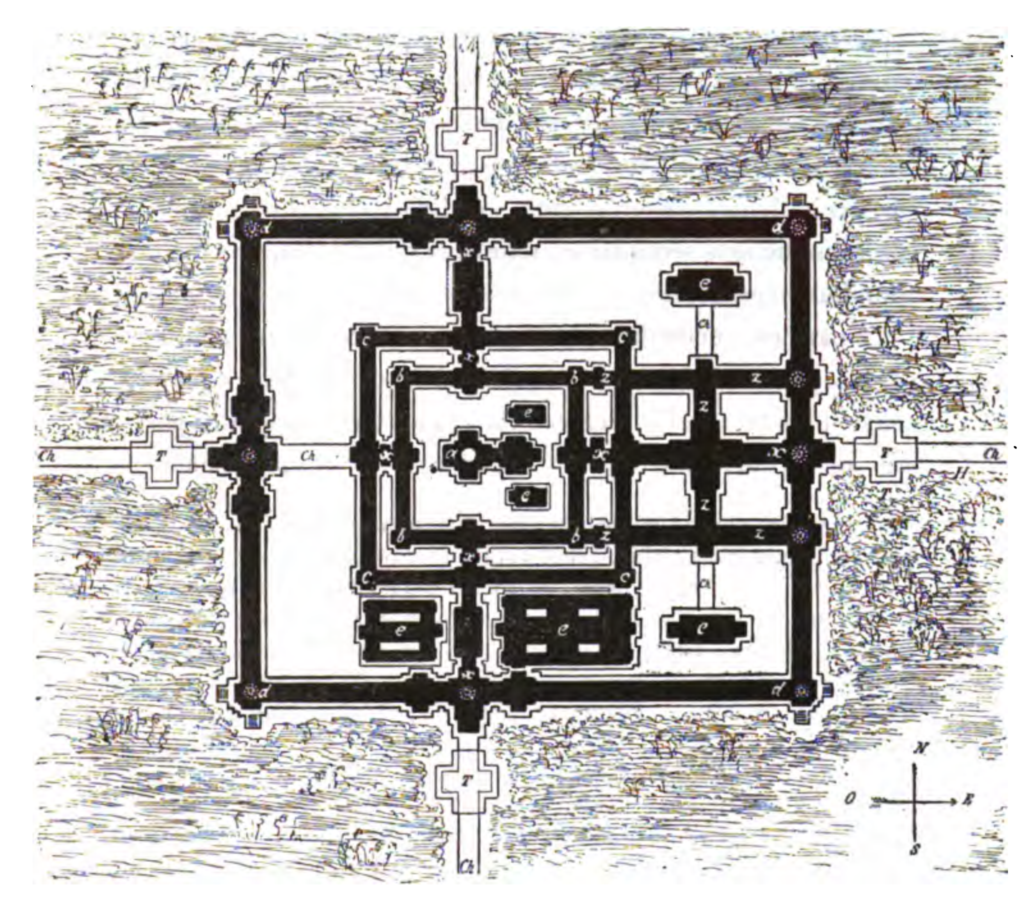
Nord
Ouest — Est
Sud

PLAN DU PETIT TEMPLE SITUÉ PRÈS DE PONTÉAY PRÉA-KHAN.
(D'après le relevé de M. Pénaud.)

Longueur des façades orientale et occidentale : 42 mètres.
— — septentrionale et méridionale : 31 mètres.



les quatre portes principales sont annoncées par des terrasses



Plan du temple de Méléa.

Légende.

a. Tour centrale.
bbbb. 1re galerie.
cccc. 2e galerie.
dddd. 3e galerie.
****. Tours supposées.
xx. Galeries suivant les axes.
zz. Galeries accessoires.

ee. Édicules placés dans les cours intérieures.
ch. Petites chaussées intérieures supportées par des colonnettes.
TT. Terrasses supportées par des colonnettes.
Ch. Grandes chaussées traversant le parc.

diversement disposées, autour desquelles s'allongent des reptiles

chimériques, et dont toutes les entrées sont gardées par des lions ou des statues [1].

Ce vaste ensemble, qui est le temple proprement dit, occupe, on s'en souvient, le milieu d'un parc qui renfermait jadis les résidences ou palais des princes et des fonctionnaires, ainsi que les monastères [2], et où l'on ne retrouve plus aujourd'hui que des *sras* et des édicules agencés avec symétrie, et, plus rarement, des constructions secondaires, telles que cellules pour les moines, tourelles ou pyramides, et stèles monumentales de formes variées.

Ce parc est enclos lui-même dans une enceinte rectangulaire (*Pontéay*, citadelle), et traversé d'allées ou de chaussées qui prolongent les axes de l'édifice central et aboutissent à quatre portes triomphales surmontées de tours. Un large fossé règne en dehors de

[1] Le temple, complet ou réduit, était souvent aussi une citadelle. Lorsqu'il était construit en plaine, il était d'ordinaire environné d'un fossé (comme à Préasat Kouk, à Prey, à Ekdey, etc...). Au dehors du fossé se trouvait fréquemment une muraille forte, appelée le Compeng Kéo, mur aux Joyaux (comme à Basset, à Ekdey, à Ta-Prohm, etc.). Cette muraille était elle-même précédée d'une douve limitant cette forteresse nouvelle qui occupait le centre de la grande Pontéay. — Voyez un exemple de cette disposition dans le plan de Ta-Prohm, page 295.

A Ta-Prohm, le Compeng-Kéo était intérieurement garni sur tout son pourtour de cellules isolées les unes des autres. (Voy. même plan.) — Cet entourage de petits réduits en maçonnerie diversement disposés semble avoir existé dans d'autres temples (Ka-Kéo, Phnom-Boc, etc.).

[2] La partie de cet immense espace, qui n'était pas occupée par le temple, le palais et leurs dépendances, était vraisemblablement divisée, par des rues parallèles aux axes, en quartiers habités. Il est aujourd'hui difficile de s'en assurer, puisque les maisons tout en bois ont disparu sans laisser de traces ; mais c'est ainsi qu'étaient agencées les anciennes capitales de la Birmanie. Or, la disposition de ces places fortes présentait de grandes analogies avec celle des pontéays khmers. Les villes birmanes étaient en effet de forme rectangulaire avec palais central et temples aux angles (Voy. Symes, — 1795) — ; à chacun des coins d'Angkor-Thôm se voit aussi une préasat sacrée enfermée dans une petite enceinte. — Enfin, pour compléter la ressemblance, les anciens Birmans, comme les anciens Khmers, accompagnaient de sacrifices humains la fondation de leurs villes. (Voy. Bastian : — « Pour rendre Ta-Thun imprenable, on immola de nombreuses victimes..... ».)

la *pontéay*. On accède à chacune des portes par un de ces ponts dont j'ai ci-dessus décrit les principaux types. En dehors du fossé s'étend un large boulevard garni autrefois d'habitations et de boutiques de marchands ; à l'entrée du pont oriental se trouve une nouvelle terrasse, de laquelle part une allée terminée par une autre esplanade et aboutissant à une immense pièce d'eau rectan-



Vichnou à quatre bras. — Stèle de Préa-Khan.
(Musée Khmer.)

gulaire, véritable lac artificiel, d'une dimension à peu près égale à celle de la *pontéay*, dont il fait comme le pendant. On accédait par un bel embarcadère à ce *sra*, au milieu duquel s'élevait parfois un îlot portant un sanctuaire. (Voy. la fig. p. suivante.)

Autour de ce lac venaient encore se grouper des constructions sacrées de moindre importance. A Méléa c'étaient la pyramide de Krush et le temple de Préasat-Kong-Phlouc précédé, comme le

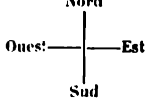
grand ensemble, d'une allée bordée de stèles aboutissant à une terrasse et au lac aujourd'hui desséché ; à Préa-Khan, il y avait la pyramide de Préa-Tomrey, la tour Préa-Tcôl, le temple à colonnades dont il a été question. (Voy. p. 105.) Le lac de Ka-Kéo était environné d'édifices plus nombreux encore[1].

Il semble enfin qu'une immense enceinte rectangulaire en terre levée, garnie de corps de garde, renfermait les agglomérations urbaines et les temples secondaires groupés autour de la citadelle et du lac, et embrassait même d'une circonvallation gigantesque et unique toutes les vastes pontéays, rassemblées les unes près des autres dans la plaine d'Angkor autour de la capitale du royaume. Ces dispositions caractéristiques se retrouvaient plus ou moins complètement dans l'entourage de tous les grands édifices sacrés, et c'est ainsi que ceux-ci arrivaient à couvrir des surfaces de plusieurs kilomètres carrés.

A cette première catégorie, celle des temples plans, appartiennent, comme on l'a vu par nos descriptions antérieures, d'abord les constructions isolées de Préa-Tcôl, de Préasat-Pram, etc... ; puis Ekdey ; enfin, les édifices de premier ordre de Préa-Khan (Compong-Soai), de Ta-Prohm, de Méléa, de Préa-Khan (d'Angkor).

Les grands ensembles que nous venons de décrire sont ordinairement construits en plaine. La configuration du sol, présentant un léger abaissement de niveau, devait déterminer le choix de l'emplacement du lac. Il suffisait de l'entourer d'une bordure ou chaussée de terre, et il se remplissait à l'arrivée de la saison pluvieuse. Partout où l'on a creusé, la terre enlevée se retrouve utilisée ailleurs : celle des fossés, rejetée en partie sur la rive ou transportée autour du lac, servait à construire les levées ou boulevards

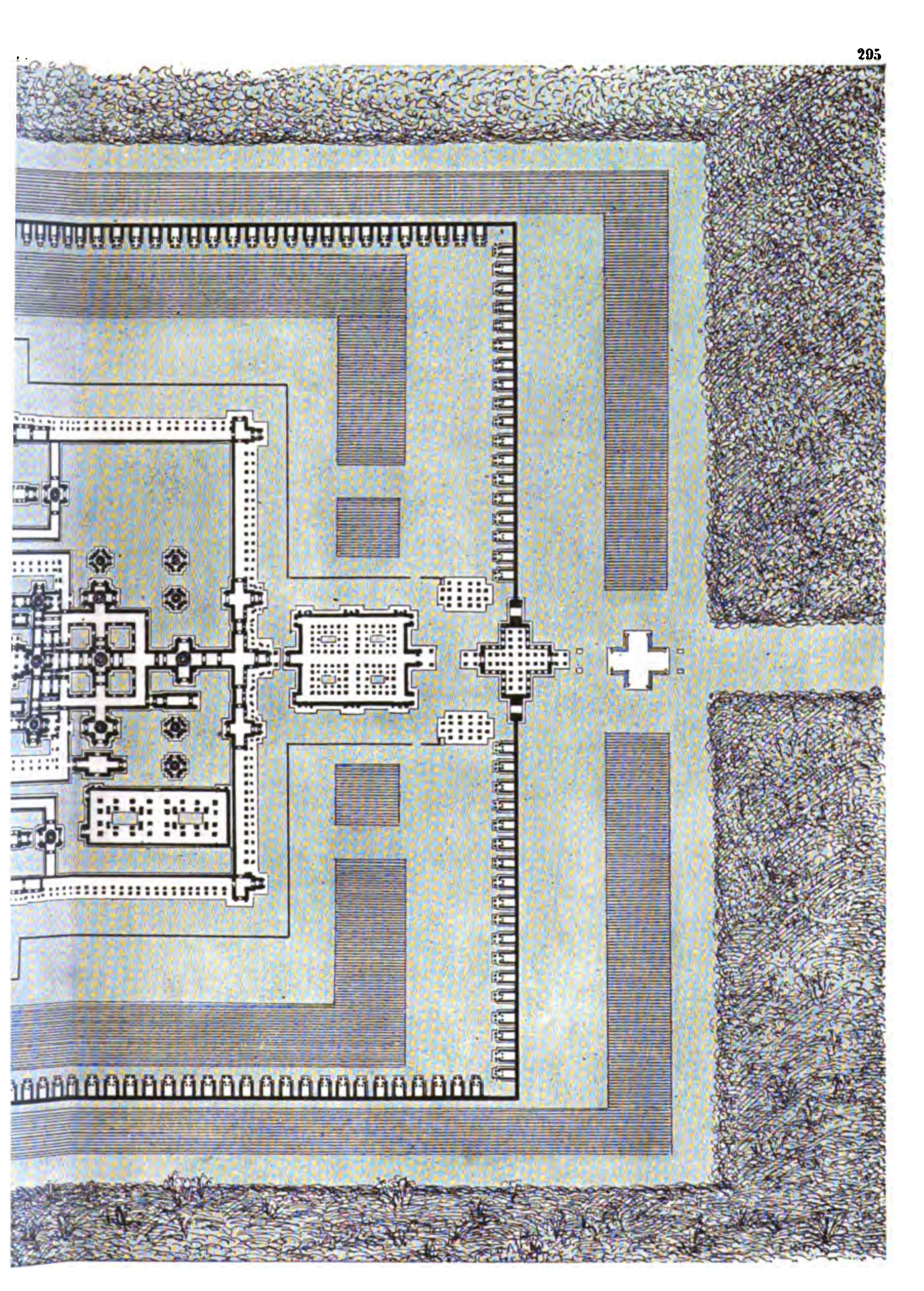
[1] De ce qui précède, il résulte que l'explorateur d'un monument khmer devra, lorsqu'il aura parcouru le temple et la Pontéay, se diriger suivant l'axe vers l'ouest, et, s'il retrouve le lac, en visiter soigneusement les bords et suivre les restes de chaussées ou d'allées qu'il rencontrerait sur son trajet. — Ces lacs n'ont été jusqu'ici explorés qu'imparfaitement.



PLAN APPROXIMA

Dimension totale du plan, de la terrasse orien

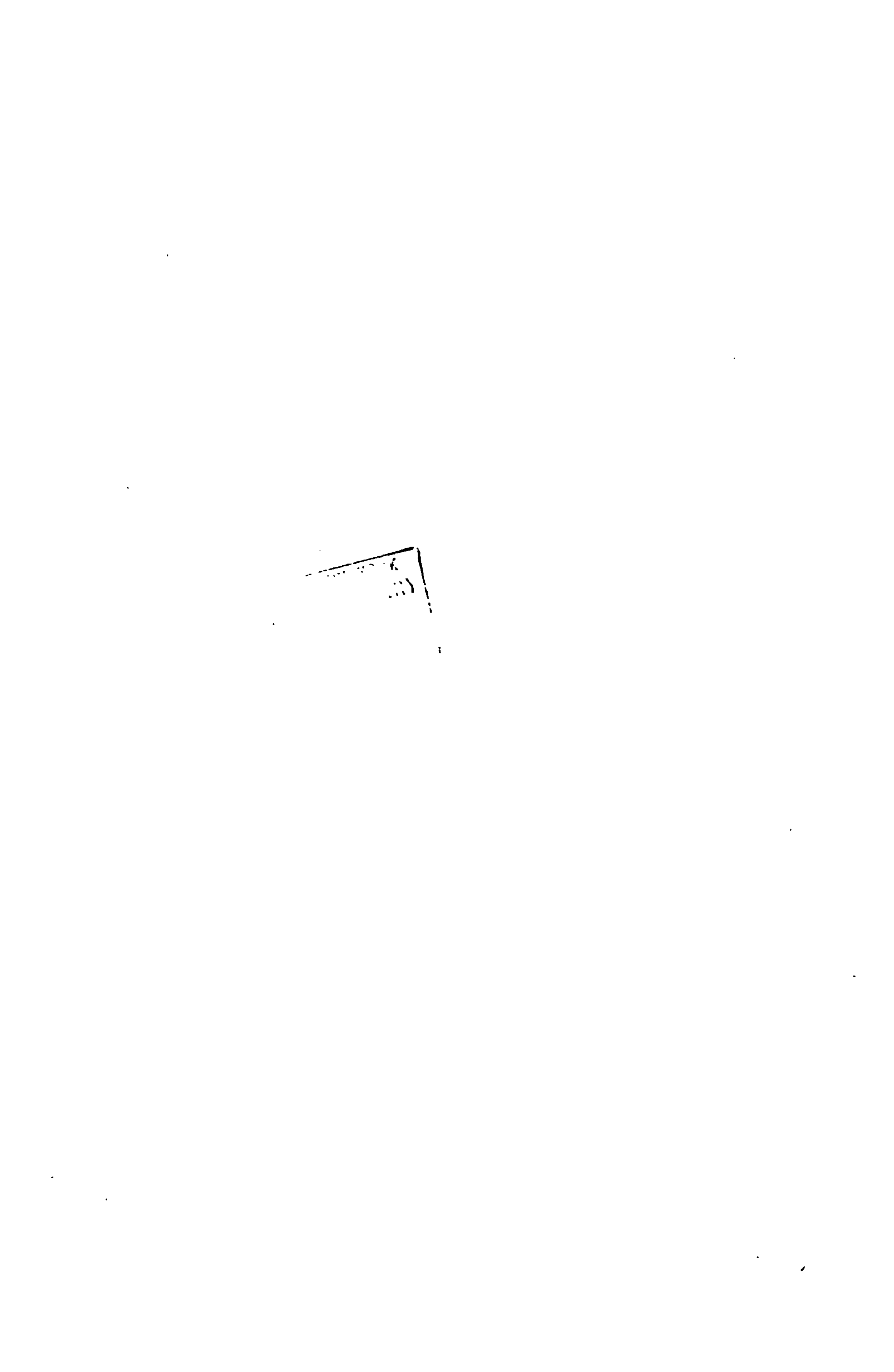
Nota. — Les cercles noirs représentent des tours



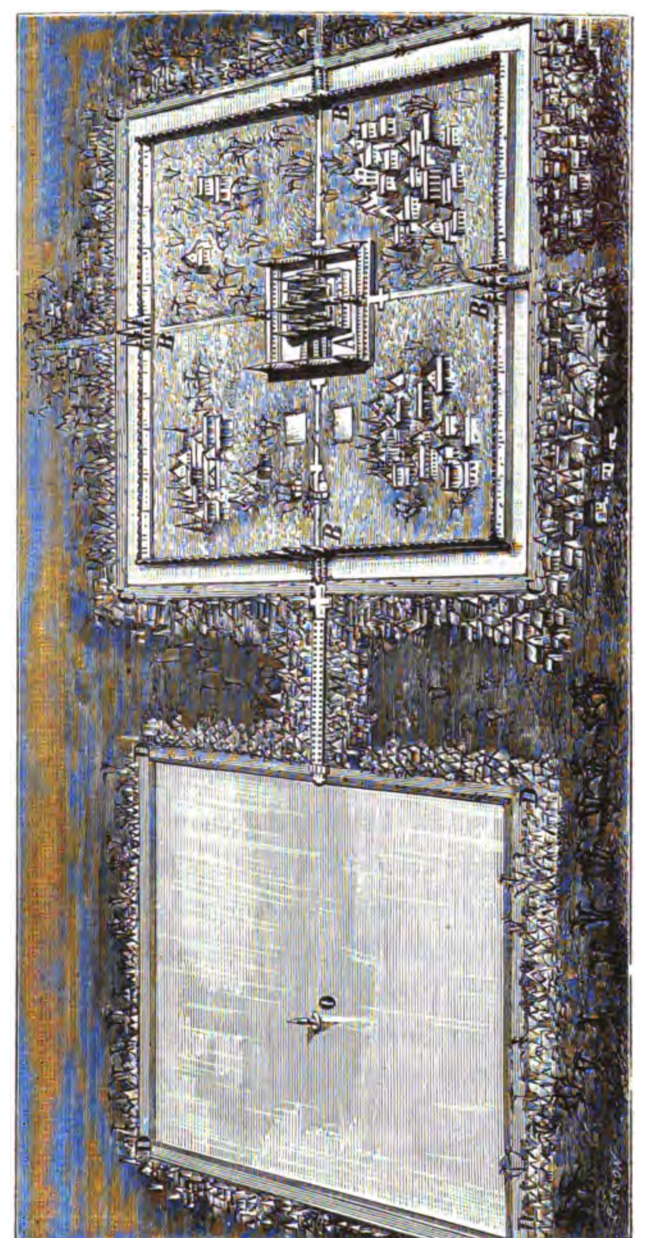
'ROXIMATIF DE TA-PROHM.

asse orientale à la terrasse occidentale : 300 mètres environ.)

des tours. — Les raies parallèles indiquent les sras et les fossés.



d'enceinte ; celle des sras, à surélever les cours intérieures, ou



Disposition générale d'une ville forte.

A. Temple central d'où partent quatre allées conduisant aux portes de la citadelle.
BBBB. Portes de la Pontéay ou citadelle, précédées de ponts-jetés sur le fossé.
CCCC. Chaussée ou boulevard bordant extérieurement le fossé.
M. Allée bordée de stèles conduisant de la porte orientale de la citadelle au lac artificiel.
DDDD. Boulevard ou chaussée bordant le lac artificiel.
O. Édifice sacré construit au centre du lac.

bien, dans les monuments pyramidaux dont nous parlerons tout à

Comme types de petites pyramides, j'ai décrit plus haut celles de Préa Tomrey et de Krush. Je citerai encore Ba-Kong dont la base était environnée de dix préasats, et les cinq terrasses ornées de quarante lions et de vingt éléphants décroissants étagés aux angles[1]; Pimanacas; Ta-Kéo; Préa Roup; Baphoum enfin, qui a cent vingt mètres de côté à la base et ne le cède en grandeur qu'aux deux premières pyramides d'Égypte.

Mi-Baume est plus considérable encore : cent-trente mètres de côté à la base. Ses terrasses ont pour plan de simples carrés,



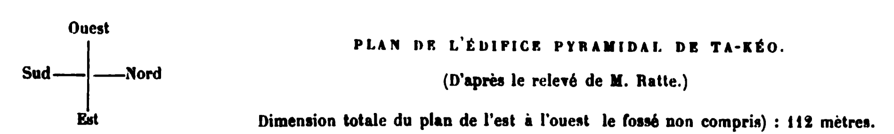
Pyramide de Krush à gradins simples et précódée de terrasses.

largement développés et chargés de constructions multiples. (Voy. page 305 le plan de ce temple.)

D'abord, et sans parler des escaliers gardés à chaque étage par des lions d'un caractère légèrement chinois, il y a, sur la première terrasse, à cinq mètres en deçà du bord, une petite enceinte avec porches rentrants enclavant une série d'édicules contigus; sur le pourtour de la seconde terrasse, des éléphants aux têtes couronnées, des monstres rampants faisant l'office de gargouilles; puis, en dedans, une enceinte avec de hauts porches renfermant huit tourelles placées deux à deux sur les côtés des axes et huit édicules dans les angles; au-dessus, quatre grandes *préasats*, et, enfin, le sanctuaire.

Ici, l'effet général paraît dû bien moins au massif qu'à la gradation des flèches des tours. La terrasse supérieure ne s'élève pas

[1] Sur la plate-forme supérieure se trouvait un trône ou socle, jadis surmonté, d'après la légende, de la statue du Bœuf sacré.



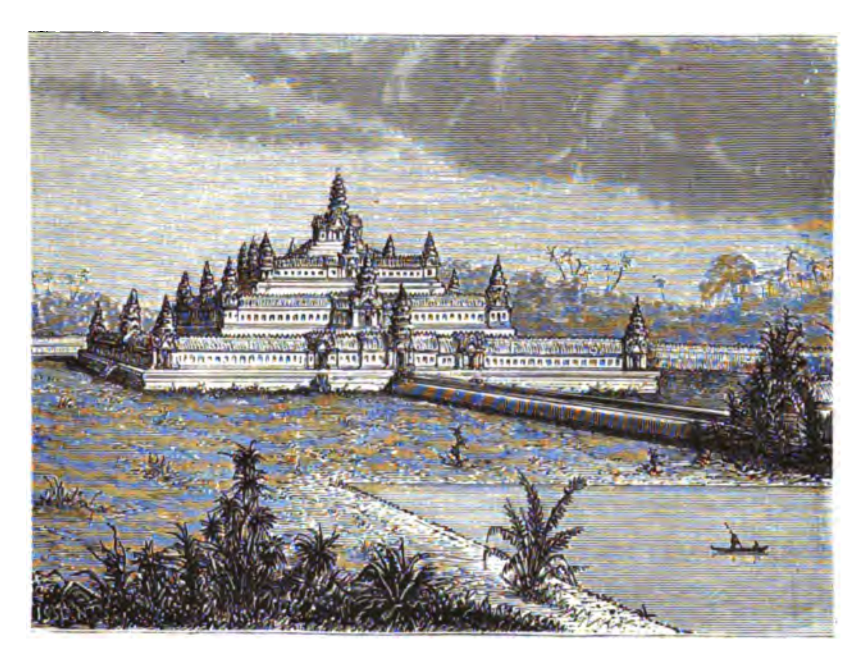
PLAN DE L'ÉDIFICE PYRAMIDAL DE TA-KÉO.

(D'après le relevé de M. Ratte.)

Dimension totale du plan de l'est à l'ouest le fossé non compris) : 112 mètres.

Nota. — La base de cette pyramide est entourée d'un fossé plein d'eau (représenté par les raies parallèles), qui est interrompu devant les quatre entrées.

à plus de dix mètres, hauteur très-faible relativement à l'extension considérable de la base. Le massif, presque entièrement masqué par les édifices qu'il supporte, a seulement pour but de renforcer l'ensemble en surélevant surtout le groupe des cinq *préasats* principales. Celles-ci se détachent vigoureusement au-dessus d'un entourage accidenté de flèches, de clochetons jaillissant des



La pyramide de Ba-Phoum restituée.

tourelles et des *gopouras*, de frontons et de crêtes appliqués sur les édicules, et toutes ces constructions semblent reposer sur un simple soubassement formé par le premier gradin de la pyramide, le seul visible du dehors. (Voy. p. 309 l'élévation de Mi-Baume.) Remarquons en passant dans ce sanctuaire de Mi-Baume une infinité de petits trous cylindriques qui servaient, s'il faut en croire les indigènes, à fixer un revêtement en métal doré, où s'achevaient les ornements définitifs ébauchés seulement sur la brique.

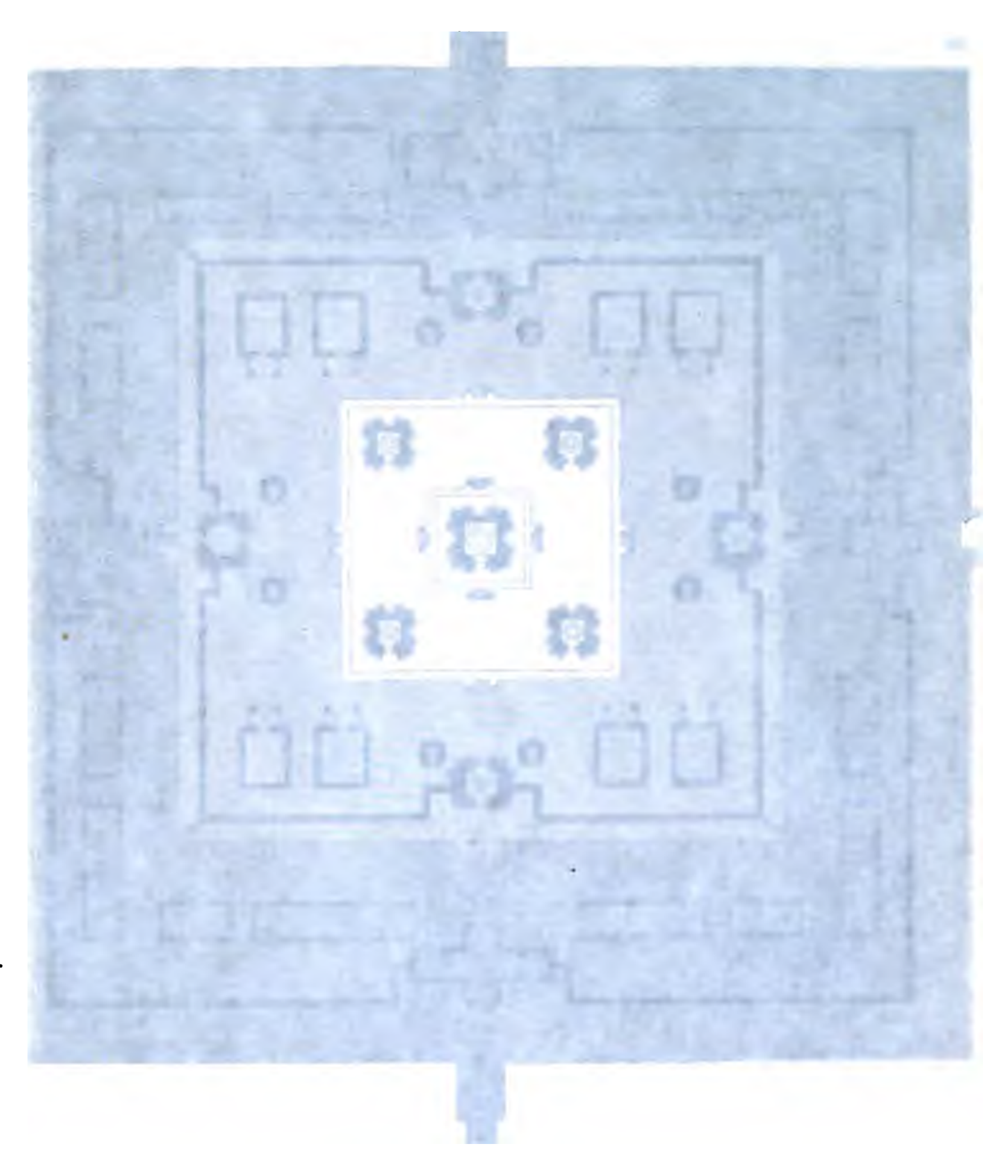
A côté de ces temples situés dans de vastes plaines et construits entièrement de main d'homme, il en existe d'autres, — toujours de la même catégorie, — dans lesquels le massif principal est l'œuvre de la nature : je veux parler des collines rocheuses transformées par les architectes du Cambodge en pyramides à étages.

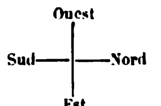
Tel est le temple de Ba-Keng. On y arrive par une chaussée bordée de stèles. Trente-deux édicules et une double muraille d'enceinte ont été disposés autour d'un bloc rocheux taillé en carré. Soixante petites *préasats*, d'un dessin gracieux et fort soignées d'exécution, s'étagent sur les cinq degrés de cette pyramide, ornée de quarante lions. Du milieu de cette forêt de clochetons, s'élançaient jadis trois hautes tours qui constituaient peut-être à elles seules le temple primitif, car elles ne forment aujourd'hui qu'un amas de ruines, tandis que les tourelles en briques présentent encore un remarquable état de conservation [1].

Telle est aussi la colline de Banone, façonnée en un massif à larges terrasses, pour servir de piédestal au temple érigé à son sommet. — Vaht Phou (la Pagode de la Montagne), près de la ville actuellement laotienne de Bassac, est aussi en partie découpé dans le rocher; mais, au lieu de couronner un mamelon isolé, il s'accote au pied d'une haute montagne, et ne comporte, par conséquent, qu'une section de pyramide. L'escalier à pic qui conduit au sanctuaire, tout à côté d'une petite source sacrée, est précédé, dans la plaine, d'une chaussée bordée de stèles et d'un lac artificiel. — C'est là aussi la disposition générale de la colline qui porte le temple de Phnom Chiso [2] et peut-être aussi de Pontéay Néang.

[1] D'après le *Satra de Préa Ket Méaléa* (traduct. Aymonier), ce monument aurait été aussi élevé en l'honneur du bœuf sacré.

[2] Toutefois, ces édifices, qui se rattachent à la pyramide par leurs gradins et leurs terrasses, tiennent au monument plan par leur disposition.





PLAN DE L'ÉDIFICE PYRAMIDAL DE MI-BAUME.

(D'après le relevé de M. Faraut.)

Dimension totale du plan, de l'est à l'ouest : 134 mètres.

Nota. — **La teinte gris foncé correspond au premier étage.**
— **gris clair** — **au second étage.**
— **blanche** — **au troisième et au quatrième étage.**
Les cercles concentriques représentent des tours ou tourelles.

V

Le troisième type des édifices sacrés est, je l'ai dit, celui des monuments mixtes, à la fois plans et pyramidaux. Les plus importants de ces temples sont Angkor-Vaht et Baion, chefs-d'œuvre de l'art khmer dans lesquels les deux systèmes d'architecture se trouvent intimement unis. Ces édifices se composent d'une vaste galerie à colonnes enserrant un massif pyramidal sur les degrés duquel s'étagent des galeries décroissantes, et dont le sommet est surmonté d'un sanctuaire. Les éléments du monument plan ainsi placés se trouvent exhaussés et mis en vue par les gradins de la pyramide, et l'ensemble donne le maximum d'effet décoratif qu'il était possible d'en attendre.

Pour terminer, il nous reste à caractériser encore trois grands édifices résultant aussi de combinaisons diverses de la pyramide et du temple plan. Ce sont : Pontéay-Chma, temple plan de premier ordre, qui, plus allongé qu'à l'ordinaire, dans le sens de l'ouest à l'est, comporte, dans une enceinte spéciale, un sanctuaire élevé sur une petite pyramide à trois gradins ; — Ka-Kéo, où l'on trouve successivement un temple plan avec murs d'enceinte et fossé, ainsi qu'une pyramide et un monticule artificiel faisant partie du même ensemble, mais séparés et assez distants l'un de l'autre ; Leley enfin, composé d'un massif bas à trois gradins, couronné de tours et dont la base semble entourée d'une double galerie.

VI

Nous avons dit qu'il y avait des monuments revêtus de métal doré — (probablement ces tours en brique dont les sculptures faites sur des pierres de grès, encastrées dans la masse, sont d'un fini merveilleux, tandis que l'ensemble est simplement ébauché (comme à Mi-Baume) ; — nous avons mentionné aussi les tours entièrement en cuivre. L'or, l'argent, les pierres transparentes, les miroirs, les cristaux, etc., étaient vraisemblablement aussi employés dans l'ornementation de ces derniers édifices, de même que dans celle des monuments de pierre, déjà si merveilleusement fouillés.

Quelques passages du *Satra* de Préa-Ket-Méaléa, confirmés par l'existence de dorures sur divers chapiteaux et moulures d'Angkor-Vaht, et aussi par le mode d'ornementation des pagodes des villes ruinées de l'Indo-Chine et même des temples modernes de Bangkok, indiquent que l'on argentait et surtout que l'on dorait « *d'or clair et vermeil* » les ornements et attributs des personnages incrustés sur les murailles, les statues et les lions gardiens des entrées et, d'une manière générale, les parties saillantes de beaucoup de sculptures. Dans les creux, on introduisait des fragments de glaces ou d'émaux ; sur les flèches des sommets brillaient des miroirs et des pierres précieuses[1].

[1] « Les angles (des toits) sont incrustés de fleurs d'or et d'argent..... »
« Les fleurs d'or entrelacées abondent aux angles des colonnes. — Leurs « intervalles sont incrustés de glaces ainsi que les entablements couverts de « belles mosaïques d'or clair et vermeil..... »
« Le sommet des tours est orné de pierres précieuses innombrables de « toutes variétés : il se profile effilé, orné de miroirs étincelants qui, brillant « au milieu des airs, jettent au loin des reflets de lumière..... »



LE TEMPLE DE MI-BAUME.
(Vue restituée d'après les relevés de M. Faraut.

Il n'est pas fait mention de peintures extérieures, bien que quelques pyramides modernes soient badigeonnées de couleurs variées ; mais, à l'intérieur, les murs étaient revêtus de grandes fresques dont les traces subsistantes en maint endroit sont surtout visibles sur les frises élevées d'une des galeries hautes d'Angkor-Vaht. Ces peintures murales alternaient avec des lambris de bois précieux fouillés, incrustés de nacre et d'ivoire, et avec les bas-reliefs qui présentent aussi des traces de couleurs et d'or.

C'était aux époques des fêtes que les riches dévots enrichissaient les temples de ces divers ornements; aujourd'hui encore les fidèles viennent à ces mêmes occasions plaquer de petites feuilles d'or sur les statues et sur certaines figures des grandes représentations murales d'Angkor-Vaht.

VII

A côté de ces vastes temples en matériaux solides, que les siècles n'ont pu entamer qu'en partie, il y avait d'autres édifices entièrement disparus, mais dont l'existence nous est révélée par les sculptures des bas-reliefs sur lesquels on a souvent représenté les Vimanas ou demeures aériennes des dieux et les palais des rois, et aussi par les édifices modernes analogues. Les règles qui présidaient à leur construction semblent s'être transmises d'âge en âge ; on les observe encore de nos jours, même dans la façon de bâtir les moindres maisons d'habitation, dont la forme ne paraît pas s'être sensiblement modifiée depuis une haute antiquité. C'est ainsi que

« Partout l'œil est frappé par les vives sculptures, figures serrées, couvertes « de brillants ornements..... »

« A toutes les portes sont disposés, comme gardiens, de beaux et resplen- « dissants quadrupèdes d'or..... »

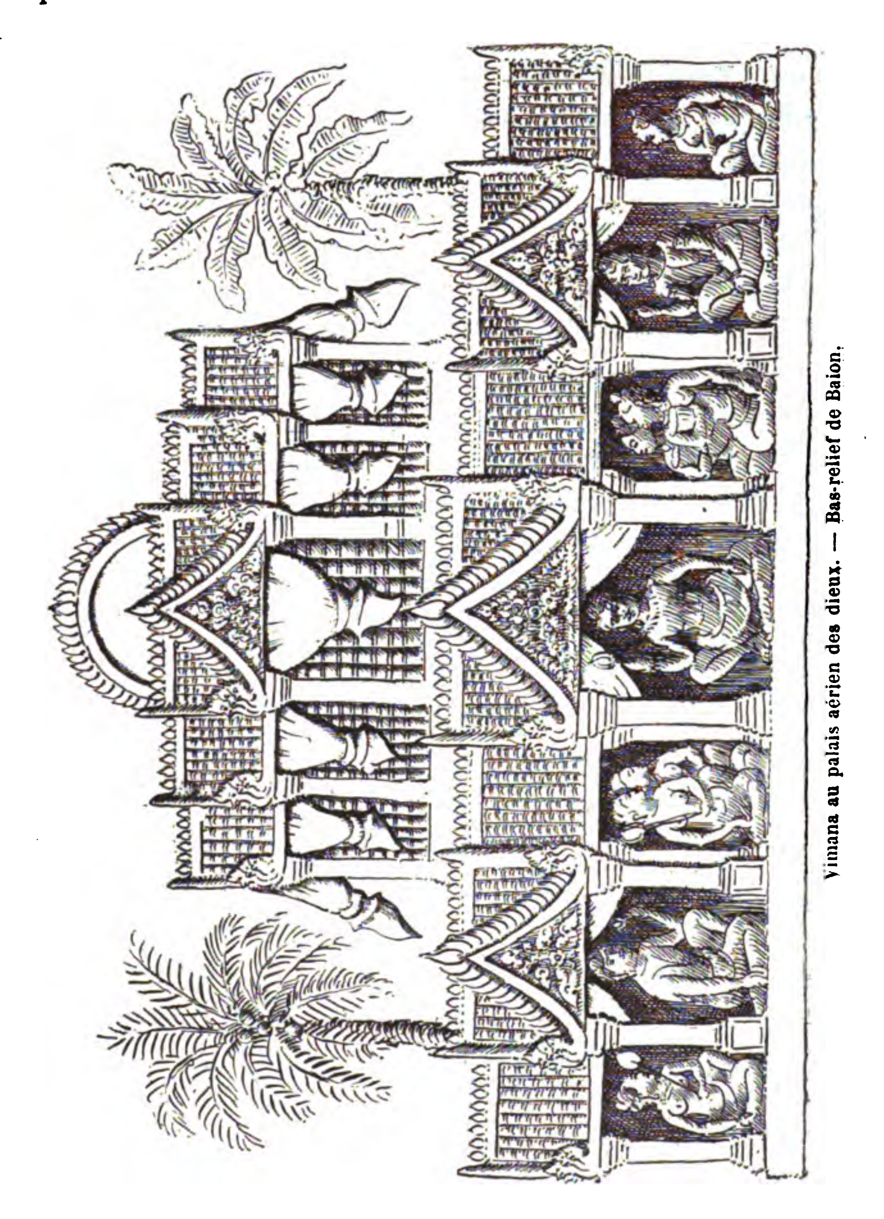
(*Satra* de Préa-Ket-Méaléa. — Traduction de M. Aymonier.)

les monastères, les palais, les pavillons de plaisance, les salles de justice, les temples ruinés de Vien-Chan, au Laos, ceux d'Ajutia, l'ancienne capitale du royaume de Siam (située dans le voisinage de ruines khmers), les édifices modernes de Bangkok, et bien d'autres, nous offrent des spécimens probablement assez semblables à ces constructions de bois, quoique moins riches et moins parfaits.

Les maisons d'habitation se composaient de compartiments tout à fait distincts ; les plus retirés servaient de logement aux femmes ; d'autres, contigus et plus simples, étaient habités par les serviteurs et par les esclaves. Toutes ces demeures n'avaient qu'un étage, dont le plancher, exhaussé de près de deux mètres au-dessus du sol, se prolongeait au dehors pour former une terrasse commune. Leurs toits aigus, ornés de découpures aux arêtes, et de flammes aux extrémités du faîte, reposaient sur des colonnes disposées avec symétrie et dont les intervalles étaient remplis par des nattes volantes et des boiseries sculptées avec des fenêtres à barreaux. Les résidences des fonctionnaires, les palais, les édifices publics contenaient de vastes salles de réception décorées, au dehors, de frises et de frontons ouvragés, et à l'intérieur de dorures d'incrustations et de peintures.

Quelques parties du palais des rois avaient leur toiture revêtue de lames de plomb, tandis que les habitations des princes et les maisons privées étaient couvertes en chaume. Les édifices religieux avaient seuls le privilège des couvertures en tuiles. Ces temples, que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *pagodes*, étaient souvent situés, ainsi que les monastères, dans les parcs des grandes constructions en pierre. Pendant que les pélerins gravissaient les degrés des pyramides pour aller implorer le Dieu du sanctuaire, ou s'agenouillaient successivement devant les mille scènes hiératiques des grands bas-reliefs, c'était, au contraire, dans les pagodes, vastes salles aménagées comme nos églises

pour recevoir une affluence nombreuse de fidèles, que s'accomplissaient les rites habituels du culte.



Vimana au palais aérien des dieux. — Bas-relief de Baion.

La pagode se composait d'une pièce unique, de forme rectangulaire, entourée de boiseries sculptées ou de murailles en briques

minces, avec un revêtement enduit de chaux et couvert de fresques.

D'après le témoignage des bas-reliefs qui nous montrent non seulement des habitations, mais aussi mille ustensiles finement fouillés tels que selles d'éléphant, chars, palanquins, etc..., la sculpture sur bois était d'un usage extrêmement fréquent. Elle a survécu à l'art de ciseler la pierre. Les constructions, relativement modernes, de Vien-Chan au Laos, une pagode de Luang-Prabang, et une autre de Xieng-Hong, nous en fournissent des spécimens intéressants. Toutefois, les plus remarquables se trouvent dans un temple cambodgien de Boriboun, village situé dans la province de Pursat, au sud du grand lac. Par le choix des sujets, en même temps que par la facture, elles rappellent, paraît-il, les bas-reliefs d'Angkor-Vaht[1].

Quant aux peintures, nous ne pouvons aujourd'hui nous les représenter que très imparfaitement d'après les œuvres modernes des artistes indigènes qui vont compléter leur instruction et puiser leurs inspirations à Bangkok, ville devenue de nos jours le centre intellectuel et artistique de l'Indo-Chine méridionale. Comme nous l'avons déjà vu en effet, les fresques des temples de pierre sont effacées; celles d'une des galeries supérieures d'Angkor-Vaht présentent seules des restes un peu apparents. Bastian y a distingué, dans des sites romantiques, des anges et des divinités entourés d'animaux de la forêt.

En dehors de celles-là, il ne reste, pour s'en faire une idée, que des fresques plus modernes, comme celles des pagodes de Bangkok et celles de Pénom au Laos qui passent pour avoir été copiées sur des modèles plus anciens.

Autant que je puis m'en souvenir, elles sont peintes sur un fond uni d'un ton neutre; les couleurs en sont assez vives, le

[1] Voyez à l'appendice la description des sculptures de ce temple et celle des peintures d'une pagode de Battambang.

dessin naïf; il y a de la verve et du mouvement dans les mille petites scènes sacrées que le pinceau y a figurées ; mais la conception d'ensemble y fait défaut, et l'on n'y trouve pas non plus cette habileté d'arrangement qui frappe dans les bas-reliefs.

Il n'en paraît pas moins hors de doute que, dans l'antiquité, la grande peinture murale a dû exister au Cambodge parallèment à la grande sculpture.

Ceintes d'une colonnade extérieure, parfois double sur les petits côtés, les pagodes offraient la même disposition générale que les temples grecs périptères ou pseudo-diptères. Leurs colonnes, rondes ou carrées, étaient en briques et en pièces de bois d'assemblage, ou bien faites d'un seul tronc d'arbre reposant sur un dé de pierre. Les chapiteaux, en forme de calice, étaient ornés de lotus ou de feuilles de bananier. Parfois, une frise en bois découpé régnait tout alentour, à la hauteur des chapiteaux ; et les frontons, encadrés de nagas polycéphales surmontés de flammes, étaient aussi chargés de sculptures au centre desquelles trônait quelque divinité brahmanique.

Les toitures, habilement agencées sans le secours d'une seule pointe de métal, avaient des angles très aigus, afin de mieux résister à la violence des pluies équatoriales; elles formaient deux étages, l'un couvrant le temple, l'autre le péristyle, disposition qui, jointe à des crêtes à jour, à des flèches, à des appendices aigus et recourbés aux extrémités des faîtes, donnait à la partie supérieure de l'édifice un caractère quelque peu chinois. En revanche, le plan, les proportions générales, certains détails d'ornementation, tels que les plafonds à caissons décorés de rosaces, présentaient avec les temples classiques une analogie qui mérite certainement d'être signalée.

Quelquefois, le vaisseau était, comme dans les basiliques, par-

tagé en trois ou cinq nefs par des colonnades, avec étages corrélatifs dans la toiture ; ou bien le plan de la pagode offrait à chaque extrémité un ou deux retraits symétriques, et l'édifice se couronnait d'une série de toits étagés d'un effet pareil à celui des galeries en pierre; tantôt enfin le plan affectait la forme de la croix latine, ou celle de la croix grecque, avec retraits aux extrémités des bras, et parfois une tour s'élevait au centre de la croix. Il existe à Bangkok une pagode moderne de ce genre[1] : l'entrée principale en est gardée par deux divinités monstrueuses, armées de massues, et précédées d'animaux fantastiques qui ne sont autre chose que les géants et les lions khmers grossièrement transformés par d'inhabiles ouvriers siamois et chinois.

Tous ces temples avaient pour assises des soubassements peu élevés en terre et en briques, dont il subsiste des restes en une foule d'endroits ; peut-être beaucoup d'entre eux renfermaient-ils des représentations de divinités brahmaniques. On dresse dans les cellas des pagodes modernes des autels sur lesquels on édifie, à chaux et à briques, de gigantesques statues de Çakya-Mouni ; on en retrouve de semblables dans plusieurs ruines antiques de l'Indo-Chine et surtout dans celles qui sont postérieures à la belle période khmer[2].

Pour terminer, il faut citer encore les palais funéraires, vastes constructions en charpente composées d'une sorte de tour ou pyramide centrale environnée de clochetons, avec superpositions d'étages, de frontons et de dentelures, copiées sur celles des temples en pierre, et pyramidant autour de la flèche terminale, comme

[1] Voy. aussi p. 135.

[2] L'auteur du *Tchin-La-Foung-Thou-Ki* nous apprend aussi que dans certains temples (ceux des Pa-sse, prêtres de Tao-sse ?) il n'y avait point de représentations particulières, mais seulement un amas de pierres comme celui qui sert à la Chine pour les sacrifices au ciel et à la terre. (Traduct. Abel-Rémusat.)

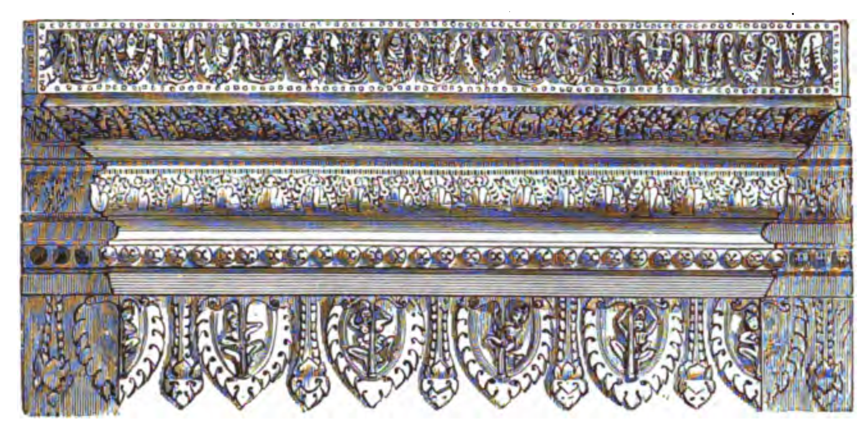
les préasats d'Angkor-Vaht ou de Ba-Phoum (p. 303) autour du sanctuaire [1].

[1] Voy., p. 135, le dessin d'un monument funéraire récemment élevé pour la crémation d'un mandarin de Battambang. Cet édifice ne peut donner d'ailleurs qu'une faible idée de la magnificence déployée de nos jours même dans la construction des palais funéraires des princes et des rois de l'Indo-Chine méridionale. Quelques passages de la *Chronique royale* (dont il sera question à l'appendice, dans la note historique) nous montrent qu'il en était de même dans l'antiquité.

Dans les palais funéraires se retrouve encore cette disposition conique qui caractérise les édifices khmers de tout genre. — En effet, les temples plans eux-mêmes, pris dans leur ensemble, affectent la forme de pyramides à base très étendue, dont la flèche du sanctuaire est le sommet. Les pointes des préasats accessoires offrent à l'œil un entourage de cimes décroissantes qui s'abaissent régulièrement à mesure qu'elles s'éloignent, et la pente continuée de tous côtés par les toits étagés des portiques d'angle et des porches saillants est achevée par les terrasses et les perrons avancés.



Ornement de pilastre
temple de Préa-Khan).



MOULURE D'ENTABLEMENT DU TEMPLE DE PRÉA-KHAN.

CHAPITRE X

Caractères spéciaux de l'art khmer ; phases diverses de son développement. — Originalité des modifications apportées par les maîtres de l'œuvre au type primordial hindou. — Procédés et éléments d'ornementation. — Sculpture et statuaire.

I

Prenons maintenant notre reculée, et tâchons d'embrasser d'ensemble l'œuvre grandiose des artistes khmers. Immensité, unité harmonieuse des plans, variété inépuisable des éléments et de leurs combinaisons, hardiesse, merveilleuse entente de la grande décoration, bon goût et profusion des ornements, voilà, semble-t-il, les termes de la synthèse.

Nous ne nous étendrons pas ici (comptant y revenir ailleurs) sur les nombreuses analogies que les édifices de l'ancien Cambodge présentent, non seulement avec les temples de l'Inde à toutes les époques, mais encore avec ceux de Java (spécialement les

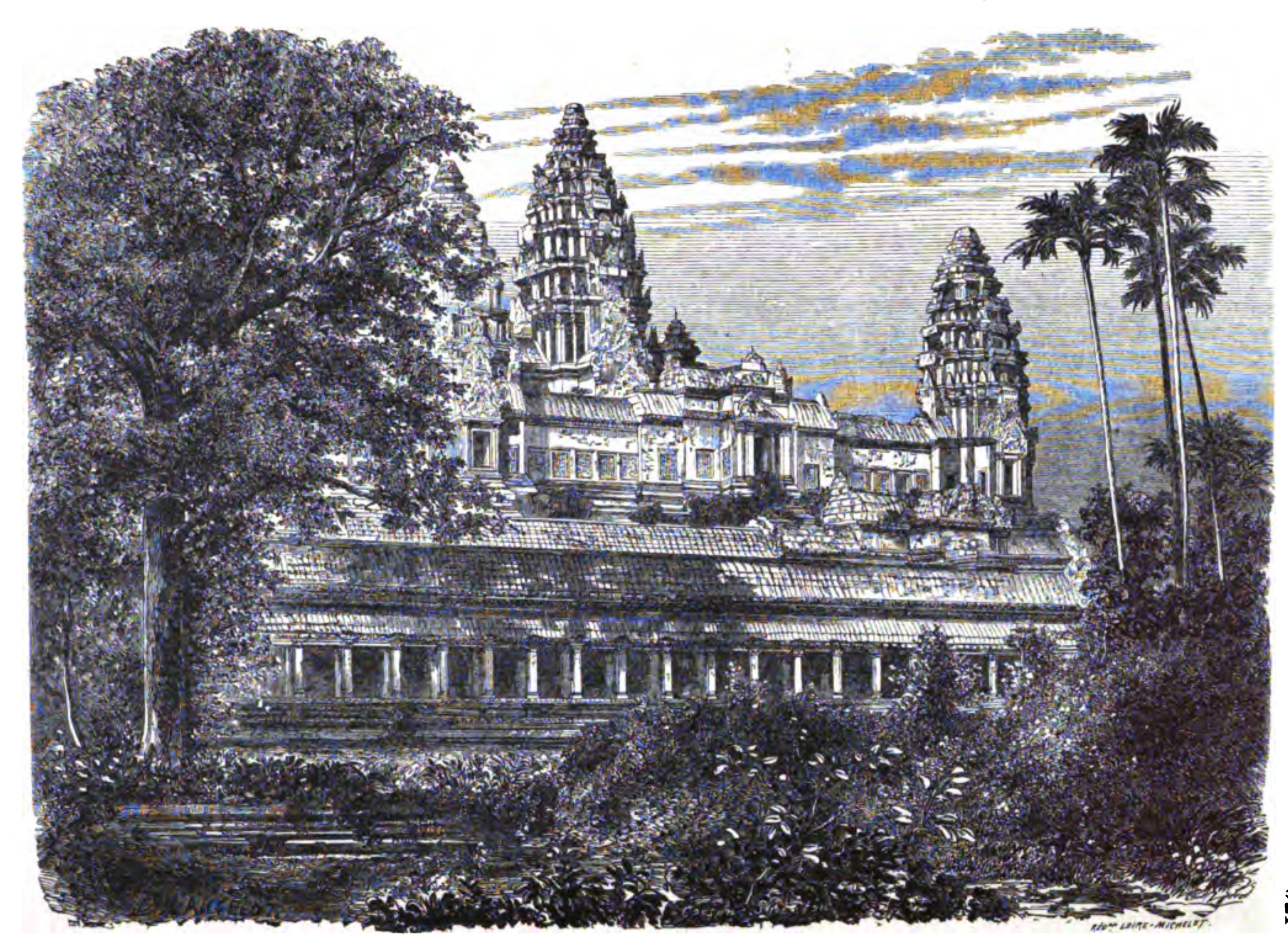
temples de Brambanam et de Panataram) et avec ceux de la Birmanie[1]. Quoi qu'il en soit de ces ressemblances, les monuments khmers, on l'a vu, n'ont de rivaux dans aucun pays de l'extrême Orient.

Dans cet art, deux choses essentielles appartiennent en propre au Cambodge ; l'invention des ensembles et le goût correct et délicat de l'exécution. Rarement, en effet, les fantastiques monuments de l'Inde ont été construits d'après des plans d'une homogénéité aussi complète[2] ; presque jamais le rapport du tout aux parties n'y a été aussi parfaitement envisagé en vue de l'effet général. Cette grandeur dans la conception caractérise, à un haut degré, le génie des artistes khmers. Forcés, comme presque tous les bâtisseurs d'édifices sacrés, de se plier à des canons hiératiques, ils ont, de chaque anomalie imposée, tiré un motif original d'ornementation.

Une des principales règles de l'architecture religieuse dans l'Inde s'opposait, par exemple, à l'adoption de plans absolument réguliers, — pour montrer que rien de parfait ne saurait sortir des mains de l'homme. Par quel biais les constructeurs khmers se sont-ils tirés d'embarras ? Au lieu de rompre les grandes lignes, ils se sont contentés de déplacer les axes de leurs monuments, qui en effet ne sont jamais en coïncidence avec les médianes des plans rectangulaires ; mais, pour éviter de choquer l'œil, ils ont si bien su pallier cette dérogation au principe de l'art, que presque toujours il faut avoir recours à des mesurages exacts pour en constater l'existence.

[1] Voy. à l'appendice : Analogie des constructions khmers avec les monuments des autres contrées.

[2] Il est à remarquer que dans les temples hindous le sanctuaire est très petit relativement aux constructions qui l'entourent : cela vient de ce que l'on a conservé le sanctuaire primitif trop sacré pour être touché, tandis qu'à des époques postérieures, le reste du temple a été refait sur de plus grandes proportions. (Murray, part. 1, p. 149.)



TEMPLE D'ANGKOR-VAHT. VUE GÉNÉRALE DU MONUMENT CENTRAL, EN DEDANS DE LA PREMIÈRE ENCEINTE.

Il leur fallait, au dedans des grandes galeries enveloppantes, renoncer à montrer dans un seul coup d'œil les façades des enceintes intérieures : ils ont construit sur les axes des couloirs qui forçaient le spectateur à se détourner pour aller jouir des vues d'angles et des riches effets de superpositions architecturales que présentent ces perspectives resserrées. Encadrant ici une préasat, là une grande entrée ou un escalier monumental, entre des édicules avancés qui les isolent en leur donnant un aspect plus saisissant ; coupant leur cours de cloîtres, les parsemant de portiques, de sanctuaires accessoires, ils ont multiplié, varié à l'infini leurs tableaux d'intérieur.

Cette préoccupation de la perspective n'est pas moins visible, chez eux, dans l'exécution de tous les détails. Ils s'efforcent, par exemple, d'exagérer l'effet des ces grands perrons qui règnent de la base au sommet de leurs pyramides en diminuant insensiblemnet la largeur de l'escalier ainsi que la dimension des lions étagés sur ses flancs. Ils inclinent légèrement les plates-bandes verticales et horizontales, de manière à accrocher la lumière et à faire ressortir les sculptures voisines. Partout enfin ils subordonnent l'arrangement et le mode d'exécution des ornements aux conditions d'éclairage et à la situation de la partie décorée.

Quelles ont été les origines de l'architecture khmer et quelles phases diverses cet art a-t-il traversées ?

Pyramide, piédestal naturel de la divinité que tous les peuples ont placée sur les hauts lieux [1] ; sanctuaire mystérieux enceint d'une muraille forte ou d'une galerie semblable à des casemates de citadelles ; telles furent, avons-nous dit, les dispositions primitives des édifices.

Originaire d'Égypte, la pyramide à base carrée et à étages se

[1] Il n'est guère de sommet dans le Cambodge, surtout de monticule isolé, qui ne soit surmonté d'un temple ou de statues.

trouve aussi en Chaldée, à Ceylan, à Java et dans l'Indo-Chine[1].

La préasat n'est autre que le temple hindou primitif que Fergusson décrit « une cella cubique à quatre entrées, coiffée d'un sommet curviligne simple ou étagé. » Par la profondeur de son sanctuaire, l'étroitesse et l'obscurité des couloirs qui l'entourent, elle rappelle les souterrains des grottes de l'Inde ; de même que, par sa masse et par ses parois profondément fouillées, elle se rapproche des rocs sculptés de Ceylan ou d'Ellora[2]. Banone, Baion, les portes d'Angkor-Thôm ne semblent-ils pas, en effet, d'énormes et solides massifs, où toutes les parties se soudent jusqu'à se confondre, et dont la surface a été régularisée, façonnée, ouvragée, comme celles des rocs du Kaïlaça, de Siva ? Tout s'y tient et tout est compact ? Les éléphants qui paraissent soutenir ces massifs, y sont si bien engagés qu'ils n'en peuvent sortir que la tête ; les adorateurs, les cariatides qui s'étagent sur leurs flancs y adhèrent de même fortement par toute leur partie postérieure ; et, quant aux entrées de ces monuments, quelle que soit la grandeur du portique qui les précède, elles sont d'une étroitesse telle qu'en pénétrant dans ces galeries khmers, en suivant ces couloirs étouffés aux épaisses et lourdes voussures où filtre à peine un rayon de lumière extérieure, on éprouve la même impression que si l'on s'engouffrait dans un hypogée de l'antique Égypte ou dans quelque mystérieuse caverne de l'Inde.

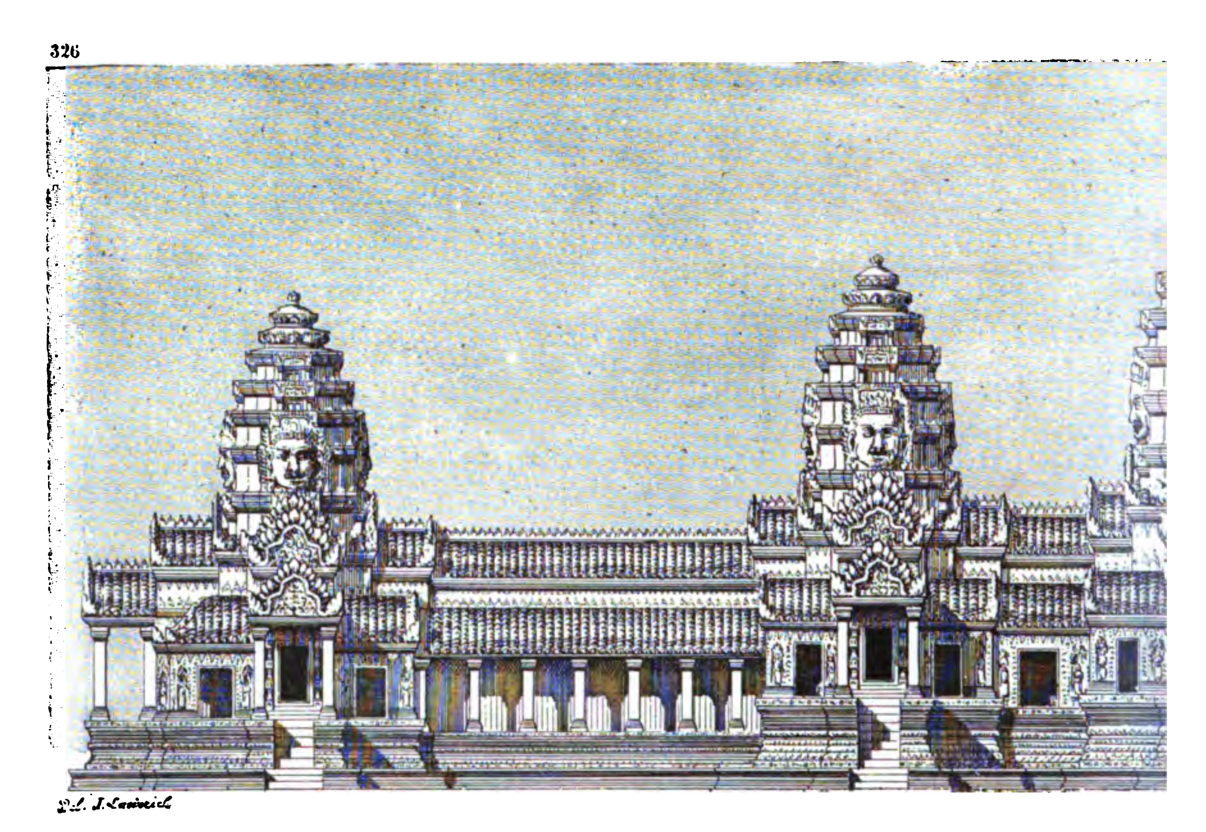
Voulons-nous maintenant envisager les éléments décoratifs de l'architecture khmer? Ne voyons-nous pas qu'ils se rencontrent

[1] Ajoutons que les téocali des Mayas, de l'Amérique centrale, présentent beaucoup d'analogie avec les pyramides khmers ; construits en plaine, ou parfois adossés à une colline, ils sont aussi divisés en gradins et surmontés d'un *adoratoire*. — Il en est de même des forteresses à terrasses superposées du Pérou.

[2] On se rappelle qu'à Phnom-Sontuc, nous n'avons pas vu seulement des statues sculptées sur les parois de la colline, mais encore des rocs façonnés en tourelles à étages dentelés.

LE TEMPLI

(A ANGK(



D. L. J. Laroche

FAÇADE ORIENTALE DI

(Élévatic

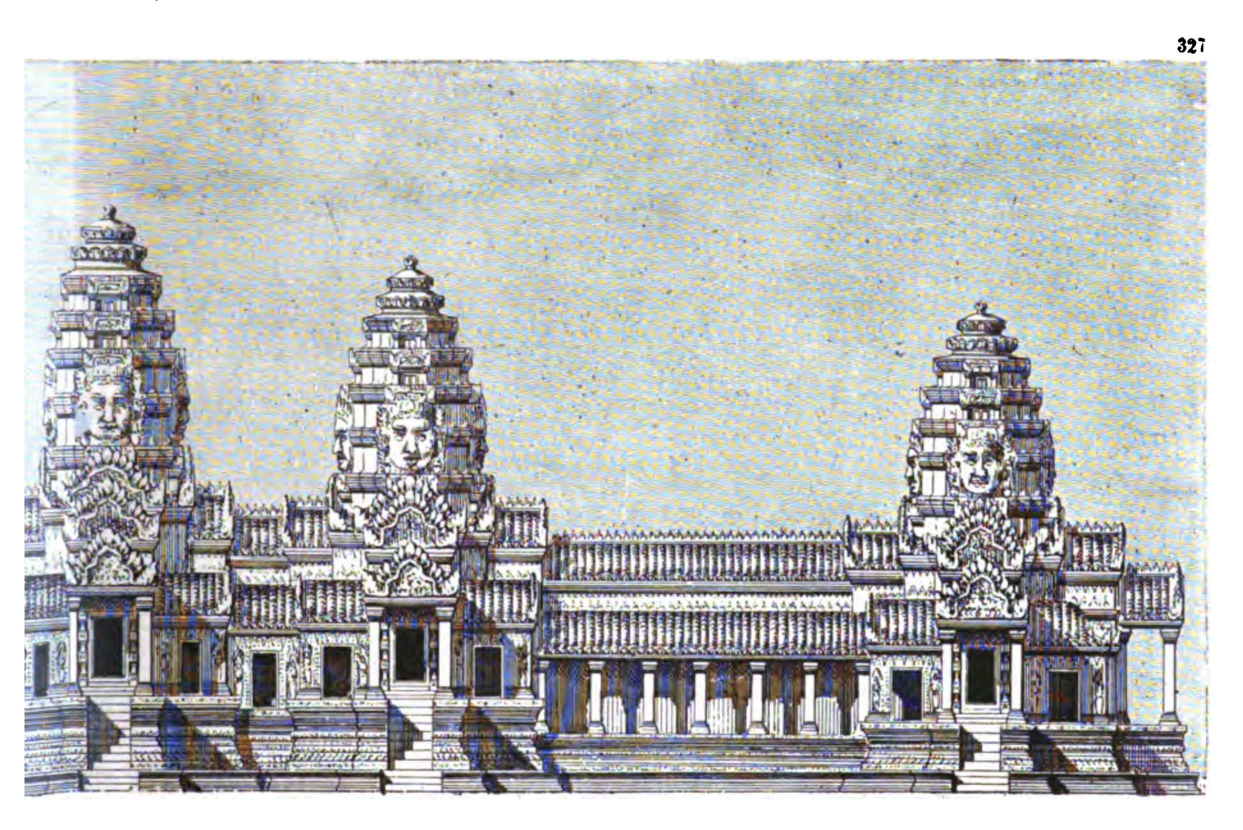
Longueur tot

Nota. — Des sculptures en bas-relief couvrent le mur du fond de la galerie à colonnes et l'intérieur des douze cha

(Voyez à l'*Appendice* la

ˀLE DE BAION

ɩNGKOR-THÔM)



LE DE LA DEUXIÈME GALERIE.

Élévation restituée.)

ıeur totale : 76 mètres

ıze chambres auxquelles les portes secondaires donnent accès. Ces sculptures se continuent sur les quatre façades du Temple.

dice la description de ces bas-reliefs.)

presque tous aussi dans l'Inde et dans les contrées sur lesquelles s'est étendue l'influence brahmanique?[1] Mais quelle voie cette civilisation a-t-elle suivie pour pénétrer dans l'Indo-Chine méridionale? On l'ignore.

Les pyramides de la nouvelle Pagan, œuvres gracieuses, bien que d'une architecture secondaire, sont les seuls édifices de l'Indo-Chine qui, dans leur disposition d'ensemble et dans certains détails[2], offrent des analogies précises avec les formes de l'ancien Cambodge. Mais elles sont postérieures à l'époque de la fixation des formes essentielles de l'architecture khmer. Ce seraient donc les ruines inexplorées des capitales successives de la Birmanie : Ta-Thun (cinquième au onzième siècle), l'ancienne Pagan (premier siècle), Prome (cinquième siècle avant notre ère) qu'il faudrait interroger pour résoudre le problème.

La filiation directe de l'architecture khmer nous échappe. Ses plus anciennes manifestations connues témoignent d'un art précis et perfectionné. Dès l'origine, cet ensemble original d'une porte d'entrée avec ses colonnettes portant l'entablement, et ses pilastres soutenant le fronton[3], nous apparaît tout agencé sans que nous puissions nous rendre compte des tâtonnements qui ont dû précéder sa formation. La découverte d'édifices plus anciens au Cambodge comblera-t-elle cette lacune, ou trouvera-t-on dans les pays voisins des formes plus rapprochées de la forme khmer? Présentement, il faut nous borner à essayer de suivre cet art dans la période principale de son développement, à assister à son apogée et à noter les modifications essentielles qu'il a subies pendant la phase de la décadence[4].

[1] Voyez à l'appendice.

[2] On y retrouve des lions étagés et surtout cette disposition caractéristique d'un fronton ogival à dentelures, flanqué de deux demi-frontons latéraux.

[3] Voy. p. 250 et p. 280, note 1.

[4] Nous n'émettrons ici sur ce sujet que des observations générales, nous

A la fois sanctuaire et citadelle au début, le temple se développa plus tard dans le sens ornemental, perdant peu à peu son caractère de forteresse pour ne plus être, aux époques de grandeur, qu'un immense et merveilleux ensemble décoratif. De massives qu'elles étaient primitivement, les formes devinrent de plus en plus sveltes. Les étages des tours, leurs dentelures, les couronnes de lotus qui les surmontaient s'allégèrent et se multiplièrent. Des flèches remplacèrent les boules des sommets. Les galeries et leurs soubassements s'accrurent, leurs frontons et leurs crêtes se découpèrent [1]. Placés au centre de grandes villes suffisamment protégées par leurs puissantes enceintes, les temples furent ornés de portes, de fenêtres nombreuses ; on les environna de péristyles.

Simple d'abord, cette colonnade extérieure servit à réunir les constructions du milieu à celles des angles, comme à Pontéay-Chma. Continue sur la face orientale de Préa-Khan, elle se doubla autour de Ta-Prohm et de Méléa, pour s'accroître à Baion de portiques angulaires dont les colonnes s'élevèrent encore à

réservant d'entrer dans les détails lorsque le classement de nos plans sera terminé et que nous en aurons pu faire un examen comparatif plus complet.

[1] Nous avons remarqué trois genres de crêtes bien caractérisés : 1° Ogives successives comme à Baion (voy. le dessin du frontispice, premier plan) ou à Préasat Préa-Tcôl (voy. un fragment de ces crêtes au Musée Khmer) etc. — 2° Balustres cylindriques avec moulures et pointe conique, et attenant les uns aux autres, comme à Préa-Khan (d'Angkor.) — 3° Balustres plus légers, plus élevés, espacés les uns des autres comme à Méléa. (Voy. p. 353.)

Bien que nous n'ayons pas rencontré de restes des crêtes d'Angkor-Vaht, nous les avons représentées sous cette dernière forme parce que nous avons trouvé la ligne de faîte percée de trous cylindriques, un peu plus espacés que ceux de Méléa. — Presque partout ces crêtes ont disparu ; le temps nous a manqué pour les rechercher sur notre passage, mais il serait facile d'en retrouver des fragments dans les décombres : et leur comparaison donnerait à coup sûr des indications très précieuses pour le classement des édifices.

Quant aux murailles des pontéays, sauf à Ka-Kéo et peut-être dans de petites enceintes des environs de Méléa, elles nous ont paru avoir conservé la première forme d'ogives successives qui est celle des créneaux hindous.

Angkor-Vaht. Dans ce dernier temple les piliers, qui au début avaient été disposés au hasard, furent enfin espacés avec une régularité parfaite et en harmonie avec les fenêtres à balustre placées derrière eux.

En même temps on développait de plus en plus les portes des pontéays; on leur faisait trois entrées, dont deux ne servaient que pour la décoration.

A Méléa, construit sans doute à une époque de puissance et de paix, on supprima même l'enceinte, pour que le temple pût être aperçu de tous côtés. A Angkor-Vaht on la rétablit, mais plutôt comme une clôture que comme une citadelle, et pour l'orner d'une colonnade aussi imposante à elle seule que la façade des plus beaux temples.

Les pyramides de leur côté s'étaient aussi perfectionnées. Des moulures profondes en avaient recouvert les gradins; les escaliers qui conduisaient à la plate-forme supérieure s'étaient élargis, multipliés, garnis de lions de la base au sommet; les terrasses s'étaient hérissées de petites enceintes dentelées et de galeries basses à clochetons, premier emprunt fait à l'architecture des édifices plans.

Deux fois des artistes de génie conçurent l'idée d'associer d'une manière plus intime les deux genres de constructions, en utilisant les terrasses des unes pour montrer dans un coup d'œil unique les galeries concentriques des autres.

Ils élevèrent d'abord Baion, œuvre spéciale d'une originalité extrême. Puis Angkor-Vaht, dans lequel toutes les beautés de la pyramide parvenue à l'apogée de son développement furent unies à celles du temple plan, en donnant aux détails une ampleur et une perfection qui font de chacun d'eux une véritable création architecturale [1].

[1] La comparaison entre les divers spécimens des bas-reliefs du Musée Khmer moulés sur ceux de Baion et d'Angkor-Vaht suffirait pour indiquer qu'une longue période de temps a dû s'écouler entre l'érection de ces deux temples

Est-ce postérieurement que furent édifiées les préasats telles que celles de Préa-Kong, constructions en briques revêtues d'un ciment dans lequel furent modelées des sculptures encore plus chargées que celles d'Angkor-Vaht[1], ou les tours, jadis recouvertes de métal doré, de Mi-Baume, dont les sculptures ne sont pas moins



Un lingam de Ka-Kéo (d'après les documents du docteur Harmand).

perfectionnées[2], et dont les terrasses peu élevées ne portent au lieu de galeries que des hangars à toits en charpente? Toujours est-il que le Cambodge eut aussi une architecture de briques solide et belle, mais sur laquelle des renseignements détaillés nous font encore défaut. Cependant les préasats de Séliam, qui ont conservé leurs flèches, et dont la forme hybride reproduit à la base celle des tours

bien que beaucoup de sculptures du premier (Voy. le groupe de danseuses représenté p. 149) indiquent déjà une époque de recherche gracieuse et de goût délicat.

A Baion le massif intérieur ne joue qu'un rôle secondaire, tandis qu'à Angkor-Vaht son importance est capitale, et il réunit tous les effets de décoration architecturale des belles pyramides. — Bien que ces derniers monuments ne puissent pas être aisément classés par ordre chronologique, il faut pourtant admettre qu'Angkor-Vaht, de même qu'il semble postérieur aux grands édifices plans, n'a aussi été élevé qu'après que l'architecture pyramidale eut atteint son apogée. — C'est en coordonnant les éléments si divers imaginés par des générations d'artistes, que l'architecte d'Angkor-Vaht put enfanter cette œuvre grandiose. — Pour passer directement d'un temple plan (Méléa par exemple), à ce merveilleux temple mixte, il eût fallu une invention telle que le génie d'un seul homme n'eût pas suffi à la concevoir.

[1] Voy. la relation du commandant De Lagrée.

[2] Notes de M. Faraut.

de Mi-Baume, plus haut les étages dentelés ordinaires et, au sommet, la coupole [1] cannelée des pyramides modernes, caractérisent bien cette dernière période à la suite de laquelle on n'éleva plus que des tourelles en briques grossières, dernier souvenir de l'art ancien qui disparut devant l'envahissement étranger. De cette époque datent sans doute aussi les constructions des pays voisins dans lesquelles l'influence khmer est manifeste, comme les tours d'Ajutia dont les étages dentelés sont inspirés de ceux d'Angkor-Vaht, et dans un autre genre la préasat massive de Penom couverte de sculptures analogues à celles du Cambodge.

Le siège de la puissance s'étant enfin transporté dans le royaume de Siam, on vit s'élever, sur les bords du Ménam, ces hautes pyramides à clochetons [2] assez médiocres d'exécution, mais grandioses et simples d'ensemble, et d'un aspect à la fois gracieux et imposant.

[1] Cette forme de coupole des stoupas bouddhiques (*préa chay dey* cambodgiens, *phra chedi* siamois), est aussi celle qui a été donnée, lors de sa restauration, à la préasat centrale de Phnom-Bachey, édifice ancien dont les autres tours subsistantes laissent voir les étages habituels des préasats khmers.

[2] Ajoutons aussi que les tats laotiens de même que les pyramides siamoises dérivent en partie de l'architecture du Cambodge. Il suffirait, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les principaux monuments d'Ajutia et aussi de Bangkok. — Dans une pyramide moderne entre autres, se trouvent réunis les éléments d'ornementation et les attributs hiératiques khmers. De petits lions et des éléphants minuscules s'y étagent sur les marches d'un soubassement ; aux angles, se dressent quatre géants qui ne sont que de grossiers pastiches de ces Hercules à l'air gouailleur aussi spirituellement représentés par les artistes cambodgiens que les faunes et les satyres par les sculpteurs grecs. Quatre garoudhas enserrent de leurs griffes des nagas (symbole de l'aigle qui saisit le serpent, du génie du bien qui dompte le génie du mal) ; — quatre autres krouths encadrent de leurs jambes écartées quatre niches aux frontons flamboyants du milieu desquels s'élève la flèche ; quatre petits saints en prière achèvent l'ensemble de ces motifs de sculpture si souvent rassemblés dans les temples khmers ; et tous ces personnages, brahmaniques d'origine, se réunissent ici pour célébrer la gloire de Çakia-Mouni.

II

La pyramide à base carrée et à étages, le sanctuaire hindou primitif, telles ont été, je l'ai dit, les formes simples d'où est issue l'architecture au Cambodge. Mais les Khmers, avec leur génie d'appropriation, en ont si bien modifié l'harmonie et les procédés d'ornementation, qu'ils en ont tiré les effets merveilleux que nous connaissons. L'art hindou n'a été pour eux qu'un point de départ. S'emparant en maîtres du canevas que leur avaient livré leurs voisins, ils l'ont ouvragé d'après leur goût propre et leur fantaisie tout originale.

A l'intérieur des sanctuaires, ils ont placé naturellement, soit la figuration cylindrique du mystère de Siva [1], soit le quadruple personnage de Brahma; puis ils ont imaginé de reproduire au dehors, en de gigantesques proportions, les quatre faces de la même divinité. Appliquant aux parties inférieures de leur robuste architecture les animaux les plus puissants de la création, l'aigle, le lion, l'éléphant, le serpent boa, ils ont établi au-dessus, comme couronnement de leurs édifices, ces grandes têtes du dieu de la pensée, dirigeant vers les quatre points de l'horizon les regards de ses yeux largement ouverts, et symbolisant ainsi l'intelligence qui, après avoir vaincu et plié à ses volontés toutes les forces de la nature, continue de veiller sans

[1] Voy. p. 332. — Le culte du lingam s'est perpétué jusqu'à nos jours dans toute l'Indo-Chine, où les traces en sont très nombreuses : il y a dans le Siam toute une catégorie de monuments appelés Phra-Prang qui sont terminés par un lingam. (Voy. Alabaster-Henry : *The Wheel of the Law.*) Notons aussi la ressemblance qui existe entre le cylindre ci-dessus représenté et un lingam de Java, de même qu'entre un piédestal circulaire de lingam du même pays et le socle à moulures de Phnom-Boc, p. 131 et 243. — (Voy. *Phot. des monuments de Java* — Soc. Batav.)

relâche sur le monde et à percevoir les moindres détails des actes humains.



Une balustrade de Préasat-Préa-Tcôl (Musée Khmer).

Reprendrai-je ici, un à un, chacun des détails dominants de

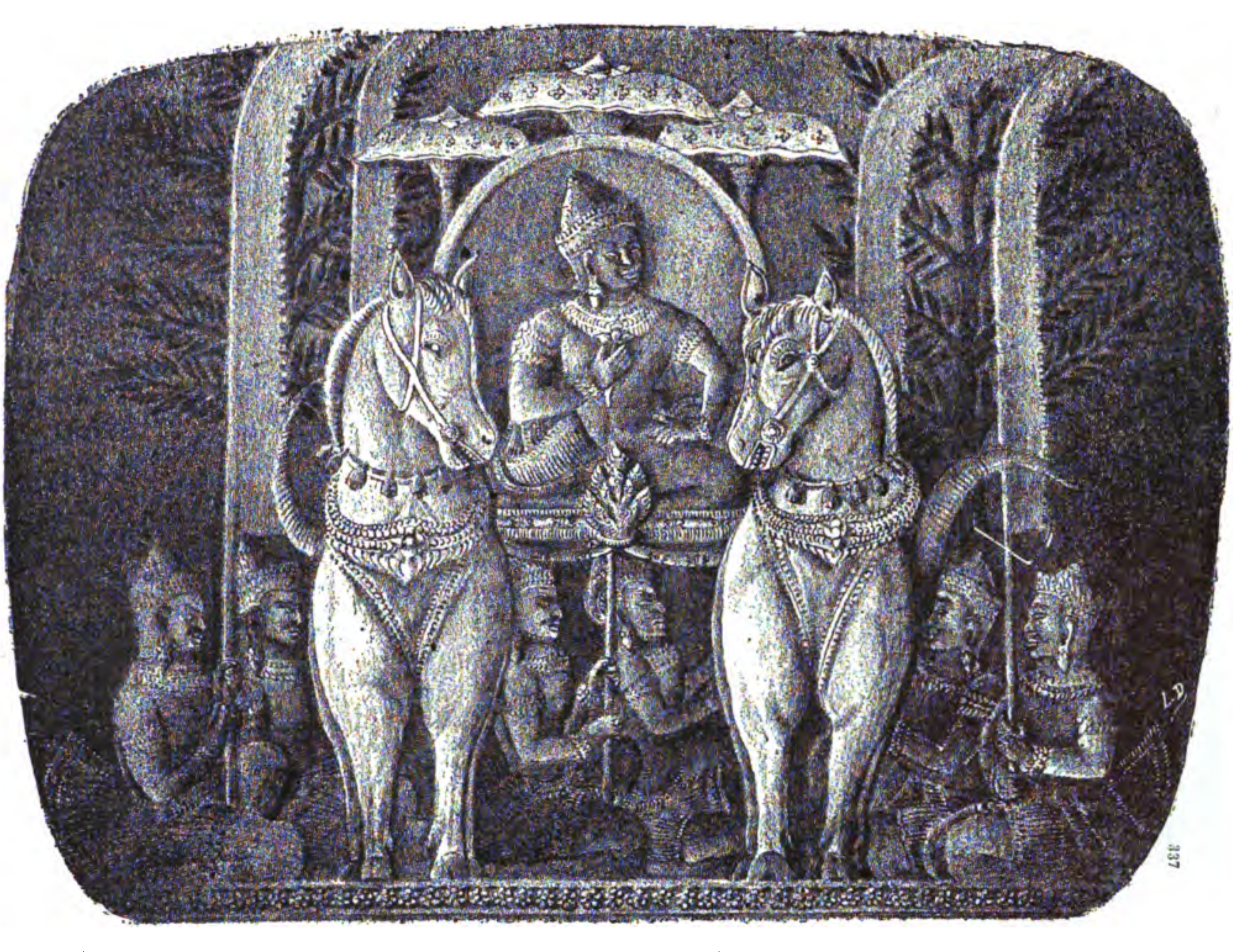
cette judicieuse ornementation ? A l'éléphant, la bête indienne par excellence, revenait la tâche de supporter les lourdes masses de la construction ; aux garoudhas, ailes déployées et bras étendus, celle de s'appuyer en cariatides contre les murs et contre les frontons, pour soutenir les frises de couronnement ou les colonnades légères ; aux lions[1] et aux géants armés de massues, et parfois aussi aux héros frères Rama et Lakshmana armés de l'arc, au dieu Vichnou brandissant l'épée ou à quelque autre divinité guerrière armée de la pique et du trident, le soin de garder les entrées. Sur les pilastres, sur les murailles des temples, on sculpta les bayadères et les saintes femmes attachées au service du dieu ; sur les piliers des cloîtres, les saints en prières. Les divinités secondaires formèrent l'entourage du sanctuaire principal ; le serpent *Ananta* (ou sans fin) servit de rampe aux interminables balustrades [2] et son corps flexible se plia aisément pour encadrer les ogives des frontons [3].

Cette décoration symbolique trouva surtout son emploi dans les anciens édifices khmers ; elle disparut peu à peu, au fur et à mesure des variations introduites dans les monuments. Au temps,

[1] Voy. p. 275. — Lion gardien d'un escalier de Préa-Khan.

[2] L'emploi fréquent du *naga*, dans l'architecture khmer, nous paraît ainsi suffisamment motivé sans que, selon nous, il y faille voir une preuve que cet animal était jadis l'objet d'un culte en Indo-Chine. D'ailleurs, si parmi les sculptures nous avons rencontré souvent des divinités assises sur le serpent, jamais nous n'avons vu de naga isolé, représentant une divinité spéciale adorée dans un sanctuaire. Les nagas sont, il est vrai, les héros de fables nombreuses. D'après Bastian, ils apparaissent dans les légendes comme génies tutélaires de la science ; comme tels, ils ont la langue fendue, souvent même ils ont plusieurs langues, ce qui veut dire qu'ils sont *polyglottes*. (Le naga Ananta en a mille.) Mais, d'après la tradition, c'est bien le grand naga brahmanique (le roi des nagas : Ananta) que les artistes ont entendu représenter dans leurs sculptures.

[3] Ajoutons ici que les encadrements ogivaux des portes khmers, en forme de corps de dragons striés et découpés, produisent un effet qui n'est pas sans analogie avec celui des moulures superposées des portes de nos cathédrales gothiques.



CHAR VU DE FACE. — BAS-RELIEF D'ANGKOR-VAHT.
(Photographie de Gsell.)

assez difficile à déterminer, où le bouddhisme devint au Cambodge la religion dominante, le lingam, les statues de Brahma, de Vichnou, de Siva, furent également évincées par les représentations du Bouddha, personnage humain à face unique. Dès lors aussi les architectes firent subir à leurs préasats une importante modification : trois des entrées furent closes et transformées en fausses portes ; la quatrième entrée, celle de l'est, resta seule ouverte pour donner accès au sanctuaire vénéré. Des siècles durant, les adorateurs de Çakya-Mouni sont venus se prosterner au seuil de cette porte, et contempler la sainte image mystérieusement éclairée par les rayons du soleil levant. Le voyageur qui voudra gravir les gradins escarpés de cette partie centrale.des temples pyramidaux et se frayer un chemin dans le lacis envahissant de la végétation, pourra quelquefois encore, au travers d'une demi-obscurité, admirer, toujours debout sur leurs antiques piédestaux, de superbes statues de Bouddha, contemporaines des monuments mêmes [1]. Disons en passant que, d'après une croyance populaire, l'édifice d'Angkor-Vaht aurait été commencé sous l'empire du culte brahmanique, et n'aurait été consacré à Bouddha qu'à l'époque de son achèvement. C'est peut-être ce qui explique que les quatre portes du sanctuaire y soient murées, de manière à le transformer en une sorte de dagoba [2], et qu'on ait sculpté sur chacune d'elles une figuration en bas-relief de Çakya-Mouni.

Malgré cet emploi fréquent de la sculpture symbolique, les artistes khmers ont rompu, presque dès l'origine, avec les principes hindous pour se rapprocher de l'esthétique égyptienne et grecque,

[1] La pyramide surmontée d'un sanctuaire principal n'éveille-t-elle pas, en effet, l'idée d'un Dieu suprême tel que le conçoit la religion bouddhique, tandis que le temple plan, avec ses innombrables galeries dont chaque entrecroisement abrite une statue, fait plutôt songer au polythéisme brahmanique ?

[2] Construction massive de l'Inde au centre de laquelle étaient renfermées des reliques.

qu'ils n'ont pas tardé à suivre entièrement, subordonnant, comme je l'ai dit, le genre de décoration à la forme architecturale, n'employant que des figures paisibles et sereines, toujours larges de conception, et susceptibles de concourir à cet effet d'ensemble dont ils avaient un si vif souci. Que voyons-nous en effet? Tandis que leurs voisins, possédés en quelque sorte de leur art bien plus qu'ils ne le possédaient, se laissent dominer par les tyranniques préoccupations d'une mythologie souvent monstrueuse, les Khmers n'hésitent pas, le plus généralement, soit à supprimer les difformités hideuses des idoles, soit, quand ils ne peuvent se dispenser de les reproduire, à les dissimuler assez habilement pour en tirer d'heureux effets de décoration. C'est ainsi que, pour représenter le Brahma à quadruple face, au lieu de créer un monstre, ils ont adossé deux à deux quatre personnages dont les parties apparentes demeurent parfaitement naturelles[1].

La seule difformité qu'ils semblent avoir admise pour symboliser la force[2], surtout chez les héros du Ramayana, consiste dans les bras multiples; encore, dans ce cas, accordent-ils presque toujours la prééminence à deux des bras ; les autres sont placés un peu en arrière ; ils sont disposés en éventail, et servent pour ainsi dire de fond au tableau.

Quant aux têtes multiples et superposées, elles sont générale-

[1] Les Grecs procédèrent de même. — Voyez la représentation d'Hécate ou Diane *Triformis* du British Museum. — Par une analogie digne d'être notée, les têtes de cette triple statue sont ornées de diadèmes et surmontées de cylindres couverts d'écailles, presque identiques à ceux des prohm khmers.

Ce mode ingénieux d'arrangement, commun aux Grecs et aux Khmers, suffirait pour faire ressortir la supériorité de goût de ces derniers sur les autres nations de l'extrême Orient.

[2] Il y a des idoles qui ont une tête avec quatre visages; il en existe aussi qui ont quatre mains, d'autres dix et quelques-unes cent..., et plus leurs bras sont nombreux, plus leurs adorateurs ont confiance en elles.

(Marco-Polo.)

ment traitées en grotesques et réservées à des divinités inférieures et malfaisantes ; dans les seules circonstances où elles contribuent à des effets de grande ornementation, c'est-à-dire, dans les immenses balustrades des ponts, leur masse pyramidale, légère-



Tête de Brahma trouvée dans les fouilles faites sous le temple de Phnom-Boc. (Musée Khmer.)

ment inclinée en arrière, forme une sorte de contre-poids au cou ou à la queue du naga qui proéminent dans le vide, et elles donnent ainsi plus de solidité et d'harmonie à ces groupes étranges, mais d'un superbe effet décoratif. Ces derniers vestiges de barbarie ne se rencontrent d'ailleurs que dans les édifices les

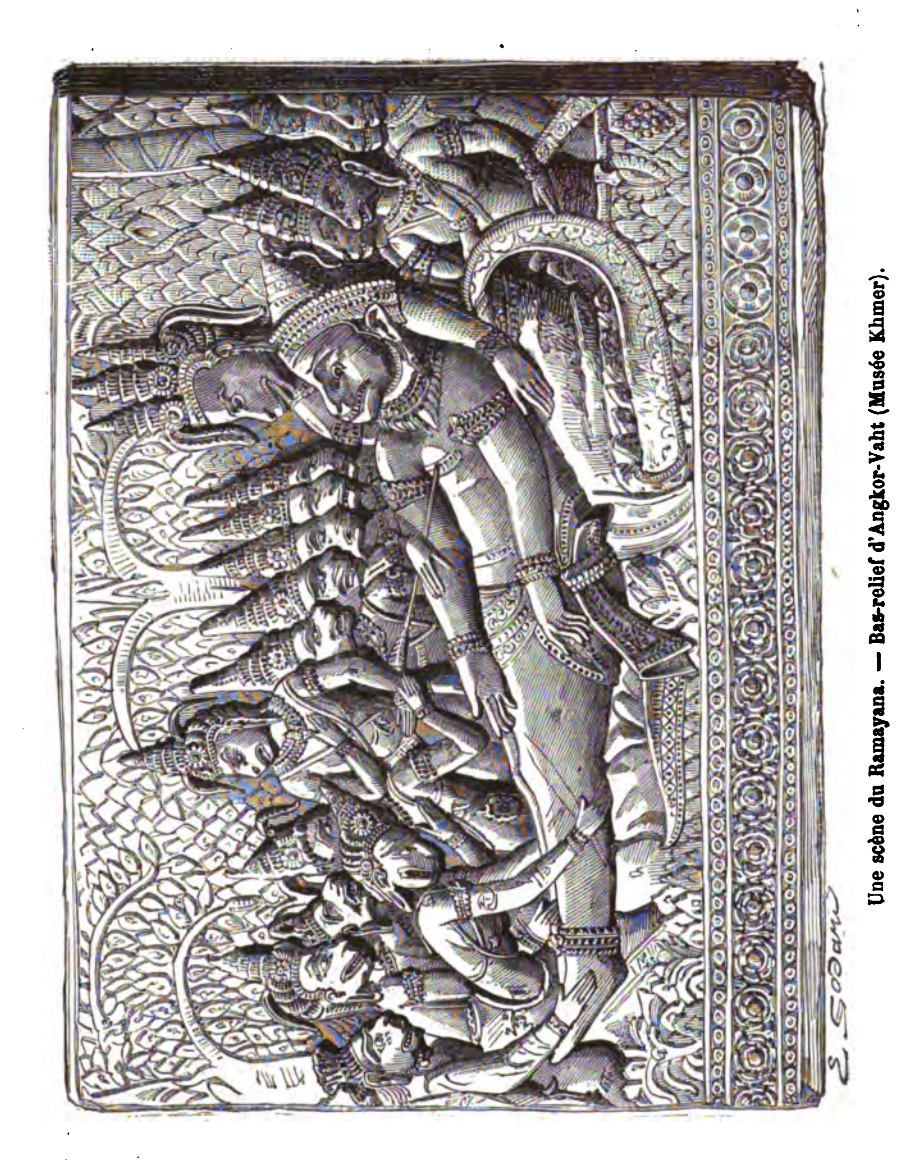
plus anciens ; les Khmers susbtituèrent peu à peu les inspirations de leur génie propre à ces imaginations d'emprunt, et de leur ciseau jaillit un genre décoratif d'un goût épuré, dont le fantastique, toujours gracieux et châtié, peut supporter sans désavantage la comparaison avec ce qui a été fait de plus remarquable dans les autres contrées.

Si les grandes compositions en bas-relief n'atteignent pas toujours à la perfection, s'il est telle difficulté de perspective — notamment dans le rendu des raccourcis [1] — que le statuaire cambodgien n'a pu surmonter absolument, si les personnages, dans leurs formes et leurs attitudes, ne réalisent pas la beauté classique du type grec, en revanche, les grandes sculptures des édifices se distinguent par des qualités d'ordre supérieur. Les scènes sont toujours pleines de vie, d'imagination et de verve. Il y règne parfois quelque confusion, mais le talent et la vérité n'y manquent jamais, non plus que l'esprit et la malice. Des palais ou des arbres enlevés lestement, bien à leur plan, servent de fond ; les oiseaux perchés sur le branchage, les poissons, les reptiles nageant au milieu des flots, les bêtes fauves en fureur, les chevaux attelés aux chars, tout accuse une minutieuse étude des détails, et, quant aux animaux fantastiques, ils sont si bien composés qu'ils paraissent réels. Ajoutons que par un excès de richesse et de fantaisie, les ornements naturels des animaux, carapaces striées des tortues, plumes des oiseaux, robes mouchetées des quadrupèdes, etc..., ont été souvent transformés, sans perdre leur forme générale ni leur caractère, en fleurs, en écailles, en feuilles, en bijoux [2].

[1] Il s'en est fallu de bien peu, toutefois, que les artistes n'aient entièrement surmonté les difficultés de ce genre ; on peut s'en rendre compte par l'examen de certains bas-reliefs du Musée Khmer ; on verra aussi (p. 337) que les sculpteurs cambodgiens ont tenté avec succès de représenter des chars attelés vus de face.

[2] Voyez p. 209 la tortue qui soutient le mont Mérou et p. 223 le cerf dont la robe est tachetée de fleurs.

Les poses des personnages sont naturelles et sans nulle raideur. Elles peuvent offrir quelque chose de forcé à l'œil de l'Européen



Une scène du Ramayana. — Bas-relief d'Angkor-Vaht (Musée Khmer).

qui ne serait point familiarisé avec l'étonnante souplesse corporelle et les attitudes normales des Indo-Chinois : elles n'en reprodui-

sent pas moins l'exacte réalité. Et cela même leur donne un cachet d'originalité qui est un de leurs mérites : en examinant ces bas-reliefs, on croit assister aux représentations que donnent encore aujourd'hui sur les théâtres les acteurs indigènes, dont les costumes ont à peine varié depuis dix siècles et plus.

Parmi les personnages sculptés en haut-relief, les femmes presque nues et les danseuses sont ravissantes de modelé et de grâce ; leurs parures sont admirablement ciselées[1]. (Voy. p. 346.)

[1] Voici en quels termes le *Satra* de Préaket Méaléa, poème relatif à l'édification d'Angkor-Vaht (traduction de M. Aymonier), décrit ces « habitantes éthérées du ciel » :

« De nombreuses statues féminines droites et alignées se jouent sur les tours. Leur figure est agréable ; leur corps blanc, souple et arrondi est doué de toutes les perfections connues.

« Leur tête est ornée et couronnée de fleurs. Les unes ont la chevelure nouée, d'autres l'ont coupée et la naissance des cheveux rasée en ligne droite. Leur taille est ronde, svelte et gracieuse. Leurs seins fermes et arrondis sont semblables à la fleur du lotus. Enguirlandées de fleurs odorantes, les unes ont noué des lianes et des fleurs dans leur chevelure qu'elles allongent ainsi agréablement. D'autres se coiffent avec les fleurs tressées, enfilées, enroulées.

« D'autres peignent leur riche toison étendue. On en voit qui relèvent le bord de leur robe pour le nouer, ou qui tiennent des fleurs célestes avec leur tige, ou qui portent des couronnes de fleurs et de lianes. D'autres se regardent mutuellement en s'inclinant, ou se saisissent les épaules en se disputant les tiges des fleurs. D'autres sourient gaiement comme si elles étaient livrées à une causerie agréable et plaisante.

« Si l'œil les regarde attentivement, l'illusion devient complète, on croit les voir faire un aveu doux et voilé, puis baisser la tête, partagées entre l'amour et la pudeur.

« Si l'œil est attentif, ceci paraît vraiment être la réalité : en marchant, les unes portent des perroquets ou des éventails, d'autres posent leurs oiseaux sur les tiges des fleurs, d'autres portent des lotus, ou des lis avec leur tige. Leur robe est retenue par une ceinture. Couvertes de colliers, d'ornements de toute espèce, elles ont deux rangées de cercles au jarret. Leurs nombreux bracelets sont ciselés en fleurs et en lianes. Couvertes d'anneaux, de bagues, serrées, élancées, elles semblent marcher, s'arrêter pleines de grâce féminine, souples et souriantes, paraissant deviser d'amour. Elles s'inclinent, disposent leur chevelure, baissent la tête à droite, à gauche, se

Les statues les plus riches étaient faites d'or ou d'argent; les autres de cuivre, de pierre, de bois. Ces dernières étaient dorées entièrement ou peintes avec des ornements d'or. Souvent les yeux en étaient incrustés de nacre, de cristal, de pierres précieuses, à la manière des statues des Jaïns de l'Inde. Parfois aussi on suspendait des bijoux à leurs oreilles[1].

Les statues des divinités, isolées ou par groupe (habituellement par groupes de trois réprésentant le Préa-Pout et deux personnages symboliques ou deux saints bouddhiques), se plaçaient dans les sanctuaires, au fond des galeries, sous les tours; celles des rois[2] restaient parfois sur les belvédères au milieu des jardins.

tournent, se renversent, se campent avec grâce, flexibles et ondoyantes.

« Les unes s'assouplissent les membres en s'essayant aux préliminaires de la danse, elles décrivent des pas variés en tous sens, toujours élégantes, sveltes et bien proportionnées.

« D'une taille moyenne, bien prises, dans la fleur de la jeunesse, admirables à contempler, on ne peut les regarder sans amour. L'œil ne se fatigue pas, l'âme est réjouie, le cœur n'est jamais rassasié.

« Lorsqu'on les a considérées pendant quelque temps, l'esprit plein d'elles ne peut se résoudre à les quitter. Ce ne sont plus des statues sculptées par la main des hommes ; ce sont des femmes vivantes, belles et agréables. Le doute saisit et l'émotion paralyse. — Un milier de figures, sans défauts, sont ainsi placées symétriquement dans les angles, recoins et enfoncements du temple d'Angkor-Vaht. »

D'après Bastian, les Téphakanjas ou Chao-Savan, portant une couronne de fleurs à triple pointe, sont les figures des habitantes éthérées du ciel dont Visvacarma, le divin architecte, peignit les images pour les hommes de la terre afin qu'en les contemplant ils fussent pénétrés de joie et de piété. Les hommes reconnaissants les appellent « Dames au cœur bienveillant et bon ». Elles habitent les seize étages du ciel situé au-dessus du monde, où Indra règne sur les Tévadas qui forment sa suite féminine. — Ce sont des Téphakanjas qui ont apporté aux hommes les arts et les sciences. Elles s'appellent « les parfaites », parce qu'elles sont parfaites sous le rapport des cheveux, des dents, de la peau, des mains et de la taille.

[1] Voy. une figure de femme du Musée Khmer.

[2] Voir ci-dessus ce qui a été dit de la statue du *Roi lépreux*. On montre aussi au pied de l'escalier qui conduit à Vaht-Phou (près de Bassac) la statue du prince fondateur de ce monument.

Je ne sais si l'on trouverait aujourd'hui, en fouillant toutes les ruines khmers, une seule statue brahmanique intacte ; mais les débris y abondent. J'ai observé à plusieurs reprises un type régulier, matériel, respirant plutôt la force que l'intelligence, au



Nymphes célestes sculptées sur les murailles d'Angkor-Vaht.

crâne cylindrique et peu développé ; l'exécution en est simple, et le fini prodigieux ; toutefois il pourrait bien être d'une époque de décadence, car d'autres têtes, qui paraissent très anciennes et qui sont peut-être moins achevées, se font remarquer par leur noblesse, leur forme plus allongée, leurs traits plus délicats, en même temps que par une grande finesse d'expression [1].

[1] Ces têtes sont très soigneusement sculptées; les saillies s'y accusent avec leur grandeur réelle, et suffisent à indiquer, comme je l'expliquerai ailleurs en détail, les divers caractères de type et de race. L'expression y est obtenue par l'effet général de la physionomie, sans que l'artiste ait pris la peine

Les belles statues de Bouddha ont été conçues dans un esprit un peu différent, d'après les règles d'une esthétique essentiellement caractéristique et originale. — « J'ai, dit une inscription de l'époque bouddhique, les quatre beautés du roi des Nagas ; les épaules larges, la taille mince, la figure semblable à la pleine lune, le corps sans aucune des imperfections dont le nain difforme est affligé. » Ce sont des images plus douces, plus efféminées ; le ciseau qui les sculpta cherchait à faire jaillir de la pierre une pensée plus mystique. Quelques-unes ont quelque chose de ce type africain qui a fait croire primitivement que le Bouddha était nègre. La plupart reproduisent des types indigènes, de formes un peu grêles, fortement imbus de sang jaune, quoique ayant l'œil fendu horizontalement. Elles ont les paupières baissées ; toute la figure exprime la bonté, l'extase suprême.

C'était bien là le genre de représentation approprié au caractère de ce grand saint qui, dédaignant la puissance royale, maître de lui-même, dégagé des entraves des sens et de la matière, dévoua sa vie à l'œuvre de régénération du genre humain ; c'est bien ainsi qu'on se le figure, du haut du Nirvâna où l'a conduit sa perfection accomplie, abaissant ses regards sur la terre pour contempler avec amour la foule pieuse qui se presse au pied de ses autels.

de rendre nettement le jeu des muscles qui y concourent. Il y a là une observation en quelque sorte à fleur de peau, sans connaissance de l'anatomie sous-cutanée, sans étude aucune de l'écorché, qui ne laisse pas d'être remarquable. De cette absence du détail scientifique résulte une vérité idéale et impersonnelle à laquelle se prête d'ailleurs cette mollesse de traits qui est le caractère des races indo-chinoises.

La facture des corps dénote, toutefois, une réelle notion du jeu des muscles principaux effacé toutefois par la peau et par les tissus qui les recouvrent ; les masses musculaires sont indiquées bien à leur place, d'après l'attitude et le mouvement; mais l'indication se borne à la masse, au faisceau, sans se poursuivre jusqu'au tendon. Notons, dans ces statues, de légers noirs qui ressortent bien sur une matière dure et opaque comme l'est le grès.

Un grand nombre de ces statues ont conservé des traces d'une légère couche de peinture, noire ou rouge, ainsi que des marques de la dorure qui les recouvrait jadis, et qui recevait le dernier



Tête de Bouddha provenant des galeries ruinées de Pontéay-Préa-Khan. (Musée Khmer.)

fini. Il en est pourtant qui, même dépouillées de ce vernis, paraissent complètement achevées. Le modelé s'y accuse à peine, ce qui n'empêche point que la pierre vit dans toutes ses parties. On n'y remarque presque aucun des signes hiératiques de Çakya-Mouni, signes qui, reproduits par tant d'ouvriers inhabiles, ont

donné lieu à d'innombrables images bouddhiques toutes difformes ; les sculpteurs khmers n'ont guère conservé que la cheve-



Statue provenant des galeries ruinées de Pontéay-Préa-Khan.
(Musée Khmer.)

lure bouclée qui est un caractère de beauté, et un léger allongement du lobe inférieur des oreilles, dû à cette coutume, conservée

encore de nos jours, d'y suspendre des bijoux cylindriques de poids et de dimensions exagérés.

Le Bouddha est souvent représenté, au Cambodge, assis sur une sorte de trône formé des anneaux superposés du serpent brahmanique, dont les sept têtes le viennent ceindre d'une sorte de dais[1], symbole qui se trouve pour la première fois dans les anciens topes de l'Inde.

Quelques-uns de ces groupes décoratifs offrent une admirable pureté de lignes et un fort bel arrangement. Ici, comme partout où ils ont employé le naga polycéphale, les Khmers ont singulièrement perfectionné la représentation hindoue.

Disposant les têtes de manière à former une sorte d'éventail ou de queue de paon déployée, plaçant parfois au milieu une

[1] Pour expliquer cette représentation, une légende siamoise raconte qu'un jour le roi des nagas vint pendant un orage entourer le Bouddha de ses replis et l'abriter sous ses têtes multiples.

Au Cambodge, la plupart des groupes de ce genre représentent certainement le Préa-Pout, reconnaissable à sa physionomie béate et à ses attitudes hiératiques ; on peut se demander toutefois si un petit nombre de statues analogues, dont les yeux sont grands ouverts et l'expression plutôt dédaigneuse que souriante, ne figurent pas des divinités de l'ancien panthéon brahmanique.

Il y a d'ailleurs une parenté évidente entre le Vichnou couché sur Ananta, comme il est représenté dans l'Inde et au Cambodge (voy. le motif principal du dessin p. 356), et le personnage assis sur les replis du naga, (voy. p. précédente) dont les gueules multiples viennent se redresser pour former une sorte de baldaquin au-dessus de sa tête. Les compositions de ce second genre représentent dans l'Inde tantôt le Bouddha, tantôt le dieu des Djaïnes ou même des divinités inconnues adorées par les nagas, tribu légendaire que les anciennes sculptures nous montrent la tête surmontée de gueules de serpent. — Parmi ces figurations hindoues, je rappellerai en particulier une pièce du South Kensington Museum classée sous le titre de « *Marble figure of Buddha, old hindu work.* Cette pièce est une de celles qui présentent le plus d'analogie avec les statues khmers, bien qu'elle en diffère encore notablement. Elle est malheureusement d'époque inconnue.

chimère aux ailes étendues, et enchevêtrant le tout de petits dragons indéfiniment répétés, ils ont créé ce gracieux motif d'ornementation, que j'ai eu occasion de décrire, et dont, à moins de l'avoir vu, on ne saurait se faire une idée exacte (V. p. 334, 196..., etc.)[1].

Parlerai-je encore des moulures ? Elles abondent dans les monuments de toutes les époques, et sont extrêmement étudiées, de manière à favoriser les jeux d'éclairage, à encadrer les ornements qui les ouvrageaient entre de petites lignes nettes de lumière ou d'ombre formées par d'étroites surfaces inclinées. Parfois elles allaient se diversifiant du haut en bas de l'espace qu'elles couvraient ; d'autres fois, surtout aux époques les plus récentes, elles se divisaient en deux parties opposées et symétriques.

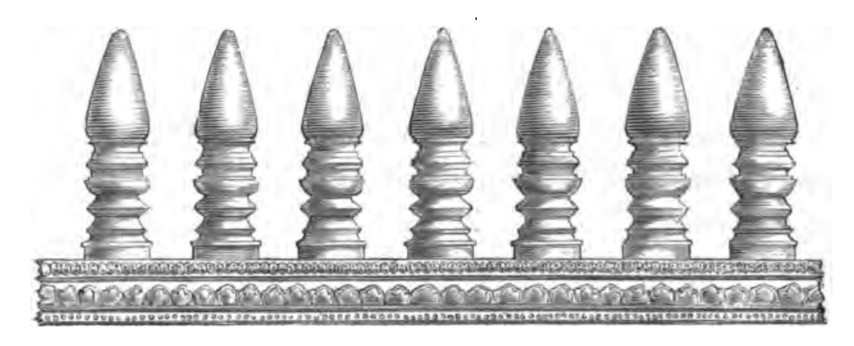
Aux ornements dont j'ai indiqué, chemin faisant, la nomenclature, j'ajouterai enfin des fleurs de myrte, de laurier, de petites feuilles découpées figurant des *x*, des dragons ayant, les uns des cornes de rhinocéros, d'autres des trompes d'éléphant, et vomissant des rinceaux ou des fleurs. Par leur facture molle, arrondie, ces feuilles, ces fleurs, comme les colliers, les bracelets, les bijoux de toute sorte, qui forment les détails de décoration, rappellent le *métal repoussé,* genre de travail qui devait être en grand honneur à l'époque où l'on revêtait des monu-

[1] On remarquera qu'au Cambodge les nagas sont de deux sortes : les uns dérivent du cobra (naja) hindou, les autres, des dragons japonais ou chinois. Ces derniers ont des appendices divers : crêtes, trompes, cornes, défenses ou dents saillantes ; ce sont ceux des balustrades, des acrotères, des encadrements de frontons, etc. Les autres servent au contraire de trône au Bouddha ; on les voit encore rampant sur les marches de Nirpone ou enserrés entre les griffes des garoudas qui soutiennent les murailles de Préa-Khan, tandis que c'est le dragon à crête épanouie qui est retenu par les géants des ponts de ce même temple.

ments en tiers de couvertures métalliques ouvragées, et dans lequel les Cambodgiens et les Siamois excellent encore aujourd'hui.



Base de pilier. (Temple de Préa-Khan.)



CRÊTE DES GALERIES DU TEMPLE DE MÉLÉA.

CHAPITRE XI

Ce qu'on sait de l'ancien Cambodge. — Brahmanisme et bouddhisme. — Coup d'œil sur la civilisation et les mœurs khmers. — Conclusion.

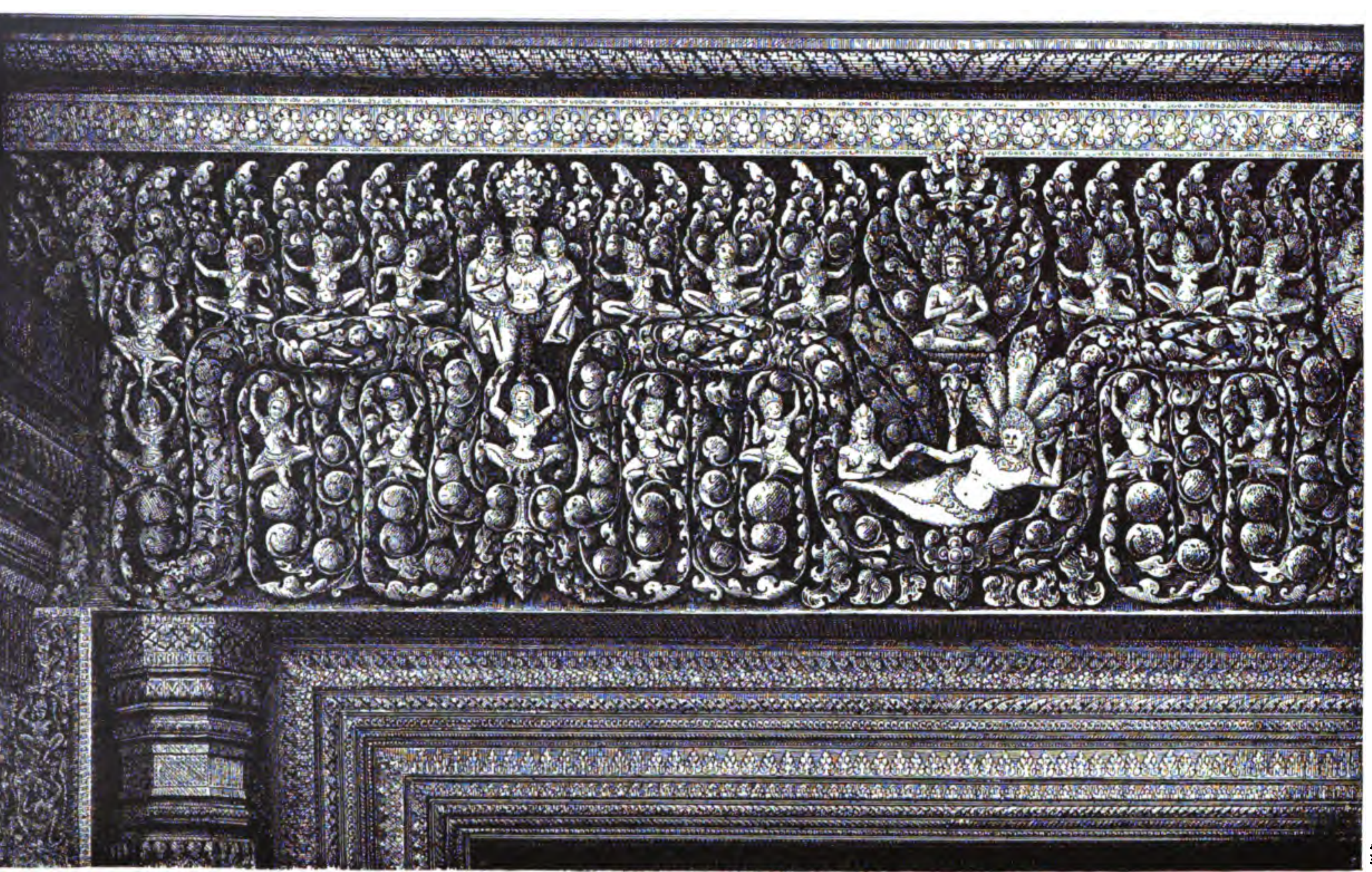
I

La civilisation brahmanique, une fois importée au Cambodge, dut s'y développer rapidement ; une culture des plus avancées pouvait seule permettre à un peuple d'ériger de tels monuments, de les décorer d'un ciseau si fin, de les revêtir de métaux, et aussi de fabriquer les armes, les ustensiles, les parures, les mille objets d'industrie artistique représentés sur les bas-reliefs. Fergusson caractérise d'un mot cette civilisation, en remarquant que les chars khmers étaient si légers et d'une exécution si soignée, qu'aucune nation de l'Orient ou de l'Occident n'eût été capable, à la même époque, d'en faire de semblables.

A quelle date ont été bâtis les édifices ? A cette question, il est difficile, jusqu'à nouvel ordre du moins, de répondre en termes précis. Des monuments si vastes, si nombreux, chargés de tant de sculptures, et, par surcroît, de genres si divers, sont vraisemblablement le fruit d'une très longue période de labeurs. Nous sommes portés à croire que l'époque de leur construction s'est étendue entre le commencement de notre ère et les quinzième et seizième siècles, et que les plus belles œuvres en particulier ont été construites du huitième au treizième ou quatorzième.

Les documents authentiques que nous possédons en pareille matière, se résument dans les trois suivants : 1° les extraits des annales chinoises faits par Abel Rémusat pour les temps anciens et le moyen âge ; 2° la traduction de quelques inscriptions du neuvième au douzième siècle ; 3° la chronique royale du Cambodge, pour les temps modernes.

Des notices si intéressantes d'Abel Rémusat, il nous suffit de retenir les particularités suivantes : — au début du septième siècle, et même dès le milieu du sixième, « le pays était devenu puissant ; » la capitale contenait « vingt mille maisons ; » on comptait dans le royaume « trente villes avec plusieurs milliers de maisons. » La cour du roi brillait par sa richesse ; le pavillon d'audience ressemblait à un petit palais tout « éclatant d'or, orné d'ivoire, de fleurs d'or..., de sept sortes de pierres précieuses. Le prince se couvrait les reins d'une espèce de ceinture qui lui retombait jusqu'aux jambes ; il avait sur la tête une tiare enrichie de perles, et des pendants d'or aux oreilles... Devant la porte de sa résidence étaient mille gardes revêtus de cuirasses et armés de lances... Les habitants se nouaient les cheveux, et portaient, eux aussi, des pendants d'oreille ; leurs maisons ressemblaient à celles de Siam... » Tous ces détails se trouvent exactement reproduits sur les bas-reliefs de Baion. — Enfin : « il y avait sur le sommet d'une montagne, voisine de la capitale, un *temple* toujours



ENTABLEMENT D'UNE PORTE OCCIDENTALE D'ANGKOR-VAHT.

gardé par cinq mille hommes. A l'est de la ville était un autre *temple* gardé aussi par mille soldats. »

Il faut bien admettre que ces derniers édifices étaient considérables, qu'ils ont laissé des ruines, et que l'une de ces ruines, au moins (celle du temple construit sur le sommet d'une montagne voisine de la capitale) n'a pu échapper aux investigations des voyageurs [1]. Donc, suivant toute vraisemblance, l'art khmer avait, dès le sixième siècle, pris un essor puissant.

Si l'on venait objecter que les temples dont parle Abel Rémusat ont pu être détruits et que nous n'avons aujourd'hui sous les yeux que les ruines d'édifices plus récents, les inscriptions que l'on y retrouve témoigneraient assez de leur antiquité [2] : celles de ces inscriptions, qui ont pu être déchiffrées sont commémoratives de donations religieuses faites à des temples *déjà existants* du neuvième au douzième siècle, les autres, écrites en caractères sacrés dits caractères *akson* [3], restent depuis bien longtemps lettres mortes pour les érudits du Cambodge ou de Siam qui les croient

[1] C'est le temple de Ba-Keng, qui couronne la colline rocheuse située au sud-ouest d'Angkor-Thôm. Ce temple comprenait trois préasats de pierre dominantes, aujourd'hui ruinées de fond en comble, et soixante tourelles de brique probablement surajoutées sur les cinq degrés supérieurs du rocher taillé en gradins, et qui sont restées debout, bien qu'ayant subi les injures du temps.

[2] Un érudit anonyme fixe à l'an 805 de notre ère la construction de Vaht-Ek. — Cette date résulterait de la traduction de l'inscription dédicatoire de ce temple « consacré à Vichnou ».

[3] On rencontre aussi, paraît-il, sur certains monuments des inscriptions en caractères ordinaires et en caractères akson de l'écriture cham ou du Ciampa. — Dans le cours de cette étude, nous avons négligé, faute de données, de rechercher si quelques temples parmi ceux que nous avons visités n'auraient pas été élevés par les anciens dominateurs de la Cochinchine méridionale. Nous attendons, pour le faire, que de nouvelles explorations aient révélé les édifices de cette contrée. Les indigènes ne différencient pas les deux sortes d'architectures ; ils appellent *Tours des Cambodgiens* les monuments disséminés dans les forêts du Binh-Thuan. (Voy. à l'appendice. — Le Ciampa.)

antérieures aux précédentes. Ajoutons que celles-ci se rapportent à une époque de grande ferveur bouddhique et que, plus les recherches se multiplient au Cambodge, plus il semble probable que beaucoup de temples y furent élevés en l'honneur de divinités brahmaniques avant d'être consacrés à Bouddha.

Au treizième siècle, lors de la visite que fit au Cambodge l'officier chinois dont la relation a été traduite par Abel Rémusat, le royaume khmer était riche et puissant : Angkor-Thôm était entourée de ses fortifications (il n'est pas dit depuis combien de



Siva ? dansant sur un cadavre. Stèle provenant de Préa-Khan. — (Musée Khmer.)

temps). La ville et ses environs étaient couverts de splendides édifices. Cette prospérité ne dura plus qu'un siècle ; bientôt vint cette période de luttes longues et pénibles avec des alternatives de succès et de revers, temps trop troublés pour permettre l'érection de ces vastes monuments qui n'ont pu être élevés qu'à une époque de gloire et de stabilité parfaite.

L'antique puissance du royaume khmer s'amoindrit peu à peu pour disparaître presque entièrement pendant les derniers siècles. Le grand art suivit la destinée du peuple qui lui avait

donné son éclat, et arriva bientôt à sa complète décadence.

On a vu plus haut comment l'étude des édifices dont l'ensemble compose l'œuvre artistique des Khmers pourra permettre d'en établir une sorte de classement par époques relatives ; mais, avant de donner des dates précises pour l'érection de chacun d'eux, il faut attendre que l'épigraphie ait accompli des progrès nouveaux, car les rois auxquels on attribue la fondation des principaux mo-



Vichnou porté par le garouda. — Stèle de Préa-Khan. (Musée Khmer.)

numents sont encore du domaine de la légende et n'appartiennent pas à l'histoire [1].

Une autre question se pose : A qui furent dédiés ces temples? — Déjà les noms de plusieurs d'entre eux semblent indiquer que les uns étaient consacrés au culte brahmanique, et les autres au culte bouddhique. Occupons-nous d'abord des premiers. Entre les symboles, qui s'y rattachent, nous n'avons que le choix à faire : les nombreuses figurations de Vichnou, celles du Brahma à quatre têtes, les stèles vichnouistes et sivaïques, la multitude des personnages — tels que les géants des ponts de Préa-Khan — marqués au front du signe de Siva, tout cela, joint aux

[1] Voy. à l'appendice la Note historique.

croyances de même origine qui s'enchevêtrent dans la religion des Cambodgiens modernes, démontre bien que les anciens Khmers adorèrent Brahma, Vichnou et Siva.

Bien d'autres faits pourraient être invoqués à l'appui de cette déduction. Prenons, par exemple, la stèle déjà mentionnée qui



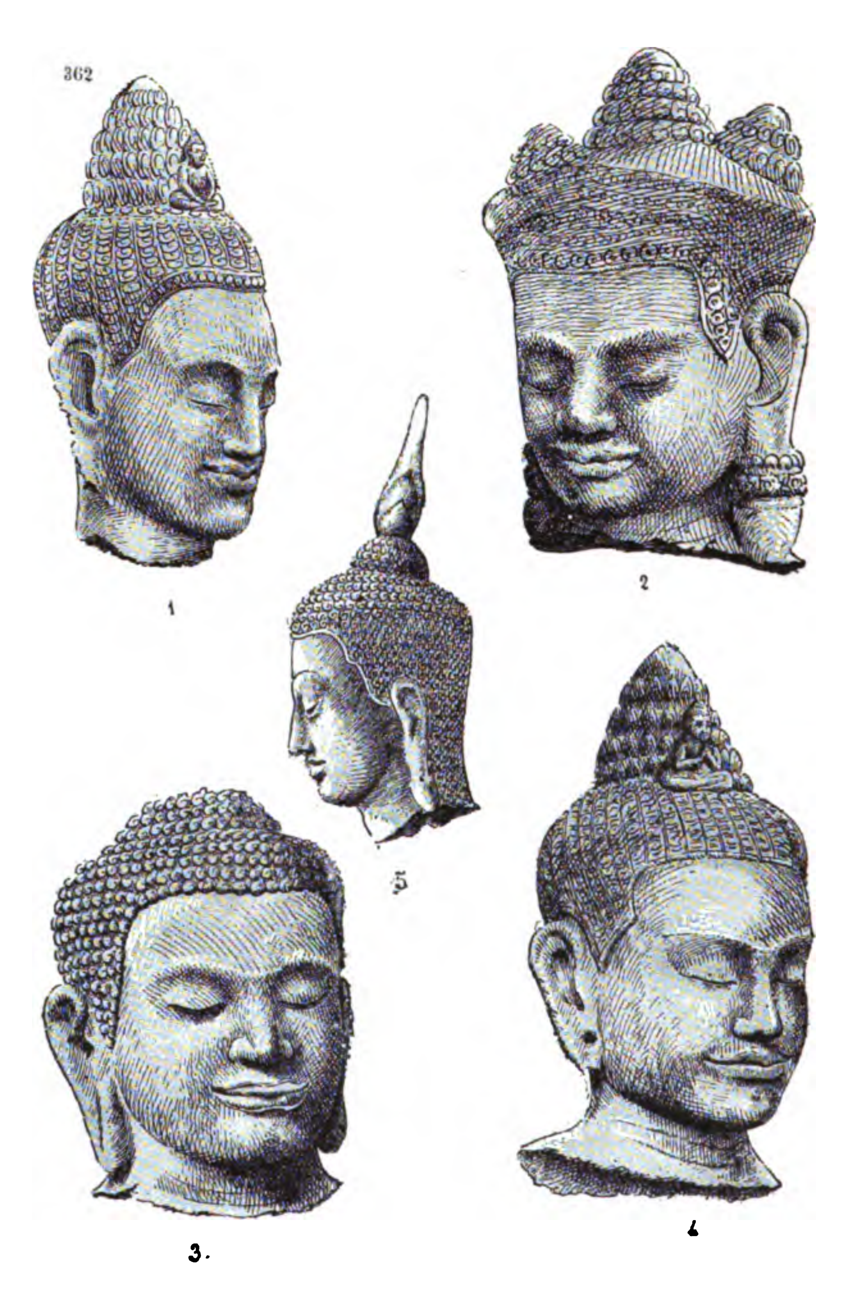
Vichnou étendu sur Ananta. — Stèle de Préa-Khan. — (Musée Khmer)

se rencontre sur la chaussée orientale de Préa-Khan [1]. Quatre petits sujets s'y aperçoivent encadrés dans une ogive surbaissée ; chacun d'eux semble représenter Vichnou, à quatre et à huit bras : le voici, sur deux des faces, en Hercule armé d'une massue ; sur la troisième, il apparaît enlevé dans les airs par son garouda (V. p. précédente); sur le quatrième, on le voit couché sur le dragon (autre forme d'Ananta) que portent la tortue et les poissons; sa femme lui tient les jambes, et, de son nombril, sort le lotus épanoui sur lequel est assis un Brahma brisé [2].

Examinons maintenant la grande entrée du temple d'Angkor-Vaht. Sur l'entablement de la porte intérieure, parmi des rinceaux d'une exquise finesse, n'est-ce pas encore le même sujet ? Vichnou est là, étendu, comme en un hamac, sur une espèce de

[1] Voyez ci-dessus, p. 69.

[2] M. Pénaud nous a communiqué le dessin de la même scène sculptée sur le fronton ruiné d'un des édifices du Cambodge méridional. De nos jours, les indigènes viennent, à la manière hindoue, oindre d'huile ces divinités brahmaniques.



1 et 4. — Têtes de saints bouddhiques.
2 et 3. — Têtes de Bouddha (photographies de Gsell, à Angkor-Vaht).
5. — Tête de Bouddha provenant de Siam (donnée au Musée Khmer par M. le lieutenant de vaisseau Davin).



1. — Damné (ou sauvage) — personnage d'un des bas-reliefs représentant l'enfer à Angkor-Vaht.
2, 3. — Tête antique (recueillie dans le Cambodge méridional par M. Aymonier).
4. — Brahmane (fronton de Préa-Khan Compong-soai).
5 et 6. — Guerriers de la galerie des Combats à Angkor-Vaht).

serpent allongé, transformé par les fantaisies du ciseau en un ornement pareil à celui que l'on rencontre dans les sculptures de Sanchi : une de ses femmes lui soutient également les jambes ; au-dessus de lui sur un lotus à trois feuilles, — un des motifs fondamentaux de la décoration khmer, — se tient encore un dieu. Dans mille sculptures d'ornementation d'Angkor-Vaht, on retrouve Vichnou à quatre bras, de même qu'on le voit, dans les bas-reliefs, figuré sur son garouda,en compagnie de Siva, monté sur son bœuf.

Mais voici que, dans les galeries du même temple, nous apercevons une quantité de statues bouddhiques, où se révèle un art consommé, une image du pied de Çakya-Mouni, et une sorte de tombeau où le dieu est étendu, faisant son entrée dans le Nirvâna ; voici, en outre, sur une stèle, une scène caractéristique qui paraît être comme un symbole de l'alliance des deux cultes [1] : c'est la naissance de Bouddha, reçu, au sortir du sein de sa mère, par un Brahma à quatre faces, agenouillé [2].

Avons-nous affaire ici à deux religions sucessives, ou à deux cultes florissant côte à côte, ou bien à une dévotion mixte née de l'alliance de deux panthéons? C'est un problème que, pour le moment, nous ne saurions résoudre. [3]

[1] Voyez ce que nous avons dit ci-dessus, p. 339, au sujet d'Angkor-Vaht.

[2] Nous devons à M. Fergusson l'explication de cette pierre photographiée dans les galeries d'Angkor-Vaht par M. Thomson.

[3] Le mélange des deux religions se rencontre, on le sait, dans presque toutes les contrées qui ont subi l'influence hindoue. — D'après sir J. Emerson Tenent (*Christianity in Ceylon*) les rois malabars qui très anciennement, à la chute de la dynastie indigène, devinrent souverains de Ceylan, y introduisirent le culte de Siva et de Vichnou à coté de celui de Boùddha, et, depuis lors, on a continué à y adorer ces divers dieux, les uns à côté des autres, dans les mêmes édifices, presque sous les mêmes toits.

D'après le major Phayre (*Memorandum on the pagoda at Pagan....*) dans le temple de Chapinyu en Birmanie, se trouvent à la fois le Bouddha et des figures brahmaniques. Les bonzes appellent ces dernières des *nuts* — ; ils les

Troisième question. Qu'était ce peuple khmer, par qui les édifices ont été construits ? Sur ce point, plus que sur tout autre, il n'y a encore que ténèbres. Les premiers rayons de lumière nous viendront, sans doute, tant des recherches épigraphiques que de l'étude attentive des galbes reproduits sur les monuments. On est en effet frappé du soin extrême avec lequel dans ces sculptures (comme dans les plus anciens bas-reliefs égyptiens) les caractères distinctifs des races se trouvent souvent obser-

avaient disaient-ils, introduits dans le sanctuaire, soit comme gardiens subordonnés autour du dieu, soit pour attirer des brahmanes commes adorateurs de Boudda. Le peuple rendait hommage à toutes ces divinités indistinctement.

Le même mélange se rencontre à Karli dans l'Inde, à Mendo et à Java.

Dans les temples franchement bouddhiques comme les topes de Sanchi et Boro-Boudour, les bas-reliefs représentent des scènes de la légende de Çakya-Mouni, et si à Boro-Boudour en particulier on reconnaît quelques sujets brahmaniques, ils sont tout à fait accessoires.

Au Cambodge, ce sont des bas-reliefs brahmaniques qui couvrent la surface des monuments, tandis que les sanctuaires abritent presque toujours des images bouddhiques. Cette anomalie n'est pas encore expliquée. — L'hypothèse la plus vraisemblable est celle de deux religions successives. Il se pourrait toutefois que diverses sculptures anciennes représentassent des sujets bouddhiques rendus méconnaissables par leur aspect archaïque, par des conventions particulières de costume, ou par le faire du sculpteur. Cette réflexion nous a été inspirée par la vue de diverses représentations parmi lesquelles je citerai un personnage de grande dimension assis, au pied d'un arbre, entre des adorateurs, scène qui orne un des frontons ruinés de Préasat Kong-Phlouk (groupe de Méléa).

Les quatre frontons du sanctuaire de Phnom-Bachey représentent quatre épisodes de la vie de Çakya-Mouni, mais ce sanctuaire a été presque entièrement reconstruit, et nous ne savons si ces sculptures ne datent pas de l'époque de la restauration. — Nous devons ajouter que la majorité des statues bouddhiques amoncelées dans les galeries des temples nous semblent appartenir aux dernières époques.

Nous signalerons enfin à l'attention des futurs explorateurs, les bas-reliefs qui ornent l'entrée orientale de Baphoum (2e étage). Ces compositions n'occupent qu'une surface peu étendue, il serait aisé d'en prendre un estampage ou un dessin et l'étude en serait particulièrement intéressante.



LA MISSION FRANÇAISE AUX RUINES KHMERS.

vés. La variété y est fort grande; à côté du sauvage indigène, figurent l'Annamite, le Laotien, puis une race tartare épaisse et puissante, puis des types voisins de la race israélite, des têtes de brahmanes hindous, des guerriers auxquels il ne manque qu'une lèvre supérieure un peu plus épaisse[1] pour ressembler à des guerriers romains, enfin et surtout un dernier type qui pourrait bien être par excellence celui du vieux Cambodgien : il est noble, empreint de finesse, de douceur, et dans certains de ses spécimens les moins récents, il semble un peu se rapprocher de l'antiquité classique[2].

On voit quelle abondance de matériaux pourraient encore recueillir, de ce chef, les explorateurs futurs du Cambdoge ; mais il ne faut pas se dissimuler que chacune des grandes ruines khmers mériterait, pour sa part, une étude aussi complète que celle qui a été faite par les Hollandais du temple de Boro-Boudour à Java, et l'on sait quelle dépense de temps et de labeur a coûté au gouvernement néerlandais la magnifique publication qu'il a consacrée à cet édifice. Ajoutons que toute recherche archéologique, pour être aussi fructueuse que possible, exigerait le concours de personnes possédant une connaissance approfondie, non seulement de la langue et des usages des Cambodgiens modernes, mais encore des religions et des monuments de l'Inde.

II

Même au temps où le Cambodge était le plus peuplé, il s'y

[1] Cette particularité caractéristique de la lèvre supérieure très étroite se remarque aussi dans la célèbre tête de Brahma à Éléphanta.

[2] Sur cette question, comme sur les deux questions qui précèdent, on a fait déjà de nombreuses hypothèses. Nous pensons qu'aujourd'hui le temps de la fantaisie est passé, et qu'à la veille de voir la lumière jaillir du déchiffrement des inscriptions, il ne faut apporter à la science que des faits observés avec soin et méthode.

rencontrait de vastes espaces envahis par le marécage ou couverts de forêts inextricables, repaires de bêtes malfaisantes.

Les plaines fertiles se cultivaient en rizières; la population agricole y habitait des cases exhaussées sur pilotis. Les lacs et les cours d'eau, extraordinairement poissonneux, fournissaient un appoint considérable à l'alimentation générale.

La pêche avait lieu, chaque année, au retour de la belle saison, et déjà, dans ces mers d'eau douce, on pouvait voir comme aujourd'hui, les indigènes lutter corps à corps avec d'énormes poissons, véritables monstres que le retrait des eaux laissait à sec sur le sable.

Le commerce intérieur se faisait surtout par des caravanes. Celles-ci traversaient les interminables plaines du pays en suivant les grandes chaussées élevées au-dessus du niveau des inondations, et en franchissant les rivières torrentueuses sur des ponts dont les arches étaient si étroites que, d'une pile à l'autre, il n'y avait évidemment point place pour le passage d'une grande barque.

Chaque ville principale ou résidence princière consistait en une immense enceinte rectangulaire dont le centre était occupé par le temple en pierre et par ses dépendances : pagodes royales avec leurs aires planes ombragées d'arbres sacrés ; cloître, cellules des moines ; préaux, salles d'études des novices ; bliblio-thèques construites en pierre ou supportées sur des poteaux de bois et entourées d'eau pour les préserver de l'atteinte des termites.

Tout à coté, s'élevait la demeure du prince, comprenant des vestibules d'attente, de vastes salles d'audience, de justice, de fêtes, aux colonnades peintes et dorées, aux riches draperies, aux lambris chargés de sculptures et d'ornements; puis, le belvédère aérien, l'observatoire des astrologues, les pavillons de plaisance surmontés de toits en briques de couleur et de flèches incrustées

de mosaïques faites d'or, de glaces et de pierres nuancées [1].

Derrière, se trouvaient les jardins et les appartements secrets du harem. Là s'étalaient étoffes précieuses, broderies et franges composées avec art et formant un genre de décoration si prisé, que les sculpteurs en reproduisaient les dessins gracieux sur les piliers et sur les murailles des édifices de pierre. — En dehors du quartier des femmes, c'étaient les hangars des gardes, les magasins royaux, les ateliers des artisans habiles toujours réquisitionnés pour le service de la cour. — A l'extérieur de l'enceinte, les habitations des fonctionnaires et de leur suite ; les soldats, les chars, les éléphants de guerre (il y en eut jusqu'à deux mille,) et tout l'attirail des armées. Les boutiques des trafiquants garnissaient les chaussées ou bien s'alignaient sur les côtés des grands boulevards qui servaient d'emplacements aux marchés. C'était là que se rencontraient les commerçants venus de la Chine, des grandes îles du sud-est, de Ceylan, de l'Inde, peut-être même de l'Arabie et de l'empire romain. C'était là qu'ils troquaient les produits de leurs régions respectives, contre les parfums, les pierres précieuses, l'ivoire, les bois incrustés de nacre, les animaux rares du Tchin-la [2].

De même que les conquérants de l'Occident, les dominateurs de l'Indo-Chine regorgeaient de richesses et avaient à leur service des milliers d'esclaves qu'ils employaient à construire leurs forteresses et leurs édifices sacrés. Les combats de coqs, de porcs, et probablement aussi les combats de bêtes fauves, étaient leurs plaisirs préférés, ainsi que les courses de chevaux et les courses de chars attelés de zébus, de buffles, et, si l'on en croit les bas-

[1] « Innombrables étaient les richesses du roi Préa Ket-Méaléa : pierreries, « or, argent, bracelets, tapis, soies brodées, étoffes à dessins ; innombrables « étaient les éléphants, les chevaux, les chars, les palanquins, les parasols, les « rideaux à franges et les guirlandes d'or. » — *Satra de Préa Ket-Méaléa* déja cité.

[2] C'est sous ce nom que les écrivains chinois désignent le Cambodge.

reliefs, de cerfs et de panthères. Ils aimaient encore les danses voluptueuses des bayadères demi-nues.

Ils venaient souvent aussi prendre place autour des théâtres où l'on représentait des mystères brahmaniques, et volontiers ils s'y émouvaient à la vue des malheurs de la belle Sita et du triomphe de Rama, les héros favoris de leurs bas-reliefs.



Un archer (bas-reliefs d'Angkor-Vath).

Simples dans leur vie ordinaire, les princes réservaient tout leur faste pour les cérémonies religieuses et les fêtes publiques. Les figurations sculpturales des monuments nous ont donné une idée de la magnificence qu'ils déployaient alors dans leurs sorties solennelles [1]. Des cavaliers, armés de lances, ouvraient la marche du cortége au son d'une musique guerrière; les gongs résonnaient sous les coups des mimes grotesques qui frappaient en dansant et qu'accompagnait en mesure le bruit des piques s'entrechoquant avec les boucliers;

[1] On a vu déjà que les cortèges royaux furent souvent représentés en bas-relief sur les murailles de Baion et d'Angkor-Vaht; le voyageur chinois qui visita le Cambodge au treizième siècle, nous en a laissé un court aperçu que nous avons utilisé pour cette description.

les trompettes éclatantes, les trompes sourdes mêlaient leurs accords au roulement des tambours que les joueurs battaient alternativement du genou, de la main, du talon ou du coude. Venaient ensuite les archers costumés de vestes brodées avec courtes jupes ouvertes par devant, et coiffés de casques de métal repoussé, figu-



Fantassin armé de la pique et de la cuirasse avec casque et bouclier ornés de la face de Rhéou (roi des diables).

rant des becs d'aigles, des têtes de vautours, des gueules de singes menaçants, des hures de sanglier ou des masques diaboliques. Cette troupe marchait par rangs et d'un pas cadencé, portant l'arc et les flèches tout droits et bien alignés.

C'étaient alors les fantassins revêtus d'armures avec casques pointus ou surmontés de cimiers en forme de chevelures tressées ; pour armes offensives, ils avaient la double épée suspendue au baudrier croisé, l'épieu, la lance à deux, trois ou six pointes, le trident, la scie dentelée, et cette sorte de hache dont le fer,

encastré dans une branche d'arbre en pleine croissance, s'y était soudé par la puissance de la sève.

Derrière ces cohortes guerrières s'avançaient plusieurs centaines de femmes : celles-ci, le front ceint d'un diadème, la tête couverte d'une mitre ouvragée à jour, les cheveux séparés en longues nattes tombantes; celles-là, portant une large coiffure



Une enseigne (bas-reliefs de Baion).

entremêlée de lys et de feuillages ; d'autres, les cheveux coupés court, sauf une mèche bouclée sur la nuque avec des épis mûrs; pour vêtement, l'écharpe de soie avec la jupe frangée ou la ceinture retombant devant et derrière en riches plis brodés.

Elles étalaient à l'envi leurs bijoux : pendants d'oreilles, colliers ciselés, bracelets imitant des serpents, anneaux doubles enlacés comme des lianes autour des jarrets et des chevilles. Ces odalisques portaient des vases en métal où brûlaient des parfums ; elles agitaient des éventails, des chasse-mouches, elles déployaient au vent des oriflammes éclatantes.

La garde intérieure du palais apparaissait à son tour[1]. Puis la



Un lion gardien d'un escalier de Préa-Khan (Compong Soai). — Musée Khmer.

file se continuait par le groupe sévère des magistrats assis grave-

[1] De nos jours encore, la garde intérieure du palais est faite à la cour de Siam par un détachement de jeunes femmes armées de lances et de boucliers, les seins enfermés dans des coupes de métal imitant la fleur du lotus.

ment sur leurs palanquins dorés ou argentés, avec des escortes de serviteurs qui leur offraient la noix d'arec dans des boîtes en métal repoussé d'une richesse proportionnée à leur rang, pendant que d'autres serviteurs tenaient sur leurs têtes des parasols écarlates.

Plus loin, c'étaient la reine et ses suivantes, celles-ci assises sur des chars au timon relevé en forme de cobra à trois gueules, celles-là étendues mollement dans des litières à l'ombre de petits toits à étages richement ornés et appuyés par de fines colonnettes sur des dragons fantastiques que les porteurs soutenaient à l'épaule.

Le fastueux cortège s'allongeait encore de la procession des dignitaires du palais portant sur des plateaux les vases précieux, insignes de la puissance royale, ainsi que de petites tours, reproductions en miniature des sanctuaires, et des statues des dieux en or massif incrusté de pierreries.

Enfin apparaissait le roi lui-même, debout sur un éléphant gigantesque et tenant à la main le *Préa-Khan* ou glaive sacré des souverains khmers, au sort duquel la croyance populaire liait l'avenir du royaume. Autour du prince se pressaient derechef des porteurs de dais et d'immenses parasols parsemés de fleurs brodées. Puis venait une troupe d'éléphants aux défenses dorées, aux colliers surchargés d'anneaux et de clochettes. Chacun d'eux était monté par un groupe de guerriers, qui, pour combattre, pouvaient se servir comme d'un appui du dossier saillant de la selle et se mettre à l'abri derrière d'énormes boucliers [1]. De nombreux cavaliers fermaient ce défilé.

Les prêtres khmers, de même que les Brahmanes de l'Inde, ne courbaient le front que devant les dieux; mais les grands et le peuple se prosternaient, sous peine de mort, au passage du roi.

[1] Voy. dans l'album du *Voyage d'exploration en Indo-Chine* le dessin d'une selle d'éléphant antique conservée dans une pagode d'Oubôn.

Le cortège cheminait pompeusement par les grandes avenues plantées de palmiers; il franchissait les portes triomphales, les ponts bordés de géants, et se déployait, d'un temple à l'autre, entre les interminables nagas des balustrades ou les longues files de stèles alignées. Parfois, le roi s'arrêtait sur un belvédère pour voir lutter des athlètes ou pour assister à des courses de pirogues et à des joutes sur l'eau. D'autres fois, le cortège faisait halte auprès d'un embarcadère: le prince et sa suite montaient sur de longues barques creusées dans un seul tronc d'arbre et figurant des dragons chimériques. Les pagayeurs les faisaient glisser sur la surface assoupie du lac: on allait ainsi cueillir le lotus sacré, puis la troupe, chargée de fleurs et d'offrandes, se prosternait aux pieds des statues et accomplissait les rites religieux dans les sanctuaires qui s'élevaient du milieu des eaux.

Combien de temps dura cette puissance du peuple khmer? Douze ou treize cents ans peut-être. Dès le deuxième siècle de notre ère, le Cambodge, s'il faut croire les annales chinoises, payait un tribut à l'Empire du Ciel; il s'en affranchit plus tard pour s'y soumettre de nouveau à plusieurs reprises. Malgré cette vassalité fictive plutôt que réelle, ce fut pendant cette longue période que le royaume khmer atteignit l'apogée de sa grandeur. L'ère de la décadence ne commença que bien longtemps après, avec cette interminable série de guerres et d'incursions à laquelle a mis seule un terme l'arrivée des Français en Indo-Chine.

La civilisation s'est aujourd'hui retirée de ce pays privilégié où elle avait brillé d'un si vif éclat; mais le sol est resté avec sa fécondité incomparable.

Depuis que nous avons planté notre drapeau sur cette contrée, il semble déjà qu'elle se reprenne à vivre et à respirer.

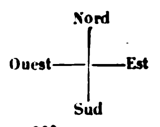
A nous d'arracher à leur triste état d'abaissement ces races

déchues, de mettre un terme au despotisme qui les écrase, à l'exploitation effrénée qui paralyse en elles toute initiative et tout ressort. Aussitôt qu'elles se sentiront gouvernées avec un esprit d'ordre et de justice, et partant, assurées de jouir du fruit légitime de leur travail, elles se réveilleront de leur torpeur, et retrouveront leur ancienne sollicitude pour cette terre, à la glèbe généreuse entre toutes, qui en maint endroit ne demande, elle aussi, qu'à être touchée de la main de l'homme pour enfanter de nouvelles richesses.

Mais là ne doit pas se borner notre tâche : n'est-ce pas à nous encore qu'il appartient de faire revivre le passé merveilleux de ce peuple, de reconstituer les œuvres admirables que son génie a enfantées ; en un mot, d'enrichir d'une page nouvelle l'histoire de l'art et les annales de l'humanité ?



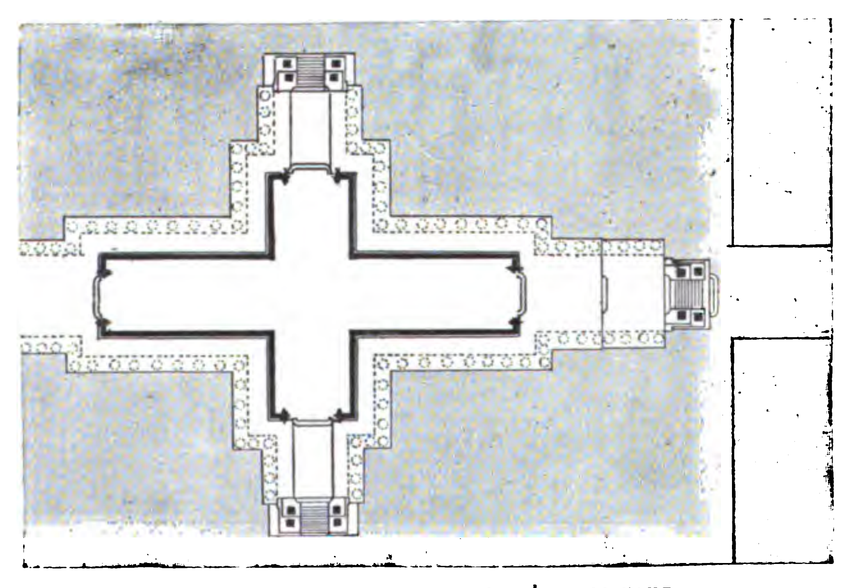
Rhéou, roi des diables.



PLAN DU BELVÉDÈRE ORIENTAL DE PONTÉAY-CHMA.

(Dressé d'après le relevé de M. Faraut)

Dimension totale du belvédère de l'est à l'ouest : 39 mètres.

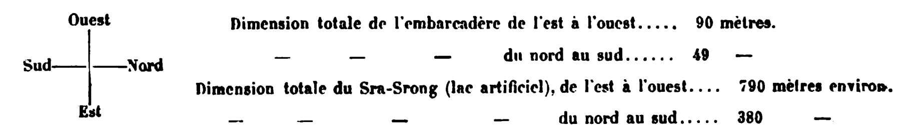


PLAN DE LA TERRASSE ORIENTALE D'ANGKOR-VAHT.

Dimension totale de la terrasse de l'est à l'ouest : 62 mètres.

PLAN DE L'EMBARCADÈRE DU SRA-SRONG.

(Dressé d'après le relevé de M. Farnut.)



Dimension totale de l'embarcadère de l'est à l'ouest..... 90 mètres.

— — — du nord au sud...... 49 —

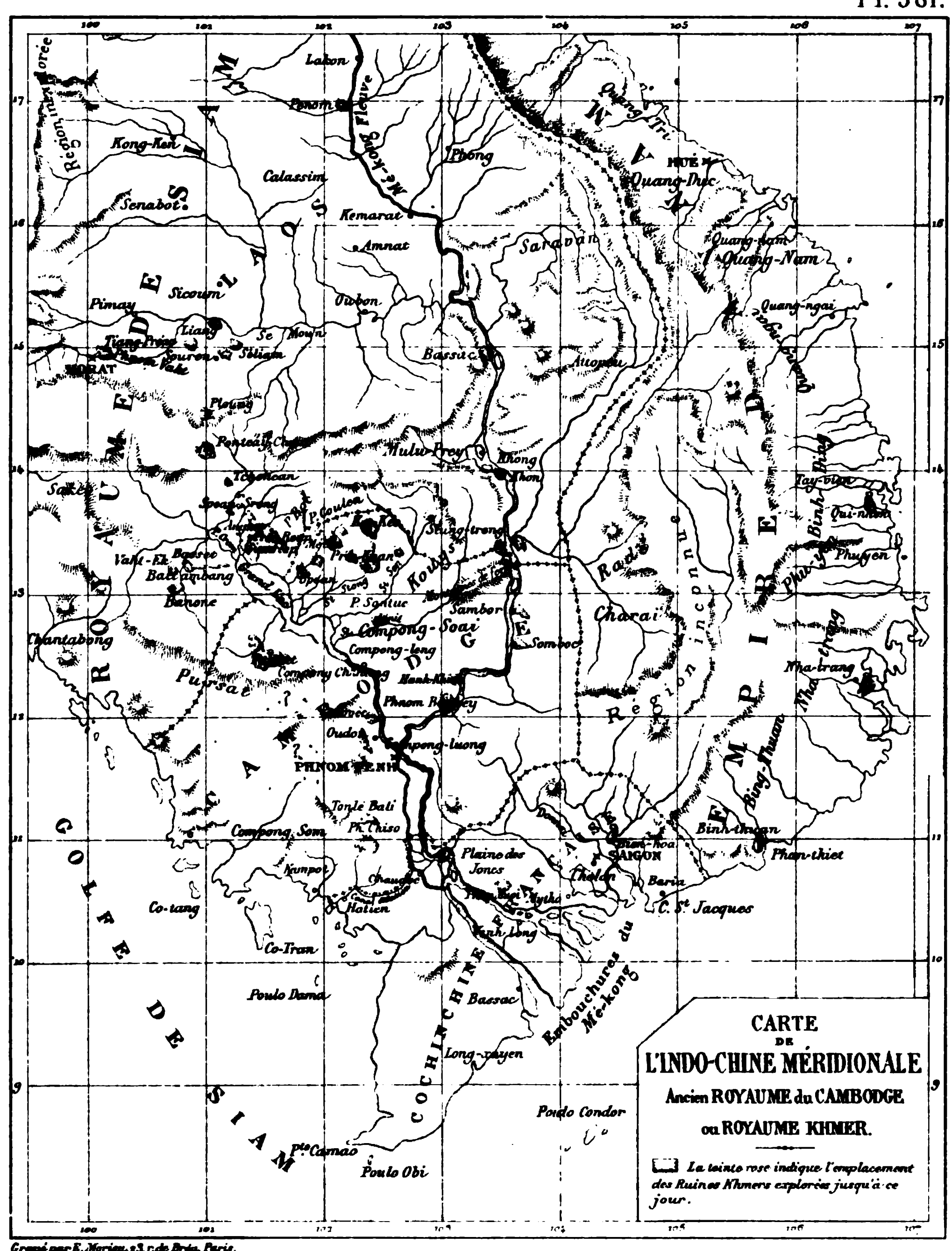
Dimension totale du Sra-Srong (lac artificiel), de l'est à l'ouest.... 790 mètres environ.

— — — — du nord au sud..... 380 —

NOTA. — *Dans ces trois plans*, les raies noires représentent les balustrades.

— les carrés noirs représentent les lions.

Dans le plan de la terrasse orientale d'Angkor-Vaht, les cercles pointillés indiquent les colonnettes qui entourent cette terrasse.



Gravé par E. Morieu, 23, r. de Bréa. Paris.

APPENDICE

Sous ce titre ont été réunies quelques notes complémentaires se rapportant à différents points traités dans cette étude, mais qui, disséminées dans le cours du récit, auraient pu nuire à sa clarté.

§ I

Le *Lieu sacré de Nirpone* visité par M. Faraut (V. p. 147).

Plan de *Pontéay-Ka-Kéo*, accompagné d'indications complétant la description sommaire de ce monument donnée pages 94 et suivantes.

Les *Bas-reliefs* de la deuxième galerie de *Baion*, texte et dessins de M. Harmand, qui avait été chargé de cette étude pendant le séjour de la Mission à Angkor-Thôm.

Traduction, *in extenso*, par M. Aymonier, de deux *inscriptions* plusieurs fois citées dans le cours de la relation de voyage.

Description des *sculptures sur bois* et des tableaux du temple de *Boriboun*. — Description des peintures de Vaht Tapaukéo à *Battambang* (extrait de l'ouvrage du Dr Bastian : *Die Voelker des œstlichen Asien*).

Notes mythologiques.

Légende relative à la ville de *Pursat.*

Le passé légendaire du royaume de *Ciampa* (extrait de Bastian, même ouvrage) [1].

§ II

Analogies de l'architecture de l'ancien Cambodge avec les architectures des pays voisins.

§ III

Note historique résumant les notions, encore très peu étendues, que l'on possède sur le passé du Cambodge, d'après les auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

[1] M. le professeur Shlesinger Rahier a bien voulu nous aider dans les recherches faites dans les auteurs allemands.





LE SANCTUAIRE DE NIRPONE
(Vue restituée d'après le relevé de M. Faraut.)

§ I

LE LIEU SACRÉ DE NIRPONE

(Visité par M. Faraut, en 1874).

On sait qu'aux temples de l'Inde étaient généralement annexés des réservoirs dont l'eau servait à la fois à l'entretien du monument et aux ablutions des prêtres et des fidèles.

Quelques-unes de ces citernes, communiquant sans doute avec des nappes d'eau souterraines, ne tarissaient jamais, lors même que les étangs environnants se desséchaient pendant la saison d'été, circonstance qui frappait le peuple crédule et superstitieux. Dans le Magar-Talao (lac des alligators), à Karachi, on nourrissait des crocodiles sacrés ; dans la mare d'Hinglay, les fidèles se plongeaient pour se laver de leurs souillures spirituelles ou pour se guérir de leurs infirmités. La plupart de ces réservoirs, en un mot, passaient pour avoir des vertus mystérieuses, et chez les peuples de l'Inde, de même que chez beaucoup d'autres, l'eau était le symbole de la purification.

Diverses légendes populaires, la célébration annuelle de la fête des eaux, enfin le grand nombre de sras ou citernes sacrées que les anciens khmers creusèrent au pied de leurs monuments, à l'imitation des Hindous, témoignent que, dès une haute antiquité, des croyances

analogues à celles de l'Inde eurent cours au Cambodge. Le climat de cette contrée, où pendant six mois de l'année règnent un soleil torride et une sécheresse absolue, nécessitait d'ailleurs, tout autant que dans l'Hindoustan, la création de réservoirs artificiels. Aussi en existe-t-il, non seulement à l'intérieur des temples, mais encore en dehors dans les parcs qui en dépendaient. Plusieurs de ces réservoirs étaient de véritables lacs qui ne mesuraient guère moins d'un kilomètre carré en superficie. On utilisait ceux-là dans les fêtes religieuses pour des joutes ou de grands combats qui se livraient sur l'eau à la manière des naumachies romaines.

Quelle qu'ait été l'importance de ces sras sacrés au Cambodge, ils ne nous ont pas semblé, dans les temples que nous avons explorés, être autre chose que les accessoires du monument. Cependant, un de nos compagnons de voyage, M. Faraut, a visité un lieu sacré exceptionnel dans lequel les citernes sont si multipliées et les constructions si minimes, que ces dernières ne paraissent avoir été élevées que pour accompagner les autres.

Ce lieu sacré est situé en pleine forêt, dans un endroit désert. Bien qu'assez rapproché des deux immenses pyramides de Préa-Rup et de Mi-Baume, chacune centre de ruines importantes, il semble en être indépendant et former à lui seul un tout complet.

Imaginez une plate-forme carrée d'environ deux cents mètres de côté, enceinte d'une muraille basse, percée d'une porte d'entrée à l'orient. Quatre sras rectangulaires, d'une superficie de cinq mille mètres carrés chacun, occupent les angles de cette plate-forme ; quatre pièces d'eau plus petites, placées entre les grandes, forment les extrémités d'une croix grecque au centre de laquelle est creusé un grand bassin garni de marches de pierre ; un îlot circulaire à gradins sert de soubassement à un tout petit sanctuaire qui s'élève au milieu de ce réservoir principal.

Le sanctuaire, en partie détruit, est obstrué par la végétation d'un figuier qui croît au milieu de ses ruines ; il ne s'y trouve plus aujourd'hui que quelques restes de statues bouddhiques. Deux nagas sont placés, le plus petit sur la marche inférieure, l'autre, à fleur d'eau ; ces serpents fantastiques entourent et protègent le temple ; leurs têtes menaçantes se dressent vers l'orient, de chaque côté de la porte principale. Devant cette porte, pour relier l'îlot à la terre

ferme et donner accès au saint des saints, se trouve une étroite chaussée bordée jadis de parapets soutenus peut-être par une suite de petits personnages accroupis, à l'imitation des allées de géants qui forment les balustrades des grands ponts d'Angkor-Thôm et de Préa-Khan.

Enfin, quatre très petits édicules, placés aux quatre points cardinaux, de manière à relier chacun des sras en croix au bassin, achèvent cet ensemble dans lequel il ne reste plus à noter qu'un fronton chargé de danseuses entourant une déesse montée sur un quadrupède, et quelques grands masques burlesques, têtes de Iakshas, de dieux, d'éléphants, d'animaux divers qui ornaient le milieu des entablements des portes. L'exécution de ces sculptures paraît indiquer une époque de l'art khmer importante mais postérieure à celle des plus vastes et des plus belles constructions, nous voulons parler de la période des grands édifices pyramidaux, période qui, d'après divers indices, semblerait coïncider avec celle de la plus grande ferveur bouddhique dans cette contrée.

La disposition d'ensemble du lieu sacré que nous venons de décrire est digne d'intérêt, elle peut se résumer ainsi : un grand carré renfermant une croix dont le centre est occupé par un cercle. Or le cercle ne se trouve presque jamais dans les plans des édifices khmers ; nous n'en connaissons qu'une autre application : c'est celle de la tour centrale du plus extraordinaire de tous les monuments de l'ancien Cambodge : le temple de Baion. Et ce n'est pas là la seule analogie qui existe entre ces deux édifices, d'ailleurs si différents, puisque, réduit à son expression la plus simple, Baion se compose aussi d'un carré formé par des galeries à colonnades, d'une croix figurée par une terrasse intérieure admirablement décorée, et d'un cercle central qui sert de base à une tour immense et merveilleuse ; disposition à la fois simple, harmonieuse et remarquablement choisie pour diversifier les effets architecturaux.

Maintenant, quelle était l'idée religieuse symbolisée dans la construction de Nirpone ? Aucune légende, aucune indication n'a été recueillie sur ce monument, muet depuis des siècles, mais la tradition locale en a heureusement conservé le nom : Nirpone veut dire Nirvâna[1].

[1] *Nirvâna* se dit en cambodgien *Nirpeen* (d'après M. Aymonier). — En siamois : *Nirphan* ou *Niruphan* (d'après Alabaster Henry).

C'est donc au Bouddha parvenu à la suprême gloire du Nirvâna qu'était consacré l'édifice. Le sanctuaire s'y trouvait relégué au milieu des eaux sur un îlot comme pour symboliser l'infini et l'inaccessible. S'il nous était permis de chercher à expliquer par une hypothèse la présence des nombreux bassins environnants, nous dirions que le fidèle qui voulait pénétrer dans le sanctuaire devait traverser successivement tous les sras en s'y purifiant de ses souillures et ce pèlerinage représentait les existences nombreuses à travers lesquelles tout homme doit passer pour s'épurer peu à peu et arriver enfin à la perfection suprême et au céleste sommeil du Nirvâna, dont l'image était offerte par le saint du mystérieux sanctuaire.

PONTÉAY KA-KÉO

Le plan ci-joint (voy. p. suivante) permettra de se rendre compte de la disposition générale de Ponteay Ka-Kéo déjà décrit sommairement p. 94 et suivantes.

L'édifice, ou plutôt l'assemblage d'édifices qui porte ce nom, se compose de quatre parties :

1° Constructions d'entrée comprenant salle en croix, galeries latérales et petite fosse entre deux tours;

2° Temple à enceintes entouré de sras et d'une muraille extérieure;

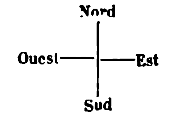
3° Pyramide élevée dans un parc enclos par une muraille faisant suite à la précédente;

4° Monticule artificiel.

1° Quatre piliers placés de front précédaient les portes de la salle en croix ou vestibule d'entrée. Ces piliers, dont les bases et les chapiteaux ne sont que dégrossis (il en est de même dans tout le reste du monument), ont 3^{m},60 de hauteur. Ils supportaient un fronton triangulaire encadré de nagas.

Un cordon de personnages dans l'attitude de la prière (vus par le Dr Harmand à son second voyage) régnait près du sol sur le mur intérieur de la salle.

Des restes de murailles presque entièrement enfouies indiquent la place de larges constructions latérales ruinées. — Les galeries suivantes,



PC

PLAN APPRO

Dimension totale du plan de l'est à l'ouest.... 400

— du nord au sud..... 120

Hauteur de la pyramide à sept étages........ 36

La hauteur du monticule artificiel est à peu près la m

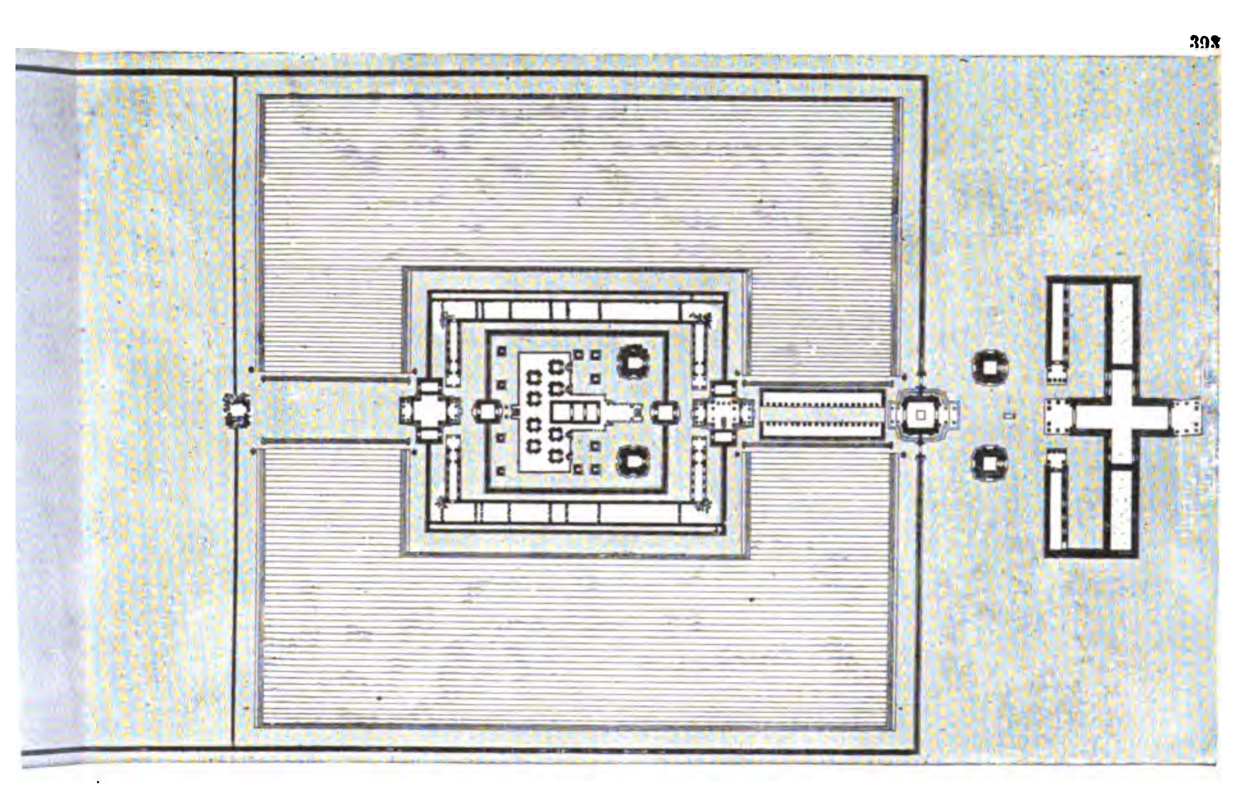
Nota. — Par exception, ce monument ne nous a pas paru orienté exactement. Son axe longitudinal est i

Voyez page 95 et pages suivantes la description de Pontéay Ka-Kéo. — P. 97 : le dessin du motif central de l'ent

Voyez aussi page précédente

PONTEAY KA-KÉO.

APPROXIMATIF DE L'ENSEMBLE.



... 400 mètres environ.

.. 120 —

.. 36 —

près la même que celle de la pyramide.

inal est incliné d'environ 15 degrés sur la ligne est-ouest du monde; sa partie orientale se trouvant relevée vers le nord.

l de l'entablement du grand gopoura. — P. 98 : une statue de femme trouvée dans ce gopoura. — P. 96 : la salle des Statues.

écédente les notes relatives à ce monument.

plus étroites, présentent des pignons triangulaires, avec encadrements légèrement sculptés et percés de cinq trous qui recevaient les poutres de la toiture.

Une petite fosse de trois mètres de long sur un de large, au fond de laquelle on descend par quelques marches, se présente, au sortir du vestibule, entre deux préasats en bienhoa de forme grossière et dont la cella est vide.

2° On pénètre dans l'enceinte du temple proprement dit par un gopoura en briques de 18 mètres d'élévation, avec portes hautes de $3^{m},60$ et de forme légèrement trapézoïdale, comme les portes égyptiennes ou certaines entrées de monuments de Java. Le linteau supérieur est très épais ; deux de ses angles sont abattus de manière à le faire reposer sur une suite de briques en escalier. Au-dessus, la muraille est évidée en triangle, pour distribuer la pression supérieure sur les côtés, au lieu de la faire porter sur l'architrave que ce poids énorme eût pu rompre. — J'ai aussi observé cet arrangement dans plusieurs édifices en pierre (Méléa entre autres) ; mais là, les vides sont masqués des deux côtés par des tablettes de grès qui semblent faire partie de la muraille.

Le gopoura, terminé comme les tours de Séliam par une grosse fleur de lotus, est à six ou sept étages en retrait, accusés au dedans comme au dehors, et disposés comme dans la tour de Bouddha Gaya au Bengale. Des colonnettes élégantes y occupent la place habituelle, aux angles des portes, et soutiennent l'entablement. Je n'ai dégagé que celui de l'est (Voy. p. 97).

Outre les restes de la statue géante abritée sous ce gopoura, on y voyait aussi des fragments de stèles, une suite de figures mythologiques encadrées d'ogives, ainsi que la statue de femme figurée p. 98, et quelques autres débris. — Une conduite s'ouvrait à un angle, sans doute pour donner issue à l'eau servant au lavage des statues.

Au sortir du gopoura, on passe entre les colonnades des petites galeries, à l'extérieur desquelles s'allongent des balustrades de nagas, grossièrement sculptées ; des garoudas (figurés sur le plan par des points) se dressaient aux angles.

La salle des statues (p. 96 et 97) et le gopoura intérieur franchis, on se trouve devant l'escalier du sanctuaire, construction à trois compartiments, ruinée, qui avait peut-être été jadis surmontée d'une tour.

Ce sanctuaire et le groupe de préasats dont il est entouré reposent sur un soubassement en forme de T dentelé, le tout construit en petites briques mal jointes ; les portes des tourelles sont encadrées de linteaux de grès finement sculptés.

Le gopoura de sortie s'ouvre sur une seconde salle en croix gardée par des tévadas (Dr Harmand), tandis que la première l'est par des guerriers analogues aux personnages figurés sur les pilastres des tours de Phnom Boc.

La chaussée qui suit est entièrement envahie par la végétation ; elle conduit, par une porte aujourd'hui ruinée, au parc qui renferme la grande pyramide.

3° Le plan ci-joint, et la vignette (p. 299), permettent de se rendre un compte exact de la disposition de cette construction massive à sept étages. Le petit carré central indiqué sur le plan représente un puits d'environ 1 mètre de côté et 8 de profondeur, creusé au sommet du monument. La bande noire qui l'entoure figure un premier mur très épais, soutenu extérieurement par d'énormes cariatides fantastiques. Un couloir, à peine assez large pour permettre le passage, règne entre cette clôture et une seconde muraille de même épaisseur. Ces deux enceintes sont en ruines du côté de l'ouest ; la plus grande s'ouvrait à l'est par une porte aujourd'hui sans entablement; ces murailles basses étaient probablement surmontées d'une construction terminale.

4° Au dehors du parc s'élève enfin le monticule artificiel.

Considéré dans son ensemble, Ka-Kéo paraît être l'œuvre d'architectes puissants mais d'un goût lourd et peu gracieux. Le temple à tourelles, vu à l'intérieur, pouvait présenter un coup d'œil pittoresque ; au dehors, il n'offrait ni les riches ornements, ni les moulures, ni les sculptures des beaux édifices. La pyramide bien assise était aussi fort peu ornée. Les quelques sculptures très fines que l'on rencontre sur les entablements et les colonnettes de Ka-Kéo prouvent cependant que cet édifice a été construit à une époque où l'art khmer avait acquis déjà son développement. — La largeur des salles à toitures en charpente, la grande dimension des ouvertures, la disposition des enceintes très rapprochées, la forme des gopouras peu ornementés, le genre des crêtes de la grande muraille et la présence d'une statue en plein mouvement sont autant de particularités qui semblent même caractériser une époque de décadence.

On remarquera de plus que, bien qu'étant le plus important monument de ce district, Ka Kéo n'est pas placé exactement à l'ouest du lac centre ordinaire des édifices agglomérés pour former les villes. Cette situation spéciale est au contraire occupée par un autre temple, vraisemblablement plus ancien, et que le Dr Harmand décrit ainsi : « un groupe assez vaste entouré d'une muraille de bienhoa à l'inté- « rieur de laquelle on pénétrait par une haute tour de briques com- « plètement démolie. Cette tour abritait plusieurs groupes de singes « gigantesques parés et couronnés... Dans l'intérieur de l'enceinte, « se trouvaient trois préasats et les débris de plusieurs tours en « briques. »

Les édifices à lingam et la belle préasat contenant le cube de grès, décrits p. 99, donnent à ces ruines un intérêt spécial au point de vue de l'étude de religions des l'Indo-Chine ancienne : notons en passant que les trois pyramides à puits central actuellement connues au Cambodge : Ka-Kéo, Préa-Tomrey et Krush, sont situées dans une même région, voisine de la tour d'Hanh-Chieï, dont l'inscription est, au dire des bonzes consultés par M. Harmand, écrite en langue cham.

Si nous cherchons les analogies qui peuvent exister entre ces monuments et ceux des contrées environnantes, nous en trouvons de frappantes avec plusieurs temples de Java : ceux que Ferguson désigne sous le nom de *Tree Temples* (XIVe et XVe siècles) : Panataram, Toumpang, Papor, etc... C'est encore à Java que nous rencontrons ces temples ou chapelles (carrées avec toits en pyramide à degrés), qui renferment une statue, un piédestal à lingam ou même un cube de pierre placé en face de l'entrée (Voy. *Boro Boudour*, — Dr C. Leemans et *Boro Boeddore*, — Herr Brumund).

Félicitons-nous en terminant de l'heureuse pensée qui a conduit M. Harmand à aller continuer à Ka-Kéo des recherches qui devaient être si fructueuses, et souhaitons que de nouvelles investigations viennent bientôt achever de nous faire connaître ce district intéressant.

BAS-RELIEFS DE LA SECONDE GALERIE DE BAION[1]

(Texte et dessins par M. Harmand).

Face Sud[2]. — A la partie inférieure se trouvent dans une pirogue deux personnages : le premier, qui semble être une femme, tient des fleurs dans chaque main ; l'autre est à demi détruit ; on ne distingue plus qu'un bras, et une main qui tient une pagaie. La pirogue est entourée d'une quantité de poissons. — A côté de la porte, deuxième groupe : une femme, avec la coiffure ordinaire des danseuses, se tient debout, un bras levé ; une autre femme, placée plus bas, les bras levés, semble lui adresser une prière. — Troisième groupe : deux femmes debout se tiennent embrassées par la taille.

Grande scène représentant un personnage étendu sur des coussins. D'un côté, un homme semble le soutenir avec sollicitude et appeler



deux autres personnages qui portent un matelas. De l'autre côté, un individu qui paraît être un médecin vient poser sa main étendue sur la tête du malade ; il est suivi d'un serviteur portant des objets indistincts.

[1] La galerie extérieure de ce temple est dans un état de ruine si complet qu'il était impossible d'en voir les bas-reliefs qui couvraient jadis une surface double de celle occupée par les sculptures décrites ici.

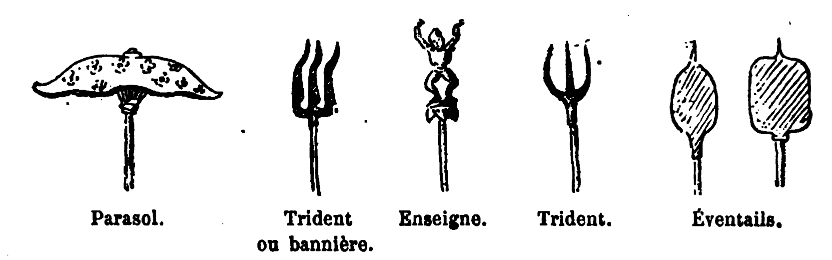
M. Harmand a bien voulu me suppléer dans cette étude que l'état de ma santé m'empêchait de faire moi-même.

[2] La description commence par l'angle sud-ouest, en face d'une porte ou brèche pratiquée dans la muraille de la galerie extérieure et par laquelle les visiteurs abordent ordinairement le monument.

Derrière : un groupe de quatre personnages ; l'un est accroupi, dans la position favorite des Cambodgiens actuels, auprès d'un coffret dont il soulève le couvercle qui est maintenu par l'aide d'un autre homme tenant un vase. Cette scène est figurée près d'une porte placée au pied d'un monument en fôrme de pyramide.

Sur ce monument, au sommet duquel on parvient par un escalier avec lions sur piédestaux, se trouve un personnage plus grand que les autres. A sa gauche, se tiennent agenouillés deux hommes portant des présents; à sa droite, deux femmes accroupies.

Sur les marches de l'escalier menant à la plate-forme, on voit un grand personnage, à la figure souriante, un bras tombant le long du corps, l'autre étendu en signe de protection et de bienveillance. Au-dessus de sa tête, quantité de parasols, d'éventails, d'enseignes, de



Parasol. Trident ou bannière. Enseigne. Trident. Éventails.

queues de cheval. Huit individus agenouillés sont devant lui. Au bas trois chevaux, tout harnachés, attendent avec des hommes et des serviteurs. On voit aussi un char dételé, formé d'une paire de roues minces portant une sorte de siège, comme celui de nos caissons d'artillerie. Tout cet ensemble est précédé d'une série double (moitié sur une ligne supérieure, moitié au-dessous), d'une vingtaine d'hommes agenouillés, portant des parasols, des étendards, des armes, et formant une suite de personnages couronnés, en adoration devant une idole à quatre bras, debout dans une niche. — De l'autre côté de la niche, la même scène d'hommage à cette idole.

Suit une autre scène religieuse : on vient adorer un dieu à deux bras seulement. Tous ceux qui lui offrent leurs hommages ont le menton et le bas de la figure couverts d'une longue barbe. Beaucoup d'animaux, pour combler les vides du bas-relief : cerfs, chevreuils, lièvres, écureuils; plus haut, des poissons.

Un épais lacis de racines de ficus cache une grande étendue du mur. A

l'endroit où la pierre reparaît on voit des danseuses exécutant une danse très légère autour d'un personnage barbu, accroupi, et ayant à droite et à gauche des porteurs de parasols qui semblent lui présenter une supplique. Au-dessus, danseuses tenant un serpent[1]. — Arbres au travers desquels passent des cerfs poursuivis par un animal féroce. — Écureuils.

Les racines cachent de nouveau le mur jusqu'au bout de la galerie. — On se trouve dans un petit vestibule. Le bas-relief du fond est trop effacé pour qu'on y puisse rien distinguer. En retour, scène d'adoration d'un personnage tenant un trident de la main gauche.

Monument avec trois tours. Fausses portes sculptées sur la muraille.

En haut, danseuses à serpent[2].

Une porte, précédée d'un escalier, donne accès dans un autre petit vestibule. Sur chaque face, se trouvait, dans une niche et sur un piédestal, un personnage accroupi, ou les jambes croisées : ces figures ont été martelées et détruites ; le piédestal seul subsiste.

Traces de peinture rouge sur les arbres figurés sur tout le reste de la muraille.

Un personnage à grande barbe, tenant un trident de la main droite, est debout dans une niche. Trois suivants le servent ; l'un tient une boîte. De l'autre côté, trois femmes ayant la coiffure ordinaire aux danseuses, se tiennent agenouillées ; derrière elles se trouvent des individus plus petits, portant des corbeilles sur leur tête.

Au-dessous, scène de danse avec orchestre : sept musiciens ou musiciennes, toujours avec la coiffure en cône ; une harpe à sept cordes ; quatre guitares ; cymbales. — Deux danseuses ; une troisième accroupie semble leur donner des ordres. — Huit spectateurs accroupis, une main sur le ventre l'autre sur la poitrine, ou les mains jointes.

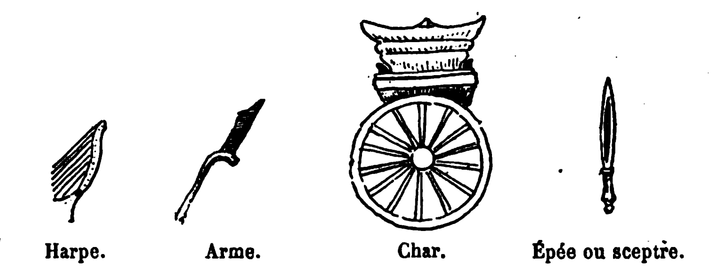
Dans des niches, deux personnages barbus, couronnés, supportés par un piédestal en forme de fleur de nélumbium, sont adorés par deux rangées de personnages portant des parasols, des étendards, des éventails ou des armes. — Char muni d'un siège[3] ; personne n'y est

[1] Ou un bouton de lotus à l'extrémité d'une longue tige, qu'il est facile de confondre avec un serpent.

[2] (Même remarque).

[3] Ou d'une sorte de coffre.

assis ; on ne l'en protège pas moins, avec soin et respect, sous des parasols. — Au sommet d'un escalier, personnage barbu, couronné, tenant une sorte de sabre, d'épée ou de sceptre; tous les gens



Harpe. Arme. Char. Épée ou sceptre.

qui le précèdent adorent les idoles et les hommes barbus semblent composer sa suite.

Bas-relief très détérioré; on y distingue un personnage couché, et d'autres accroupis à ses côtés.

Le bas-relief qui suit est très gracieux ; certaines de ses parties sont bien conservées, d'autres, au contraire, très détériorées. Au-dessous d'une porte sculptée, une femme, les jambes croisées, est assise sur un fauteuil comme ceux qui se voient encore de nos jours dans les pagodes et où les bonzes se placent pour lire les livres sacrés; des colliers se croisent sur sa poitrine, entre les seins; elle a les bras chargés de bracelets; sa coiffure est de forme conique. A sa gauche, un individu agenouillé lui présente une petite boîte; à droite, deux femmes



l'éventent; à côté, le meuble représenté ci-contre et qui renferme des armes, un éventail, un bouclier, un arc au-dessous desquels sont des vases de différentes formes.

La même scène, très effacée, est reproduite à côté.

Suit un éléphant, monté par un personnage plus grand que ses compagnons et qui tient un sceptre ou une épée. L'éléphant est placé dans l'encoignure et la tête, se continuant sur la muraille en retour, fait avec le corps un angle droit. Au-dessous, file de soldats armés; un cheval; lances; épieux ; coutelas. Un des soldats a la figure ornée d'une barbe; le reste, très effacé, se continue au-dessous de l'éléphant de la façon indiquée... On n'aperçoit plus qu'un arc bandé, avec un bras sur le coin de la muraille.

Scène militaire continuant la précédente. Deux éléphants, la trompe dressée, marchent à la rencontre l'un de l'autre d'un air furieux; leurs cavaliers, de grande dimension, debout sur leurs selles, se lancent des flèches ; les soldats armés de lances et de larges sabres sont aux prises. Quelques-uns sont munis d'un bouclier rond. Un autre personnage sur un éléphant, lançant une flèche.

A la suite de cette scène, est représentée la mer ou une rivière : l'eau, comme toujours, est figurée par des poissons en tous sens. Au-dessus de ce bas-relief, personnage en prière devant une niche où se trouve une divinité sur une fleur de lotus ; la tige de la plante plonge dans l'eau située au-dessous, au travers des poissons.

Porte à trois marches, flanquée de chaque côté de la figure de femme qui se reproduit partout.

Deux séries de personnages (superposés comme toujours sur deux rangées), sont en marche ou en procession ; ils portent des parasols, des armes, un gong suspendu au moyen d'un bâton sur les épaules de deux hommes, comme cela se fait encore aujourd'hui. D'autres soufflent dans des cornes ; ils accompagnent une sorte de chaise à porteurs ou de palanquin porté par six esclaves, et qui ne contient personne.

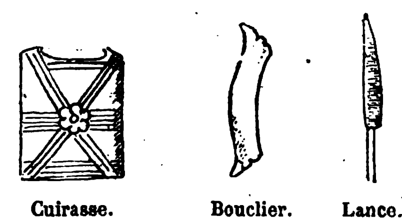
On arrive ainsi jusqu'à une palissade, avec porte. De l'autre côté de la palissade, suite de scène à plusieurs personnages. L'un tient un coffre carré, ouvert devant une femme ; d'autres sont agenouillés en file devant une niche dont on a détruit la sculpture à coups de marteau. Le personnage mutilé était supporté par une fleur de nélumbium dont la tige s'enfonce dans l'eau ; pirogue montée, pagaies, poissons, monstres aquatiques.

L'intérieur d'une habitation. Un personnage de grande dimension

y reçoit des hommages et des présents ; on l'évente ; il tient un sceptre étendu. Autre individu plus petit protégé par des parasols. A la rangée inférieure, hommes agenouillés deux par deux ; l'un tient sur ses mains un poisson sur lequel se trouve sculpté un petit personnage aux jambes croisées, et qu'il semble présenter au roi.

Bas-relief très intéressant. — Un roi de grande dimension est attaqué par des éléphants. — Un énorme éléphant est terrassé ; le roi le tient de la main gauche, une patte en l'air ; de sa jambe droite, il contraint l'animal à rester couché à terre et il lève l'autre main, sans armes, comme pour achever son ennemi. Le roi a la poitrine couverte d'une sorte de cuirasse carrée ; il est suivi de ses porteurs d'étendards et de parasols.

La série inférieure est formée de soldats, sonnant de la trompe, ou portant des gongs ; tous ont leur bouclier.



Cuirasse. Bouclier. Lance.

Le même roi est aux prises avec un monstre pareil à ces animaux que nous désignons sous le nom de lions, et qu'on plaçait aux angles des avenues et belvédères. Il le tient en respect de la main droite appuyée sur le muffle et lève la main gauche étendue, comme pour l'abattre d'un soufflet. Derrière, parasols et étendards. Au-dessous, file de personnages agenouillés, armés de sabres et de massues.

Galerie suivante.—*Fausse porte* flanquée des deux femmes habituelles.

Un grand personnage, monté sur un éléphant, est accompagné de ses troupes et de son appareil ordinaire ; il semble donner un ordre au cornac armé d'un bâton. Au-dessous, soldats munis de très longues lances (Voy. la vignette ci-dessus).

Deuxième grand personnage monté sur un éléphant ; il est armé d'un arc. L'éléphant est coiffé d'un bonnet conique à six ou sept étages. Au-dessous, files de soldats. La scène se continue sans interruption jusqu'au bout de la galerie.

Encore deux éléphants, puis deux autres marchant en sens inverse à leur rencontre. Il y a mêlée ; les soldats combattent avec entrain.

Face est. — La même histoire semble se continuer sur la face est. On y voit d'abord un grand personnage, monté sur un éléphant et donnant des ordres. Il porte une arme (voyez p. 401) souvent reproduite dans les bas reliefs et dont on se sert encore aujourd'hui. Les soldats sont armés de lances et de boucliers allongés (déjà figurés). L'un d'eux, sans doute un officier, tient un sabre et un petit bouclier rond; d'autres portent des vivres, des fardeaux suspendus à chaque extrémité d'un levier ou balancier porté sur l'épaule comme cela se fait encore aujourd'hui. Un cavalier avec des fantassins.

En passant devant la salle où se trouve un mauvais Bouddha assis, et portant des traces de vernis et de dorures, *on tombe sur la grande galerie de l'est dont la voûte est écroulée.*

Là, c'est un cortège militaire qui se continue jusqu'à l'extrémité de la galerie; il semble faire-suite au précédent. Le bas-relief est toujours divisé irrégulièrement en deux séries superposées. Les éléphants avec leurs grands cavaliers occupent en hauteur les deux rangées. Le fond est rempli par les étendards, les oriflammes, les parasols, des arbres et des animaux, naturels ou fantastiques; il s'y trouve deux éléphants très bien conservés avec leur harnachement de guerre complet, glands, selles, clochettes, etc., etc. La plupart des guerriers portent une coiffure qui ressemble à une fleur renversée posée sur la tête.



Casque de soldat.

Les éléphants ont le front couronné des coiffures représentées dans la vignette ci-jointe. Au-dessous des danseuses, vêtues d'un costume particulier, portent chacune une sorte de veste très brodée.

A la suite du deuxième éléphant vient un cortège de musiciens tenant des cymbales et des tambours, des gongs, des tamtams à main.

Paraît alors une sorte de coffre très orné qui contient, soit un trésor, soit l'épée royale ou quelque autre objet révéré. Ce coffre (Voy. p. 178) est porté par une dizaine d'hommes et précédé de nombreux étendards et parasols. Au-dessous, chevaux et soldats.





Couronnes d'éléphants.

Quatrième éléphant. — Le cavalier qui monte le quatrième éléphant tient un drapeau ou oriflamme figurée ci-contre.



Cymbales.



Tambour.



Oriflamme.

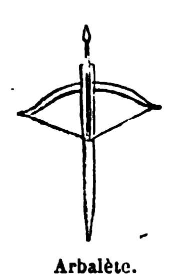
Porte. — Vestibule. — De l'autre côté de la porte, la plus grande partie des sculptures a disparu sous les décombres des étages supérieurs et de l'encorbellement de la voûte écroulée.

Dans le vestibule qui fait suite à la galerie écroulée, scène religieuse. Des personnages couronnés, vêtus de longues barbes, s'inclinent et apportent des présents devant une niche martelée.

En retour, scène moitié religieuse, moitié domestique. Un personnage de grande dimension accueille des suppliques; il est assis sous un portail. A côté, un cuisinier coupe en morceaux, au-dessus d'un vase placé sur un fourneau, un légume quelconque. Au-dessous, scène de pêche et de chasse à l'arbalète; l'arbalète est identique à celle de nos jours.

Vestibule rempli de décombres : on ne voit plus émerger que ces niches ogivales, dont le personnage a été gratté ou démoli à coups de massue.

Petite galerie ou vestibule. — Le premier étage du bas-relief représente une scène religieuse. Au rez-de-chaussée, plusieurs individus sont rassemblés et semblent se livrer à une conversation amicale. La végétation et les décombres accumulés rendent le fond trop



Arbalète.

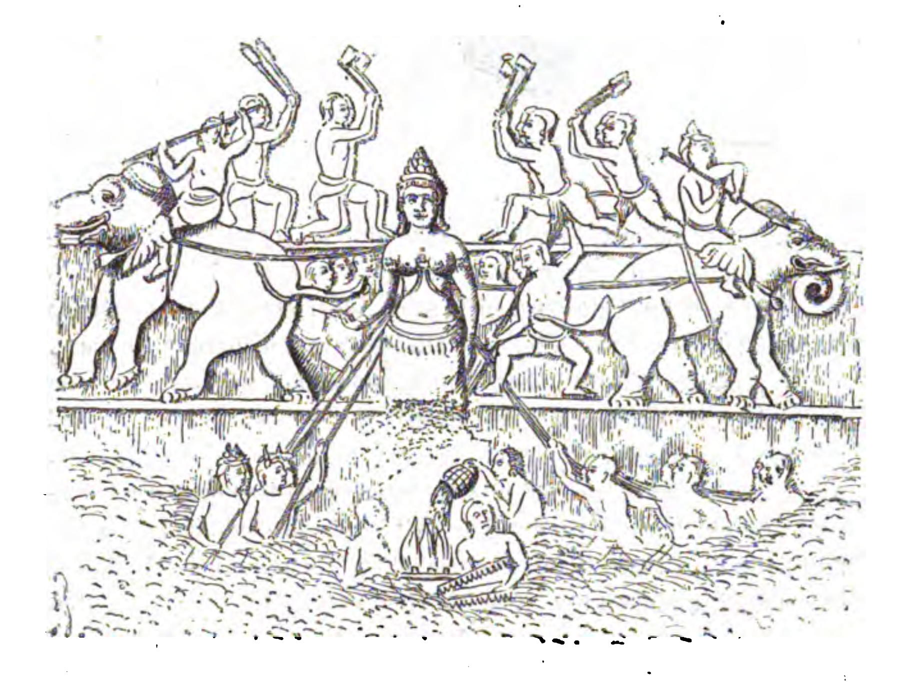
sombre pour qu'on puisse rien distinguer. Entre l'escalier et la porte, scène cynégétique; un sanglier s'enfuit, frappé par la flèche d'un chasseur. Des singes dans les arbres. Une vache et son veau; la vache est admirable. Au dedans, deux danseuses très bien exécutées et parfaitement conservées.

Suit une galerie écroulée. — Petite galerie ou vestibule : Un personnage, de grande dimension, est éventé par ses serviteurs. Une femme est placée près de lui, sur le même plan, dans la même situation. — Au-dessous, danseuses et musiciens; on remarque une harpe à douze cordes. Une femme, assise à côté des danseuses, est coiffée d'une façon tout à fait exceptionnelle ; sa coiffure rappelle beaucoup celle des femmes annamites élégantes d'aujourd'hui. — Un roi sans armes livre combat avec ses seules mains à un serpent gigantesque. Plus loin, le même, sans doute, se repose de ses exploits, entouré de sa cour. Ensuite, il est couché sur un lit entouré de ses femmes qui ont l'air de le masser; le massage est en grand honneur chez les Cambodgiens modernes.

A la rangée inférieure, les soldats s'exercent et font des armes. Jolies danseuses.

Au commencement de la galerie suivante, scène intéressante. Deux éléphants, très bien observés, vivement poussés par leurs cornacs, tirent en sens inverse sur des câbles tendus qui viennent s'attacher, sans qu'il soit possible de voir de quelle manière, à une grosse statue de femme. Des hommes tirent également de toutes leurs forces sur ces câbles ou sur d'autres, soit horizontalement, soit oblique-

ment. Le bas-relief est divisé en trois étages : au milieu, les éléphants et les hommes ; au-dessus, d'autres personnages tapent à coups de masses (de deux formes différentes) sur la tête de la statue ; au-dessous, au milieu des décombres et des mousses qui recouvrent la sculpture, on distingue encore des hommes (avec deux sortes de coiffures),



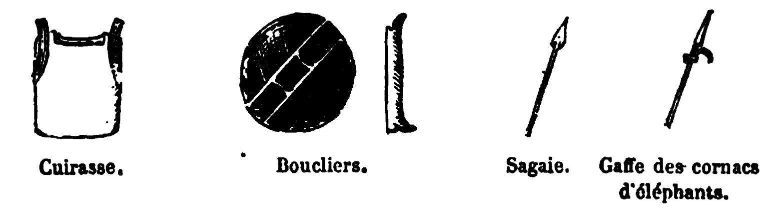
tirant à droite et à gauche sur des cordes fixées à la statue qu'ils se proposent d'abattre ; on aperçoit, très indistinctement, des scies et un foyer sur lequel on verse une substance indéterminée, contenue dans une sorte de corbeille.

En suivant dans cette galerie, scène nautique : deux pirogues avec des pagayeurs ; monstres marins. Entre les deux pirogues des hommes portant sur leurs épaules une châsse (semblable à celle qui est figurée plus haut). Il est à noter que cette châsse a été martelée. On a l'air de combattre ; quelques hommes sont jetés à l'eau ou tombent dans le fleuve au milieu d'énormes poissons et de crocodiles. En haut, danseuses avec des serpents [1].

[1] Même remarque que plus haut.

Suit un assez long espace où il est impossible de rien voir.

Porte, puis scène militaire. Plusieurs éléphants, montés par des cavaliers armés d'un coutelas ou d'un sceptre; cuirasses; boucliers



Cuirasse. Boucliers. Sagaie. Gaffe des cornacs d'éléphants.

ronds. C'est toujours la même scène qui se reproduit avec quelques variantes dans les détails, les ornements, etc. Ici, les soldats ont leur bouclier long suspendu sur le dos. Devant les éléphants marchent dix hommes, portant deux châsses avec étendards et parasols.

Une première voiture à deux roues, supportant une sorte de boîte ou de siège, sans rien dessus, est traînée par plusieurs chevaux; grand nombre de parasols. Quatre voitures pareilles se suivent à la file. Au-dessus se voient trois femmes couronnées, portées dans des palanquins (semblables à ceux que l'on voit à Phnom Pênh, dans le palais du roi ou dans toute la Cochinchine et au Tong-King). — Un hamac suspendu à un bâton très orné. — Vient ensuite un grand chariot, à six roues solides, traîné par des hommes attelés devant et derrière; deux griffons se voient sous le char. Dans la composition du milieu, se tient un roi dont la figure a disparu; devant et derrière, une femme. Parasols, drapeaux, longues files de musiciens et de soldats, porteurs de vivres et de fardeaux.

Face nord. — *En partant de l'angle nord-est:* Un roi dans l'intérieur de son palais (figuré par une suite de barrières, de palissades, de portes sculptées) est entouré de femmes, de danseuses et de courtisans A la porte du palais, un prince se dispose à monter dans un chariot à six roues, divisé, comme un wagon, en trois compartiments. Au-dessous, une voiture attelée de deux jolis bœufs à bosse.

Cortège avec femmes, éléphants, soldats, cavaliers. — Grand éléphant richement caparaçonné (Voy. à la vignette p. 410, la coiffure de cet éléphant) est maintenu par des rênes qui passent dans la bouche et sur

lesquelles tirent plusieurs hommes. En approchant d'une statue de grande dimension, assise, les jambes croisées sur un piédestal, toute la tête du cortège tombe à genoux, les mains jointes. On voit ensuite une pagode avec les marches d'un sra, où sont figurés des nélumbiums et des poissons.

En franchissant un petit escalier, on tombe dans un vestibule. — Le cortège continue sa marche et croise un autre procession se dirigeant en sens inverse. On y retrouve les mêmes scènes, les mêmes détails. Tout ce monde a donc l'air de se rendre en pèlerinage à cette statue.

Un individu couronné portant un sceptre, ou une arme en forme de trident, est entouré d'autres personnages qui l'adorent. Il semble être posé sur le dos d'un grand krouth ayant à ses côtés un dragon à quatre têtes.

Chasse au sanglier. — Plus loin, des hommes portant des présents dans leurs mains ou sur leur tête montent et descendent des escaliers qui viennent aboutir à une habitation, pagode ou palais. Un individu est assis sur un taureau très bien exécuté (comme le sont d'ailleurs tous les bœufs représentés sur ces bas-reliefs). Il est armé d'un trident et tient un enfant sur ses genoux. Danseuses et courtisans.

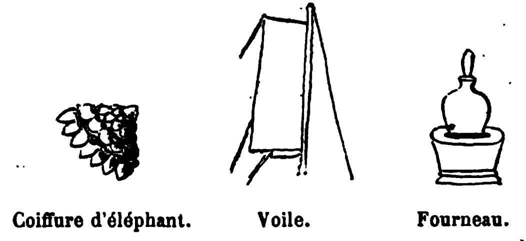
Vestibule avec escaliers. — *Galerie.* — Personnage monté sur un bœuf, coiffé d'une espèce de chapeau de gendarme et portant une longue barbe. — Étendards, parasols. — Scènes de palais et de chasse (très détériorées). Un roi barbu est entouré de courtisans également barbus; on leur présente un taureau.

Petit vestibule, avec personnages ébauchés, plus grands que nature, et n'ayant jamais été achevés. Trois statues, dont deux à plusieurs têtes, reçoivent les adorations de quelques individus. — Des vaches. — Un sanglier. — Statue à dix bras, avec une seule tête.

Trois pirogues se suivent dont deux sont mâtées et voilées, elles sont chargées de sculptures et montées par des personnages de distinction et des danseuses. Dans la première pirogue, se voit un personnage portant un sceptre et assis sous un dais; à l'arrière, des serviteurs, hommes ou femmes, préparent une boisson sur un réchaud (voy. la vignette p. suivante); à côté, d'autres personnages tiennent des tasses. Nombre d'oiseaux fantastiques. Poissons et monstres marins.

Le cortège, qui se continue, arrive à l'entrée d'une ville ou d'un palais : on voit une porte surmontée d'une tour. Cette porte, comme

celles de beaucoup d'édifices, a ses côtés couverts de sculptures représentant des femmes à haute coiffure. Plus loin, on distingue, au travers des arbres, le sommet d'une tour.



Coiffure d'éléphant. Voile. Fourneau.

Dans une forêt : animaux fantastiques, dragons à têtes multiples, éléphants, rhinocéros.

Le reste de la galerie est occupé par une procession portant des vivres, des fardeaux, des présents et se dirigeant à travers cette forêt, vers cette même porte sculptée, dont j'ai parlé tout à l'heure.

Face ouest. — Longue série de scènes militaires. File d'éléphants, montés par des cavaliers protégés par une cuirasse rectangulaire. Au-dessous, chevaux, soldats armés de lances. L'ennemi principal est un gigantesque krouth couronné, monté par un personnage de grande dimension. Les soldats combattent bouclier contre bouclier; chevaux, soldats, éléphants marchent les uns contre les autres, sans qu'on puisse distinguer à quel parti reste la victoire. Un éléphant est coiffé d'un bonnet analogue au serre-tête de nos enfants.

Porte flanquée de femmes à serpent. Scène de palais : porte d'un monument avec personnages gravissant l'escalier; musiciens et danseuses; instruments ordinaires.

Sur la muraille, en retour, un grand personnage lutte avec un autre; le pied posé sur son adversaire, il le maintient à terre. Au-dessous, des femmes se promènent dans un jardin où elles cueillent des fleurs.

La plus grande partie de cette galerie est écroulée ou encombrée de débris. Ce qui en reste est assez bien conservé.

On y voit une grande bataille. Un personnage de haute stature, monté sur un char traîné par des lions, attaque son adversaire à coups de sagaie.

Vestibule sans intérêt.

Petite galerie. — Scène militaire analogue à la précédente. Deux races de chevaux : les uns grands, les autres petits.

En retour, scène religieuse. Adoration d'une statue.

Petite galerie à escalier. — Personnages barbus se promenant dans une forêt. Animaux fantastiques ou réels. Scène religieuse.

Je citerai encore une scène se rapportant à l'érection d'un monument[1].

INSCRIPTIONS RECUEILLIES A PRÉA-KHAN ET A ANGKOR

(Traduction de M. Aymonier).

I. *Inscription de Préa-Khan* (Compong-Soai).

« Rendons gloire à celui qui possède la connaissance suprême. Qu'il nous donne la science ! Qu'il nous donne la volonté d'éteindre le péché ! Que celui qui, par sa perfection accomplie, est délivré de la douleur, nous fasse traverser la triple douleur ! de même que le marchand intelligent prend soin de ses serviteurs.

« Vénérons les pieds augustes de notre maître. Moi, du nom de Préa Sréy Sauriopohr, quatre fois béni comme le roi des Nagas, grand roi de la race solaire, j'ai les quatre beautés du roi des Nagas : les épaules larges, la taille mince, la figure semblable à la pleine lune, le corps sans aucune des imperfections dont le nain difforme est le type.

« A l'heure de la mort tous les êtres paraissent comme frappés par le glaive. Entre tous ceux qui parlent une langue, les premiers sont les poètes. Celui qui fait l'aumône de ses propres mains prêche par l'exemple. Qui connaît sa nature peut atteindre l'autre rive. Marche droit le sage qui connaît la loi. Celui qui agit ainsi est par cela même un sage qui *connaît dans les deux causes* (???). De la *poussière* naissent beaucoup d'actions coupables.

« J'ai quitté le trône parce que ma sagesse l'a reconnu entaché de souillure. J'ai retranché la matière du jour où je me suis purifié...??

[1] Cette scène avait été moulée en carton-pâte par M. le Dr Jullien ; le moule en a été malheureusement détruit par un accident.

le corps a été brisé, trituré... (???) avec la force du vent que produit le garoudha qui saisit un naga et vole dans le Nirvâna où finit toute espèce de plaisir. Qui renserse les ennemis et les disperse au loin...... La nature qui conduit au dehors est une nature à la saveur douce, semblable au vent qui efface les traces des animaux... (?) »

II. *Inscription votive.*

« L'an de la gloire (*du Bouddha*)... ; l'année de la chèvre, mois des fleurs (*janvier*), le vendredi, jour de la pleine lune, le Néah Sâmdash Ariyosothom au cœur pieux et fervent a fait faire une statue du Bouddha en or, et soixante-seize statues en bois pur. Alors se sont réunis les religieux ci-après : le Sâmdach Préa Barobam, le Néak Préa Réaméa, le Préa Maha Mongkol, le Néak Préa Réech Sottha, le Néak Préa En Kalas, le Néak Préa Bâvor Sottha, le Néak Préa Bâvor Mongkoléen, le Néak Préa Réech Seylachar Maha Théra Réech Bâpit, — tous doctes et anciens religieux. Ils ont décidé que le Néak Préa Ariyosothom affranchirait le nommé Suos, qui serait un homme libre, sans entraves. Ils ont dit : Que, si quelqu'un s'empare de cet homme, en fait son esclave, à celui-là il ne serait point pardonné par les Bouddhas, innombrables comme les grains de sable ; — que, si quelqu'un s'empare de cet homme pour en faire son esclave, celui-là tombera dans les enfers ; — que, si quelqu'un a le dessein d'effrayer cet homme, de lui extorquer de l'argent, de le détourner de son service religieux auprès des statues, celui-là sera puni, sera réduit en esclavage, comme ayant commis l'un des cinq crimes qui comportent châtiment immédiat. »

SCULPTURES SUR BOIS ET TABLEAUX DU TEMPLE DE BOURIBOUN OU MYANG-BOBO [1]

.... Le couvent dit Pohea-Louang a été fondé par Phra Cheysseda qui s'était enfui de Siam. Le *Both* [2] du couvent est entouré de stèles et de pyramides, avec personnages armés d'arcs sur les côtés des escaliers.

Le revêtement de bois peint en rouge est orné sur trois faces de figures sculptées en relief représentant des rois dans un chariot, des

[1] Bastian : *Die Vœlker des Æstlichen Asien.*
[2] Temple.

guerriers à cheval, Laksouman sur Hanouman, Phaya Nakh, des singes enlacés par des serpents, des prétas entraînés par des chaînes, des damnés torturés dans l'enfer, et une foule d'autres scènes semblant être la reproduction de celles exécutées en pierre à Nakhon Vaht, mais qui n'en sont que des imitations.

Au-dessus du portail sont suspendus le long du plafond des tableaux bariolés représentant des scènes de batailles et divers épisodes du Ramakhien (Riemkè ou Ramayana), au bas desquels se trouvent des légendes explicatives en langue cambodgienne ; ils ont été peints par des artistes venus d'Oudong. Parmi les nombreux sujets de ces tableaux, on remarque surtout les suivants : Phrabat Mithila, souverain de Mithila et la reine, conduisent à Ayouthia·Phra Lak ; Phra Riem (Rama) célèbre son mariage avec Sita; Maha Rusi (le dieu ermite) visite le palais du roi à Mithyla; Phra Ram porte des offrandes à Maha Esey ; Rahou lance sa hache contre la Nang Mekhala tenant à la main un joyau; Phra Thossarel, avec une suite nombreuse, va assister au mariage de Phra Rama; les nobles font un rapport au Phrabat Thossarot; Histoire du Phrabat Honjong, monté avec sa femme sur un cygne, aidant à son accouchement, etc.; Histoire de Phra Sotong se rencontrant dans la forêt avec la Nang Kéoh, à pieds d'oiseau, qui vient de descendre du ciel pour l'égayer; Histoire de Chantakourout qui, en se promenant dans la forêt, avec sa femme, rencontre une rakshasa femelle que l'on voit : d'abord, tenant à la main une massue; puis, assise dans une cabane; enfin, dévorant un chevreuil; Histoire de Phra Savat assis sous un arbre avec sa bien-aimée; il est assassiné par un brigand qui ensuite enlève sa compagne.

Dans une salle du temple, sous une statue gigantesque de Bouddha assis, supportée par des poutres, on distingue un nombre considérable de petites figures pour la plupart en bois; d'autres, en pierre, représentent Bouddha surmonté par le serpent. Une petite préasat en pierre, reposant sur un soubassement à trois gradins, et ornée de figures assises aux quatre faces, s'appelle Phra mouk bouen [1]. On a ajouté plus tard une tête de taureau au sommet. Aux angles du mur aérien, il y a des figures de femmes, portant des bonnets trifurqués richement ornés, et qu'on appelle les *Dames bienveillantes*.

[1] Le dieu à quatre visages.

Un sanchao placé devant la porte du couvent renferme des figures en bois de neakta, dont deux femelles; un de ces personnages porte une massue hérissée de pointes (phrong) ; un autre une massue ordinaire (tambong); un troisième, un flacon. Ils s'appelaient Neakta Savan (génies du ciel).

Une figure à tête d'éléphant était appelée Neakta Sæn (génie lion).

La grande statue de Bouddha, dit la légende, est faite du bois d'un canot merveilleux, d'une rapidité tellement grande qu'il portait tous les matins aux moines de Boriboun leur déjeuner de riz cuit à Nakhon Vaht, et ce repas arrivait encore chaud.

TABLEAUX AVEC LÉGENDES DE VAHT TAPAUKÉO

(Battambang) [1].

La Phrachedi était couverte de couleurs bigarrées. Les murs du Both (temple), sur la porte duquel était représentée la figure de Tossakan, portaient des tableaux dont les sujets étaient tirés du Tossa-Xat, avec des légendes en langue cambodgienne, telles que :

« Alors le précepteur Krhou (ou Gourouh) emmena le prince Kantha-Kouman pour faire des offrandes. » — « En observant Sita, Phroma Nirot reçoit la visite de Phra Phrom qui, descendu du ciel, lui apporte un gros morceau d'or massif. » — « Phrabat Themnyeh, en jouant aux échecs avec Nakhajak qui avait mis comme enjeu un joyau précieux, perd son savant appelé Phra-Pithou, mais celui-ci, au moment où l'on veut le saisir, s'élève dans les airs. »

« Phra Mahosot, calomnié, redoutant la colère de Phrabat Outéreah, s'enfuit. » — « Zanok, qui après la perte de son navire nage en pleine mer, est visité par la Thephatida. »

Phrau prie Vetsandou de lui donner ses enfants. — Phra Thémiah est mis à l'épreuve par son père (qui, pour l'effrayer, lance contre lui des éléphants, des serpents, etc.). — Parithat fait ses adieux à ses parents pour observer les préceptes. — Nemiry, à qui son

[1] Bastian, *loc. cit.*

mérite permet d'aller partout, s'élève avec son chariot dans les airs, et se rend aux enfers.

Les peintres qui ont représenté les supplices infligés aux pécheurs ont fait preuve d'une grande imagination.

On y voit également l'attaque de Mara, noyé avec toute son armée par Thorani. Mara, roi dieu du monde matériel, trônant dans le ciel de Paranimit, est l'adversaire naturel de Bouddha.

On y trouve aussi des interprétations populaires dans le sens de l'amour bouddhique. Maha Man, ou Savatdi Man, au ciel de Dousit, était pénétré d'un amour tellement profond de Bouddha, et avait si bien soutenu cet amour dans toutes ses existences antérieures, que le dieu résolut de l'élever à la dignité de grand roi sur la terre; il ne se fâcha qu'après le refus réitéré de son adorateur. Ce dernier fera lui-même plus tard son apparition comme Bouddha.

Le pécheur hérétique doit expier son forfait aux enfers.

NOTES MYTHOLOGIQUES[1]

En adoptant les figures du Panthéon brahmanique, qui se révèle partout dans les monuments khmers, le bouddhisme met en première ligne les cieux des méditations des Brahma ou Phrom qui s'élèvent bien au-dessus de la terrasse des paradis matériels; l'infini des Nirvâna forme la voûte de ces cieux.

Les cieux des Tévadas se divisent en six étages (kichanla) appelés en khmer Satummaharaxicci, Dutchidajama, Dimaranadhi, Kanitakhu, Ankanitakha et Futthita. Ils renferment diverses demeures, suivant la disposition des âmes défuntes.

Les *Phrom* (qui signifie multiface) ont quatre visages, dont trois seulement sont figurés dans les statues. Ils n'ont ni intestins, ni urèthre, c'est pourquoi l'usage d'aliments terrestres leur est interdit.

Phra-Naraï céleste (Narayana ou Vichnou) considéré sous la forme de Kantha réside dans l'Océan blanc; les trois autres mers sont rouge, bleue et jaune.

Naraï porte le nom de Kantha-Kouman, Koumara ou Prince.

[1] Bastian, *loc. cit.*

Phra-Insuen (Isvara ou Siva) porte le nom de Itsathévabouti.

Krischna est bleu foncé (noir) de couleur (comme Memnon appelé niger par Ovide).

L'articulation des bras de Vichnou se trouve au coude; celle des bras de Siva à l'épaule.

Ganésa, à la tête d'éléphant, est le patron des villes.

IAK. — IAK-MAN OU MAN-PHI[1].

Les *Man* (féminin *Nang-Man*) sont des Titans ou géants, appelés aussi *Iak Man* ou *Man Phi*. Ils sont placés sous les ordres de leur prince Phaya Man ou Mara.

Les Cambodgiens, de même que les Siamois, distinguent les démons mâles et femelles: Iakkha, Iakkhini ou Iaksha et Iakshi. Comme les Titans, ils habitent sur le Mérou de Nysa (l'Arabie Éthiopienne). Ils sont invisibles pour l'homme, mais ils ont la faculté de se rendre visibles sous quelque autre forme; souvent sous celle de bêtes, d'hommes et de femmes. Tous les samedis et mercredis, ils tiennent une réunion, sorte de Pandémonium appelé Iaksha Sabawa (sabbat des sorcières) où les chefs rendent compte à Wessamoung de leurs faits et gestes; ensuite ils se mettent à danser, à chanter et à jouer.

Lorsque la mère d'un enfant appartient à la race humaine, on le tue. Ce sont les villes de Wisala Maha Newara et Sanka Paala Newara qui sont par excellence les lieux de naissance des démons.

Les esprits des défunts, excitant des haines au lit de mort, sont appelés Malta Iakseyo; ils violent la loi en vertu de laquelle les démons ne doivent jamais infliger de maladies ni recevoir d'offrandes, à moins qu'ils n'en aient obtenu l'autorisation, appelée wourroun.

Lorsqu'un homme va expirer, le démon Riri Iakkha (ayant un visage de singe, et monté sur un taureau rouge) apparaît sous forme d'un pygmée, tenant d'une main un coq, de l'autre une massue et dans la bouche le corps du défunt. Cet avatar s'appelle Maron Avatar, apparition de la mort.

Tout démon peut revêtir diverses formes d'apparition, suivant les circonstances, et chaque fois il est désigné par un nom diffé-

[1] Voy. Bastian, *loc. cit.*

rent Riri Sakeya peut se présenter sous dix-huit formes différentes.

Un démon moins sauvage et fort respectable, auquel on présente des offrandes choisies avec soin, s'appelle Kalou Koumara Dewatawa ou Prince noir; il peut paraître sous les sept avatars suivants : ceux de Handoung Koumara (prince des parfums de santal), de Handoung Koumara (prince du baume pour les yeux); de Mal Koumara (prince des fleurs), Gini Koumara (prince du feu), Dala Koumara (prince rude), Sohon Koumara (prince des tombeaux), enfin de Wata Koumara (prince au corps doux au toucher). Il est toujours tourmenté par la passion de l'amour, et quand son influence pernicieuse agit sur une femme, on suppose qu'elle tombe malade.

LÉGENDE RELATIVE A LA VILLE DE PURSAT OU PHOTISAT

On a raconté plusieurs légendes expliquant l'origine du nom de cette ville ; voici celle relatée par Bastian.

Un arbre *Pipul* (Pho ou Phu), descendant de Nakhon Vat, remonta ensuite la rivière de Battambang, s'arrêta près d'un arbre *Thoug* (Xea) tout à côté du village qui porte aujourd'hui le nom de *Xaï Youh* (point d'arrêt de l'arbre Xaï). Arrêté de nouveau par un bananier (Tschak) à l'endroit où se trouve actuellement le village de Tschak-youh (point d'arrêt des bananes) il arriva ensuite au lieu appelé Kamprong où fut bâtie la ville de Photisat, c'est-à-dire le Pipul ou Pho flottant.

NOTE SUR LE CIAMPA [1]

Le royaume de Ciampa, formant aujourd'hui les provinces de Binh-thuan (arrangement paisible) et de Binh-dinh (convention paisible), de l'Annam méridional, fut autrefois appelé par les Annamites Nuoc Thuon Thien (pays insigne par sa vertu diabolique, ou royaume du pacte céleste). D'après la tradition, le mariage du roi de ce pays avec sa propre fille aurait été la cause de sa destruction.

Nao Savan, l'Inao (adolescent) Céleste, premier roi des Cham, fut

[1] Voy. Bastian, de Grammont, Labissachère.

l'inventeur des lettres employées encore aujourd'hui dans les livres profanes.

Voués d'abord au culte de Bouddha, les habitants furent convertis plus tard à l'islamisme par Patenta-Ali, beau-père de Mahomet. Lors de la naissance de celui-ci, Nao-Savan étant allé à la Mecque comme tous les rois de la terre, pour l'adorer, fut installé par lui dans sa résidence de Bairoch Bali, capitale de Peripanong, situé à l'est du Cambodge et que les Chams désignent comme leur lieu d'origine. Le pays étant devenu tributaire des Annamites, ceux-ci entretenaient à la cour du roi, qui siégeait à Ténéri, des mandarins chargés de surveiller le gouvernement. Alors, tous les habitants du pays devaient aller pieds nus ; le roi seul portait des chaussures.

En 1460, les Annamites s'étant emparés des provinces de Tourane et de Hué, envahirent le pays tout entier, et en chassèrent les habitants qui se réfugièrent dans le Cambodge où ils s'établirent ; mais là, s'étant soulevés plusieurs fois, ils furent traités comme prisonniers de guerre.

Des aventuriers, prétendant être les descendants de la famille royale, suscitèrent une révolte dans une de leurs colonies ; le gouvernement du Cambodge l'étouffa ; les chefs s'enfuirent dans l'Annam et le peuple fut transféré le long du rivage entre Oudong et Phnom-pênh. On trouve de ces colonies surtout à Battambang et aux environs de Lovêk ; il existe également des agglomérations plus ou moins considérables de Chams dans les diverses provinces de l'Annam.

Les princes de ce pays contractaient souvent des alliances de mariage avec leurs coréligionnaires de Java, de Singapour et de Malacca ; ils entretenaient aussi de bons rapports avec Siam.

Les Chams d'aujourd'hui portent les cheveux à la mode siamoise, leurs femmes les relèvent sur la tête en chignon. Ils parlent un dialecte particulier. Ils n'enterrent pas leurs morts, mais les brûlent. Ils ne mangent que la chair d'animaux, qu'ils ont tués eux-mêmes, ils s'abstiennent de celle du porc et de la vache.

Leurs prêtres s'appellent *Imoum*.

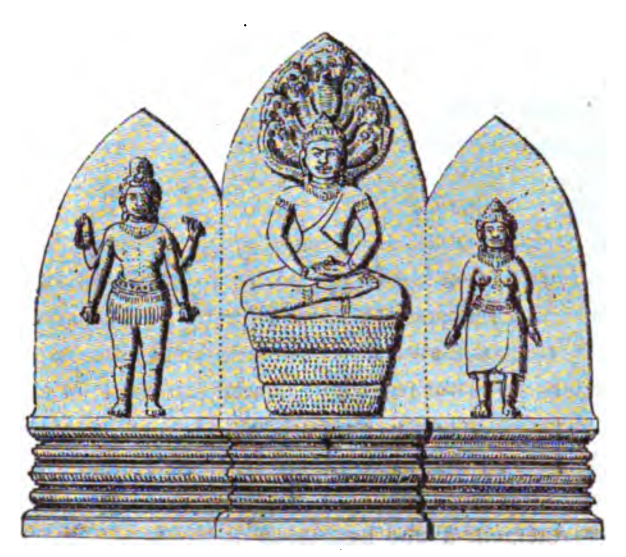
Certaines ruines, des débris de mausolées et de sarcophages qu'on a découverts à proximité du littoral de l'ancien royaume de Ciampa sont, d'après leur description, d'origine mahométane.

D'un autre côté, les monuments qui se trouvent dans l'intérieur de l'ancien Ciampa sont regardés par les Annamites comme analogues aux monuments cambodgiens. Dans les forêts de Binh-dinh on a retrouvé les ruines de l'ancienne capitale, et l'on voit aux frontières des tours construites en briques, appelées *Zaph Kaomen*, tours des Cambodgiens.

Légende [1]. Près du palais du Radjah de Ciampa il y avait un arbre Bétel ; après sa floraison, cet arbre produisait un fruit qui cependant ne venait jamais à maturité. Le prince ayant ordonné à ses serviteurs de monter pour voir ce qu'il en était, ceux-ci ouvrirent le fruit et y trouvèrent un bel enfant du sexe masculin. On fit de la gousse du fruit un gong appelé Joubang et de la côte une épée. Le Radjah, grandement réjoui de cet événement, fit venir beaucoup de femmes divers endroits pour allaiter l'enfant ; mais celui-ci refusa de téter. Alors le Radjah fit d'une vache à cinq couleurs qu'il possédait, et qui venait de vêler, la nourrice de l'enfant; c'est pour cela que les Chams ne tuent pas les vaches ni n'en mangent la chair.

[1] Leyden, *Annales malaises*.





BOUDDHA, DHARMA ET SANGKA (Stèle de Préa-Khan).

ANALOGIES DE L'ARCHITECTURE KHMER

AVEC LES ARCHITECTURES DES AUTRES PAYS.

Nous allons exposer sommairement les analogies que nous avons rencontrées entre les monuments de Cambodge et les œuvres similaires des autres pays. Ces remarques nous ont été inspirées surtout par l'examen des sculptures, moulages et photographies des Musées de Londres, et par l'étude d'ouvrages ayant trait pour la plupart à l'Inde, à Java et à la Birmanie.

N'ayant pas encore pu réunir tous les documents nécessaires à l'achèvement d'un travail de comparaison général, nous ne ferons ici qu'une énumération très brève qui viendra compléter les indications déjà données dans le cours de cet ouvrage.

Tout en nous réservant de tirer, plus tard, les conclusions de cet examen, nous dirons dès aujourd'hui qu'on en peut déduire ce fait d'ailleurs très vraisemblable, que, durant tout le moyen âge, il y a eu un constant échange d'idées entre le Cambodge et les contrées environnantes.

INDE

Architecture bouddhique.

Tour de Bouddha Gaya. — Bengale (v[e] au vi[e] siècle).

Ce monument, dont les larges portes voûtées sont attribuées par Fergusson à une restauration birmane, offre une grande analogie de forme et de structure avec les préasats khmers; il se rapproche surtout de celles qui n'ont pas d'entablement au haut de chaque étage (comme le grand gopoura de Ka-Kéo), et aussi d'autres tours en briques dont les entablements étagés sont peu saillants et ne portent pas de dentelures (voy. Mibaume, p. 309).

Si, conformément à une hypothèse de Fergusson, les sanctuaires hindous dérivent de la tour en briques de Bouddha Gaya, ils auraient atteint leur plus beau développement dans l'architecture khmer en pierre, pour se rapprocher plus tard de leur forme primitive dans les préasats en briques du Cambodge et d'Ajuthia.

Pyramide à étages de Pollanarua (Ceylan. — Antérieure à 1235, et datant peut-être du viii[e] siècle).

Cet édifice que Fergusson appelle « une des représentations les plus exactes des temples à sept gradins de l'Assyrie », offre une analogie presque complète avec les pyramides khmers les moins ornées (Ka-Kéo, Ba-Kong, etc.).

Grand temple de Damboul (Ceylan). — La porte de cette antique construction est surmontée de dragons en ogive avec flammes, ou feuilles qui lui donnent une réelle ressemblance avec les encadrements des frontons khmers.

(India Museum.)

Ajunta. — Cave n° 1 : tête de monstre analogue au Rhéou khmer. Cave n° 21 et Cave n° 24 : riches rinceaux et rosaces de lotus.

Ellora [1]. — Bas-reliefs disposés par bandes superposées, représentant des batailles. — Un grand lion.

[1] Le Kaïlaca de Siva à Ellora nous offre des exemples de cloîtres soutenus par des piliers carrés ; des lions ; des éléphants isolés ou en cariatides... Dans les grottes on voit aussi des piédestaux en croix, etc.

Citons encore dans l'India Museum : des stèles, sans date, catalo-guées sous le titre de « *Memorial Hungul* » et sur lesquelles on voit une adoration du Lingam, ainsi que des scènes diverses : danseuses, combats d'hommes et de singes, etc. La mêlée dans ces batailles est traitée de la même manière que dans les bas-reliefs khmers ; même vie, même mouvement ; armes de même genre : arcs et flèches, boucliers, piques. Les personnages principaux sont plus grands que les autres, particularité qui s'observe souvent dans les sculptures du Cambodge.

Sanchi. — Dans les ruines d'un vihara, nous remarquons un per-sonnage encadré dans une niche ogivale surmontée de rinceaux ; ainsi que deux chapiteaux ornés de la moulure simple du Cambodge et portant une sorte de voûte en encorbellement.

Eléphanta. — La porte orientale du grand temple est gardée par deux lions et deux *dwarapalas*[1] : l'un de ces gardiens porte au bras un anneau fait d'un serpent deux fois enroulé. — Les portes de Préa-Khan, de Banone ; les escaliers de Préa-Tomrey..., etc., sont aussi gardés par des Phi porte-massues et des lions; les Phi de Préa-Tcôl ont des bracelets en forme de serpents (voy. p. 75).

Style indo-arien (nord de l'Inde).

Les sanctuaires appartenant à ce style ont pour plan des carrés à quatre ouvertures, avec additions successives qui transforment ces plans en croix dentelées analogues aux plans des préasats khmers. Dans les tours indo-ariennes comme dans les préasats cambodgiennes, l'angle saillant du carré primitif se continue (plus accentué que les autres) de la base au sommet de l'édifice.

Le temple de *Juganat*, à *Puri* (1174), a 133 mètres de côté, il est rectangulaire avec quatre portes, deux enceintes successives et sanctuaire central.

Mêmes analogies de plan avec les temples indo-ariens du centre de l'Inde : l'ornementation de ces derniers consiste en grandes moulures et sculptures très variées.

Le pont indou de Cuttah, probablement antérieur au XIII[e] siècle, est composé d'une suite d'arches voûtées en encorbellement comme les ponts khmers.

[1] *Gigantic door keepers.*

Chalukian architecture (Inde occidentale).

Même analogie de plans cruciformes ; sanctuaires successifs.

Le temple de Somnathpour (Mysore, 1843) est très riche, il a de grands soubassements dentelés ornés de profondes moulures. Il en est de même du Kait Iswara à Hullabeed.

Style dravidien (Inde méridionale).

La pyramide à étages de Badami (époque ancienne) est sans analogie avec les édifices khmers ; tandis que les tourelles de Madura (dix-huitième siècle) offrent une certaine ressemblance d'aspect avec les tourelles cambodgiennes en briques (M[t] Bakeng, etc.).

A Seringam, on remarque les frontons en ogive avec encadrement entouré de flammes [1], les crêtes formées d'une suite de pointes tournées et les créneaux ogivaux de la muraille d'enceinte.

A Madura, on trouve, de plus, des moulures ornées de lotus superposés portant une plate-bande couverte de fleurs à quatre pétales placées en losange, disposition qui reproduit à très peu près celle des moulures khmers.

Un temple en ruines voisin de la rivière de Tarputry est orné de rinceaux analogues aux rinceaux cambodgiens.

Par la profusion et la richesse de ses sculptures, le style dravidien peut être comparé à celui du Cambodge.

Bas-reliefs de *Mahavellipore, près Madras* (India Museum).

Ces bas reliefs représentent des combats : on y remarque un personnage armé de l'arc monté sur un lion, et un autre personnage entouré des têtes d'un naga polycéphale. Diverses coiffures, armes, bijoux et autres détails rappellent les sculptures analogues du Cambodge.

Architecture djaïne. — Cette architecture apparaît toute formée au VII[e] siècle.

[1] L'analogie que les voûtes khmers présentent avec celles de l'Inde avait induit Fergusson à surmonter aussi les galeries cambodgiennes d'une crête terminée en pointe (voy. la coupe d'une galerie d'Angkor-Vaht dans l'*History of architecture in all countries* détail qui pourtant n'avait encore été signalé par aucun voyageur.

Cette hypothèse était parfaitement exacte. Toutefois, les crêtes khmers sont plus allongées que les crêtes indoues, et n'ont pas de renflement à la base.

Les sanctuaires djains ont, comme les sanctuaires indo-aryens, un plan carré; la cella est étroite et ne reçoit la lumière que par la porte ; enfin, elle est toujours surmontée d'une tour au profil curviligne. De plus l'architecture djaïne présente des porches avec dôme soutenu par des piliers disposés en croix dentelée. Il y a donc là aussi des analogies de plan avec le Cambodge.

Ajoutons encore que certains temples djaïns sont entourés de niches ou sanctuaires secondaires disposés comme les cellules de Ta Prohm (voy. le plan de ce temple p. 294-295), ou comme les réduits qui formaient une sorte de double enceinte à la base du monument qui couronne la colline de Bakeng (voy. p. 307).

Parmi les temples djaïns, dont la disposition a le plus d'analogie avec celle des temples khmers, nous citerons ceux de Néminatha Girnar (antérieur à 1278); — de Teypala et de Vastupala (1177); un autre temple de même genre (mentionné par Fergusson et datant peut-être du IX[e] siècle); enfin le temple Chaonsat Jogini Khajurao dont les soixante-quatre niches en forme de petites préasats sont terminées par des cercles décroissants cannelés semblables aux couronnes de lotus des sommets khmers.

D'après *Ram-Raz*, la feuille de lotus est la base des moulures de l'Inde. — Nous avons dit qu'il en était de même au Cambodge. — Les autres éléments qui entrent dans la composition des moulures hindoues se retrouvent aussi dans les moulures khmers, sauf l'*alinga*, la *prativégina* et la *capota* ou « tête de pigeon ». Cette dernière règne en haut des entablements au-dessus desquels elle forme une saillie très accusée; cette saillie convexe donne aux tours étagées de l'Inde un caractère spécial qui les différencie des préasats khmers bien que les unes et les autres présentent à peu près les mêmes superpositions d'étages avec fausses portes encadrées d'ogives surbaissées et de flammes.

Dans les soubassements et les piédestaux où la capota n'est que rarement employée, les moulures sont faites d'une feuille de lotus jointe à une plate-bande, et leur aspect ne diffère guère de celui des moulures khmers simples (voy. p. 129 les perrons étagés de Pimanacas, p. 27 le piédestal de la statue, etc.).

La colonnette à base rectangulaire (avec petit encadrement rectiligne ou ogival enfermant un personnage) et fût octogonal régulièrement

strié se rencontre à la fois, aussi, dans l'Inde et au Cambodge; mais là elle a revêtu une forme classique dont elle ne s'écarte que par des modifications de détail, tandis que dans l'Inde, elle se prête à des arrangements très variés.

SOUTH KENSINGTON MUSEUM.

Art bouddique (Ier siècle). — *Bhopal* (Inde centrale).

Dans le petit tope de *Sanchi*, on peut citer un personnage encadré dans une niche ogivale surmontée de rinceaux; dans le grand tope: un éléphant coiffé d'une sorte de serre-tête et portant des clochettes (comme certains éléphants des bas-reliefs de Baion); des bijoux, des colliers, des pendants d'oreilles analogues à ceux du Cambodge. Ces ressemblances de détail sont d'ailleurs les seules qu'il y ait à signaler entre ces édifices khmers et les topes indous qui appartiennent à des arts essentiellement différents.

Nous avons cité déjà (p. 350) la statue désignée ainsi: « *Marble figure of Buddha, old hindu work* (époque inconnue) ». — Cette pièce a plus de naïveté, moins de raideur et de dureté que n'en ont ordinairement les sculptures indoues : le bouddha a la taille fine, les épaules larges et la tête ronde, particularités caractéristiques du Préa Pout khmer. Divers détails accessoires des personnages, tels que l'allongement des oreilles et les cylindres passés dans l'ouverture du lobe inférieur; les bijoux, les chasse-mouches, les guirlandes; la coiffure des femmes; le trône de lotus et enfin le nain qui supporte le dieu, augmentent l'analogie de cette stèle avec les représentations analogues du Cambodge.

Dans le « South Kensington Museum » se trouve encore une remarquable statue dans l'attitude du Bouddha et dont la tête est entourée d'une sorte d'auréole de feuillage. Cette statue est adossée à une stèle plate terminée en ogive, genre de stèle que l'on rencontre souvent dans les temples du Cambodge; les feuilles de l'auréole sont d'un dessin identique à celui de petites feuilles khmers.

Cast (reproduction moulée) *from the Ambernath temple.* — *Bombay, Hindu*, IXe siècle (Nos 72-399 à 72-415).

Rosaces ornées de pétales de lotus; frises chargées de rinceaux de feuillage enroulés autour d'oiseaux.

71-405. — Un dieu dans l'attitude de la danse est placé au milieu d'un encadrement de rinceaux dont le plus élevé renferme un saint en prière assis sur une fleur de lotus ; en bas, deux lotus à trois feuilles laissent échapper des rinceaux enchevêtrés de dragons à trompe relevée; le tout présente de grandes analogies avec l'ornementation khmer.

72-414. — Dragons.

72-409. — Petits panneaux carrés avec fleurs aux angles et cercle intérieur renfermant un sujet (combat d'un homme avec un singe, etc.) — Ce motif rappelle les losanges qui couvrent la surface des préasats d'Angkor Vaht et autres temples du Cambodge (voy. p. 241).

72-402 et 403. — Moulures, roses, fleurs en losange; ornements, en forme de palmette ou de feuille, entourés de petits rinceaux en ogive, et superposés (d'un effet analogue aux ornements des pilastres de la porte représentée sur la couverture de ce livre).

Plaster cast from sculptures taken from the ruined city of Saitron Rajpootana, — Indian (about 1100) — N°s 69-65 ; 1 *to* 27. — Rinceaux, feuilles diverses ; tête diabolique analogue au Rhéou khmer (les yeux surtout sont tellement identiques qu'il serait difficile d'admettre une ressemblance fortuite). Cannelures et ornements d'un encadrement de fronton strié et découpé ; combinaison de petits rinceaux pour former de larges feuiles de lotus ; enfin, colonnette octogonale avec stries horizontales. — Dans la plupart de ces détails, on retrouve les mêmes procédés de travail et la même manière de percer les trous, de faire les noirs en *v* ou en *x*, que dans l'ornementation khmer.

Cast from temples in Orissa, Bengal, IXe et Xe siècles.

L'ornementation des pièces de cette série présente encore a une très-grande analogie avec l'ornementation cambodgienne ; nous citerons successivement :

Un pilastre portant une tête de dragon de la gueule duquel sortent à droite et à gauche des guirlandes de perles entre deux lions dressés ; — un grand nombre de rinceaux encadrés de ligne de perles et renfermant des feuilles, des animaux, des oiseaux aux ailes déployées.

Une petite frise de rinceaux dans le goût des plus riches feuillages d'Angkor.

Une ogive à encadrement très riche avec feuilles ou flammes à l'extérieur, et tête de monstre au sommet. Cet arrangement est voisin de celui du fronton khmer (voy. *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, t. I, p. 92, un dessin de M. Lefèvre représentant les encadrements de Phnom Bachey; — toutefois, ce genre d'arrangement est exceptionnel au Cambodge où, au contraire, c'est presque toujours à l'intérieur de l'ogive que se place cette tête diabolique).

Casts from temples, in Orissa (Nos 72-301 et 72-398). — Rinceaux par bandes horizontales ou verticales avec encadrements de perles.

Moulures de soubassements d'un dessin identique aux moulures simples du Cambodge (voy. p. 128-129; p. 132, etc.).

Ornements et bijoux des personnages ; riches rinceaux composés de la même manière que ceux des entablements des portes khmers (voy. p. 7 et p. 357).

Frises chargées de rinceaux; singes et autres animaux se jouant dans le feuillage.

L'abaque d'un pilier, ornée par-dessous de petites pyramides triangulaires placées aux angles, reproduit la forme renversée d'un étage de préasat surmonté de ses acrotères.

Ahmadabad — Indian (1450) — Ogive.

Mandap from Ambernath temple — Bombay; Hindu, IXe siècle. — Profil de moulures.

Kapaleswary temple — Orissa, Bengal, IXe siècle. — Riches rinceaux, plates-bandes avec lignes de perles sur les bords et losanges intérieurs.

Kuth — near Delhi, Hindu, — XIe siècle. — Feuilles disposées en bande verticale sur un pilier cannelé.

N. B. — Dans les trois derniers spécimens les similitudes sont beaucoup moins apparentes que dans les précédentes et la facture est différente.

En résumé, l'examen des moulages indous du South Kensington Museum nous montre qu'il existe des analogies frappantes entre l'ornementation khmer et celle du temple d'Ambernath (*Bombay, Hindu,* IXe siècle), des édifices d'Orissa (*Bengal,* IXe et Xe siècles) et de ceux de la cité ruinée de Saitron Ratj, Poutana (*Indian : about* 1100).

JAVA

Boro-Boudour.

Ce grand édifice bouddhique présente peu de ressemblance avec les monuments khmers. Il y a lieu de remarquer toutefois que le plan de sa base est une large croix dentelée comme on en rencontre un si grand nombre au Cambodge (plan de Pimanacas, plan de la tour centrale de Ta-Kéo (voy. p. 301, etc.); ajoutons encore que, de même qu'à Baïon, ce plan se change en un cercle au sommet du massif pyramidal.

Les petites tourelles ou dagobas étagées autour du sanctuaire principal sont percées de petites ouvertures en losanges régulièrement disposées comme on en rencontre quelquefois au Cambodge, en particulier dans les édicules de Phnom-Boc qui eux aussi ne reçoivent la lumière que par la porte et par ces petits jours.

Les bas-reliefs de Boro-Boudour, comparables pour l'importance à ceux des temples khmers, ont un caractère essentiellement différent et l'on n'y rencontre que très peu de détails communs : nous allons les énumérer en nous reportant aux illustrations de la grande publication *Boro-Boudour*, par le D[r] C. Leemans. Leyde, 1874. »

Planche 318 — N[os] 31, 32. Monument pyramidal à étages gardé par des lions. — Tout semblable aux pyramides simples du Cambodge.

Trône de Bouddha dont le dossier est entouré de feuilles ou de flammes.

Encadrements de portes terminés par des dragons. Gargouilles à têtes de monstre, du genre de celle de Krush qui fait partie du Musée Khmer. — Lions. — Têtes de dragon. — Rinceaux de fleurs entourant des oiseaux. — Serpents employés dans l'ornementation d'un trône et de divers ustensiles.

Pl. 27 — 23. Oriflamme dentelée pareille à celle d'un bas-relief de Baïon (voy. p. 405) ; émouchoirs, plumes, feuilles, armes offensives, boucliers.... ; — personnages dont la pose contournée rappelle à la fois le Cambodge et surtout Siam.

Pl. 27 — 143. Brahmanes.

Citons encore un Bouddha assis sur un trône porté par des nains symbolisant, là comme chez les Khmers, l'esprit du mal. — Plusieurs

personnages à bras multiples tenant dans les mains divers attributs et ayant chacun une figurine de Bouddha sculptée sur leur protubérance crânienne.—Des images analogues se retrouvent souvent au Cambodge, soit avec quatre bras, et alors elles représentent Dharma; soit avec un plus grand nombre de bras (comme la statue de Préa-Tcol, voy. p. 78), et dans ce cas on les considère encore comme représentant des saints bouddhiques, bien qu'ils portent souvent à la main des attributs brahmaniques.

Mentionnons aussi une sorte de dagoba en forme de coffre surmonté de parasols et « contenant des restes de Bouddha. » — Ce coffre, très-différent par la forme de celui qui est porté processionnellement dans les bas-reliefs de Baïon (voy. p. 178), éveille cependant pour tous les deux l'idée d'une destination analogue.

Photographies des *monuments de Java* publiées par la Société asiatique de Batavia.

N° 67. — Statue de Bouddha en métal analogue aux statues cambodgiennes ou siamoises peu anciennes.

103. — Bouddha encadré d'une ogive.

104. — Ruines d'une galerie.

113. — Lingam analogue à celui de Ka-Kéo (voy. p. 332).

118. — Piédestal de Lingam, circulaire à moulure, comme le piédestal de Phnom-Boc (p. 131), mais d'une facture différente.

Une photographie sans numéro représente un lingam cylindro-conique (de forme analogue à celle des pointes qui forment les crêtes des galeries de Méléa ou de la muraille forte de Ka-Kéo); ce lingam couronne une construction qui reproduit en plus petit la disposition de la Préa chay-dey ou pyramide de Phnom Pênh.

128. — Tête de dragon à corne ou à trompe.

246. — Gardiens d'escalier debout sur un socle orné de têtes humaines, de même que le soubassement du Bouddha géant de Phnom Coulen. Animaux fantastiques aux ailes étendues formant cariatides le long d'une muraille (du temple de Brambanan probablement). Ornements d'un Ganesa formés de cercles régulièrement enchevêtrés avec fleur centrale. — Ornements de même genre sculptés sur une statue de Vichnou. Au Cambodge, beaucoup de piliers ou de pilastres sont recouverts d'une décoration pareille.

302. — Coiffures et bijoux d'un personnage; rinceaux en ogive encadrant sa tête.

Temples de *Brambanam* (1098).

Ces temples sont formés d'un sanctuaire en croix dont chaque face présente une niche abritant une statue aux jambes croisées. En dehors et à une certaine distance du sanctuaire, règne une suite de petites cellas disposées de manière à l'entourer comme d'une enceinte carrée. — Nous avons fait ressortir plus haut (à propos de l'architecture djaïne de l'Inde) l'analogie que présente cette disposition avec celle de certains temples khmers dont les santuaires sont souvent en croix (Voy. sur le plan, p. 301, le sanctuaire de Ta-Kéo) et qu'entourent des chapelles disposées par carrés successifs (comme à Bakeng).

D'après Fergusson les temples de Brambanam, dont la destination n'est pas connue, appartenaient vraisemblablement à la religion djaïne.

Les temples désignés par le même auteur sous le nom de « *Tree Temples* » ont pour plan des croix dentelées, ils sont pyramidaux à étages; leurs gradins sont parfois soutenus par des oiseaux fantastiques (garoudas). L'analogie qu'ils présentent avec certaines pyramides khmers est complétée par la présence d'un puits central, carré ou rond; toutefois le puits est ici plus large et s'évase par le bas, tandis que les puits des pyramides cambodgiennes ont un diamètre constant. Les temples de cette catégorie, à Java, n'ont été qu'imparfaitement étudiés : celui de Papor semble avoir été entouré de galeries ornées de sculptures, ce qui lui donnerait une ressemblance de plus avec certaines pyramides du Cambodge [1]. — Celui de Troumpang était surmonté d'un temple à cella.

Des temples d'une autre sorte sont formés de terrasses étagées avec plate-forme supérieure, simple dans les uns, chargée de constructions diverses dans les autres : ici encore la cella centrale a pour plan une croix dentelée, avec complications et arrangements identiques à ceux des tours centrales de Banone, de Ta-Kéo (Voy. p. 301), etc. La

[1] On se souvient que le massif pyramidal de Léley est placé au centre d'un entourage de galeries.

cella du sanctuaire est de plus surmontée d'un toit en pierre à étages.

De même que les pyramides à terrasse du Cambodge, ces sortes de constructions tantôt s'élèvent en plaines, tantôt s'appuient sur la pente d'une montagne.

Sur le soubassement d'un temple de Pànataram (appelé *Serpent Temple* par Fergusson), s'allonge en manière de moulure un serpent analogue à celui qui rampe sur la marche inférieure de l'îlot de Nirpone [1] : ce dernier est polycéphale, tandis que le reptile de Panataram n'a qu'une tête.

Dans un autre temple du même district, le soubassement est orné d'une tortue et d'un double serpent dont les têtes se réunissent pour former l'entrée occidentale. — Les nagas à double tête de Nirpone sont disposés de la même manière ; mais là l'entrée regarde l'orient.

Citons enfin, à Java, les grottes ou chapelles taillées en dôme à l'intérieur et renfermant une statue, un lingam, un piédestal ou même un simple cube de pierre (voy. p. 397 ce qui a été dit au sujet de Ka-Kéo).

BIRMANIE

Pyramide de *Thatun* (antérieure à 1080 et datant peut-être du VI[e] siècle).

Ce monument à base carrée se compose de trois terrasses étagées avec escalier sur le milieu des quatre faces de la seconde terrasse ; il offre avec les pyramides khmers une analogie encore plus frappante qu'avec celles d'Anhuradapoura (à Ceylan), ou de Méhal Prasada (à Java). — Toutefois la pyramide de Thatun est surmontée d'une pagode circulaire, mais cette dernière peut être moderne.

Pagan (XI[e] siècle — 847 à 1284).

[1] Voy. la description de Nirpone, p. 388.

La pyramide de Shoe Madou présente deux terrasses étagées avec quatre tours d'angle et un haut massif à base polygonale dont le sommet supporte une construction en pointe. Les terrasses sont très étendues et peu élevées (comme celles de Mibaume ou de Leley); quatre escaliers placés sur les axes conduisent du premier au second étage. — On voit que là encore il existe une certaine analogie de disposition générale avec les pyramides khmers (Voy. p. 301 le plan de Ta-Kéo).

Les plans en croix ou en carrés dentelés des autres édifices de Pagan (les temples d'Ananda, de Gaudapalen, de Tapinyu, etc...[1]) ont tous une grande ressemblance avec ceux des pyramides khmers, et en particulier avec le plan de toute la partie de Baion comprise à l'intérieur de de la grande galerie extérieure (voy. p. 162-163, le plan général de Baion). — La coupe du temple d'Ananda avec ses couloirs étagés et ses personnages adossés au massif central, offre un aspect analogue à celui que présenterait la coupe d'Angkor-Vaht.

Dans tous ces monuments de grande dimension et construits en briques solides, on ne rencontre pas un seul pilier. — Il en est en quelque sorte de même dans les préasats en briques du Cambodge. — Les voûtes birmanes sont cintrées comme les voûtes chinoises; mais les encadrements en ogive surmontés de flammes ont avec ceux du Cambodge une analogie encore plus marquée que celui de la porte de Damboul à Ceylan, dont il a été déjà question. Cette ressemblance est accentuée par la présence de deux demi-frontons bas placés sur les côtés des frontons principaux, et dont l'effet est presque identique aux arrangements de même sorte du Cambodge (voir les portes des tours de Baion, p. 172-173, et comparer avec les dessins de la Relation du colonel Yule, déjà cité). — On remarquera toutefois que dans les temples birmans les galeries ou couloirs voûtés sont simples; on n'y accède que par une porte centrale, tandis que dans les temples khmers les frontons en trois parties surmontent presque toujours une triple entrée donnant accès à une galerie à trois nefs, comme celle dont la coupe est figurée p. 283 : il paraît donc vraisemblable de croire que ce n'est qu'après avoir eu connaissance de ce mode de décoration employé par les Khmers que les Birmans l'ont appliqué

[1] Voy. *Mission to court of Ava.* — Colonel Yule, — 1855.

comme une sorte de plaquage sur la surface de leurs édifices en briques. — A Pagan, l'ogive est généralement aussi plus surbaissée qu'au Cambodge, et on y retrouve également cette tête cornue déjà rencontrée dans les temples hindous et que nous avons comparée au Rhéou khmer.

On peut ajouter d'une manière générale que les proportions sont moins belles à Pagan qu'au Cambodge. Les moulures, tout en y étant très franchement hindoues, se rapprochent cependant des moulures khmers ; il en est de même de quelques détails d'ornementation tels que les guirlandes et les motifs triangulaires qui règnent au-dessus des bases et au-dessous des chapiteaux.

Nous citerons particulièrement à Pagan l'arrangement architectural d'une porte du petit temple de Sembokoo et une autre porte dont le cadre ogival est surmonté d'acrotères triangulaires étagés en pyramide, et qui reproduit exactement l'arrangement de la niche inférieure d'une stèle khmer représentée p. 281. — Ccette stèle paraît appartenir aux dernières époques de l'art khmer.

Nous mentionnerons encore les lions qui gardent les abords du temple d'Ananda et ceux qui s'étagent le long des escaliers élevés; arrangement qui semblerait être aussi un emprunt fait aux Khmers par les Birmans.

On voit à Thapinyu des portes qui, au lieu d'être voûtées, sont fermées par des linteaux de pierre massifs. On trouve aussi dans ce temple de nombreuses statues à quatre bras ; le singe Hanouman, et des figures de Vichnou portant comme certains personnages à quatre bras d'Angkor Vaht le chakra, la conque et le maillet.

On rencontre à Pagan plusieurs statues gigantesques de Çakya-Mouni : ces statues jadis peintes et dorées comme celles du Cambodge étaient abritées sous des constructions. — On a vu qu'il en était ainsi à Phnom Sontuc et à Phnom Coulan; il en est de même aussi à Ceylan et à Bangkok.

Les édifices en bois de la Birmanie présentent ces frontons découpés et ces angles terminés par des pointes ou cornes contournées qui sont figurés sur les bas-reliefs khmers (voy. p. 313). On peut ajouter que, d'après les descriptions des constructions en bois

existant à Angkor, au XIII[e] siècle (voy. le Tchinla-Foung-Thou-Ki), les palais des rois du Cambodge devaient ressembler à ceux des rois birmans.

Nous avons mentionné déjà la forme carrée des villes birmanes, dont le centre est occupé par le palais, et les angles par des temples ; disposition qui était aussi celle de la ville d'Angkor Thôm.

On cite enfin à Pagan des temples entourés de constructions diverses, et renfermés dans des enceintes rectangulaires.

SIAM-LAOS

La pyramide d'Ajuthia appelée le Mont d'or dérive immédiatement de celle de Tathun, ou du Shoe Madou de Pagan. — Les tours à étages de cette même ville offrent de grandes analogies avec les préasats khmers des dernières époques.

Les pyramides de Bangkok dérivent des précédentes et sont un composé de l'architecture siamoise plus ancienne, de l'architecture birmane et de l'architecture khmer.

Le Tat Luong à Vien Chan se rapproche des temples de Pagan, tandis que le Tat Penom, par sa forme, ses bas-reliefs et ses détails d'ornementation, dérive de la préasat khmer.

L'architecture de bois à Siam et au Laos ne diffère guère de celle de la Birmanie ; nous avons dit plus haut que cette dernière se rapproche aussi de celle de l'ancien Cambodge.

CHINE

C'est surtout dans la forme des toits et de leurs appendices recourbés, dans une foule de détails d'ornementation et dans les animaux fantastiques : lions, dragons, etc., que l'influence de l'art chinois sur l'art khmer est manifeste ; le Satra de Préa-ket-Méléa (déjà cité) désigne sous le nom de *Thor* (lion chinois) les quadrupèdes qui s'étagent sur les degrés des escaliers d'Angkor-Vaht.

ÉGYPTE, ASSYRIE, GRÈCE.

Nous avons déjà noté l'analogie que la pyramide de Saqquarah et les constructions étagées de Chaldée présentent avec les pyramides khmers, dont l'une (celle de Ka-Kéo) offre des proportions presque identiques à celles du « Tombeau de Bélus ».

Sur deux stèles égyptiennes du « British Museum » désignées ainsi : « Petit sanctuaire avec la représentation d'Astarté, période romaine » et « Ani, officier d'Amen à genoux devant le soleil — XVIIIe dynastie — 1703 à 1462 av. J.-C. », sont figurés des monuments en forme de cubes surmontés de pyramides, disposition semblable à celle des sanctuaires les plus simples du Cambodge et aussi à celles de petites constructions massives que l'on retrouve dans les parcs des temples à galeries. — On voit encore au Cambodge des stèles ou petits obélisques quadrangulaires couverts d'inscriptions comme les obélisques égyptiens ou assyriens.

Les Khmers, on l'a vu, ont fait concourir à leur décoration architecturale les grands animaux réels ou fantastiques ; ils ont recouvert les murailles de leurs temples de vastes compositions en bas-relief conçues d'après les mêmes données générales que celles de l'Egypte et de l'Assyrie et qui fournissent comme celles-ci de précieuses indications ethnographiques sur les races diverses que les artistes y ont figurées. Les Khmers ont aussi représenté les personnages vus de face avec les pieds de côté, ou les têtes de profil avec l'œil de face.

Les sculpteurs du tombeau de Ti avaient en quelque sorte photographié la nature immobilisée ; ceux des chasses de Sardanapale à Kouyunjik avaient figuré des scènes d'animaux vivants d'une expression sasissante ; les artistes khmers ont composé des tableaux et représenté des scènes étrangement mouvementés et fantastiques. Moins roides que les Égyptiens moins exagérés dans leur modelé que les Assyriens, ils se sont montrés, dans leurs époques primitives, à la fois naïfs et habiles pour atteindre plus tard les dernières limites de la recherche. A une imagination ardente, à un goût très vif pour le merveilleux, ils ont cependant uni un réel sentiment de la nature ; sentiment qui se ma-

nifeste surtout dans la représentation des plantes, des arbres, des animaux indigènes tels que le bœuf, le cheval et l'éléphant.

S'essayant peu à peu à vaincre les difficultés que présentait l'art du bas-relief : les raccourcis et la superposition des plans successifs, ils ont acquis une habileté technique comparable à celle des artistes grecs ou des maîtres de la Renaissance, qu'ils eussent égalés peut-être s'ils eussent poussé plus loin l'étude de la forme humaine et s'ils eussent été plus souvent animés de ce sentiment de l'expression que l'on rencontre dans leurs statues de maître et qui se montre parfois aussi dans quelques sujets de leurs bas-reliefs qui sont alors de véritables chefs-d'œuvre.

Avant tout, le génie des Khmers était le génie de la décoration, et leurs sculptures, quelqu'importantes qu'elles fussent, n'étaient que le complément de l'œuvre des architectes.

En composant ces longues scènes de combats, ces interminables processions, ces mille sujets qui ornent leurs innombrables frontons, les artistes oubliaient rarement que leur tableau devait s'harmoniser avec l'ensemble de l'édifice ; que, vu de loin, il devait produire sur l'œil les mêmes effets de saillie et de creux, de lumière et d'ombre, que l'eut fait une succession de simples ornements disposés à ce seul effet. C'est grâce à cette union intime du sculpteur et de l'architecte, que l'art khmer a pu parvenir à sa haute perfection.

Il est étrange de rencontrer dans l'extrême orient ce sentiment parfait de l'harmonie jusqu'alors regardé comme l'apanage exclusif des artistes de l'occident. Le génie d'un grec, semble-t-il, n'eût pas autrement agencé les éléments dont l'artiste khmer pouvait disposer.

On a remarqué que les piliers cambodgiens se rapprochent de l'ordre dorique : d'autres analogies pourraient être signalées entre la Grèce et le Cambodge : proportion des ouvertures, des entrecolonnements ; forme des acrotères, palmettes, rinceaux ; animaux fantastiques tels que les griffons, etc. S'il est vrai que quelqu'influence occidentale ne soit pas étrangère à la création de l'art khmer, il ne semble pas que cette influence ait suivi la voie du nord de l'Inde, tant est grande la différence d'aspect, de facture, qui sépare les œuvres de l'art gréco-indou (dont l'influence serait bien plus tôt visible dans les sculptures de Boro-Boudour) des œuvres khmers. L'abondance d'ornementation du Cambodge rappellerait plutôt la richesse romaine.

Quoi qu'il en soit, l'Inde à elle seule nous offre à la fois la pyramide, le pilier carré, la moulure composée d'un lotus et d'une plate-bande (forme initiale de la moulure cambodgienne); la colonnette octogonale; l'ogive encadrée d'un dragon surmonté de flammes; diverses formes de tours à étages et vingt autres détails dont l'ensemble paraît suffisant pour qu'il ait été possible d'en déduire l'art khmer.

La différence si marquée qui sépare l'esthétique cambodgienne de l'esthétique de l'Inde serait due d'abord à l'influence des anciens habitants du Fou-nan chinois qui vraisemblablement avaient déjà leur civilisation et leur art lors de l'arrivée des Hindous, et ensuite, à l'influence de la Chine et des autres pays circonvoisins.





LE ROI DES GAROUDAS, LE ROI DES LIONS, LE ROI DES IAKSHAS, LE ROI DES NAGAS EN ADORATION.

(Sculpture d'un fronton de Baion.)

NOTE HISTORIQUE

I

Des légendes cambodgiennes et siamoises, effleurant à peine la vérité historique ; des traditions orales, souvent contradictoires, et les quelques données fournies par les sculptures des temples : tels sont les éléments qui s'offrent au chercheur désireux de remonter aux origines du peuple khmer. Mais, tout en ouvrant un vaste champ à des hypothèses plus ou moins ingénieuses, ces éléments ne suffisent pas pour permettre de reconstituer les époques primitives du royaume du Cambodge ni pour rétablir la marche des événements dont l'Indo-Chine a été le théâtre.

Les géographes anciens ne nous donnent sur cette contrée que de rares indications dont la valeur ne repose que sur des identifications de noms contestées.

Les sources siamoises, annamites et indoues ne fournissent guère que des renseignements dépourvus de clarté, des dates et des faits d'autant plus incertains que les auteurs de ces annales travestissent habituellement l'histoire en sacrifiant la vérité aux préjugés politiques et aux haines séculaires.

D'autre part, quelle que soit l'importance des nombreuses bibliothèques des couvents de Siam et du Laos, il n'y a guère à espérer

aujourd'hui qu'on y puisse découvrir de documents historiques sérieux.

La littérature chinoise, si riche en œuvres d'histoire, fournirait sans doute des indications précieuses sur le Cambodge qui, jadis, fut une dépendance du Céleste-Empire; malheureusement ces œuvres restent sans traducteur, et il n'y a guère que dans Abel Rémusat, Stanislas Julien, Klaproth et leurs commentateurs qu'on puisse espérer trouver quelques renseignements. Aujourd'hui que le Cambodge excite à juste titre un intérêt toujours croissant, n'est-il pas à souhaiter que de nouveaux sinologues continuent des recherches qui, jusqu'au jour où l'épigraphie apportera des révélations nouvelles, semblent seules appelées à jeter quelque lumière sur le passé reculé de l'Indo-Chine ?

La note chronologique d'Abel Rémusat sur le pays de Tchin-la, recueil de dates et de détails géographiques pris dans l'histoire des différentes dynasties chinoises depuis 616, nous donne des indications précieuses sur la civilisation du pays, mais elle ne nous apprend presque rien sur son histoire. La « *Description du royaume du Cambodge* », écrite par un officier chinois, chargé d'une mission de son gouvernement, au XIII[e] siècle (1295), et traduite par le même auteur, est une intéressante étude sur la contrée visitée et les mœurs de ses habitants, mais elle ne relate guère les faits antérieurs à l'époque où elle a été composée. — Il en est de même de la célèbre relation de Marco Polo, qui se trouvait en Indo-Chine à la même époque.

La chronique royale du Cambodge, conservée autant par la tradition orale que par les documents écrits jusqu'au commencement de ce siècle, époque où le roi Préa-Barom-Baput[1] la fit rédiger définitivement, est le seul document cambodgien authentique qui ait survécu aux ravages des guerres par lesquelles ce pays a été si longtemps troublé et dévasté. Cet important document, mis au jour par le commandant de Lagrée, établit les faits historiques de 1346 à 1815 avec une interruption de quarante-cinq années (1739 à 1785). Il se divise en deux parties : la première contenant la *Liste chronologique des rois du Cambodge;* la seconde, la *Chronique royale*, document peu instructif, farci de dates, de titres des rois et de notices historiques très brèves, manquant le plus souvent de clarté et de cohésion.

[1] Ou Ang Eng. — F. Garnier attribue au contraire la rédaction de la Chronique royale à Ang Chan, successeur de Ang Eng : on voit quelle incertitude règne sur ces faits, pourtant presque contemporains.

Les auteurs du XVII[e] siècle, missionnaires pour la plupart, Ribadeneyra, Christoval de Jaque, de Rhodes, San Antonio, les PP. jésuites; les ouvrages de van Wusthof, d'Olearius, etc., ne parlent qu'incidemment du Cambodge, et ne nous apprennent rien sur l'histoire des premiers siècles de ce pays où, cependant, quelques-uns de ces écrivains, notamment les PP. de Rhodes et San Antonio, ont séjourné durant un certain temps.

En résumé, quelques renseignements obscurs sur les temps reculés; une suite de dates et de faits peu intéressants et incertains, pour le moyen âge et les temps modernes; tels sont les seuls résultats obtenus jusqu'à présent; résulats exposés dans des termes peu encourageants par le commandant de Lagrée[1] après ses consciencieuses investigations pendant un long séjour à la cour du roi Norodom, et plus tard par F. Garnier[2] à la suite de nombreuses recherches bibliographiques. Le lecteur excusera donc la sécheresse et la brièveté de cette note historique qu'il nous a paru toutefois nécessaire de joindre à notre étude artistique, mais dans laquelle nous nous bornerons à indiquer l'état actuel de la question.

II

Le Cambodge, appelé d'abord selon la tradition locale Kouk-Thelok, « la terre des *theloc*, arbre très commun, au fruit nutritif »[3], nom sous lequel il en est fait mention dans les livres religieux du Tibet, portait aussi par la suite ceux de Nakhon, de Nokor et

[1] « En présence de tant d'incertitude, et dans l'état actuel de nos connaissances, il est inutile de chercher la solution immédiate des questions historiques que soulève le passé du Cambodge. Ni les quelques traditions conservées, ni le petit nombre d'essais tentés jusqu'à ce jour ne peuvent suffire. De nouvelles études seront indispensables. » (De Lagrée.)

[2] « Je n'ai malheureusement pas réussi à dissiper les obscurités dont les origines des Khmers restent enveloppées. Peut-être eût-il mieux valu ne pas chercher à résoudre un problème historique trop difficile et trop ardu. » (F. Garnier.)

[3] Aymonier. *Notice sur le Cambodge.*

d'Angkor. Les Cambodgiens de nos jours se donnent le nom de Khmer, et à leur pays celui de Sroc-Khmers.

Quels étaient les premiers habitants de cette contrée ? Y a-t-il eu une peuplade primitive, celle des Chams, qui lui aurait donné son nom ? Sont-ce des émigrés de Romavesi, conduits par Préa-Thong, premier roi légendaire du Cambodge ; ou des émigrés de Birmanie qui, sous les ordres d'un prince de la famille royale, en auraient chassé les Chams établis avant eux ?

Selon une autre relation, un prince du royaume de Khomerat, ayant émigré avec des Kham ou Khamen, ses vassaux, serait arrivé dans le pays de Kamphouxa, habité alors par les Samreh. Une autre version désigne encore Oudannakero, pays situé au nord des frontières de la Chine, comme lieu d'origine des vieux Khamen (Khamen dong ou boran) qui se seraient établis au Cambodge, habité par des Tchong[1], et le mélange de ces deux peuplades aurait formé la race des Khamen-Kom (Khmers). Enfin, d'après une tradition locale, les Chvéa-Préam, émigrés de Banarasi (Bénarès), s'y seraient fixés à la fin du IIe siècle ou vers la fin du IIIe siècle, avant notre ère, en y apportant la religion à la morale pure.

Une autre légende attribue l'introduction du Bouddhisme, venu de Ceylan, au roi Thomméa-Sokrach (en 78)[2] ; une autre encore au roi Bautumo-Saurivong, fondateur d'Angkor-Thôm ; une dernière enfin, à Préa-Ket-Méaléa, fondateur d'Angkor-Vaht (457)[3].

A ce dernier, auraient succédé une série de rois parmi lesquels le Sdach-Komlong, Roi Lépreux, sous qui aurait commencé la décadence du royaume ; puis le roi paralytique Phnéa-krek ; et enfin un autre roi nommé encore Bautumo-Saurivong, sous le règne duquel la

[1] Des descendants des Tchong habitent encore la région boisée qui s'étend entre les villes de Pachim et de Chantaboun ; ils fabriquent des torches pour les Siamois, et s'occupent principalement de la récolte du miel et de la cire.

[2] Bien que les castes n'existent pas dans ce pays, la servilité du peuple vis-à-vis des rois et des puissants dépasse toute mesure. C'est au *Bouddhisme* qu'il faut attribuer cette abjection morale, en ce qu'il apprend à envisager tout bonheur terrestre comme une récompense de vertus antérieurement acquises, et à renoncer à l'espoir de lutter avec le destin (Guignet).

[3] Mentionnons encore un récit légendaire selon lequel Préa-Put-Khosa, Boudha-Khosa, aurait apporté le bouddhisme de Ceylan au Cambodge.

puissance khmer aurait été tenue en échec et grandement amoindrie par le célèbre Siamois Phra-Ruang (543 ou 638).

Si l'on devait s'en rapporter aux précédentes traditions [1], presque tous les édifices auraient été construits dans les premiers siècles de notre ère; mais ce sont là des récits légendaires sur lesquels on ne peut baser aucune certitude.

III

D'après les notices traduites par Abel Rémusat [2], le Cambodge, sous le nom de Tchin-La, était tributaire de la Chine en 616. Vers 625, il recouvra son indépendance. Mais il devait plusieurs fois, par la suite, être astreint de nouveau à l'obligation du tribut (779-858; 1116; 1373-1452) [3].

Les Khmers, grâce à leur esprit guerrier, se rendirent successivement maîtres du Tong-King et du Ciampa (actuellement Binh-Thuan, province du royaume d'Annam), comme ils l'étaient déjà du territoire de Siam. Toutefois, le Ciampa ne tarda pas à recouvrer son indépendance. A peine s'était-il affranchi du joug du Cambodge, que le prince légendaire Ponhéa-Ruang ayant également levé l'étendard de la révolte (638) devint le libérateur du pays de Siam. — Les Siamois s'appelleront désormais *Thai*, hommes libres.

Ce fut encore dans ce siècle, dit une tradition, que les Brahmanes introduisirent au Cambodge le Ramayana et le Mahabhârata, dont

[1] La plupart de ces traditions ont été recueillies par le commandant de Lagrée.

[2] Si, conformément à l'indication donnée par Abel Rémusat, on admet que le Cambodge était, antérieurement au VIIe siècle, désigné sous le nom de Fou-nan par les auteurs chinois, il en faut conclure que dès le IIe siècle avant notre ère (Duhalde) ce royaume existait déjà et payait le tribut à la Chine.

[3] Dans le langage officiel des auteurs chinois, les ambassades envoyées par les souverains étrangers à la cour de Chine sont souvent transformées en missions chargées de payer le tribut.

les bas-reliefs d'Angkor ont rendu, avec tant d'éclat, les inspirations poétiques.

D'après une autre croyance légendaire, des émigrés de Khomerata (royaume situé sur les frontières de la Chine) vinrent en 707 ou 713, sous la conduite du prince Sang-Cachac, pour s'établir dans le pays du nord, en refoulant dans le sud les anciens habitants. Le Cambodge se serait alors divisé en deux États : celui du Nord, comprenant les Hautes-Terres; celui du Sud, appelé Terre-d'Eau (le Bas-Cambodge), baigné par la mer et plein de lacs et de cours d'eau[1].

En 722, le Cambodge et le Ciampa, sous la conduite d'un chef annamite du Tong-King, que les Annales désignent par le nom d'Empereur noir, se soulèvent sans succès contre l'Empereur de Chine, dont tout l'Annam, le Siam et le Cambodge restèrent tributaires jusqu'en 931.

Les Annamites se déclarent alors indépendants, et leur puissance s'accroissant, ils contraignent même le roi du Cambodge à leur payer un tribut.

Depuis la fin de ce siècle jusqu'au XIIe, il n'est plus question du Cambodge dans les annales du Céleste empire.

En 1128, il y est fait mention d'un résident chinois accrédité à la cour du roi.

Le Ciampa qui, pendant près de deux siècles, avait guerroyé contre l'Annam avec des fortunes diverses, fut de nouveau conquis par le Cambodge (1153); mais il recouvra bientôt sa liberté.

Le fait le plus important du XIIIe siècle est l'avènement au trône de l'Empire de Chine d'un chef tartare, nommé Khoubilai (1268). Son armée envahit le Cambodge, mais il ne put réussir dans le projet qu'il avait formé d'assujettir le pays. C'est lui qui envoya plus tard, en 1295, à la cour du roi, un ambassadeur dont Abel Rémusat nous a fait connaître le récit.

[1] F. Garnier en rapportant cette tradition donne le Préa-Komlong (roi lépreux) comme fils du Sang-Kachak. — Serait venu ensuite le Ponhéa-Krek (roi paralytique) qui aurait été contemporain de Phra-Ruang (deuxième moitié du Xe siècle).

M. Léon de Rosny donne l'année 457 pour date de la cinquantième année de l'âge de Phra-Ruang (Voy. les commentaires des documents recueillis par le commandant de Lagrée).

Les Siamois firent de fréquentes incursions dans le Cambodge ; les Pégouans l'envahirent par le nord.

A partir du XIVe siècle nous sortons du domaine de la légende et des traditions poétiques et nous trouvons nos documents dans la Chronique royale (version de Lagrée) et dans une autre version collationnée à Siam par Bastian et qui est souvent en désaccord avec la précédente.

IV

ANGKOR-THOM CAPITALE.

CETTE VILLE TOMBE PLUSIEURS FOIS AU POUVOIR DES ARMÉES SIAMOISES.

Au moment où commence la Chronique royale, l'ancienne capitale, la ville d'Angkor-Thôm, autrement appelé Entiphat (*Indra-pastha* ou ville d'Indra), n'avait pas cessé d'être le siège de la puissance royale.

Le roi Préa Nipéan-Bat résidait dans cette ville ainsi que ses deux successeurs.

En 1352, Phra Rama Thibodi (appelé Phra Uthong avant son avènement au trône), roi de Siam, profitant du malheureux état du pays continuellement troublé par des dissensions intestines et des guerres extérieures, qui en avaient depuis longtemps amoindri la puissance, envahit le Cambodge; il se rendit maître d'Angkor (1353). Son fils aîné Pasat et son second fils ne régnèrent chacun que trois ans; son fils cadet un mois seulement. Pendant ce temps quatre-vingt-dix mille Cambodgiens furent emmenés à Siam par le vainqueur. Mais les Cambodgiens s'étant affranchis du joug siamois, les rois légitimes remontèrent sur le trône (1358-1366-1370).

Le roi de Siam mourut en 1370; son successeur envahit de nouveau

le pays, et, après s'être emparé d'Angkor (1372), installa son fils sur le trône. Le prince royal du Cambodge, de l'Annam où il s'était réfugié fit assassiner ce dernier et reconquit sa couronne. Allié aux Annamites auxquels il était redevable de sa restauration, il envahit Siam en 1384, mais le roi Phra Ramea Suen dispersa l'armée assaillante et reprit Angkor dont il emmena la plupart des habitants en esclavage.

Le roi du Cambodge transféra alors sa résidence à Basan, ensuite à Phnom-Pênh (1388). Après avoir régné pendant près de cinquante ans, il abdiqua en faveur de son fils (1433) qui mourut cinq ans après. Le successeur de celui-ci rétablit de nouveau le siège du gouvernement à Angkor (1437).

Après lui régna Préa Thommea rachea thireach (1468). La guerre civile, suscitée par les princes de la famille royale depuis le règne de son prédécesseur, força ce prince à transférer sa résidence tantôt à Boriboun, au sud du grand lac, tantôt à Phnom-pênh.

Le fils de ce prince lui succéda en 1504; il fut assassiné en 1512; son frère Ang Chan s'enfuit alors à Ajuthia, capitale du Siam.

Aidé par les Siamois, il revint au Cambodge (1516) et s'établit d'abord à Photisat (Pursat). — Après avoir mis fin aux dissensions intestines et rétabli la paix dans son pays, il fixa définitivement à Lovêk le siège du gouvernement.

V

LOVÊK CAPITALE.

Au bout de quatorze ans de tranquillité, la guerre éclata de nouveau entre le Cambodge et Siam; vainqueur en 1530, Ang Chan fut vaincu en 1532 (d'après les annales siamoises, en 1540) par le roi Chakrapat qui s'empara de Lovêk et emmena les fils du prince khmer comme otages.

En 1540, le roi de Siam ayant recommencé les hostilités fut battu à Angkor. La guerre continua avec des fortunes diverses.

En 1555 une nouvelle invasion du roi de Siam avec quatre-vingt-dix mille hommes échoua.

Ang Chan mourut en 1566, et en 1571 son successeur fit une incursion dans Siam. Le fils de ce dernier monta sur le trône en 1577 et envahit de nouveau (1580) le royaume de Siam ; en 1584 il conféra la dignité royale à ses deux fils, qui régnèrent ensemble.

Phra Chao Naret, le belliqueux roi de Siam, ayant à son tour envahi le Cambodge (1585), s'empara de la ville de Lovêk par la trahison d'un neveu du roi. — En quittant le pays, il nomma vice-roi un des princes de la famille royale, en lui donnant l'investiture. C'est là l'origine du tribut annuel que le Cambodge a dû payer pendant de longues années au roi de Siam. — (Ce récit des Annales cambodgiennes diffère de celui des Annales siamoises, suivant lesquelles Préa Norès, après avoir essuyé une défaite en 1581, serait revenu en 1585. Il battit l'armée cambodgienne et s'empara de Lovêk par trahison. Le prince siamois, comme il en avait fait le serment, se lava les pieds dans le sang du roi vaincu.)

Préa srey Supor (Soryupor, frère du roi Préa borom rachea, qui s'était enfui au Laos) et ses deux fils furent emmenés à Siam en otage. Le neveu du roi, qui avait livré Lovêk à l'ennemi, attaqua les Siamois à Oudong et les chassa du pays (1595); il fut assassiné l'année suivante.

Son successeur ayant mécontenté la nation, les Siamois rétablirent sur le trône Préa srey Supor, qui fut couronné en 1601. Il abdiqua (1618) en faveur de son fils, qui établit sa résidence à Oudong puis repoussa une invasion siamoise et mourut en 1627. Son successeur, qui régnait à Kâ-Khluk, expulsa les Siamois du pays. Le roi suivant résida de nouveau à Oudong : la couronne passa successivement sur la tête des différents princes de la famille royale[1].

On voit de quel imbroglio se compose cette histoire. M. de Lagrée paraît avoir renoncé à la débrouiller. (Note du commandant de Villemereuil, commentateur de la Chronique royale.)

VI

OUDONG ET PHNOM PÊNH ALTERNATIVEMENT CAPITALES.

Nous passons rapidement sur une suite de rois qui ont occupé le trône du Cambodge de 1627 à 1783. Les noms de la Liste des rois ne concordent pas toujours avec ceux de la Chronique ; de plus, la confusion et les nombreuses lacunes qui règnent dans l'énumération des faits et des dates relatés par celle-ci ne permettent guère de constituer un ensemble satisfaisant.

Pendant tout ce temps, le pays était en proie à des révolutions et à des dissensions intestines, situation aggravée par des guerres fréquentes avec l'Annam et Siam, ou bien par l'intervention intéressée de ces deux puissances qui convoitaient les riches provinces du royaume khmer déchu de sa grandeur.

Nous nous bornerons à faire connaître les quelques faits marquants de cette époque.

Préa-Réama-Thiphdéy-Chan (1658) envahit l'Annam et est fait prisonnier. Les Annamites s'emparent de Baria et le Cambodge redevien leur tributaire. — Les princes de la famille royale s'emparent successivement de la couronne. Le dernier roi étant mort, deux partis se forment, l'un soutenu par l'Annam, l'autre par Siam. Ce dernier l'emporte et le prince Chan-Phnéa-Sor est proclamé roi (1690). — Il occupe le trône jusqu'en 1709, et abdique en faveur de son fils. Les Siamois, qui avaient soutenu la candidature de ce prince contre l'Annam, le forcèrent de reconnaître leur suzeraineté.

En 1729 ce prince céda le trône à son fils Préa-Sotha, qui fut à son tour dépossédé par son oncle Préa-Sréy-Thoméa. Ce dernier fut couronné à Phom-Pênh en 1739 sous le nom de Ang-Snguon et conserva le trône jusqu'en 1748[1].

[1] D'après une variante donnée par les notes historiques du P. Legrand de la Liraye, et le Gia Dinh Tong Chi, Ang-Im régnant au Cambodge depuis 1691 aurait, avec l'aide des Annamites, triomphé en 1706 de ses deux frères révoltés

Ang Snguon régna de 1748 à 1758 et soutint une guerre de quatre ans avec les Annamites ; son oncle, nommé régent, prétendant au trône, offrit au roi d'Annam les deux provinces de Bassac et de Travinh. Le roi accepta les provinces, mais en plaçant sur le trône le fils d'Ang Sngnon, Ang Ton, qui à son tour dut lui céder encore la province de Vinh-long.

Après la destruction en 1763 d'Ajuthia, capitale de Siam, Phaya-Tak s'était emparé du trône et avait fixé sa résidence à Thama-buri (Bangkok). Il envahit le Cambodge (1770) et fut vaincu d'abord; mais, victorieux en 1772, il installa Ang-Non sur le trône d'Ang-Ton ; mais les Cambodgiens rétablirent ce dernier comme roi un an après.

Ung-Van, qui lui succéda, fit la guerre aux Annamites et leur reprit les deux provinces de Mi-tho et de Vinh-long, qu'ils s'étaient annexées ; il fut assassiné par les Cambodgiens, et le fils d'Ang-Ton, Ang-Eng, fut proclamé roi.

En 1782, Phaya-Tak, roi de Siam, envahit de nouveau le Cambodge, secouru par une armée d'Annam ; mais à l'annonce de la chute de ce prince, tué dans une révolte à Bangkok, Chakrey, l'un de ses généraux, s'en retourna à Siam et s'empara du trône. L'armée siamoise se retira aussitôt.

En 1784, Ang-Eng, qui avait été conduit à Bangkok par le régent Moi, contre lequel une faction s'était révoltée, fut ramené au Cambodge ; en 1794, ayant atteint sa majorité, il céda au roi de Siam les provinces de Battambang et de Siemréep. C'est à lui que revient le mérite d'avoir fait écrire la chronique royale du Cambodge (1346-1739-1796).

Mort de Préa-Ang-En ; Préa-Ang-Chan, alors âgé de seize ans, monté sur le trône en 1806, reconnut la suzeraineté du roi d'Annam pour s'en faire au besoin un allié contre les Siamois. Ayant refusé en 1808 d'aider le roi de Siam dans une guerre avec les Birmans,

qui avaient trouvé appui à Siam. Renversé du trône par son frère Ang-Ton, il y fut rétabli par les Annamites en 1710 ; il recouvra la province de Hatien, dont le Chinois Mac-Cu'u s'était rendu maître en 1715. — En 1719 il reconnut la suzeraineté de Siam qui emmena ses fils en otage.

celui-ci envoya au Cambodge une armée qui s'empara de Battambang. Malgré la présence d'une armée annamite, Ang-Chan se soumit et paya le tribut au roi de Siam, qui nomma deuxième et troisième rois les princes Ang-Snguon et Ang-Em. — Le gouverneur de Compong-Soai se révolta et livra à Siam les provinces de Tonley-Repou et de Mulu-Préy. — Ang-Chan ayant fait assassiner les deux délégués siamois, Snguon s'enfuit à Pursat et demanda l'intervention du roi de Siam. L'armée de ce prince, jointe à celle que Snguon avait levée lui-même, força Ang- Chan à chercher un refuge dans l'Annam dont les troupes occupèrent Chaudoc.

Après de longues négociations, le roi de Siam consentit à laisser Ang-Chan remonter sur le trône; ce prince fixa sa résidence à Phnom-Pênh, et (depuis cette époque jusqu'en 1824) paya en même temps le tribut aux rois de Siam et d'Annam. — Une révolte du gouverneur de Pursat fournit au roi de Siam l'occasion d'envoyer au Cambodge une armée commandée par deux généraux : le Bodyn et le Krahom (1831). Ce dernier essuya une première défaite à Vianas, et une seconde près de Phnom-Pênh qu'il livra aux flammes. Les Annamites y construisirent une forteresse : Ang-Chan rétabli sur le trône mourut en 1832.

Les Annamites, maîtres du pays, placèrent sur le trône Ang-Mey, fille aînée d'Ang-Chan. Le mandarin Iru'-Ong-Minh-Grang était chargé de l'administration du pays. La province de Compong-Soai se révolta en 1837, celle de Compong-Song en 1844. Ang-Em et Ang-Duong, fils d'Ang-Em, avaient été emmenés à Bangkok. Le premier, nommé gouverneur à Battambang, allant rejoindre son frère à Phnom-Pênh, fut arrêté par les Annamites et conduit à Hué où il mourut en 1842.

Sur la demande des nobles cambodgiens, le roi de Siam chargea le Bodyn de ramener au Cambodge le prince Ang-Duong. — Après la prise de Pursat par ce dernier, les Annamites évacuèrent Phom-Pênh, et furent forcés de se retirer; Ang-Duong fut proclamé roi.

En 1845 les Annamites ramenant Ang-Phim, fils d'Ang-Em, comme prétendant au trône de Cambodge, s'emparèrent de Phnom-Pênh et firent essuyer une défaite au Bodyn. La même année ils furent vaincus par les Siamois dans la bataille de Baren près de Lovêk. — Malgré cette

défaite, les Annamites mirent le siège devant Oudong occupé par l'armée siamoise. Sur le conseil même du Bodyn, Ang-Duong offrit au roi d'Annam de lui payer le tribut tous les trois ans. Après de longues négociations, la paix fut conclue, les fortifications d'Oudong et de Phnom Pênh rasées, et Ang-Duong, après avoir reconnu la suzeraineté d'Annam et de Siam, reçut l'investiture des deux rois que le document officiel nomme : « le père et la mère du Cambodge. »

La prospérité de la nation commença à renaître et le bien-être général à s'accroître sous le règne d'Ang-Duong, grâce aux améliorations que ce prince intelligent et ami du progrès introduisit dans l'administration du pays. En 1838 le roi, après avoir comprimé une révolte à laquelle les Chams avaient pris part, déclara la guerre à l'Annam qui avait refusé de lui livrer les chefs rebelles. La lutte fut de courte durée, et l'armée annamite qui avait envahi le pays fut repoussée.

Ang-Duong mourut en 1860. Son fils aîné Ang Chrelang, né en 1834, avait été envoyé de bonne heure à Bangkok où il se préparait à ses hautes destinées en portant la robe de bonze.

En 1847 le roi de Siam conféra à ce jeune prince la dignité de Obbarach (titre d'ailleurs purement honorifique) et son frère Ang-Sor reçut en même temps le titre de Préa-Kéo-féa. Ce fut en 1858 seulement que le Ang Chrelang s'en retourna dans son pays natal. Monté sur le trône après la mort de son père sous le nom de Préa-Noroudam (Norodom), il fut couronné le 3 juin 1864.

Encouragés par les Siamois, ses deux frères, Ang-Sor et Ang-Phim, se révoltèrent, mais échouèrent dans la tentative qu'ils firent pour le détrôner ; une autre sédition (1864) fomentée par un mandarin cambodgien n'eut pas plus de succès.

Déjà en 1858, pendant la guerre dans laquelle nous étions engagés avec la Cochinchine, un ambassadeur avait été chargé par le gouvernement français de conclure un traité de commerce avec le Cambodge ; mais le roi de Siam, abusant comme par le passé de son influence et de la faiblesse du pays, et rêvant toujours à son annexion, réussit à entraver la négociation.

Grâce à l'habileté énergique de l'amiral de La Grandière, gouver-

neur de notre nouvelle colonie, que secondait le commandant de Lagrée, premier président français à la cour du roi Norodom, le traité fut conclu (1865), et la France devint la protectrice du royaume du Cambodge dont le nom aurait été sans elle, effacé de la carte de l'Indo-Chine.

Maîtres des bouches du fleuve, nous avons pu mettre fin aux inquiétudes légitimes d'un peuple qui pendant des siècles n'avait cessé d'être la proie de voisins remuants et avides de conquêtes. Malheureusement deux de ses plus belles provinces, Battambang et Angkor, et, en outre, celles de Tonley-Répou et de Melu-Préy, ne font plus partie du royaume du Cambodge.





TABLE DES FIGURES

BAS-RELIEFS DE BAION.





FRISE DE LIONS SÉPARANT LE MONDE DES HOMMES DU MONDE DES DIEUX
(Bas-reliefs d'Angkor-Vaht).

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

APPENDICE

§ I

§ II

§ III

NOTE HISTORIQUE.



5363-78 — Corbeil. Typ. et Stér. Crété.

m H.
E. F.

[illegible]